LE MARÉCHAL LANNES

BIBLIOTECA DO EXERCITO
(Antiga Bibliotéca do E. M. E.)
N.º 9927
Aumentado em
Livro N.º
CD 90405 Ad

7974-90. — Corbeil. Imprimerie Crété.

BIBLIOTECA DE EXACTAS

Jul. Manriot sc. d'après Courtois

LE MARÉCHAL LANNES

1769 - 1809

d'après une miniature appartenant à la famille.

LE

MARÉCHAL LANNES

PAR

LE GÉNÉRAL THOUMAS

Avec un portrait gravé à l'eau-forte

N.º 4540

ESTADO MAIOR DO EXERCITO
BIBLIOTECA
N.º 12038 5927 Custo
Em / /19

BIBLIOTECA DO EXERCITO

Adolpho Fonseca

C · L

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1891

Droits de traduction et de reproduction réservés dans tous les pays
y compris la Suède et la Norvège.

AVANT-PROPOS

Les généraux célèbres de la période révolutionnaire sont connus de nous, non seulement par l'histoire militaire de leur temps, dans laquelle ils occupent une place considérable, mais encore par des biographies dues à la plume d'écrivains distingués qui, inspirés par le patriotisme ou obéissant à des considérations politiques, se sont attachés à faire valoir les mérites et à mettre en relief la gloire de ces généraux.

C'est ainsi que nous connaissons en détail la vie, les actions et le caractère de Hoche, de Kléber, de Marceau, de Desaix... Il n'en est pas de même des généraux qui ont marqué dans les armées de Napoléon ; leur réputation, absorbée dans le rayonnement de la gloire du plus grand

capitaine des temps modernes, n'est arrivée à nous que sous une forme peu précise. Considérés comme des personnages secondaires dans le grand drame qui s'est déroulé d'Austerlitz à Waterloo, ils n'ont, pour la plupart, été l'objet d'aucun travail approfondi. Ceux-là seuls font exception qui étaient déjà illustres avant l'avènement de Napoléon, tels que Masséna, le vainqueur de Zurich; ou qui, survivant à tous leurs contemporains, sont restés aux yeux des générations plus modernes, comme le témoignage vivant des grandeurs du passé, comme Soult; ou qui ont laissé, ainsi que Davout, une volumineuse et intéressante correspondance, fil d'Ariane destiné à guider les écrivains futurs dans le récit d'événements compliqués. D'autres encore ont pu échapper à cette loi de l'oubli : Murat et Ney dont la fin tragique a excité un intérêt passionné, Gouvion Saint-Cyr, Suchet, Marmont, qui ont pris le soin de nous léguer leur propre histoire écrite par eux-mêmes... Il en est au contraire de si mal connus, malgré l'illustration de leur nom, que l'on ignore d'eux, ou que l'on connaît bien imparfaitement, du moins, les parti-

cularités les plus essentielles. Tel est le cas du maréchal Lannes, de celui que Napoléon regardait comme le premier de ses lieutenants, qu'il désignait dans ses entretiens de Sainte-Hélène comme le génie de la guerre, de celui à qui l'opinion publique de son temps avait donné le surnom de Roland de la Grande Armée et à qui l'histoire n'a peut-être pas rendu une assez éclatante justice.

Pour ma part, toutes les fois que, dans mes études sur la période glorieuse de notre grandeur militaire, j'ai rencontré la belle figure du maréchal Lannes et que m'éprenant avec passion d'un aussi brillant modèle, j'ai voulu tenter d'en esquisser les traits, je me suis arrêté devant une pénurie presque absolue de renseignements précis. Deux bonnes fortunes inattendues me mettent enfin à même aujourd'hui de renouveler ma tentative avec chance de succès.

Lannes comptait parmi les officiers de son état-major un aide de camp qui lui fut tout dévoué, qui était honoré de sa confiance entière et qui l'assista à son lit de mort. Cet aide de camp devint par la suite écrivain militaire de premier

ordre, et par la publication d'un livre qui était à la fois une œuvre de talent et un acte de patriotisme, il mérita de figurer sur le testament de Napoléon Ier, daté de Sainte-Hélène. (*Pièces justificatives* A.) J'ai nommé le général de Marbot, auteur d'une réponse éloquente aux *Considérations sur l'art de la guerre* de Rogniat. Doué d'un esprit original et d'un caractère indépendant, ce vaillant soldat a laissé à ses héritiers des *Mémoires* intimes et manuscrits, marqués au coin de la franchise et de la vérité. A les lire, il est impossible de douter de leur exactitude ; les hommes y sont jugés avec une remarquable sûreté d'appréciation, et si jamais ils étaient publiés, on y trouverait une mine bien précieuse de renseignements pour l'histoire du premier empire. La figure de Lannes, entre autres, y est mise en plein jour, tant par le récit d'actions inédites que par les détails donnés sur des faits incomplètement ou inexactement connus. Grâce à une haute intervention, il m'a été accordé de prendre connaissance de la partie de ces précieux *Mémoires* consacrée au maréchal Lannes. Par une autre faveur dont je suis également reconnaissant, j'ai reçu communication

des papiers conservés par les héritiers du maréchal [1], enfin j'ai été mis au courant de toutes les traditions qui se sont perpétuées dans sa famille et dans sa ville natale. Voilà comment j'ai pu entreprendre de retracer la biographie et le portrait du vainqueur de Montebello, en rattachant l'une et l'autre à l'histoire du temps et à la peinture de la société contemporaine.

Le grand écueil des biographies, quand elles ne sont pas des libelles inspirés par la passion politique, est la tendance de leurs auteurs à vouloir que tout se rapporte au personnage dont ils racontent la vie, à prétendre que ce personnage a tout fait, tout prévu, tout prédit : à dissimuler ses fautes, à glisser sur ses mésaventures, à enfler ses mérites, à grossir ses actions, à exagérer sa gloire aux dépens de plus illustres que lui. Ces défauts sont surtout sensibles dans les biographies élaborées par ou pour les familles... Je me suis efforcé de les éviter en écrivant non pas l'éloge mais l'histoire du maréchal Lannes ; ce qui, je

1. Je dois tout particulièrement des remerciements à madame de Juge-Montespieu, veuve du troisième duc de Montebello, et à M. le marquis de Montebello, petit-fils du maréchal Lannes.

me hâte de l'ajouter, reviendra presque toujours au même. Je me suis attaché surtout à reproduire la physionomie réelle du héros de Montebello et d'Essling et de la substituer aux portraits de fantaisie tracés par les historiens. Au premier abord, le personnage pourra ainsi paraître moins grand, mais sa grandeur sera plus humaine, plus sérieuse et plus saisissante.

LE

MARÉCHAL LANNES

(D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS)

I

PYRÉNÉES-ORIENTALES. — ITALIE.

La famille de Lannes. — Les volontaires du Gers. — Le camp de Miral. — L'armée des Pyrénées-Orientales. — Combat de Villelongue. — Lannes chef de brigade. — Son premier mariage. — Batailles du Boulou et de Ripoll. — La 105e demi-brigade. — Armée d'Italie. — Bataille de Loano. — Campagne de 1796. — Premières relations avec Bonaparte. — Combat de Dego. — Les grenadiers. — Passage du Pô. — Bataille de Lodi. — Prise de Pavie. — Siège de Mantoue. — Lannes général de brigade. — La journée du dévouement. — Le drapeau. — Expédition contre les États pontificaux. — Traité de Campo-Formio.

Les plus grands embarras suscités aux hommes partis de bas pour s'élever au sommet de l'échelle sociale proviennent presque toujours de leurs propres familles. Lannes n'a pas échappé à cette loi commune, à laquelle Napoléon Bonaparte lui-même fut soumis.

La famille du maréchal Lannes était originaire de la commune d'Omet, canton de Cadillac (Gironde).

Son père était un cultivateur des environs de Lectoure (Gers), propriétaire d'un petit bien de campagne qu'il faisait valoir et d'une maison fort modeste dans la ville même de Lectoure. Il eut six enfants, cinq fils et une fille. L'aîné des fils, plus âgé de beaucoup que ses frères, était fort intelligent; il plut à l'un des grands vicaires du diocèse (Lectoure était avant la Révolution le siège d'un évêché); ce grand vicaire le fit entrer au séminaire d'où il sortit prêtre. Il se montra fort bon pour ses frères et sœur, et c'est lui qui donna au futur maréchal les premiers éléments d'instruction. Sous l'empire, Napoléon le nomma préfet des Hautes-Pyrénées par amitié pour Lannes, et celui-ci, voulant donner à son frère les moyens de faire honneur à sa position de préfet, lui fit cadeau du beau château de Lacassagne. Après la chute de Napoléon, il rentra dans le clergé, redevint simple curé de campagne dans le diocèse d'Agen, et abandonna à sa famille les biens qu'il tenait de la libéralité du maréchal. Les deux plus jeunes frères de Lannes s'engagèrent comme lui dans l'armée des Pyrénées et furent tués peu de temps après. Quant au cinquième fils, celui qui venait après le maréchal, c'était un brave garçon ayant dans sa jeunesse peu d'esprit de conduite; il s'engagea dans un régiment de hussards et n'y dépassa pas le grade de maréchal des logis ou maréchal des logis chef. Après avoir souffert plus d'une fois de ses escapades et de ses infractions constantes à la discipline, après avoir

vainement essayé de faire quelque chose de lui, le maréchal le maria et lui donna aux environs de Lectoure une fort jolie maison de campagne, qu'on appelait communément le château de Vaucluse. L'ancien maréchal des logis chef se rangea et devint un excellent père de famille (il eut trois filles, dont deux ont laissé de la descendance). On raconte cependant que, devenu très âgé, il n'avait pas entièrement perdu l'habitude de passer une partie de ses soirées au café et que, s'il lui arrivait de s'y attarder à des libations plus fortes que de raison, il se faisait toujours accompagner jusque chez lui par un ami, tant il craignait de voir la statue du maréchal, devant laquelle il lui fallait passer, descendre de son piédestal pour lui reprocher sa conduite. Nous en reparlerons. Quant à la sœur du maréchal, il la dota et elle épousa M. Belliard, un propriétaire des environs, qui vint se fixer à Lectoure. Le maréchal avait perdu sa mère étant encore très jeune; son père lui survécut pendant plusieurs années : il avait été installé par lui dans une très belle maison de Lectoure et comblé de riches cadeaux.

Le héros de la famille, Jean Lannes, naquit à Lectoure le 10 avril 1769, la même année que Napoléon, Ney, Soult et bien d'autres parmi ceux qui parvinrent aux plus hauts rangs dans l'armée impériale. J'ai déjà dit qu'il dut à son frère l'abbé ses premiers éléments d'instruction. Il recevait ses leçons dans les moments de loisir que lui laissait l'exercice de

sa profession, car tout jeune il était entré comme apprenti chez un teinturier. Cette instruction se borna d'ailleurs à lire et à écrire correctement et à savoir les quatre règles de l'arithmétique. Tout ce que le maréchal acquit plus tard de connaissances, il le dut à un labeur opiniâtre et au vif désir de se montrer à la hauteur de sa position.

Lorsqu'en vertu du décret rendu au mois de juin 1792 par l'Assemblée législative, deux bataillons de volontaires furent organisés dans le département du Gers, Lannes s'enrôla dans le deuxième de ces bataillons, où, le jour même de l'organisation (20 juin 1792), ses concitoyens l'élevèrent au grade de sous-lieutenant. Cette nomination qui, malgré la vivacité d'esprit et l'ardeur enthousiaste du jeune ouvrier teinturier, s'expliquerait assez difficilement s'il n'avait déjà servi dans un corps de troupes, paraîtrait au contraire toute naturelle dans le cas où il serait prouvé que Lannes était rentré à Lectoure après avoir été engagé une première fois et être parvenu au grade de sergent-major, mais il n'existe à cet égard que des présomptions. Ce qui semble cependant résulter des témoignages transmis par la tradition locale, c'est que Lannes partit une première fois pour l'armée, fut blessé dans un duel et revint à Lectoure; que, dégoûté du service, il voulut alors reprendre son état de teinturier et qu'il en fut détourné par les conseils de ses amis. On raconte même qu'en arrivant à Lectoure il alla faire visite et annoncer son intention à

un des voisins de son père, un bon marchand drapier nommé Guilhon, lequel s'écria en levant vers le ciel l'aune qu'il tenait à la main : « Gueux ! meurt de faim ! Que parles-tu de te remettre teinturier? Il n'y a pas d'eau à boire dans ce métier. C'est un marchand drapier qui te parle. Retourne à l'armée, tu y deviendras peut-être capitaine. » Lorsque Lannes revit plus tard M. Guilhon, dit la légende, il était général de division et, faisant ses visites à Lectoure, il alla le trouver à sa boutique, où le marchand drapier le reçut l'aune à la main derrière son comptoir tout constellé de pièces de monnaies fausses, clouées suivant l'antique usage, et s'écria en le voyant entrer : « Eh bien ! Louiset, avoue que je t'ai donné un fier conseil ; sans moi tu tirerais la savate ! »

Quoi qu'il en soit, lorsque Lannes partit définitivement pour l'armée, les bataillons du Gers furent envoyés tout d'abord au camp de Miral, près de Toulouse, où les volontaires recevaient, sous les ordres du général Marbot (le père du général auteur des *Mémoires*), les premiers principes de l'instruction militaire. Les instructeurs de ces troupes de nouvelle formation étaient choisis parmi les officiers des vieux régiments de ligne. Le 2e bataillon du Gers échut en partage à un brave et digne officier du régiment de Champagne, le lieutenant Pouzet, qui se prit d'affection pour le jeune Lannes et se plut à développer ses instincts militaires en l'initiant aux éléments de la tactique. Lannes lui en resta profondé-

ment reconnaissant et lui témoigna plus tard cette reconnaissance par les soins qu'il donna à son avancement. Blessé trois fois à l'armée des Pyrénées-Orientales, blessé de nouveau à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, Pouzet, devenu général de brigade et baron de Saint-Charles, devait tomber frappé à mort sur le champ de bataille d'Essling quelques instants avant le maréchal Lannes.

Lorsque après la condamnation et l'exécution de Louis XVI, l'Espagne déclara la guerre à la France, les armées des Pyrénées-Orientales et Occidentales furent formées à la hâte dans le pays même. Les deux bataillons du Gers firent partie de l'armée des Pyrénées-Orientales. La tâche imposée à cette armée dans l'œuvre de la libération du territoire était des plus difficiles. Improvisée avec des éléments disparates et sans consistance, presque exclusivement composée de bataillons de volontaires et de corps francs, commandée par des généraux qui apparaissaient un instant sur le champ de bataille pour être envoyés en disgrâce où pour aller porter leur tête sur l'échafaud révolutionnaire, abandonnée par le pouvoir central dont elle était trop éloignée, agitée par les passions populaires, manquant de vivres et de vêtements, fatiguée par des marches continuelles dans les pays les plus accidentés et les plus désolés, attaquée par d'excellentes troupes qui obéissaient à l'impulsion énergique du général Ricardos, un véritable homme de guerre, cette armée ne connut d'abord que des revers

à peine entremêlés de quelques succès. Formés à la rude école des privations et de la mauvaise fortune, les soldats de l'armée des Pyrénées-Orientales se caractérisèrent par une sombre énergie, qui les fit remarquer parmi les troupes de l'armée d'Italie lorsqu'ils y furent versés. C'est à cette école que grandit le maréchal Lannes, qui cependant n'eut rien de sombre dans le caractère et qui jouissait d'une vigoureuse santé. « Après avoir dansé toute la nuit dans les bals dont nous étions, lui et moi, commissaires, écrivait plus tard un de ses camarades d'alors, nous bravions la fatigue et la poussière sans en rien éprouver. » Le 2e bataillon du Gers comptait parmi ses officiers : Banel devenu plus tard général de brigade et tué à Millesimo, alors qu'il s'était déjà fait une grande réputation par ses talents militaires ; Boyer et Lagrange destinés à devenir généraux de division et plusieurs autres qui succombèrent avant d'être parvenus à la célébrité.

Nommé lieutenant le 25 septembre 1793, Lannes prit part aux mouvements qui eurent pour conséquence la perte des positions de Port-Vendres, Collioure, Banyuls, etc. Promu au grade de capitaine de grenadiers le 21 octobre, il fut blessé le 30, au combat de Banyuls, par une balle qui lui traversa le bras gauche. Il fut alors envoyé pour se faire soigner à l'ambulance de Perpignan. Il y était depuis quelque temps et commençait à se promener avec un bras en écharpe, lorsque, le 23 décembre, un hussard lui apporta

la lettre suivante, signée du général Basset : « Mon cher ami, je sais que ta blessure va bien et qu'elle peut te permettre de monter à cheval. J'ai besoin de toi. » Lannes monte aussitôt à cheval et court au camp. Le général Basset lui dit qu'une attaque doit avoir lieu le lendemain au point du jour ; que le général en chef l'a chargé de former un corps de grenadiers pour l'attaque des redoutes, et de choisir lui-même le capitaine qu'il croirait le plus digne d'être à leur tête. Basset ajouta : « Je n'ai pas voulu céder cet honneur à un autre que toi, que nos grenadiers du Gers vont revoir avec tant de plaisir. » Lannes fut mis ainsi à la tête d'une avant-garde de cinq cents grenadiers et chasseurs, chargés d'ouvrir la route à la colonne du centre. Cette colonne, commandée par le général Laterrade, devait aborder de front les retranchements de Villelongue, tandis que les généraux Sauret et Daoust les tourneraient par la droite et par la gauche. Lannes, après s'être emparé de plusieurs positions avancées, se porte à l'attaque de la grande redoute où se tenait le général espagnol ; il fait battre la charge et se prépare à monter à l'assaut. Un parlementaire se présente, demandant une suspension d'armes de deux heures. Lannes lui répond : « Est-ce que ton général se f... de moi de me demander un délai au moment où je vais m'emparer de sa redoute? » Il lui accorde dix minutes, et regardant sa montre, il le congédie. Le délai passé il donne l'assaut et s'empare de la redoute. Le général en chef prend Lannes

par la main : « Tu t'es parfaitement conduit, lui dit-il, tu mérites une récompense et tu ne l'attendras pas longtemps ; rentre à Perpignan pour achever la guérison de ta blessure, tu apporteras à la mairie le bulletin de la victoire [1]. »

Le capitaine Lannes avait pris dix-neuf canons ; les représentants du peuple en mission à l'armée l'élevèrent le 25 décembre, sur la proposition du général en chef Daoust, au rang de chef de brigade pour remplir les fonctions d'adjudant général (colonel d'état-major).

Conformément à l'ordre qu'il avait reçu, il alla faire soigner sa blessure à Perpignan et, pendant son séjour dans cette ville, il fit connaissance avec mademoiselle Paulette Méric, fille d'un banquier qui avait donné depuis le commencement de la guerre de nombreuses preuves d'un patriotisme actif. Le mariage de Lannes et de mademoiselle Méric, fort avantageux alors pour le jeune chef de brigade (il avait vingt-cinq ans) et célébré le 19 mars 1795, n'eut pas de suites heureuses, comme nous le verrons plus tard.

Revenu à l'armée après sa guérison, Lannes fut d'abord attaché à la division du centre que commandait le général Pérignon. Dugommier avait pris le commandement en chef : la tête de l'armée avait été épurée pas de nombreuses destitutions. De leur côté,

1. Extrait d'une lettre écrite par M. Mauroux, pharmacien militaire à l'armée des Pyrénées-Orientales, camarade et ami de Lannes pendant les campagnes de 1794 et de 1795.

les Espagnols avaient perdu Ricardos, qu'était venu remplacer *La Union*, général jeune et présomptueux. La chance des combats allait tourner en notre faveur. Après quelques opérations préliminaires, la période des succès commença, le 29 avril 1794, par la victoire du Boulou. La bataille dura trois jours, les 29, 30 avril et 1er mai, en y comprenant le combat d'Oms, livré par la droite de l'armée française sous les ordres d'Augereau. La tâche allouée à la division Pérignon consistait à s'emparer du camp du Boulou et de la redoute Montesquiou, qui en formait comme le réduit. Plusieurs fois déjà, depuis le début des hostilités, les Français avaient essayé de se rendre maîtres de cette redoute, mais ils avaient toujours été repoussés. Cette fois Pérignon, après avoir fait enlever les ouvrages accessoires par ses soldats, cherchait à faire tomber la redoute en la tournant par d'habiles manœuvres. L'ardeur du représentant du peuple Milhaud, qui s'élança audacieusement en avant à la tête de quatre-vingts hussards d'escorte, obligea le commandant de la division du centre à donner le signal de l'assaut.

La lutte fut des plus vives et des plus sanglantes. Les colonnes d'attaque pénétrèrent enfin dans la redoute et en chassèrent les défenseurs. Le chef de brigade Lannes, qui dans cette affaire commandait les deux bataillons de volontaires du Gers, fut cité comme s'y étant particulièrement distingué. Il fut honoré, le lendemain de la victoire, par le choix qui

fut fait de lui dans une circonstance des plus délicates. Parmi les prisonniers enlevés aux Espagnols pendant les trois jours de la bataille se trouvaient un assez grand nombre d'émigrés, qu'un décret de la Convention avait voués d'avance à la mort, car ils avaient été pris les armes à la main. Dugommier et Pérignon résolurent de les soustraire au sort qui les menaçait. Ce fut Lannes qui, au risque d'encourir lui-même la peine de mort, fut chargé de les rendre à la vie et à la liberté en les conduisant jusqu'aux avant-postes espagnols. « Rien ne manqua à la grandeur de la scène, dit un historien de cette guerre, M. le colonel Fervel ; on fit grâce aux émigrés prisonniers. Il fallait pour les rendre à l'ennemi éluder la loi ; cette tâche difficile et périlleuse fut confiée au jeune Lannes, et c'était ainsi que débutait dans sa carrière militaire, par une mission d'humanité, l'héroïque soldat de Montebello. »

Parmi les premiers généraux de l'armée des Pyrénées-Orientales, au milieu des revers dus en partie à leur incapacité, un seul, le vieux Dagobert, avait su acquérir la popularité par ses expéditions hardies souvent couronnées de succès. La conquête de la Cerdagne l'avait mis hors de pair. Mort d'épuisement et de fatigue à la fin de cette rude campagne, il avait été remplacé par le général révolutionnaire Doppet, ancien médecin et romancier qui, envoyé dans la haute Cerdagne, perdit par ses lenteurs l'occasion d'agir. Il faillit être enveloppé par les troupes espagnoles, aux-

quelles il donna le temps d'accourir de tous côtés. Augereau détacha, pour le délivrer, la brigade Lemoine qui enleva brillamment plusieurs positions mais se trouva bientôt compromise elle-même par la retraite précipitée de Doppet. Lannes, envoyé à cette occasion du centre à la droite de l'armée, reçut alors la mission de dégager le général Lemoine, dont la ligne de retraite était coupée. Suivant, avec une colonne de douze cents hommes, les sentiers les plus difficiles et attaquant les Espagnols à la baïonnette, il parvint à percer le cordon de troupes qui interceptait les communications de Lemoine, et permit à ce général de rentrer dans ses retranchements. Cette série d'engagements porte dans l'histoire le nom de bataille de Ripoll.

Lannes passa alors dans la division Augereau, à laquelle il devait rester attaché pendant deux ans dans les Pyrénées et dans les Alpes. C'était, des trois divisions de l'armée des Pyrénées-Orientales, celle qui avait acquis et conservé la plus brillante réputation, en soutenant une lutte pénible dans la partie la plus accidentée et la plus désolée du théâtre de cette guerre. Voici, du reste, en quels termes le général Lamer, chef d'état-major général, s'exprimait sur le compte de Lannes, dans une note en date du 6 messidor an III (26 juin 1795).

« Le chef de brigade Lannes, nommé à ce grade sur la proposition du général en chef Daoust. — Depuis les preuves de la plus grande valeur qu'il a

constamment données depuis le commencement de la guerre, ce chef de brigade n'a pas cessé de continuer à donner à ses frères d'armes l'exemple des actions les plus intrépides et les plus sagement combinées. Tout ce qu'on peut dire de lui est infiniment au-dessous de ce qu'il mérite. »

Les historiens et les biographes, se copiant les uns les autres, ont semblé dire que Lannes avait été découvert par Bonaparte au début de la campagne de 1796. Napoléon lui-même, dans ses *Mémoires* dictés à Sainte-Hélène dit qu'il avait trouvé Lannes chef de bataillon et qu'il le fit colonel. C'est une erreur, comme on va le voir, et la réputation du futur maréchal n'était plus à faire lorsqu'il fut remarqué en Italie par le général en chef Bonaparte.

La Convention avait décrété l'amalgame des volontaires et des troupes de ligne, à raison de deux bataillons de volontaires pour un bataillon de vieille infanterie formant ensemble une demi-brigade; mais les opérations de l'armée des Pyrénées-Orientales avaient été trop actives et trop continues pour permettre d'y procéder à cet amalgame. Il devenait cependant urgent d'aviser, car cette armée ne comptait pas moins de quatre-vingt-dix bataillons de volontaires, dix-sept corps irréguliers, vingt-deux régiments d'infanterie de ligne d'un assez faible effectif et seulement deux demi-brigades de nouvelle formation. Schérer, nommé général en chef en remplace-

ment de Pérignon, qui lui-même avait succédé provisoirement à Dugommier, tué le 17 novembre 1794 à la bataille de la Montagne Noire, arrivant à l'armée dans le mois de mai 1795, s'empressa d'activer l'organisation des demi-brigades. La 105e fut alors formée des deux bataillons du Gers et d'un bataillon du 53e régiment de ligne (ancien régiment d'*Alsace*) ; Lannes fut appelé à la commander, par un décret du 16 juin ; il y retrouva ses compatriotes du Gers. Si donc sa carrière fut interrompue, comme l'affirment tant d'historiens, ce ne fut pas à ce moment; ce ne fut pas davantage lorsque, le traité de Bâle ayant mis fin à la guerre entre la France et l'Espagne, une partie de l'armée des Pyrénées-Orientales fut envoyée à l'armée d'Italie, dont Schérer prit le commandement. La 105e demi-brigade était alors comprise dans la division Augereau, qui vint former la droite de l'armée d'Italie. Cette division prit la part la plus glorieuse à la bataille de Loano, gagnée par Schérer ou plutôt par Masséna, qui en dicta le plan et en dirigea les mouvements principaux, le 23 novembre 1795.

Dans le cours de la bataille, le général Banel, qui commandait une des colonnes de la division Augereau, ayant été blessé, Lannes prit sa place et enleva, les unes après les autres, quatre positions retranchées, défendues par l'artillerie. « Le chef de brigade Lannes, dit Augereau dans son rapport, a parfaitement exécuté tous les mouvements dont était chargé le général Banel et s'est conduit avec autant d'intelli-

gence que de bravoure. Cet officier mérite les plus grands éloges et la reconnaissance nationale. » Le général Schérer rendait le même témoignage à la brillante conduite du chef de la 105e demi-brigade. (*Pièces justificatives* B.)

La victoire de Loano, glorieuse pour les troupes de l'armée d'Italie et pour leurs chefs, fut une victoire stérile dont Schérer ne sut pas ou ne voulut pas profiter. Le manque de moyens de transport condamna l'armée d'Italie à l'immobilité. Il lui fallut prendre ses quartiers d'hiver « dans des localités où, faute de logements, dit le général Roguet dans ses *Mémoires militaires*, les officiers comme les soldats s'installèrent dans des trous creusés en terre, recouverts de branches d'arbres et de tiges de thym, où faute de paille, les uns et les autres couchèrent sur le sol, vivant sans pain ni vin de quelques distributions de viande ou de châtaignes ramassées au delà des avant-postes au milieu des coups de fusil ».

Les loisirs de ce triste hiver furent consacrés à la réorganisation de l'armée. Le premier amalgame des volontaires et des troupes de ligne avait donné un nombre trop considérable de demi-brigades et des cadres hors de toute proportion avec le chiffre des combattants. Aussi un second amalgame avait-il été prescrit par le Directoire, dans le but de fondre trois par trois ou deux par deux, suivant leurs effectifs, les demi-brigades existantes. Le nombre des officiers qui furent mis en réforme par suite de ces opérations

s'éleva à vingt-trois mille. Un vieux général nommé Fabrefond, respecté de tous, exécuta le travail pour l'armée d'Italie, qui ne comprenait pas moins de soixante-seize corps de troupe différents. La division Augereau, à elle seule et pour un effectif de six mille neuf cents hommes, se composait de onze demi-brigades, deux détachements d'autres demi-brigades, quatre bataillons de grenadiers, un de chasseurs et un de volontaires non embrigadés. La 105e demi-brigade, une des plus fortes, ne comptait que quatre cent cinquante hommes. Les bataillons de chasseurs et de grenadiers furent dissous et les demi-brigades fondues entre elles. La 105e fut ainsi versée dans la 99e qui, dans le numérotage général prescrit à la suite du nouvel amalgame, prit le nméro 51, et comme Lannes était moins ancien que le chef de brigade de la 99e, il fut mis à la suite. Telle était la position dans laquelle il se trouvait quand Bonaparte vint prendre le commandement en chef de l'armée d'Italie (*Pièces justificatives*).

Aux termes de l'arrêté du Directoire, les officiers mis à la suite devaient être réformés. L'armée allait donc perdre non seulement Lannes, mais encore Rampon qui devait s'illustrer dès le début de la guerre par la défense de la redoute de Montelegino, et d'autres officiers supérieurs du plus haut mérite. Bonaparte prit sur lui de les conserver provisoirement, et c'est ainsi que Lannes resta à l'armée d'Italie comme chef de brigade à la suite dans la 51e demi-brigade.

L'attention du général en chef fut attirée sur lui, pour la première fois, au combat de Dego, le 15 avril 1796, le lendemain de la bataille de Millesimo. Bonaparte le distingua pour sa brillante bravoure dans le moment décisif où les Français, qui venaient d'être chassés du village de Dego par un retour offensif des Autrichiens, s'élancèrent à la baïonnette et rentrèrent en vainqueurs dans le village reconquis. Il le nomma, le soir même de cette journée du 15 avril, au commandement provisoire de la 69e demi-brigade, dont le chef titulaire avait été tué le 13 à l'attaque du château de Cosseria. Junot, aide de camp de Bonaparte, chargé le lendemain de libeller la nomination se trompa et, au lieu de la 69e, il écrivit la 39e dont le chef venait d'être tué le matin. (*Pièces justificatives* D). Or la 39e avait un chef à la suite, Pourailly (tué plus tard à la bataille de Lonato) plus ancien que Lannes. Augereau, dans la division duquel était cette demi-brigade, réclama en faveur de Pourailly et obtint gain de cause. D'autre part, il avait été pourvu au commandement de la 69e, en sorte que Lannes allait se trouver victime de l'erreur de Junot, lorsque les compagnies de grenadiers et de carabiniers [1] des demi-brigades de l'armée furent groupées en bataillons et ces bataillons réunis pour former un corps d'avant-garde sous les ordres du général Dallemagne, Bonaparte donna à Lannes le comman-

1. On appelait ainsi les compagnies d'élite des demi-brigades d'infanterie légère.

dement des 6e et 7e bataillons de grenadiers et du 4e de carabiniers.

Le rôle de Lannes est désormais tracé. En attendant qu'il devienne un général de premier ordre, il sera le type des grenadiers de l'armée, le héros des avant-gardes et l'homme des coups de main audacieux. Le premier il traversera avec les barques du pays les fleuves au cours large et rapide; le premier il s'élancera au milieu d'une grêle de balles sur les ponts battus par la fusillade et la mitraille; le premier il montera à l'assaut des villes défendues par une population fanatisée. Dans ce rôle glorieux, il va trouver un compagnon d'armes d'abord, un émule ensuite, un rival plus tard, presque un adversaire enfin, sous les formes affectueuses d'une camaraderie, on pourrait même dire d'une amitié, contractée au milieu des dangers : Murat, qui est destiné à commander la cavalerie de l'avant-garde, comme Lannes en commandera les grenadiers, et qui lui disputera la faveur de Bonaparte. Dans la lutte qui s'engagera entre eux, Murat s'élevera le plus haut sur l'échelle des grandeurs, Lannes aura la première place dans l'estime et dans l'amitié de l'Empereur. Mais procédons par ordre.

Séparés des Piémontais par les batailles de Montenotte et de Millesimo, réduits à leurs propres forces par l'armistice de Cherasco, conclu entre les Français et le roi de Sardaigne, les Autrichiens se sont repliés sur la Lombardie et couvrent la route de Milan.

Pour les y poursuivre, l'armée française doit passer sur la rive droite du Pô, opération fort difficile, car le fleuve est profond et large de cinq cents mètres. Les Autrichiens, en se retirant, ont détruit tous les ponts, et ils surveillent tous les points de passage. Bonaparte les trompe en stipulant dans l'armistice de Cherasco la faculté de se servir du pont de Valence pour traverser le fleuve; puis il se porte sur Plaisance, franchissant seize lieues en trente-six heures avec trois mille cinq cents grenadiers et carabiniers, appuyés par vingt-quatre pièces de canon.

Lannes arrive le premier, le 8 mai au matin, avec neuf cents grenadiers qu'il embarque aussitôt sur le bac et sur quelques barques recueillies dans le pays. Il prend pied sur la rive ennemie en face de deux escadrons de hussards autrichiens, les charge et les force à se retirer. Le gros de l'avant-garde le suit, et tandis que les pontonniers jettent un pont pour le reste de l'armée, cette avant-garde, soutenue par la division Laharpe, marche sur le village de Fombio, situé à une lieue de Plaisance et occupé par la division autrichienne Liptaï. Les murs en sont crénelés, les rues barricadées. Sous la direction de Bonaparte lui-même, Lannes à gauche, Lanusse au centre, Dallemagne à droite enlèvent le village, culbutent la division autrichienne et la poussent jusque sous les murs de Pizzighettone, lui prenant tous ses canons, trois drapeaux et deux mille cinq cents hommes : Lannes est entré le premier dans Fombio. Pendant la nuit

qui suivit le combat, le général Laharpe, rentrant d'une reconnaissance, est tué par ses propres soldats : cet accident cause un instant de désordre, promptement réparé par l'intervention des grenadiers de Dallemagne et de Lannes.

L'ennemi se replie sur l'Adda : une avant-garde, formée du 7e régiment de hussards (*bis*) et des grenadiers, le poursuit vivement sur la route de Lodi (10 mai). La cavalerie autrichienne est culbutée et son infanterie mise en déroute sans pouvoir défendre, sur la rive droite de l'Adda, la ville dans laquelle les Français pénètrent pêle-mêle avec les fuyards. La division autrichienne Sebottendorf, appuyée par une forte artillerie, borde la rive gauche. Malgré l'heure avancée, Bonaparte se décide à enlever le pont, que les Autrichiens n'ont pas eu le temps de détruire. La division Masséna est massée dans la ville, vingt bouches à feu sont amenées sur la rive pour contrebattre l'artillerie autrichienne. Le 10e régiment de chasseurs à cheval est détaché sous les ordres du général Beaumont, avec une batterie d'artillerie légère, pour franchir un gué à une demi-lieue au-dessus de Lodi ; les grenadiers sont formés en colonne serrée le long du rempart qui borde la rivière. Bonaparte, voyant l'effet produit par ses canons, et l'infanterie autrichienne ébranlée près d'abandonner la position, fait battre la charge. La tête de colonne des grenadiers tourne à gauche et s'engage sur le pont. Accueillie par une grêle de balles, cette troupe hésite ; Mas-

séna, Berthier, Cervoni, Dallemagne, Lannes se précipitent en avant et entraînent les grenadiers, qui franchissent le pont à la course, tombent sur tout ce qui résiste et enlèvent l'artillerie ennemie. Au même moment, le 10e chasseurs, traversant l'Adda et suivi du 25e, prenait en flanc l'ennemi, qui se retirait en désordre par la route de Crémone. Ici encore, écrivait Bonaparte, « Lannes était arrivé le premier sur la rive gauche de l'Adda ».

A la suite de ce brillant combat, Bonaparte entra triomphalement dans Milan, où il séjourna une dizaine de jours, afin de prendre les dispositions nécessaires pour le siège de la citadelle et de réorganiser l'armée, un peu mise en désordre par la rapidité de sa marche. Le général Kilmaine fut appelé au commandement de l'avant-garde, composée de quatre régiments de cavalerie et des huit bataillons de grenadiers et carabiniers de Dallemagne; quatre de ces bataillons étaient sous les ordres de Lannes; les quatre autres étaient commandés par le général Gardane.

Précédée par cette avant-garde, l'armée marchait sur Brescia, lorsque Bonaparte fut rappelé en toute hâte par la nouvelle d'une insurrection qui menaçait de gagner tous le pays. La cocarde tricolore avait été foulée aux pieds dans les rues de Milan; les insurgés, favorisés par une sortie de la garnison de la citadelle, s'étaient emparés de la porte de Pavie; toutes les campagnes de Milan à Pavie étaient soulevées. Bonaparte vint avec Lannes, à la tête de trois cents hommes

de cavalerie et d'un bataillon de grenadiers, rétablir l'ordre dans la capitale de la Lombardie, puis il dirigea Lannes sur Binasco, où un rassemblement de paysans s'était barricadé. Le village fut enlevé, les paysans mis en fuite après avoir perdu une centaine d'hommes tués, et Binasco fut brûlé pour l'exemple, par ordre du général en chef. Le foyer de l'insurrection était dans la ville de Pavie, dont la garnison, forcée de se réfugier dans la citadelle, s'était vue réduite à capituler faute de vivres. Bonaparte, toujours accompagné de Lannes, s'y transporta avec cinq bataillons de grenadiers et deux régiments de cavalerie. Après une première sommation, le 6e bataillon de grenadiers, enfonçant les portes à coups de hache, pénétra dans la ville sous une grêle de balles et de pierres ; un piquet de cavalerie se porta rapidement au pont sur le Tessin, faisant mine de couper la retraite aux paysans, qui s'enfuirent dans le plus grand désordre et gagnèrent la campagne où la cavalerie les sabra impitoyablement.

Retourné à l'avant-garde pour le passage du Mincio, Lannes enleva avec ses grenadiers le poste avancé qui défendait le pont de Borghetto. La place de Mantoue fut alors investie, et le général Sérurier fut nommé commandant des troupes du siège. Lannes, attaché à la personne du général en chef, fut particulièrement chargé de veiller à la sûreté du quartier général, avec trois bataillons de grenadiers, cinquante guides à cheval et un piquet de cinquante chevaux.

Cette mission avait acquis une haute importance par suite de la surprise de Valeggio, où Bonaparte avait failli être enlevé par la cavalerie autrichienne, et qui avait donné lieu à la création des guides. Le général en chef revint à Milan pour veiller aux communications de l'armée, compromises par le brigandage et les assassinats qui se commettaient sur le territoire de Gênes et des fiefs impériaux. Lannes entra de vive force dans Arquata, avec une colonne mobile de mille hommes, fit passer par les armes un certain nombre de brigands et raser le château du marquis de Spinola, principal auteur des troubles. Il rejoignit alors le quartier général devant Mantoue, d'où il écrivait à sa femme, le 12 juin 1796 :

« ... Tu me diras peut-être, ma bonne amie, que je ne te donne pas souvent de mes nouvelles; ce sont les marches précipitées de l'armée qui m'en empêchent. Depuis l'ouverture de la campagne, je n'ai pas eu une heure pour pouvoir t'écrire... La paix est faite avec le roi de Naples et le pape, et bientôt elle sera générale. Ce dernier donne beaucoup de millions. Nous avons oublié de lui demander quelques bénédictions. Mais c'est égal, nous n'avons pas oublié la plus précieuse, nous avons le petit bon Dieu qui nous en donnera tant que nous voudrons. Il m'est impossible de t'exprimer combien notre campagne a été brillante. Nous avons toujours battu l'ennemi; le débris de cette armée est au delà des montagnes

du Tyrol. Nous avons été obligés de l'abandonner : aujourd'hui nous nous amusons à faire le siège des places de Mantoue et de Milan. Dans la première il y a huit mille hommes, et dans la dernière deux mille, qui seront bientôt au pouvoir de la République, et alors l'Italie nous appartiendra. »

Lannes, en s'exprimant ainsi, ne prévoyait ni les péripéties du siège de Mantoue, ni Castiglione, ni Roveredo, ni Arcole, ni Rivoli, ni le Tagliamento... Bientôt une division fut organisée sous les ordres du général Vaubois, pour entrer en Toscane : l'avant-garde de cette division était commandée par Murat; Lannes en faisait partie avec le 5e bataillon de grenadiers. Il en fut détaché le 29 juin avec trois cents grenadiers et soixante-quinze hussards pour aller soumettre la principauté de Massa-Carrara. Il devait faire prêter par les autorités serment d'obéissance à la République française, saisir toutes les propriétés et biens mobiliers appartenant au gouvernement, distribuer gratis au peuple les objets d'une valeur inférieure à deux cents livres, faire transporter le reste à Livourne et y renvoyer son détachement, pour rejoindre, tout de suite en poste le général en chef qu'il retrouva devant Mantoue, où il eut bientôt occasion de se distinguer.

« Le 28 juillet, à onze heures du soir, lit-on dans les *Mémoires* de Masséna, trois mille hommes sortirent par la porte de Stradella ; tous nos avant-postes se reti-

rèrent ; l'ennemi était à une portée de pistolet de nos batteries qui semblaient déjà enlevées, mais le brave 5e bataillon de grenadiers (un de ceux que commandait Lannes) était là ; l'ennemi, attaqué à son tour, fut mis en désordre et repoussé jusqu'aux portes de la ville après avoir perdu six cents hommes. » Le lendemain Lannes prit encore part à l'attaque dirigée par le général Dallemagne sur la gauche du camp retranché. Le 5e bataillon de grenadiers avait pour chef Dupas, ancien soldat du régiment suisse de Châteauvieux, un des vainqueurs de la Bastille, qui devint plus tard général de division et fut à coup sûr un des plus braves et des plus illettrés parmi les généraux de la période impériale.

Pour raconter cette partie de la vie de Lannes, il faudrait refaire le récit complet de la campagne d'Italie de 1796. Le rôle de Lannes, au début de cette campagne, se trouve suffisamment résumé dans une lettre écrite par Bonaparte au Directoire après la bataille de Bassano, où, sur cinq drapeaux pris à l'ennemi, Lannes en avait enlevé deux de sa main. « Je vous prie, disait à ce sujet le général en chef de l'armée d'Italie, d'accorder le grade de général de brigade au chef de brigade Lannes ; il est le premier qui ait mis en déroute les ennemis à Dego, qui ait passé le pont de Lodi et qui soit entré dans Bassano. »

Lannes reçut à la bataille de Bassano une blessure légère, qui n'est pas portée sur ses états de service mais qui se trouve mentionnée dans le rapport de

Bonaparte. Quelques jours plus tard il fut blessé plus grièvement au combat de Governolo, dans lequel le général Bon, commandant provisoirement la division Augereau, battit complètement une colonne de quatre mille Autrichiens. Lannes fut alors obligé d'aller faire soigner sa blessure à Milan. Il ne tarda pas à revenir à l'armée dans les conditions les plus glorieuses pour lui. Une nouvelle armée autrichienne était entrée en Italie sous les ordres du feld-maréchal Alvinzi, divisée en deux colonnes dont la plus nombreuse, conduite par Alvinzi lui-même, avait été battue par Bonaparte sur la Brenta, tandis que l'autre avait refoulé le général Vaubois à Rivoli et à la Corona. La situation était critique, l'échec de Vaubois força Bonaparte à reculer, quoique vainqueur, et à se retirer sur Vérone. C'est alors qu'il écrivit au Directoire : « L'armée d'Italie, réduite à une poignée d'hommes, est épuisée; les héros de Lodi, de Millesimo, de Castiglione sont morts pour la patrie ou sont à l'hôpital. Il ne reste plus aux corps que leur réputation et leur orgueil. Joubert, *Lannes*, Lanusse, Victor, Murat, Dupuy, Rampon sont blessés. »

Bonaparte essaya vainement d'enlever à Alvinzi la forte position de Caldiero. Laissant alors la garde de Vérone au général Kilmaine, il descendit la rive droite de l'Adige, traversa le fleuve à Ronco et engagea, le 15 novembre, la sanglante bataille d'Arcole. A la nouvelle du danger que courait l'armée, Lannes, dont la blessure saignait encore, avait quitté son lit et

était accouru auprès de Bonaparte. Il s'agissait d'enlever le village d'Arcole en traversant de vive force le ruisseau marécageux de l'Alpone, sur le pont situé en avant de ce village. Lannes, à gauche, se porta sur le pont avec deux bataillons de la 58e demi-brigade. Augereau l'appuyait avec trois bataillons de la 45e. Accueillies par un feu meurtrier, les troupes de Lannes reculèrent; lui-même reçut deux nouvelles blessures et fut emporté à l'ambulance de Ronco. A peine ses blessures étaient-elles pansées que la nouvelle arrive à Ronco d'un échec grave subi par la division Augereau. Ce général s'était vainement efforcé d'entraîner la colonne qui remontait la rive droite de l'Alpone sur la digue aboutissant au pont d'Arcole. Le feu de flanc qui partait de l'autre rive faisait reculer les plus braves. Augereau avait saisi un drapeau et s'était élancé sur la digue, mais ses soldats ne l'avaient pas suivi. Bonaparte à son tour, un drapeau à la main, avait renouvelé la tentative mais sans plus de succès. C'est à ce moment que Lannes, qui était remonté à cheval, rejoignit la tête de la colonne. Il vit Bonaparte entraîné dans le mouvement de recul des grenadiers, précipité du haut de la digue dans le marais et dépassé par les Autrichiens qui, dans un vigoureux retour offensif s'avançaient sur la digue. Ses aides de camp et plusieurs officiers l'entouraient, lui faisant un rempart de leur corps. Sans descendre de cheval, Lannes se met en tête des grenadiers, et, d'un mouvement irrésistible, refoule l'infanterie autrichienne jusqu'au pont,

et la contraint à le repasser. Il reçut là, sans quitter le lieu du combat, une nouvelle blessure. Bonaparte, dégagé pour ainsi dire du milieu des ennemis, fut retiré des marais. « Ce fut la journée du dévouement, a-t-il dit plus tard dans ses dictées de Sainte-Hélène; Lannes était accouru de Milan : blessé à Governolo, il était encore souffrant; il se plaça entre l'ennemi et Napoléon, le couvrit de son corps, reçut trois blessures et ne voulut pas le quitter. »

Le drapeau que Bonaparte avait porté sur la digue d'Arcole fut envoyé au Directoire. Plus tard, au mois de février 1798, le Corps législatif fit hommage de ce drapeau à l'ancien général en chef de l'armée d'Italie, en mémoire de la glorieuse et sanglante bataille d'Arcole. Bonaparte le donna à Lannes et l'accompagna de la lettre suivante, datée du 18 pluviôse an VI (6 février 1798.)

« Le Corps législatif, citoyen général, me donne un drapeau en mémoire de la bataille d'Arcole.

» Il a voulu honorer l'armée d'Italie dans son général. Il fut un instant, aux champs d'Arcole, où la victoire incertaine eut besoin de l'audace des chefs. Plein de sang et couvert de blessures, vous quittâtes l'ambulance, résolu de mourir ou de vaincre. Je vous vis constamment dans cette journée au premier rang des braves. C'est vous également qui le premier, à la tête de la colonne infernale, arrivâtes à Dego, passâtes le Pô et l'Adda. C'est à vous à être le dépo-

sitaire de cet honorable drapeau, qui couvre de gloire les grenadiers que vous avez constamment commandés. Vous ne le déploierez désormais que lorsque tout mouvement en arrière sera inutile et que la victoire consistera à rester maître du champ de bataille.

» BONAPARTE. »

Longtemps conservé dans la famille du duc de Montebello, ce drapeau a disparu sans qu'on puisse savoir au juste à quelle époque, soit qu'il ait été dérobé par un serviteur infidèle, soit qu'il ait été égaré et oublié. Détail qui paraît singulier au premier abord : le drapeau porté à Arcole par Bonaparte était blanc ou du moins presque tout blanc. C'était le drapeau d'un des bataillons de la 5e demi-brigade. Or, d'après un décret de 1794, si tous les drapeaux devaient porter les trois couleurs nationales, un seul par demi-brigade, appelé *premier drapeau*, présentait les dispositions actuellement réglementaires, c'est-à-dire les trois couleurs disposées en zones verticales, bleu, blanc et rouge. Pour les autres drapeaux la fantaisie de chaque chef de corps se donnait libre carrière. Les drapeaux de la 5e demi-brigade, par exemple, étaient blancs avec de petits losanges bleus et rouges figurés dans les quatre angles. Tel fut en effet le drapeau porté par Bonaparte sur la digue d'Arcole, donné par le Directoire à l'ancien commandant en chef de l'armée d'Italie et transmis par celui-ci au général Lannes, comme nous venons de le voir.

Après la victoire d'Arcole, Lannes fut retenu pendant quelque temps à Milan par ses blessures. Lorsqu'au mois de janvier 1797 l'armée d'Alvinzi reprit les opérations offensives qui aboutirent cette fois pour elle aux défaites de Rivoli et de la Favorite, Lannes venait d'être envoyé à Bologne avec une colonne de deux mille hommes afin d'observer les troupes papales. Il en fut rappelé pour rejoindre, sur le bas Adige, la division Augereau et prit ainsi une part importante au combat d'Anghiari, dans lequel cette division, commandée provisoirement par le général Bon, battit le général autrichien Provera et le rejeta sur Mantoue, où il fut forcé de capituler. Lannes, dans cette circonstance, fit mettre bas les armes à une troupe de quinze cents hommes.

Lorsque la capitulation de Mantoue eut rendu Bonaparte définitivement maître du nord de l'Italie, il s'occupa de diriger une expédition contre le gouvernement pontifical qui, malgré l'armistice signé par lui, n'avait cessé de tremper dans toutes les intrigues dirigées contre l'armée française. Le commandement de cette expédition fut donné au général Victor, ayant sous ses ordres : une avant-garde dont Lannes était le chef, deux demi-brigades d'infanterie et la légion lombarde du général Lahoz, récemment levée dans les pays conquis. L'avant-garde de Lannes se composait elle-même de deux demi-brigades, dont une d'infanterie légère, deux escadrons du 7e hussards (*bis*), deux pièces d'artillerie légère et deux pièces d'artil-

lerie à pied dont un obusier. Les hostilités commencèrent le 3 juin 1797. Un rassemblement de paysans armés bordait le cours du Senio. Lannes, avec son avant-garde, remonta cette rivière pendant une heure et demie, la traversa à gué à la pointe du jour et vint se placer derrière les troupes pontificales en leur coupant le chemin de Faënza, tandis que la légion lombarde, franchissant le pont, les abordait de front. Prise entre deux feux, cette multitude, malgré la présence du cardinal général, fut culbutée et mise en fuite après avoir perdu cinq cents hommes tués, mille prisonniers, huit drapeaux et quatorze pièces de canon. Lannes se porta alors sur Faënza, dont il trouva les portes fermées et les murs garnis d'une populace rassemblée au son du tocsin. Deux ou trois coups de canon suffirent pour enfoncer les portes, et les soldats entrèrent dans la ville au pas de charge. Toute résistance cessa.

L'armée régulière, forte de dix à douze mille hommes et commandée par le général autrichien Colli, fut encore plus facile à vaincre. Elle s'était retranchée à une lieue en avant d'Ancône, dans une bonne position garnie d'artillerie. L'armée française s'arrêta pour prendre ses dispositions d'attaque. Pendant ces mouvements préparatoires, il arriva à Lannes une assez plaisante aventure, dont j'emprunte textuellement le récit aux *Mémoires* du duc de Raguse.

« Lannes s'était avancé au bord de la mer, et au détour du chemin il se trouva face à face avec un corps

de cavalerie ennemie, d'environ trois cents chevaux, commandé par un seigneur romain. Lannes avait avec lui deux ou trois officiers et huit ou dix ordonnances ; à son aspect, le commandant de cette troupe ordonna de mettre le sabre à la main. Lannes, en vrai Gascon, paya d'effronterie ; il courut au commandant et d'un ton d'autorité il lui dit :

» — De quel droit, monsieur, osez-vous faire mettre le sabre à la main? Sur-le-champ, le sabre dans le fourreau.

» — *Subito*, répondit le commandant.

» — Que l'on mette pied à terre et que l'on conduise ces chevaux au quartier général.

» — *Adesso!* reprit le commandant.

» Et la chose fut faite ainsi. Lannes me dit le soir :

» — Si je m'en étais allé, les maladroits m'auraient lâché quelques coups de carabine ; j'ai pensé qu'il y avait moins de risque à payer d'audace et d'impudence. »

Ancône et Lorette furent occupées par les Français ; l'avant-garde de Lannes parvint à trois jours de marche de Rome ; la paix fut conclue à Tolentino avec le Saint-Siège. La division Victor, dans laquelle Lannes comptait toujours, occupa une partie des États pontificaux. Les hostilités furent reprises dans le nord de l'Italie ; l'armée, renforcée de deux divisions marcha contre les troupes amenées d'Allemagne par l'archiduc Charles, et cette nouvelle campagne aboutit aux préliminaires de paix de Leoben, signés

à quelques lieues de Vienne. Bonaparte vint alors, en attendant les négociations pour la paix définitive, installer son quartier général au château de Montebello près de Milan, où il demeura jusqu'à la signature du traité de Campo-Formio. Pendant ce séjour, Lannes fut investi plusieurs fois de missions de confiance. C'est ainsi qu'il fut envoyé, avec une colonne mobile, sur les frontières de la république de Gênes, afin de pouvoir, si cela devenait nécessaire, intervenir dans les événements qui amenèrent le renversement du gouvernement oligarchique de ce pays et lui substituèrent une démocratie. La France était représentée à Gênes par le ministre Faypoult, qui se plaignit sans doute des procédés de Lannes à son égard, car Bonaparte lui écrivait le 20 septembre 1797 : « J'ai reçu la réponse que Lannes vous a faite. C'est une mauvaise tête, mais bon garçon et brave. Je lui écris pour l'instruire qu'il doit se conduire avec plus de civilité et d'égards envers un ministre de la république. »

Lannes était d'ailleurs en très grande faveur auprès de Bonaparte qui, après la signature du traité, l'emmena avec lui à Rastadt pour l'ouverture du congrès. Il le désigna ensuite un des premiers pour faire partie de l'armée expéditionnaire d'Égypte. Il le mit même dans le secret de cette expédition et l'envoya à Lyon pour activer les mouvements de troupes et de matériel, ainsi que les envois d'argent, dirigés sur Marseille et sur Toulon. Bonaparte n'eut qu'à se

louer dans cette circonstance de la discrétion et du dévouement de Lannes, qui partit pour Marseille lorsque les préparatifs furent plus avancés : de là il continua de rendre compte au général en chef de tout ce qui concernait l'expédition.

II

ÉGYPTE ET SYRIE.

Expédition d'Égypte. — Prise de Malte. — Marche sur le Caire. — Mécontentement général de l'armée. — Faveur de Lannes. — Expédition de Syrie. — Prise de Jaffa. — Siège de Saint-Jean-d'Acre. — Assaut du 28 mars. — Assaut du 8 mai. — Mort du général Rambeaud. — Lannes blessé et général de division. — Un capitaine de grenadiers. — Le relai de poste en 1809. — Dévouement et reconnaissance. — Bataille d'Aboukir. — Siège du fort d'Aboukir. — Lannes blessé de nouveau. — Déboires et chagrins. — Départ d'Égypte avec Bonaparte.

Lannes n'eut pas tout d'abord de commandement déterminé dans l'armée d'Égypte; il se trouvait, comme il l'avait déjà été plusieurs fois et comme il le fut encore assez souvent dans le cours de sa carrière, attaché au quartier général. Il fit en conséquence la traversée auprès de Bonaparte sur le vaisseau l'*Orient*. L'escadre mit à la voile, le 19 mai 1798, de la rade de Toulon. Après avoir croisé vainement à hauteur de la Sardaigne pour attendre le convoi parti de Civita-Vecchia, elle se rencontra avec ce convoi en vue de Malte le 9 juin. Le conseil de l'Ordre

ayant rejeté les sommations qui lui étaient adressées Bonaparte débarqua, le 10 à la pointe du jour, avec trois mille hommes répartis en plusieurs colonnes. Une de ces colonnes était commandée par Lannes; Marmont, alors colonel aide de camp de Bonaparte, en dirigeait l'avant-garde; elle repoussa victorieusement une sortie tentée par les troupes de l'Ordre. Après la capitulation de la place de la Valette et l'entrée de l'escadre dans le port, Lannes fut nommé au commandement d'une brigade de la division Kléber.

L'armée comprenait cinq divisions d'infanterie, commandées par les généraux Desaix, Kléber, Menou, Reynier et Bon. La cavalerie, placée sous les ordres du général Alexandre Dumas, se composait de sept régiments, dont cinq de dragons, répartis en quatre brigades. La brigade de Lannes était formée des 25e et 71e demi-brigades de ligne. C'est à la tête de ces deux corps de troupes qu'il participa à la prise d'Alexandrie, à la marche sur le Caire et aux batailles de Chebreiss et des Pyramides. Le rôle rempli par lui fut tout d'abord secondaire, et s'il grandit dans l'estime de Bonaparte, ce fut par suite de circonstances particulières assez curieuses à approfondir. Lorsque l'escadre était partie de Toulon, le but de l'expédition était inconnu de tous, à l'exception d'un très petit nombre d'initiés. L'attrait du mystère, l'espoir qu'avec un chef aussi actif que l'était Bonaparte l'absence ne serait pas de longue durée, l'appât

d'une aventure lointaine, chez quelques-uns peut-être l'espoir d'une fortune facile à conquérir, excitaient dans tous les rangs de l'armée et notamment parmi les officiers un certain enthousiasme qui ne résista guère aux premières épreuves de la traversée, ralentie par le mauvais temps et par la nécessité de croiser devant Cagliari. « On commençait à être las de la mer; la gêne continuelle qu'on éprouvait dans des bâtiments encombrés, écrivait un des membres de l'expédition [1], les privations dont le nombre augmentait tous les jours, avaient guéri la plupart des premiers mouvements d'enthousiasme. Les provisions fraîches étaient en partie épuisées, l'eau mal soignée commençait à se corrompre. La vue de la terre ranima les esprits qui commençaient à s'abattre; il était temps cependant que nous arrivassions à Malte. »

L'aspect de l'Égypte et les marches pénibles qui suivirent la prise d'Alexandrie pour atteindre le Caire ramenèrent le découragement. Il fallut débuter, avant de gagner la rive du Nil, par la traversée d'un désert de quatorze lieues de longueur sur un sol sablonneux et mouvant, sans abri contre les rayons d'un soleil ardent, sans eau et sans pain. A des journées accablantes succédaient des nuits sans sommeil : la souffrance des troupes était extrême. La vue du Nil, qui dans cette saison ressemblait à un chétif ruisseau

1. Le savant physicien Malus, alors capitaine du génie (Extrait de l'*Agenda* sur lequel cet officier nota toutes ses impressions pendant les campagnes de l'armée d'Orient).

charriant une eau sale et bourbeuse, augmenta le mécontentement général. « L'armée, dit Napoléon dans ses *Mémoires*, était frappée d'une mélancolie vague que rien ne pouvait surmonter. Elle était attaquée du spleen. Les soldats commençaient à faire de la politique, à s'exaspérer, à se lamenter sur la fâcheuse position de l'armée. Que sommes-nous venus faire ici ? s'écriaient-ils. » — « La campagne que nous venons de faire, écrivait un officier de l'état-major même de Bonaparte, est sans contredit la plus pénible qu'auront jamais faite les Français. Nos marches forcées dans le désert sous un ciel brûlant, sur un sable plus brûlant encore, notre disette d'eau pendant cinq jours, de pain pendant quinze, de vin pendant trois mois, sans cesse au bivouac exposés à une rosée perfide qui aveuglait les imprudents, tout cela est bien plus terrible que les batailles et les sièges... » Des soldats épuisés par ces marches continuelles tombèrent de faiblesse raides sur la poussière; d'autres se donnèrent la mort en présence de Bonaparte, lui disant : « Voilà ton ouvrage ! » On vit même des généraux jeter leurs chapeaux bordés à terre, les fouler à leurs pieds au milieu d'un torrent d'imprécations, dire aux troupes que le Directoire les avait déportés en haine de leurs chefs, pour les craintes qu'ils lui inspiraient. Cela alla même plus loin, et il fut question de déclarer au général en chef que l'armée ne dépasserait pas le Caire [1].

1. *Souvenirs inédits de Desgenettes.*

L'occupation de cette ville ne calma pas les mécontentements : elle ne rappelait en rien aux soldats et aux officiers les belles villes d'Italie. « On sentit dès lors, dit encore l'officier que j'ai déjà cité [1], qu'il fallait renoncer aux habitudes européennes et prendre les usages du pays. Malheureusement, dans ces premiers moments, on avait tout le désagréable des mœurs turques sans en avoir les douceurs. Comme toutes les privations se présentèrent à la fois, elles nous furent plus sensibles et nous rendirent à charge les premiers instants d'oisiveté auxquels nous nous livrâmes. »

« C'est avec le dégoût dans l'âme, écrivait de son côté un commissaire des guerres, que toute l'armée est arrivée ici ; elle avait placé toute son espérance dans cette ville : combien elle a été trompée ! L'unique désir des généraux et même des soldats est de s'en retourner [2]. »

Cette disposition de l'armée et des généraux, encore aggravée par la nouvelle de la bataille navale d'Aboukir et de la perte de la flotte, les murmures et les complots, rien n'avait échappé à Bonaparte. Voyant les progrès du mal, il résolut d'y couper court : il fit inviter à dîner par le général Dugua tous les généraux qui se trouvaient au Caire, et s'étant rendu à cette réunion, il adressa aux mécontents, sans les

1. Malus.
2. *Lettres de l'armée d'Égypte*, saisies en mer et publiées par le gouvernement anglais.

désigner nominativement, les avertissements les plus sévères : « Je sais, dit-il, que plusieurs généraux font les méchants et prêchent la révolte : qu'ils y prennent garde ! La distance d'un général et d'un tambour à moi est la même en certain cas, et si ce cas se présentait, je ferais fusiller l'un comme l'autre. » Un silence respectueux suivit les paroles du général en chef. Bonaparte ne se borna même pas à cet avertissement général, et les plus compromis ne perdirent rien pour attendre. Ayant fait appeler à Gisèh un des principaux, celui qui passait pour avoir accepté le rôle d'orateur et de porteur de l'ultimatum à signifier au général en chef : « Je sais, lui dit-il, ce qui a été délibéré et arrêté par des têtes de la force de la vôtre, et cependant le rôle dont ils vous ont chargé prouve combien ils se reposent sur votre simplicité. Si vous eussiez eu le malheur de me signifier de ne pas dépasser le Caire, je vous aurais, sans autre formalité, fait fusiller à mes pieds... Cela terminé, je vous aurais fait juger par les grenadiers de l'armée et j'aurais couvert d'opprobre votre mémoire[1] !... »

Causant plus tard avec Murat qui, après avoir marqué parmi les plus mécontents, avait pris son parti et se signalait au contraire par son entrain, Bonaparte s'écria tout à coup en souriant : « Dire que j'ai failli faire tomber cette belle tête ! j'en aurais été au regret, mais je l'aurais fait sans hésitation. »

1. *Souvenirs de Desgenettes*, tome III, inédit.

Et il prouva à Murat qu'il était parfaitement au courant de ce qui s'était passé... Au sortir de cet entretien, Murat le raconta à son aide de camp Colbert et lui dit : « Je suis sûr que c'est ce b..... de Lannes qui a *vendu la calebasse*[1] ! » Était-ce réellement Lannes qui avait révélé à Bonaparte les agissements d'un rival qu'il jalousait de plus en plus? Rien ne l'indique, si ce n'est le dire de ce rival lui-même, suspect tout au moins de prévention contre un camarade dont il payait de retour les sentiments à son égard, mais il semble résulter de là que, si conformément à certaines assertions[2], Lannes partagea tout d'abord le mécontentement des autres officiers généraux, il ne prit du moins aucune part trop visible aux menées qui causèrent l'irritation de Bonaparte. Il avait d'ailleurs le caractère assez fortement trempé pour ne pas éprouver longtemps les faiblesses auxquelles n'échappèrent pas plusieurs des plus vaillants, et l'esprit assez fin pour ne pas se compromettre par des plaintes inutiles. Soit par nature, soit par sagesse, sa belle humeur ne tarda pas à prendre le dessus et plaida pour lui auprès du chef de l'expédition plus encore que son éclatante bravoure. Kléber et Menou avaient été blessés à l'assaut d'Alexandrie et remplacés provisoirement à la tête de leurs divisions par les généraux Dugua et Vial. Ce dernier ayant été envoyé à

1. *Souvenirs inédits du général Édouard de Colbert.*

2. Desgenettes, *Souvenirs* déjà cités, général Damas, lettre à Kléber saisie par la croisière anglaise et publiée à Londres.

Rosette pour gouverner la province, Lannes fut investi le 26 juillet, du commandement de la division Menou, qu'il conserva jusqu'à son départ d'Égypte. Les historiens qui le rangent parmi les mécontents disent qu'il manifesta l'intention de refuser ce commandement : j'ai peine à le croire. Le mécontentement de Lannes, conséquence de son caractère ardent et sensible, n'aurait pas tenu un instant devant un mot aimable du général Bonaparte, de même que plus tard le maréchal Lannes ne résista jamais à une bonne parole de l'empereur Napoléon.

La division Menou se composait de la 22ᵉ demi-brigade légère, des 13ᵉ et 69ᵉ de ligne : elle resta au quartier général sous la main de Bonaparte et concourut puissamment à la répression de la révolte du Caire en dispersant les rassemblements de paysans qui venaient au secours des révoltés. Par un ordre en date du 1ᵉʳ février 1799, Bonaparte donna en toute propriété à Lannes la maison que celui-ci habitait au Caire. Murat et Dommartin, commandant l'artillerie de l'armée, furent l'objet de la même faveur, accordée à ces trois généraux « à titre de gratification extraordinaire pour les services qu'ils avaient rendus dans la campagne et les dépenses qu'elle leur avait occasionnées ».

Bonaparte gratifia bientôt Lannes d'une faveur plus sérieuse en lui laissant le commandement de l'ancienne division Menou, pour l'expédition de Syrie. Il avait résolu de prévenir par l'offensive, en se portant

en Syrie, les préparatifs d'invasion dirigés contre l'Égypte par la Turquie avec l'aide de l'Angleterre. L'armée qu'il organisa dans ce but se composait de quatre divisions d'infanterie, commandées par Kléber, Reynier, Bon et Lannes, une brigade de cavalerie sous les ordres de Murat et cinquante-deux pièces de campagne. Sa vaste imagination ne rêvait rien moins, après avoir imposé à la Porte une paix glorieuse pour la France, que de marcher sur les Indes et d'en chasser les Anglais. La résistance de Saint-Jean-d'Acre déjoua ces calculs grandioses. L'expédition de Syrie n'en fut pas moins pour les armes françaises la source d'une gloire dont une bonne partie est restée attachée à la mémoire de Lannes. Les divisions Reynier et Kléber avaient ouvert la route à l'armée par la défaite des Turcs à El-Arisch et la prise de cette place, clef du désert qui sépare l'Égypte de la Palestine. Bonaparte partit du Caire le 7 février, emmenant les divisions Bon et Lannes, et campa avec elles à El-Khankah, le 10 à Belbeys, le 11 sous les palmiers de Koragon, d'où les nouvelles reçues de Reynier le déterminèrent à se porter rapidement de sa personne sur El-Arisch. Il y arriva le 15 : les divisions Bon et Lannes l'y rejoignirent les 17, 18 et 19 février. La place d'El-Arisch ayant capitulé le 20, l'armée partit le 22 avant le jour, afin de franchir le désert qui sépare cette place de celle de Gaza et se termine à Khan-Younès (à quatre kilomètres de Gaza). Kléber prit l'avant-garde avec sa division et

s'égara. Ralliée par Napoléon et rejointe par le reste de l'armée, cette division s'arrêta, le 23 au soir, au puits de Zâoug. Le lendemain 24, Lannes prit à son tour l'avant-garde et parvint à Khan-Younès. Le 25, on se trouva en présence de l'armée turque, commandée par Abdallah-Pacha, qui couvrait la ville de Gaza. Bonaparte disposa ses troupes pour l'attaque; il donna la gauche à Kléber, le centre au général Bon, la droite à la cavalerie de Murat, que soutenait en arrière l'infanterie de Lannes formée en carrés. L'ennemi ne tint pas, et après un combat d'arrière-garde court mais vif entre les mameluks et la cavalerie de Murat, il battit en retraite vers la Palestine. Gaza fut occupée sans coup férir; l'armée y séjourna pendant quatorze jours, vivant dans l'abondance, mais préludant aux scènes de Jaffa par le pillage et incendiant les oliviers qui formaient la richesse du pays. Enfin, après avoir trouvé dans les couvents des moines de Ramleh des ressources précieuses pour subsister, l'armée campa le 3 mars devant les murs de Jaffa, où s'était réfugié Abdallah avec toute son infanterie. La division Lannes à gauche, la division Bon à droite, commencèrent le siège, que la division Kléber couvrit sur la route de Saint-Jean-d'Acre, Reynier restant en réserve à Ramleh sur celle de Gaza.

La place fut reconnue dans la journée du 4; on construisit dans la nuit du 4 au 5 trois batteries, dont une de brèche, armées ensemble de vingt pièces : la batterie de brèche était à cent quarante mètres de la

place. Le génie ne construisit pas de tranchées, mais seulement deux petites places d'armes sur les flancs de la batterie de brèche : l'abri fourni par les bois d'orangers parut suffisant pour couvrir les communications. La garde des batteries n'était pas assez nombreuse : elle fut surprise par une sortie des assiégés ; plusieurs soldats furent tués, et leurs têtes, rapportées dans la ville, furent exposées sur les remparts. L'ardeur des troupes turques redoubla.

Le 6 mars, après un tir de quelques minutes, un parlementaire fut envoyé au commandant de Jaffa pour le sommer de se rendre : ce parlementaire et son trompette furent massacrés, et leurs têtes allèrent rejoindre sur les remparts celles des soldats tués la veille, tandis que leurs cadavres étaient jetés en avant de la batterie de brèche. Aussitôt le feu reprit avec violence. Au bout de quatre heures la brèche était praticable : la charge sonna, et Lannes qui, à la tête de la 22e légère, en colonne derrière un pli de terrain, attendait le signal, s'élança suivi des autres régiments de sa division. Il franchit la brèche, traversa une haute tour qui la dominait et, s'étendant à droite et à gauche en occupant toutes les tours, il parvint à la citadelle, dont il s'empara. En même temps, sur la droite, la division Bon, profitant du désordre occasionné par l'assaut, escaladait les remparts avec des échelles. « La ville, dit Bonaparte, éprouva toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. » Les scènes qui suivirent l'assaut de Jaffa,

figurent en effet parmi les plus terribles de ce genre. Les soldats, répandus de toutes parts et furieux du meurtre des parlementaires, égorgeaient hommes, femmes, vieillards, enfants, chrétiens, turcs; tout ce qui avait figure humaine était victime de leur rage. « Il devint impossible aux généraux français, dit un historien, de faire entendre la voix de l'humanité, de faire respecter leur autorité. Les soldats ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent las de tuer et épuisés par la fatigue. » Ils avaient du moins pour excuse la fureur excitée en eux par la vue des têtes de leurs camarades exposées sur les remparts et le meurtre des parlementaires. Mais le massacre des prisonniers ordonné de sang-froid et par raison d'État, ne saurait trouver d'excuses. « Les débris de la garnison, réfugiés dans les mosquées, avaient mis bas les armes en demandant quartier : on les amena devant le général en chef, qui s'entretenait avec le général Lannes, assis sur une petite pièce de 3, devant la principale brèche. Les Égyptiens furent soigneusement séparés des Maugrabins, Albanais et autres soldats de diverses nations, et ceux-ci furent confiés à la garde d'un fort détachement. Trois jours après ils furent passés par les armes! On ne pouvait, dit-on, s'embarrasser de ces prisonniers pour marcher sur Saint-Jean-d'Acre : leur nourriture eût augmenté les difficultés que l'armée avait à surmonter et, d'un autre côté, si on les avait renvoyés sur parole, ils seraient allés grossir le nombre déjà supérieur de l'ennemi. Ne

pouvant ni les nourrir ni les renvoyer libres sans compromettre également le salut de l'armée, on les tua : ils étaient au nombre de quatre mille [1]. »

C'est à Jaffa que la peste, qui couvait depuis quelque temps dans l'armée, éclata ouvertement et qu'il devint impossible de dissimuler ses ravages. Ce mal contagieux fut propagé, dit-on, par les étoffes arrachées, lors du pillage, du fond des demeures où elles étaient entassées depuis nombre d'années.

Dès le lendemain de la prise de Jaffa, Kléber se porta en avant. Les divisions Lannes et Bon partirent le 14 mars pour le rejoindre. Le 15, l'avant-garde se heurta à la cavalerie d'Abdallah, soutenue par quatre mille Naplousains en bataille au caravansérail de Quâquoum, parallèlement à la route. Il fallut, pour attaquer l'ennemi, opérer un mouvement de conversion à droite, l'aile gauche en avant. La division Lannes formait la droite, Kléber la gauche, et Bon le centre. L'ennemi fut débusqué de toutes ses positions, mais la division Lannes se laissa emporter par trop d'ardeur et suivit imprudemment les Naplousains dans la montagne ; il en résulta une échauffourée dans laquelle fut tué le chef de brigade de la 69e et où la division, repoussée jusqu'à l'entrée des montagnes, eut une soixantaine d'hommes tués avec près de trois cents blessés. Les Naplousains perdirent près de mille hommes, mais ce demi-succès excita leur enthousiasme et leur ardeur.

1. *Victoires et conquêtes.*

Le 17 mars, la division Lannes s'empara, près une légère résistance, de la petite ville de Hayfâ, située au bord de la mer, à l'embouchure de la rivière de Keysoun et au pied du mont Carmel. Le port de Hayfâ était nécessaire à Bonaparte pour recueillir la flotte partie de Jaffa. Malheureusement deux vaisseaux anglais, mouillés dans le port de Saint-Jean d'Acre, donnèrent la chasse à cette flotte et s'emparèrent des bâtiments qui portaient le gros matériel de siège. Des ponts furent jetés successivement sur le Keysoun et sur le Belus, et, le 19 mars au matin, l'armée s'établit sur le coteau de Turon, en face de Saint-Jean-d'Acre. La place fut investie le jour même. La division Reynier occupa la gauche, la division Kléber fut portée à droite, les divisions Bon et Lannes, ayant entre elles le quartier général et le parc, formèrent le centre. La tranchée fut ouverte le 21. Huit batteries construites immédiatement ouvrirent leur feu le 23 mars.

Le siège de Saint-Jean-d'Acre, que nous n'avons pas à raconter ici en détail, dura du 19 mars au 21 mai. L'absence de pièces de gros calibre, le fanatisme des Turcs, l'énergie féroce de Djezzar-Pacha, l'habileté de l'ingénieur émigré Phélippeaux, le ravitaillement incessant de la place par les flottes turque et anglaise, furent les principales causes de l'échec éprouvé devant Saint-Jean-d'Acre par Bonaparte. Lannes ne prit aucune part aux combats et batailles livrés pendant le siège aux troupes de secours, tels que les com-

bats de Nazareth et de Safer et la bataille du Mont-Thabor. En revanche, il eut un rôle considérable à remplir dans les opérations du siège, sa division et celle de Reynier n'ayant jamais quitté leurs positions devant Saint-Jean-d'Acre. Trois grands assauts furent donnés à la place, le 28 mars, les 7, 8, et 10 mai. Lannes avait dirigé le premier de ces assauts, donné par les grenadiers de la 69e demi-brigade, dont une trentaine parvinrent à se loger à l'étage inférieur d'une tour et en furent chassés par les matières incendiaires que les assiégés firent pleuvoir sur eux. C'est dans cet assaut que fut tué le jeune capitaine d'état-major de Mailly Château-Renaud, qui avait pénétré dans la place et gisait à terre, blessé au pied par une balle, lorsque les Turcs lui tranchèrent la tête.

L'assaut du 7 mai donna aux assiégeants la possession de cette fameuse tour qui avait déjà coûté tant de peines et tant de sang. Les généraux Bon, Rampon et Vial y combattirent à la tête des 18e et 32e demi-brigades : le chef de la 18e, Boyer, fut tué avec dix-sept de ses officiers et plus de cent cinquante soldats de sa demi-brigade ! Le 8 mai au matin l'artillerie française ouvrit une violente canonnade ; après deux heures de feu trois brèches furent pratiquées à la courtine : Lannes reçut l'ordre de conduire sa division à l'assaut. « L'intrépide général, dit l'historien que j'ai déjà cité, y marche avec joie, précédé de ses éclaireurs et de ses grenadiers, à la tête desquels se place le général Rambeaud. Ram-

beaud et Lannes s'avancent au pas de charge, leurs soldats se jettent dans les boyaux, escaladent le rempart, et deux cents grenadiers, que précède toujours le valeureux Rambeaud, pénètrent enfin dans la place. »

Des cris de victoire se font entendre dans toute l'armée, témoin de ce brillant succès. Tout à coup les grenadiers s'arrêtent : un obstacle inattendu s'est dressé devant eux. C'est une seconde enceinte construite par l'ingénieur Phélippeaux, en arrière de la première. En même temps un feu très vif de mousqueterie, prenant la brèche à revers, accueille les colonnes qui marchaient au soutien des premiers grenadiers : les troupes qui se tenaient sur la brèche redescendent dans le fossé; celles qui occupaient l'ancien rempart reculent à leur tour. Rambeaud et ses deux cents grenadiers, qui étaient parvenus à escalader le rempart de la deuxième enceinte, abandonnés à eux-mêmes, sont réduits à s'enfermer dans une mosquée, où ils se défendent avec fureur contre la garnison doublée par les renforts arrivés le matin même de Rhodes. Le général Rambeaud est tué avec un grand nombre de ceux qui l'accompagnaient : le reste se rend au commodore Sidney Smith, accouru avec un détachement de soldats anglais pour les soustraire à la férocité de Djezzar.

Pendant ce temps, qu'était devenu Lannes qui conduisait au secours de Rambeaud les colonnes de soutien? Resté intrépidement sur la brèche, il était

parvenu à rallier ses soldats dans le fossé et à les porter de nouveau en avant, lorsqu'il tomba frappé d'une balle au cou. Sa chute fut le signal d'une retraite précipitée. C'en était fait de Lannes, qui laissé au pouvoir des Turcs aurait été infailliblement égorgé, s'il ne lui était arrivé un secours inespéré. Transporté dans la tranchée par les soins et le dévouement d'un capitaine de grenadiers, il fut pansé et soigné par Larrey et guérit de sa blessure. Il s'en ressentit tout le reste de sa vie, en ayant gardé une certaine difficulté de parole et une raideur dans le cou qui lui faisait pencher la tête de côté.

Quelques jours après l'assaut manqué du 8 mai et celui du 10 dans lequel le général Bon fut blessé mortellement, après avoir repoussé de vigoureuses tentatives de sortie, Bonaparte se résigna à lever le siège de Saint-Jean-d'Acre, en dissimulant son échec sous un ordre du jour pompeux. Dans le rapport qu'il adressa au Directoire il demanda le grade de général de division pour Lannes, légèrement blessé, disait-il, mais, sans attendre la réponse, il lui conféra ce grade par un ordre du jour du 10 mai 1799, ainsi conçu :

« Le général en chef, voulant donner au général de brigade Lannes un témoignage de la satisfaction du gouvernement pour la manière distinguée avec laquelle il a servi tant en Italie qu'en Égypte, campagnes pendant lesquelles il a honoré les armes de la République par des actions d'éclat si souvent répétées, vou-

lant le récompenser des services qu'il a rendus dans l'expédition de Syrie, où il a commandé une division, nomme le général de brigade Lannes général de division. »

Dix ans après ces événements, le maréchal Lannes, qui venait de mener à bonne fin un siège dont le renom dans l'histoire a dépassé celui du siège de Saint-Jean-d'Acre, quittait Saragosse pour aller rejoindre à Paris l'empereur Napoléon et mettre le comble à sa gloire par la campagne d'Autriche. Déjà marqué par le doigt du destin pour une mort prochaine, il traversait le midi de la France, accompagné de deux de ses aides de camp qui, à tour de rôle, lui tenaient compagnie dans sa voiture et couraient la poste en avant pour faire préparer les relais. Le maréchal avait l'habitude, dans les voyages de ce genre, de ne jamais s'arrêter en route pour les repas ; d'un autre côté, comme il détestait l'odeur des mets dans la voiture, on ne pouvait y manger, et cette contrainte était fort pénible pour de jeunes officiers doués d'un robuste appétit. Le capitaine Marbot, un des deux aides de camp qui revenaient d'Espagne avec lui, fut donc fort étonné lorsqu'un beau matin le maréchal lui donna l'ordre de faire préparer le déjeuner au relais de X***. Cet étonnement redoubla à la vue de la maison de poste de X***, qui ne ressemblait en rien à une auberge, et fut porté au comble par l'effet que produisit sur le personnel de

la maison l'annonce de la visite du maréchal. Après avoir donné ses ordres aux domestiques, la maîtresse de la maison courut revêtir ses plus beaux atours; les enfants furent lavés, peignés, habillés en grande toilette, le maître de poste lui-même endossa ses habits du dimanche. Lorsque la voiture s'arrêta, toute la famille se précipita au-devant du maréchal avec les signes du plus profond respect, en même temps que de la joie la plus vive. De son côté Lannes, pendant tout le déjeuner, se montra affectueux au possible pour tout ce petit monde, témoignant le plus vif intérêt pour les enfants, s'inquiétant avec sollicitude de tout ce qui les concernait. A la fin du repas, il pria le capitaine Marbot d'aller chercher un écrin qui se trouvait dans une des poches de la voiture, en tira une fort jolie montre avec chiffre en pierreries, attachée à une belle chaîne d'or dont le fermoir était orné d'un brillant et la remit à la jeune femme, qui le remercia les larmes aux yeux. Il fit remettre à chacun des serviteurs de la maison une somme en or; puis, quand vint le moment du départ, on le reconduisit jusqu'à sa calèche, devant laquelle la séparation eut lieu avec les marques réciproques d'un réel attendrissement.

Une fois en route, le maréchal se retourna vers le capitaine Marbot, que son tour appelait à voyager avec lui : « Vous avez dû être bien étonné, lui dit-il, de tout ce que vous venez de voir. En voici l'explication : Blessé grièvement sur la brèche de Saint-Jean-

d'Acre au moment où mes grenadiers, cédant à la violence du feu des assiégés, redescendaient précipitamment dans le fossé, j'allais être abandonné à la fureur des Turcs qui, vous le savez, ne se gênaient pas pour achever les blessés en leur tranchant la tête, lorsqu'un capitaine s'aperçut que je n'étais pas dans le fossé avec la troupe. Il prit avec lui cinq ou six hommes, remonta le talus de la brèche, me vit étendu à terre et me fit prendre par ses grenadiers pour m'emporter. Les balles pleuvaient autour de nous ; tous les hommes qui me portaient furent tués ou blessés, et je retombai à terre. Le capitaine me prit alors par une jambe et, me traînant sur le sol pour me faire descendre le talus, m'amena en lieu de sûreté. Ce mode de transport était fort peu commode, car ma tête et mon cou, meurtris par la blessure que j'avais reçue, éprouvaient de rudes secousses sur le sol inégal et semé de pierres — mais on fait ce qu'on peut. — Une fois dans la tranchée, Larrey me pansa et je guéris. Plus tard, le capitaine, ayant été blessé à son tour, se vit obligé de quitter le service. Je sus qu'il avait demandé une jeune fille en mariage, mais qu'on hésitait à la lui accorder parce qu'il était sans fortune. Je le dotai, je lui achetai cette maison de poste avec les chevaux et le matériel nécessaires. Ces braves gens y vivent heureux, et leur bonheur me fait plaisir à voir. Mais avouez que je devais bien cela à mon sauveur... » Hélas ! c'était la dernière fois que la famille du maître de poste devait saluer son bien-

faiteur : Lannes allait trouver dans quelques mois, à Essling le terme fatal de ses grandeurs et de sa gloire. « Combien ils durent le regretter ! » fait observer Marbot en terminant le récit de ce touchant épisode, sur lequel on aime à se reposer en traçant l'histoire d'une vie remplie par les aventures de guerre [1].

Revenons à l'expédition de Syrie. Lannes, nous venons de le voir, avait été plus sérieusement blessé que Bonaparte avait bien voulu le dire dans sa lettre au Directoire. Il ne quitta pas cependant le commandement de sa division. La traversée du désert dans une saison aussi chaude aurait pu lui être funeste, mais l'armée ne perdit qu'un très petit nombre de ses blessés : l'extrême sécheresse de l'atmosphère les avait préservés des accidents que les chirurgiens redoutaient pour eux. Rentré au Caire et de nouveau gardé près du général en chef, il fut emmené par lui lorsqu'à la nouvelle du débarquement de l'armée turque dans la presqu'île d'Aboukir, Bonaparte, précédé par l'avant-garde de Murat, courut au-devant de cette armée. Il concourut puissamment au gain de la bataille d'Aboukir. Sa division formait la droite de l'armée française, la brigade Destaing occupait la gauche, le général Lanusse était en réserve, Murat précédait la ligne avec sa cavalerie. Lannes fut chargé d'entamer l'attaque. Saisissant avec à propos le moment où l'ennemi était ébranlé par les manœuvres

1. D'après les *Mémoires inédits de Marbot.*

de la cavalerie de Murat sur ses derrières, il gravit au pas de charge les hauteurs qu'il avait en face de lui et refoula les Turcs dans la plaine. Ceux-ci, pris entre son infanterie et les escadrons de Murat, n'eurent d'autre ressource que de se jeter à la mer. Destaing opéra de même sur la gauche ; la réserve appuya le mouvement. La première ligne de l'armée du pacha de Roumélie, forte de vingt mille hommes, fut ainsi complètement détruite; dix-huit canons et quarante drapeaux tombèrent entre les mains du vainqueur. La deuxième ligne donna plus de mal à vaincre. Elle occupait une forte position, les deux ailes appuyées à la mer, le centre protégé par une puissante redoute : La 18e demi-brigade, sous les ordres du général Destaing, prématurément lancée contre la redoute, fut repoussée et laissa sur le terrain une cinquantaine de blessés. Les Turcs sortirent de leurs retranchements pour couper les têtes : Lannes, avec la 22e légère, se précipita sur eux et les força de rentrer dans la redoute : tandis que la 18e ralliée et la 32e abordaient cette redoute de front, il la tourna rapidement pour attaquer à la fois la face gauche et la gorge. Ses soldats dans leur élan gravirent les parapets et tombèrent à la baïonnette sur les défenseurs de l'ouvrage, qui prirent la fuite. Murat, qui avait filé avec sa cavalerie le long de la mer, les accueillit à coups de sabre. Lannes se dirigea ensuite sur le village d'Aboukir, s'y logea et se porta sur le camp turc, où le pacha se tenait avec la réserve. Au même moment Murat s'y

précipitait avec ses escadrons et s'emparait de la personne du pacha. L'armée turque n'existait plus : toutes les tentes ainsi que les bagages, les chevaux et les quarante-deux pièces de campagne attelées furent la proie des Français (*Pièces justificatives*).

On le voit, la part de Lannes dans cette brillante affaire avait été considérable ; il s'était vu cependant éclipsé par son rival en gloire, Murat, à qui Bonaparte avait dit sur le champ de bataille : « Est-ce que la cavalerie a juré de tout faire aujourd'hui ? » et qui, dans le rapport adressé au Directoire, fut cité comme ayant décidé la victoire. Lannes trouva bientôt l'occasion de prendre sa revanche : les débris de l'armée turque s'étant réfugiés dans le fort d'Aboukir, Bonaparte lui donna le commandement des troupes chargées d'en faire le siège, troupes comprenant outre sa propre division, celle du général Rampon et le 15e dragons avec le général Davout. Assisté par le chef de bataillon du génie Bertrand, le futur compagnon d'exil de Napoléon à Sainte-Hélène, Lannes s'apprêta à mener vigoureusement les opérations ; il y apporta une telle ardeur que, sans écouter les avis de Bertrand qui lui demandait deux ou trois jours pour être prêt à ouvrir la tranchée, il résolut de chasser les Turcs des maisons qu'ils occupaient en dehors du fort. L'attaque ne réussit pas ; encouragés par ce premier succès, les assiégés firent une sortie, s'emparèrent de nouvelles maisons et menacèrent la redoute sur laquelle s'appuyaient les travaux des

Français. Lannes marcha contre eux et les repoussa, mais il fut blessé d'un coup de feu à la jambe. Le général Menou, qui le remplaça, s'empara du fort d'Aboukir avec l'aide du général Davout.

Lannes, désespéré de voir lui échapper le succès certain sur lequel il comptait, fut obligé d'entrer à l'hôpital d'Alexandrie, où il retrouva Murat qui avait été blessé à la bataille d'Aboukir. L'ennui qu'il éprouvait à se voir cloué sur un lit de douleur tandis que sa division était aux prises avec l'ennemi, fut bientôt compliqué par des chagrins domestiques. Pendant qu'il était à l'hôpital, il apprit que sa jeune femme restée en France, l'avait rendu père. Le temps écoulé depuis son départ ne pouvait lui laisser aucune illusion sur ses droits à cette paternité, dont le divorce devait être plus tard la conséquence et dont la nouvelle n'était pas faite pour lui rendre plus agréable le séjour de l'hôpital.

La forte nature de Lannes prit le dessus des souffrances physiques et des douleurs morales. Assez promptement rétabli de sa blessure, il put répondre à l'appel de Bonaparte, qui l'emmena avec lui en France, quoique marchant encore avec des béquilles. Outre Berthier, son chef d'état-major, ses aides de camp, son secrétaire Bourrienne, Bessières avec un fort détachement des guides, et quelques savants tels que Monge, Denon, Berthollet et Parceval Grandmaison, Bonaparte n'avait désigné pour l'accompagner que les généraux Lannes, Murat, Marmont et Andréossy. Tan-

dis que Bonaparte, Berthier, Bourrienne, Andréossy, Berthollet et le contre-amiral Gantheaume, chef de l'expédition, étaient transportés sur la frégate le *Muiron*, Lannes, Murat, Marmont, Denon et Parceval firent la traversée sur le *Carrère*. Tous débarquèrent à Fréjus le 9 octobre. Bonaparte partit sans tarder pour Paris. Murat, Lannes et Marmont l'y rejoignirent le plus promptement qu'ils purent, après avoir été chercher à Toulon leurs voitures qu'ils y avaient laissées au départ. L'enthousiasme des populations avait épargné au chef de l'expédition les lenteurs de la quarantaine. Ses compagnons y échappèrent, grâce à la présence d'esprit de l'amiral Gantheaume, qui se précipita au cou d'un des commissaires de la santé, son ami, et rendit complices de la violation des règlements, les fonctionnaires chargés de les faire exécuter. Le détachement des guides, resté à bord des deux bâtiments fut seul, avec les équipages, soumis à toute la rigueur de la loi.

III

MONTEBELLO, MARENGO, LISBONNE

Le 18 Brumaire. — Mission dans le midi de la France. — Le divorce. — Le duel. — L'armée de réserve. — Passage du mont Saint-Bernard. — Combats d'avant-garde. — Batailles de Montebello et de Marengo. — Second mariage. — La garde consulaire. — Faveur et disgrâce de Lannes. — L'ambassade à Lisbonne. — M. de Talleyrand et Almeida. — Départ et retour de Lannes. — Amitié du prince régent. — Rappel en France.

Bonaparte avait ramené d'Égypte les officiers les plus dévoués à sa personne ou à sa fortune. Il trouva en eux, pour la préparation du coup d'État du 18 Brumaire, un concours absolu. Tandis que des personnages civils, tels que Cambacérès, Regnault de Saint-Jean d'Angely, Talleyrand, Lucien Bonaparte, travaillaient à lui former dans les conseils du gouvernement un parti capable de le porter au pouvoir, ses affidés militaires, Berthier, Lannes, Murat et Marmont s'efforçaient de gagner à sa cause les principaux officiers. On lit dans les *Mémoires du duc de Raguse* que la besogne fut partagée entre eux de telle sorte que Berthier fut chargé des officiers généraux, Murat

des officiers de cavalerie, Lannes des officiers d'infanterie et Marmont des officiers d'artillerie. Chacun d'eux invita pour le 18 brumaire au matin (9 novembre 1799) plusieurs camarades à déjeuner. Au milieu du déjeuner, un aide de camp de Bonaparte parut tout à coup, apportant à l'amphitryon l'ordre de monter à cheval pour rejoindre le général au pont tournant des Tuileries; des chevaux loués à un manège étaient prêts à l'avance. Les convives, rapidement initiés à l'entreprise, furent invités à se mettre de la partie. A peu d'exception près tous y consentirent avec empressement, et voilà comment Bonaparte se rendant au conseil des Anciens fut accompagné par un nombreux état-major. Le colonel Sébastiani, de son côté, lui avait amené pour escorte son régiment, le 9e dragons. Lorsqu'un décret du conseil des Anciens eut appelé Bonaparte au commandement des troupes réunies à Paris, Lannes fut nommé commandant du quartier général des Tuileries. Demeuré à ce poste pendant les journées des 18 et 19 Brumaire il ne prit aucune part aux événements de Saint-Cloud et au coup de force dirigé contre le conseil des Cinq-Cents. Deux jours plus tard, Bonaparte étant nommé consul avec Sieyès et Roger-Ducos, un arrêté consulaire, en date du 12 novembre, désigna Lannes pour le commandement supérieur des 9e et 10e divisions militaires (chef-lieux Toulouse et Perpignan). Il avait pour mission de réprimer toute opposition au nouveau régime. En outre, Bonaparte voulut probable-

ment le mettre à même d'aller veiller à ses affaires de famille, sur lesquelles plusieurs faits qui s'étaient passés dans sa ville natale avaient attiré l'attention du pays.

Tout en estimant que la gloire et le caractère de Lannes sont absolument au-dessus des atteintes qui pourraient résulter de faits passés dans sa famille en France, alors qu'il poursuivait en Égypte sa brillante carrière, je ne chercherai pas à approfondir ces faits pour enrichir d'un chapitre de plus l'histoire des faiblesses féminines et des dangers de l'absence. Ce qu'il suffit de savoir ici, c'est que l'union formée autrefois par Lannes, union purement civile comme toutes celles d'alors, fut dissoute par le divorce; que la femme qui avait porté son nom se remaria par la suite et que le fils né pendant l'absence de Lannes ayant, après la mort du maréchal, élevé des prétentions au titre de duc de Montebello ainsi qu'au riche majorat attaché à ce titre, fut débouté de ses prétentions par le tribunal de première instance; il interjeta appel de ce jugement, et mourut avant que la cause vînt devant la cour. De tous les incidents relatifs à cette affaire, je ne retiendrai que le duel original qui eut lieu à Lectoure, pendant le séjour de Lannes, entre le frère du futur maréchal et un jeune officier d'infanterie, M. de la G***, qui avait été son aide de camp.

Madame Paulette Lannes, c'est ainsi que l'ancien volontaire du Gers appelait sa première femme, ne paraît pas avoir été au mieux avec la famille de son

mari, et cela depuis longtemps, car, dans une lettre que j'ai déjà citée en partie, Lannes écrivait de Mantoue à Paulette, le 23 prairial an IV (13 juin 1796) :

« Notre ami R*** m'a écrit dernièrement une lettre qui m'a déchiré le cœur ; je croyais que tu étais tranquille chez toi, je vois le contraire. Mes parents ont juré de me faire mourir à petit feu par leurs mauvais procédés à ton égard. Prends patience, ma bonne amie, j'irai bientôt venger les insultes que tu as supportées jusqu'à ce moment. »

Il me semble cependant peu probable que le duel dont il s'agit ait eu pour point de départ, comme on l'a dit, le faux bruit de la mort du général Lannes, suivi d'une discussion entre sa femme et l'abbé son frère aîné, au sujet de l'administration de sa fortune, discussion dans laquelle le troisième frère, celui qui était parvenu dans la cavalerie au grade de maréchal des logis, prit les intérêts de l'abbé, tandis que M. de la G*** soutint la cause de madame Lannes. La version d'après laquelle le sous-officier de cavalerie voulut venger l'honneur de son frère absent est infiniment plus plausible. Ce qui paraît certain, c'est qu'il y eut offense publique et préméditée dans un café de Lectoure, que l'affaire fut jugée assez grave pour autoriser une rencontre entre un officier et un sous-officier, et que les conditions du duel furent des plus extraordinaires. Chacun des deux

champions dut combattre comme s'il eût eu à soutenir la prééminence de son arme, le cavalier à cheval avec son sabre, le fantassin à pied avec son fusil muni de la baïonnette. Le combat eut lieu dans une prairie auprès de la ville et eut pour témoin presque toute la population groupée sur la hauteur qui dominait cette prairie. L'officier d'infanterie blessa le cheval du sous-officier avec la pointe de sa baïonnette et fut lui-même renversé d'un coup de sabre sur la tête, mais sans que la blessure eût rien de grave. On a dit qu'il avait paré d'avance aux conséquences de ce coup en faisant river à l'intérieur de son shako une forte tige de fer, qui lui sauva la vie, et qu'il en fut quitte ainsi pour une balafre sur la figure.

Quoi qu'il en soit, le séjour de Lannes dans le Midi fut d'assez courte durée. A peine arrivé à Toulouse il écrivait aux consuls, le 21 novembre, que le coup d'État du 18 Brumaire avait d'abord causé de l'étonnement et de légers murmures, qu'après informations détaillées, les deux partis qui divisaient la ville avaient témoigné un égal contentement. « Perpignan est inquiet, ajoutait-il; je partirai pour cette ville afin d'y rétablir la confiance. » Le lendemain 22, il adressait au ministre la dépêche suivante : « Les lois des 18 et 19 brumaire ont été lues hier dans le temple décadaire de la commune de Toulouse aux cris de : Vivent les consuls! Vive la république! » Le 25, il annonçait de Perpignan que les nouvelles lois y avaient été proclamées et acclamées. De là il transportait son

quartier général à Lectoure, où l'ancien ouvrier teinturier reparaissait en chef suprême, investi des pouvoirs du gouvernement. Il y retraçait dans une lettre privée, adressée le 2 décembre au général Bonaparte, ses impressions personnelles :

« Un des caractères de la révolution du 18 Brumaire, c'est que vous seul pouviez la faire. Quel que soit le mérite de ceux qui ont partagé le péril et la gloire, dans tous les pays que j'ai parcourus, on ne crie ni « Vive Moreau ! » ni « Vive Sieyès ! » mais « Vive Bonaparte ! » Ceux qui vous aiment de cœur, qui ne vous nomment qu'avec enthousiasme, hommes qui vous idolâtreront si vous donnez la paix, sont les paisibles, les propriétaires, les riches, la masse de la nation, tous victimes des mouvements politiques excités par les ambitieux. »

Lannes s'établit ensuite à Auch, où il donna ordre de mettre en liberté les prisonniers détenus pour avoir pris part à une insurrection contre le gouvernement, ordre ainsi motivé : « La clémence fera plus de bien à la République qu'une excessive sévérité. »

Après avoir mené à bonne fin la mission délicate dont il était chargé, le général Lannes fut appelé, le 18 mars 1800, au commandement de la 4e division de l'armée de réserve, commandement qu'il n'exerça pas effectivement, et, rentré à Paris, il fut nommé le 16 avril suivant commandant et inspecteur de la

garde des consuls, de préférence à Murat, que le ministre de le guerre avait désigné pour ce poste.

Cependant l'armée de réserve était en pleine voie d'organisation. On a dit, et Napoléon lui-même a écrit que cette armée fut formée mystérieusement; que l'attention des nombreux espions entretenus en France par les puissances étrangères fut attirée à Dijon sur des préparatifs dérisoires et sur des rassemblements sans consistance de conscrits à peine sortis de leurs foyers, tandis que des divisions venues de l'Ouest ou organisées dans le Midi avec les dépôts de l'armée d'Orient, filaient en secret sur Genève et Lausanne. Il paraît assez difficile d'admettre que l'Europe entière se soit laissé tromper, au point d'ignorer complètement les mouvements de troupes qui se faisaient en France. Il est beaucoup plus probable que les rassemblements signalés sur les bords du lac de Genève, furent considérés comme des renforts destinés à l'armée du Rhin, dont l'aile droite s'appuyait à la Suisse. Lannes, retourné à Paris près du premier consul, ne prit aucune part à ces mesures d'organisation. Bonaparte, parti de Paris le 5 mai pour venir prendre, des mains de Berthier, commandant en chef nominal de l'armée de réserve, la direction effective de cette armée et arrivé à Genève le 9, amenait Lannes avec lui. Il lui donna le titre de lieutenant général et le commandement de l'avant-garde, composée : 1° de la division d'infanterie Watrin ; 2° de la 28e demi-brigade qui depuis quelque temps déjà sous

les ordres du général Mainoni, occupait les débouchés du Valais en Italie ; 3e de la brigade de cavalerie Rivaud, comprenant les 12e hussards et 21e chasseurs.

Il était temps d'agir si l'on voulait secourir Gênes héroïquement défendue par Masséna. On n'attendait plus que la nouvelle des premiers succès de l'armée du Rhin, qui devait refouler dans la vallée du Danube l'armée autrichienne d'Allemagne et dégager les passages orientaux des Alpes suisses. A cette nouvelle, le signal fut donné de franchir le Saint-Bernard, et, le 14 mai au matin, Lannes s'engagea avec son avant-garde sur cette route, qu'on aurait cru inaccessible à une armée. Les détails du passage sont devenus populaires : les canons démontés, couchés sur des traîneaux auxquels s'attèlent les soldats d'infanterie, les escarpements qui bordent l'abîme enlevés au pas de charge au son des tambours et des fanfares, les refrains patriotiques répétés en chœur, les repas à l'hospice du Saint-Bernard devant des tables abondamment garnies de pain, de fromage et de vin, puis la descente sur un sentier rapide et glissant, et l'enthousiasme des troupes saluant par des acclamations joyeuses la belle vallée de la Doire, tout cela a été décrit bien des fois. La première condition du succès pour l'opération hardie que tentait Bonaparte, c'est la rapidité de la marche : il faut que l'avant-garde tombe comme la foudre sur toutes les positions où l'ennemi pourrait barrer la vallée, avant qu'il ne s'y présente en forces suffisantes pour arrêter

le mouvement et donner à Mélas le temps d'accourir avec l'armée autrichienne. Nul n'était plus propre à remplir ce rôle que Lannes, l'homme des avant-gardes.

Dès le 15, ses éclaireurs rencontrent à Étroubles les avant-postes autrichiens, et le 16, un bataillon hongrois, posté au pont de la Cluse, pour défendre ce pont et la ville d'Aoste, est rejeté sur Châtillon. Lannes, laissant à la division Chabran, qui vient de descendre du petit Saint-Bernard, le soin de garder Aoste, continue sa marche et arrive, le 18 au soir, une heure avant le jour, devant Châtillon, dont l'ennemi occupe les hauteurs et enfile le pont avec des canons. « Il cherche à l'amuser, pour que le général Malher puisse le tourner, écrit Berthier à Bonaparte, mais les obstacles rencontrés par ce général ont retardé sa marche. Le général Lannes s'est décidé à une attaque de vive force : les grenadiers de la 22e ont enlevé le village à la baïonnette : cent hommes du 12e hussards ont reçu ordre de charger. Les généraux Watrin, Mainoni, et tous les officiers d'état-major ont chargé. Nous avons fait trois cents prisonniers, tué ou blessé cent hommes, pris deux pièces de 4 et quatre caissons chargés de munitions. Le général Watrin est, avec une partie de l'avant-garde, à plus de la moitié du chemin de Châtillon au fort de Bard, le général Lannes est parti aujourd'hui (19 mai), au point du jour, avec ce qui lui reste de troupes pour enlever les hauteurs de ce château. »

Le château de Bard opposa à la marche de l'armée

un obstacle beaucoup plus sérieux qu'on ne l'avait pensé. « Il est situé, écrit Berthier, sur une hauteur d'un accès difficile, fermé par deux enceintes contenant deux étages de batteries, dont douze pièces à la première, et cinq à la seconde. Le chemin qui passe à Bard est bordé d'un côté à pic par des rochers, de l'autre par la rivière qu'on ne peut guéer. Ce chemin est sous la protection du fort et coupé de trois ponts-levis... je tenterai l'attaque de vive force pour m'emparer de la ville, mais le succès est incertain. »

L'avant-garde ne s'arrête pas à cet obstacle, et, sans tarder, elle s'engage dans le sentier qui traverse la montagne d'Albaredo en tournant le fort. L'infanterie seule peut y pénétrer, la cavalerie y passera moyennant quelques travaux, l'artillerie est arrêtée.

L'avant-garde, après cinq heures de la marche la plus fatigante dans le sentier d'Albaredo, débusque de Donas et de Saint-Martin le général autrichien de Briey, qui s'y trouvait avec deux régiments d'infanterie, deux pièces de canon et deux escadrons de hussards. Le général Gency le repousse avec la 6e légère. Le général Watrin, en rendant compte de ce combat, demande de l'artillerie, des cartouches, de la cavalerie et des subsistances. Lannes s'établit à Selto à l'entrée des gorges; chemin faisant il rencontre en avant de Carema l'ennemi, au nombre de quinze cents hommes d'infanterie, cent hommes de cavalerie avec deux pièces de canon; il le culbute.

Le village de Bard est pris le 21 mai. On parvient,

à force d'audace et de précautions, à faire passer les pièces d'artillerie à travers le village, pendant la nuit, sous le feu des canons du fort. Sans attendre son artillerie et sa cavalerie, Lannes précipite sa marche pour s'emparer d'Ivrée ; il arrive le 22 mai, en vue de cette place, défendue par six mille hommes d'infanterie et de cavalerie. Après deux heures de combat et d'une résistance vigoureuse, un bataillon de la 22ᵉ escalade la citadelle et s'en empare à la baïonnette. L'ennemi tenait encore sur les remparts de la ville. L'assaut est décidé sur trois points. « Les 22ᵉ et 40ᵉ demi-brigades viennent à bout de couper à coups de hache les barrières et les chaînes des ponts-levis, tandis qu'avec l'audace et l'intrépidité qui le caractérisent, Lannes enfonce la porte de droite. Toutes les colonnes pénètrent en masse dans la ville, où nos troupes font plus de trois cents prisonniers, après avoir tué ou blessé un aussi grand nombre d'Autrichiens » (*Rapport du général Watrin à Lannes*). La prise d'Ivrée assure le débouché de l'armée dans les plaines du Piémont : si l'on avait tardé à occuper cette ville, les Autrichiens s'y seraient réunis en forces, et elle aurait exigé un siège en règle. Bonaparte, resté en arrière pour activer le passage du Saint-Bernard, s'en rapportait à Lannes du soin de conduire l'avant-garde.

Cependant le sentier d'Albaredo a été rendu praticable à la cavalerie : Lannes, certain d'être promptement rejoint par la brigade Rivaud (12ᵉ hussards

et 21ᵉ chasseurs) ainsi que par son artillerie, marche résolument en avant. Le 26 mai, à la pointe du jour, la division Watrin se met en marche pour attaquer l'ennemi, fort de six mille hommes d'infanterie et quatre mille de cavalerie, retranché à la Chiusella. Le pont était gardé par quatre pièces de canon, et tout le front du camp était hérissé de redoutes et de bouches à feu. La 6ᵉ demi-brigade de ligne s'était déjà emparée, l'arme au bras, du pont défendu avec la plus grande vigueur; deux régiments autrichiens se précipitant sur elle avec furie la forcent d'abandonner la position. Son chef de brigade Macon se jette alors avec sa troupe dans l'eau jusqu'au cou, tandis que la 22ᵉ, conduite par le général Gency en colonne serrée sur le pont, repousse l'ennemi. La déroute était complète; notre infanterie poursuivait avec acharnement celle des Autrichiens, lorsqu'elle fut assaillie par quatre mille hommes de cavalerie tombant impétueusement sur ses têtes de colonne. La 40ᵉ et la 22ᵉ demi-brigades soutinrent à la baïonnette avec le plus grand sang-froid ces charges réitérées, jusqu'à ce qu'arrivent enfin les 12ᵉ hussards et 21ᵉ chasseurs, qui culbutèrent la cavalerie ennemie et la mirent en pleine déroute. Plus de deux cents chevaux des dragons de Latour restèrent sur le champ de bataille. Le général Palfy, qui commandait cette cavalerie, fut blessé mortellement; plus de deux cents Autrichiens furent tués, blessés ou pris. La perte des Français monta à trois cents hommes tués ou blessés.

L'ennemi, renonçant à défendre le débouché des montagnes, se retira sur Turin. Lannes le suivit jusqu'à Chivasso, où il arriva le 18, faisant mine de vouloir se diriger sur la capitale du Piémont. Ce mouvement, combiné avec celui du général Turreau descendant à Suze par le mont Cenis, était une manœuvre destinée à tromper les Autrichiens sur les véritables intentions de Bonaparte. Tandis que celui-ci passait en revue à Chivasso les troupes de Lannes et les comblait d'éloges, elles et leur chef, pour la marche brillante et rapide qu'ils venaient de terminer, une nouvelle avant-garde formée, sous le commandement de Murat, de la division Monnier et d'une brigade de cavalerie, se dirigeait sur Verceil, franchissait la Sesia et le Tessin, refoulait les Autrichiens à Turbigo et poussait jusqu'à Milan, où le premier consul faisait son entrée le 2 juin.

Cette manœuvre était à peine démasquée que Lannes, à son tour, quittait Chivasso et, suivant la rive gauche du Pô, arrivait devant Pavie, enlevait cette ville sans résistance le 3 juin et s'y emparait de deux cents bouches à feu, moitié pièces de campagne et moitié de siège, dix mille fusils neufs, une grande quantité de poudre et d'approvisionnements de guerre de toute espèce, des magasins considérables, etc. De là il poussait jusqu'à Belgiojoso où il devait franchir le fleuve. De son côté Murat marchait sur Plaisance, s'emparait de la tête de pont, trouvait le pont coupé et traversant le Pô à Nocetto s'emparait

de Plaisance après avoir chassé les petites garnisons de la Lombardie. Déjà Loison était passé à Crémone sur la rive droite, mais il importait de barrer aux Autrichiens la route de Stradella, qui formait leur véritable ligne de retraite et dont ils avaient un intérêt majeur à s'assurer. Le 6 juin, à quatre heures du matin, Lannes, à la tête de la division Watrin, engageait une vive canonnade sur plusieurs points afin de distraire l'attention de l'ennemi, passait le Pô à Belgiojoso sur un pont volant et occupait immédiatement la position de Stradella.

L'ennemi, pénétré de l'importance de ce point, se jetait avec impétuosité sur les 28e et 40e demi-brigades, qui étaient seules parvenues sur la rive droite sans cavalerie et sans artillerie. Lannes prenait habilement en flanc les Autrichiens déjà victorieux, les forçait à s'arrêter, les chargeait ensuite vigoureusement et, après un engagement des plus acharnés, demeurait maître de Stradella. O'Reilly qui conduisait les Autrichiens, se retira jusque sur Casteggio, où arriva le 8 l'avant-garde du corps de Ott, accourant en toute hâte après la reddition de Gênes.

A la suite des troupes de Lannes (division Watrin), la division Chambarlhac du corps de Victor franchit le Pô ; l'artillerie de ces deux divisions et deux cents hommes du 12e hussards parvinrent également à passer, mais une crue subite du fleuve arrêta les autres divisions. Bonaparte, ignorant l'approche de Ott qui s'avançait avec treize mille hommes, vit

avant tout la nécessité de pousser jusqu'à Voghera et Tortone pour y prévenir les Autrichiens ; il donna l'ordre à Lannes de marcher devant lui et de culbuter tout ce qui voudrait s'opposer à son mouvement.

Le 9 juin au matin, Lannes, exécutant ces instructions au pied de la lettre, se heurta au corps de Ott, grossi par les troupes de O'Reilly qui s'étaient repliées sur ce corps et présentant un effectif de quinze à seize mille hommes dans la forte position de Casteggio, défendue par une nombreuse artillerie. Lannes en avait à peine cinq mille, mais il n'était pas homme à s'effrayer d'une telle infériorité de forces. Au signal de l'attaque, deux bataillons de la 6e de ligne se portèrent à droite pour tourner les batteries ennemies, tandis que le général Malher, avec le 3e bataillon de la 6e et la 40e de ligne, marchait sur les hauteurs de Casteggio et que la 22e attaquait le village de front. D'abord repoussé, le général Watrin revient à la charge avec la 28e et entre dans Casteggio par les derrières, tandis que Lannes, à la tête de sa réserve, y pénètre de front. Furieux d'être battus par une poignée d'hommes, les Autrichiens reprennent l'offensive. Aguerris par les longs combats du siège de Gênes, ils luttent avec acharnement : Casteggio est pris et repris plusieurs fois. Lannes et les généraux sous ses ordres sont au plus fort de la mêlée, l'artillerie se porte audacieusement sur la ligne des tirailleurs, les deux escadrons du 12e hussards chargent incessamment en désespérés. Malgré tout, le nombre va

l'emporter, et les Autrichiens poussent déjà des cris de victoire, lorsqu'un nouvel adversaire se dresse devant eux. C'est la division Chambarlhac que Victor, attiré par le bruit du canon, amène au pas de course. Les troupes de Lannes épuisées passent un instant en seconde ligne : le général Rivaud à droite, avec la 43e, s'empare successivement de deux mamelons défendus par les Autrichiens, cerne et prend le château de Lordone, appui de la gauche de l'ennemi. Le général Herbin, à gauche, obtient le même succès avec la 24e de ligne. La 96e, au centre, enlève Casteggio. Les Autrichiens, dont toutes les réserves ont été engagées, sont ainsi débusqués de leurs positions. Lannes et Victor donnent le signal d'une charge générale et triomphent sur toute la ligne. L'ennemi s'enfuit de toutes parts, ayant perdu quatre mille sept cents hommes tués, blessés ou pris, c'est-à-dire près du tiers de son effectif. Cinq pièces avec leurs caissons restent aux mains des Français. Telle fut la bataille de Montebello, dont le nom glorieux devint plus tard pour le maréchal Lannes un titre de noblesse. La victoire due avant tout à son intrépidité et à son indomptable ténacité était complète (*Pièces justificatives* D).

Par les soins de Marmont, commandant l'artillerie de l'armée, les divisions Gardane, Monnier et Boudet, la garde consulaire et la cavalerie furent transportées sur la rive droite du Pô, tandis que le général Ott, ralliant les débris de son corps d'armée allait rejoindre Mélas sous les murs d'Alexandrie.

Jusqu'ici le plan hardi de Bonaparte avait été couronné du succès le plus marqué. L'exécution avait été à hauteur de la conception, et une heureuse chance avait favorisé toutes les opérations. La partie faillit être perdue au moment décisif. La nature du pays se prêtait mal sans doute aux explorations de la cavalerie, assez peu nombreuse d'ailleurs, attachée à l'armée de réserve. Toujours est-il que le premier consul ne pénétra pas les desseins de son adversaire et que trompé, dit-on, par le rapport d'un faux espion, il lui attribua l'intention de se retirer sur Gênes, ou de chercher à gagner Mantoue, tandis que Mélas s'était décidé à livrer bataille. Bonaparte, craignant de voir l'armée autrichienne lui échapper, étendit donc les mailles du filet dans lequel il était parvenu à l'enserrer, alors qu'il aurait fallu resserrer ces mailles en concentrant ses forces. La perte de la bataille de Marengo et de l'empire du monde faillit être la conséquence de cette erreur. En face de l'armée autrichienne, réunie derrière la Bormida et forte d'environ trente-cinq mille hommes, dont six à sept mille de cavalerie, il ne se trouvait le 13 juin au soir dans la plaine de Marengo que les trois divisions françaises Gardane, Chambarlhac et Watrin, avec deux brigades de cavalerie, soit en tout quinze mille hommes. Les seules troupes assez rapprochées pour arriver en temps opportun sur le champ de bataille, étaient la division Monnier et la garde consulaire, restées avec le premier consul à Torre di

Garrafolo, à quatre lieues de Marengo, et la division Boudet envoyée avec Desaix en reconnaissance sur la route de Novi, en tout dix mille hommes. L'artillerie n'avait que quarante et une bouches à feu à opposer aux cent pièces de l'armée autrichienne.

L'ennemi avait une avant-garde de quatre à cinq mille hommes à Marengo, en deçà de la Bormida et du profond ravin du Fontanone. La division Gardane déposta le 13 au soir cette avant-garde, qui n'opposa qu'une très faible résistance; ce qui entretint Bonaparte dans son erreur relativement aux projets du général Mélas, et le décida à regagner en arrière, le quartier général de Torre di Garrafolo. La nuit se passa ainsi qu'il suit : Gardane en première ligne avec la brigade de cavalerie de Kellermann; Chambarlhac en seconde ligne; Lannes en troisième échelon avec la cavalerie de Champeaux. Au point du jour l'armée autrichienne déboucha de la tête de pont de la Bormida : une colonne commandée par O'Reilly prit à droite en remontant le cours de cette rivière; une autre, commandée par Ott, s'avança à gauche sur la route de Castel-Ceriolo. Le gros, commandé par Mélas en personne, marcha au centre, directement sur Marengo. La résistance de Victor et de ses deux divisions fut énergique et réussit longtemps à contenir les colonnes autrichiennes sur l'autre rive du Fontanone. Au premier avis du combat, Lannes s'était mis en mouvement pour secourir Victor, et il vint se placer à sa droite avec la division Watrin. Les forces

autrichiennes grossissaient sans cesse, mais Victor, Lannes, Watrin, Rivaud, celui-ci chargé de défendre Marengo, luttaient énergiquement, lorsque la colonne de gauche des Autrichiens, celle de Ott ne trouvant rien devant elle, se rabattit sur le flanc droit de la division Watrin. Lannes dut engager toutes ses réserves pour parer à cette nouvelle attaque. En même temps la colonne autrichienne de droite commandée par O'Reilly, exécutait une manœuvre semblable sur la gauche de Victor. Menacés d'être enveloppés, sur le point de manquer de cartouches Lannes et Victor se décidèrent à battre en retraite; ce qu'ils firent dans le plus grand ordre sous le feu de quatre-vingts pièces d'artillerie, sans se laisser entamer, couverts par les charges réitérées de la cavalerie de Kellermann et de Champeaux.

Alors apparut sur le champ de bataille le premier consul, accourant avec la division Monnier et la garde consulaire, après avoir envoyé à Desaix, qui depuis la veille était en observation sur la route de Novi, l'ordre de venir le rejoindre. Enflammant de sa présence et de ses paroles les soldats de Lannes et de Victor, il fit porter sur la droite les renforts qu'il amenait, mais la division Monnier fut bientôt chassée du village de Castel-Ceriolo, et la garde consulaire elle-même, tournée par la cavalerie autrichienne, fut forcée de battre en retraite.

La bataille semblait perdue. Mélas se croyant vainqueur était rentré dans Alexandrie pour an-

noncer sa victoire à toute l'Europe. Conduits par le chef d'état-major général Zach, les Autrichiens en colonne marchaient à la poursuite des vaincus, lorsque survint Desaix avec la division Boudet. Une nouvelle ligne est formée, toutes les pièces disponibles sont réunies en une seule batterie, qui accueille par un feu subit la tête de colonne des grenadiers autrichiens, Desaix s'élance sur eux à la tête de la 9e légère; il est tué, le désordre se met dans ses soldats, mais Kellerman, avec sa brigade de cavalerie, obéissant à une heureuse et soudaine inspiration, tombe sur le flanc de la colonne ennemie, la sabre et la disperse. Zach est fait prisonnier. Trois bataillons de grenadiers et le régiment de Vallis mettent bas les armes. Notre cavalerie prend six drapeaux et quatre canons.

Kellermann se retourne sur la cavalerie ennemie, qui flanquait la colonne des grenadiers et la met en fuite. Toute la ligne française reprend le mouvement en avant, avec un élan irrésistible, l'armée autrichienne, dans une confusion entière, regagne la tête de pont. Le lendemain 15 juin, Mélas concluait avec Bonaparte la convention d'Alexandrie, par laquelle il abandonnait à l'armée française tout le nord de l'Italie jusqu'au Mincio.

Les Autrichiens avaient perdu plus de six mille cinq cents hommes tués ou blessés, dont un général (Haddick) et six généraux blessés, ainsi que trois mille hommes faits prisonniers; les Français per-

dirent environ six mille hommes, dont deux généraux tués (Desaix et Champeaux) et trois blessés.

Dans cette sanglante bataille de Marengo, pleine de péripéties émouvantes et de retours inespérés de la fortune, Lannes avait brillé comme d'habitude par son intrépidité et sa ténacité. Lui-même, dans son rapport à Berthier, décrit ainsi qu'il suit la retraite opérée à la fin de la première période de la bataille et le retour offensif qui termina la journée. « Il n'y a pas eu un seul moment de désordre; je me suis retiré par échelons sous un feu d'artillerie des plus vifs et chargé par une cavalerie formidable à plusieurs reprises. Je n'avais pas un seul canon pour soutenir ma retraite, et malgré cela elle s'est terminée dans le plus grand ordre... Vous avez ordonné que les troupes que je commande attaquassent de nouveau l'ennemi, en soutenant la droite du général Desaix; je n'ai jamais vu des troupes attaquer avec plus de courage et de sang-froid : tout ce qui s'est trouvé devant elles a été repoussé et culbuté une seconde fois au delà de la Bormida.. »

Après s'être rendu à Milan, où un *Te Deum* fut chanté dans la cathédrale, pour célébrer la gloire des armées françaises, et avoir organisé le gouvernement du pays reconquis, ainsi que l'armée d'Italie placée sous le commandement de Masséna, Bonaparte repartit le 25 juin pour Paris, où il avait hâte de rentrer pour mettre fin aux intrigues suscitées par son absence. Il emmena avec lui Berthier, Lannes

et Murat. Ces deux derniers se disputaient toujours la première place dans sa faveur. A leur émulation de gloire, une rivalité d'un autre genre était venue s'ajouter depuis le retour d'Égypte. Tous les deux aspiraient à la main de Caroline Bonaparte, la plus jeune et la plus séduisante des sœurs du premier consul. Celui-ci hésita pendant quelque temps entre ses deux fidèles : il ressentait évidemment plus de goût personnel et plus d'amitié pour Lannes, mais la cause de Murat était plaidee auprès de lui par des voix influentes, à commencer par celle de Joséphine, qui, lors de la campagne d'Italie de 1796, avait distingué le premier aide de camp de son mari et le voyait toujours avec plaisir. Son compatriote et ami intime Bessières, ancien commandant des guides, un des familiers de Bonaparte que celui-ci écoutait le plus volontiers, parlait en faveur de Murat toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. Enfin, les préférences de Caroline n'étaient pas douteuses, et elle partageait sans mystère la passion qu'elle inspirait au vaillant général de la cavalerie. Bref, Murat l'avait donc emporté, et son mariage avec Caroline Bonaparte avait été célébré depuis deux mois déjà, lorsqu'il partit pour l'armée de réserve. Lannes en avait gardé contre lui, et plus encore peut-être contre Bessières, une disposition hostile, qui fut payée de retour et qui dura jusqu'à sa mort, contenue par l'autorité de Napoléon. Lannes qui, paraît-il, avait été déjà fiancé à mademoiselle Leclerc, belle-sœur de Pauline Bona-

parte, ne tarda pas, du reste, à se remarier lui-même et, d'après tous les témoignages contemporains, il ne perdit pas au change. Mademoiselle Louise-Antoinette Guéhéneuc, fille d'un sénateur administrateur des forêts, qu'il épousa le 15 septembre 1800, était incomparablement belle : « Sa tête, dit madame d'Abrantès, rappelait celle des vierges du Corrège », et madame la maréchale Lannes, duchesse de Montebello, a laissé le souvenir d'une femme charmante à tous égards. Quant à Lannes, c'était à ce moment « un jeune général de trente-deux ans, d'une taille svelte et élégante (il avait cinq pieds, cinq à six pouces), son pied, sa jambe et ses mains étaient d'une beauté remarquable, sa figure n'avait rien de beau, mais sa physionomie était très expressive, et quand il s'animait, ses petits yeux devenaient énormes et lançaient des éclairs. Il avait une réputation de bravoure qui éclipsait toutes les autres, mais, ajoute la duchesse d'Abrantès, peu de succès auprès des femmes ».

Le général Augereau, le plus vieil ami de Lannes, lui écrivait à propos de son second mariage, le 8 octobre 1800 :

« C'est avec bien de la satisfaction que je vois ton bonheur domestique bien préparé par le choix d'une compagne digne de toi. Tu méritais un ample dédommagement aux chagrins de ton premier lien. Tu éprouves que, si trop souvent la justice de Dieu se fait attendre, elle n'arrive pas moins tôt ou tard. »

Le premier consul témoignait au général Lannes une faveur marquée, et ne passait pas une revue dans la cour du Carrousel, sans être accompagné par lui. Or, ces revues étaient fréquentes et longues, car Bonaparte s'arrêtait à tous les détails avec une minutieuse attention, et certains officiers de l'état-major laissaient parfois apercevoir leur impatience, lorsque la cérémonie se prolongeait plus que de coutume. Bonaparte dit un jour à Lannes :

« Ce n'est pas à toi qu'il arrive de grogner, parce que la parade nous a fait dîner quelquefois une heure plus tard. — Oh ! pour cela non, répondit Lannes, je vous en donne ma parole d'honneur ! il m'est pardieu bien égal de manger la soupe froide ou chaude, pourvu que vous nous fassiez travailler à chauffer un bon bouillon à ces s... Anglais. » Le général Lannes éprouvait, en effet pour les Anglais une profonde antipathie, et comme une sorte de répulsion : Ce sentiment provenait probablement du siège de Saint-Jean-d'Acre.

La faveur de Lannes auprès du premier consul commençait cependant à être ébranlée par la trop grande familiarité du commandant de la garde consulaire, et par sa liberté de langage sur une question au sujet de laquelle Napoléon n'entendait pas raillerie : les négociations pour le concordat et le rétablissement du culte catholique. Lannes, l'ancien ouvrier teinturier, fils de la Révolution, ne reniait pas sa mère, et comme beaucoup de ses camarades, à tort

ou à raison, il voyait dans la reconstitution du clergé et la restauration des pratiques officielles du culte, un retour vers l'ancien ordre de choses. Il ne se gênait pas pour plaisanter ces cérémonies, qu'il regardait comme surannées. C'est à tort, toutefois, qu'on lui a attribué un rôle dans une démarche qui causa au premier consul une vive irritation. Le concordat, signé le 15 juillet 1801, par les représentants du Saint-Siège et du gouvernement français, avait été presque immédiatement ratifié par le Saint-Père. La consécration de cet acte important fut célébrée en grande pompe dans la cathédrale de Paris, le jour de Pâques (18 avril 1802), avec un appareil tout militaire et au bruit des salves d'artillerie. Plusieurs généraux, parmi lesquels Augereau et Delmas, crurent devoir protester auprès du premier consul contre cette cérémonie. On prête même au général Delmas cette réponse à une question que lui adressait Bonaparte : « C'est une assez belle capucinade, à laquelle il manque seulement un million d'hommes, qui ont donné leur sang pour renverser ce qu'on relève aujourd'hui! » Cette réponse valut au général Delmas une disgrâce qui dura jusqu'en 1813, époque à laquelle il fut rappelé à l'activité pour aller se faire tuer à Leipzig.

Quant à Lannes, il n'était plus à Paris à ce moment. Napoléon avait d'ailleurs conçu trop d'estime pour ses talents militaires et la loyauté de son caractère, et il avait gardé trop bon souvenir de ses services et

de son dévouement, enfin, il avait conservé pour lui trop d'affection pour le frapper d'une disgrâce complète.

Le baptême du premier des fils nés du mariage de Lannes avec mademoiselle Guéhéneuc, donna bientôt lieu, dans la chapelle du palais de Saint-Cloud, à une nouvelle cérémonie religieuse plus intime et plus significative que celle de Notre-Dame. Le premier consul avait résolu de tenir sur les fonts baptismaux, avec Joséphine, un certain nombre d'enfants appartenant au monde officiel, à ce que l'on pouvait déjà appeler la cour consulaire. Le cardinal Caprera, légat du pape, commença la série des baptêmes par le fils aîné du général Lannes et la fille aînée de Junot. Bonaparte et Joséphine y remplirent en personne leurs rôles de parrain et de marraine.

La défaveur momentanée de Lannes eut un motif apparent autre que des plaisanteries et des critiques sur le concordat. Chef de la garde consulaire et fier de commander à cette troupe d'élite, il ne négligeait rien de ce qui pouvait la rehausser. Acceptant avec empressement les propositions qui lui étaient faites à cet égard, sans trop se préoccuper des formalités et des règles de la comptabilité, tenant table ouverte dans un hôtel somptueusement meublé, il engagea une dépense irrégulière de trois cent mille francs, que le conseil d'administration accepta sans observation. Suivant une version plausible, mais donnée sous toute réserve, Lannes aurait été autorisé verbalement

par le premier consul à faire ces dépenses, mais Bonaparte, mécontent des propos qui se tenaient dans des dîners donnés aux frais de l'État, aurait après coup refusé de couvrir par son approbation le fait accompli : sur quoi Lannes se serait écrié : « Ah ! tu ne veux pas approuver ces dépenses ; il faudra bien cependant que tu en passes par là ! » Il avait alors compris les sommes ainsi dépensées dans les comptes généraux de la garde consulaire. Quoi qu'il en soit, le premier consul fut bientôt mis au courant de tout, et le maréchal Lannes a toujours pensé, à tort ou à raison, que cette information lui fut donnée par Murat, qui la tenait lui-même de Bessières, membre du conseil d'administration. Fondée ou non, cette supposition fut, jusqu'au jour de la mort glorieuse de Lannes, comme nous le verrons plus loin, une cause indélébile d'antipathie entre deux des plus fidèles serviteurs de l'empereur Napoléon.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le premier consul, très décidé depuis quelque temps déjà à faire cesser les nombreux abus auxquels donnait lieu l'administration de l'armée, saisit avec empressement cette occasion de frapper l'opinion publique par un exemple de sévérité. Le général Lannes occupait une position élevée, un poste de confiance. Il était, aux yeux du public et de l'armée, un des favoris de Bonaparte, un des compagnons d'armes que le vainqueur de Marengo plaçait le plus haut dans son estime. Le frapper, c'était donc, de la part du pre-

mier consul, donner à tous un avertissement sévère, sur la portée duquel nul ne pourrait se tromper. Bonaparte décida en conséquence, que la somme de trois cent mille francs, indûment dépensée, serait reversée au trésor par le commandant de la garde consulaire, et que, faute d'avoir opéré cette restitution dans un délai de trois semaines, il serait traduit devant un conseil de guerre.

Toutes les démarches faites par le général Lannes pour se procurer la somme de trois cent mille francs, demeurèrent vaines, et le délai fixé par l'arrêt rigoureux du premier consul allait expirer, lorsque le général Augereau, apprenant la position difficile dans laquelle se trouvait son ancien compagnon d'armes des Pyrénées-Orientales et d'Italie, celui que le premier il avait signalé à la reconnaissance nationale après la bataille de Loano, vint mettre généreusement cette somme à sa disposition. On dit que Bonaparte, ému dans son amitié pour Lannes des conséquences qu'allait entraîner, pour ce fidèle serviteur, la décision qui lui avait été dictée par ses devoirs de chef de l'État, sut un gré infini à Augereau de cet acte de haute camaraderie. Je me plais à croire qu'il n'aurait pas persévéré dans sa rigueur vis-à-vis de Lannes jusqu'au terme imposé par lui-même, et que le souvenir de la journée d'Arcole l'aurait rendu plus indulgent pour celui qui, dans cette sanglante journée, l'avait couvert contre les balles ennemies de son corps déjà criblé de blessures.

Grâce à Augereau, qui n'avait jamais mieux mérité que dans cette occasion le jugement porté sur lui par le duc de Raguse, savoir qu'il dépensait avec magnificence les richesses acquises sans trop de scrupules, le coup qui menaçait le général Lannes était paré, mais le général ne pouvait être maintenu à la tête de la garde consulaire; il fallait même l'éloigner de Paris. L'organisation de la garde fut changée, elle reçut d'abord, le 18 novembre 1801, deux commandants : l'un, le général Davout, pour l'infanterie; l'autre Bessières, pour la cavalerie. Plus tard (5 mars 1802), le commandement fut partagé entre quatre colonels généraux (Davout, Soult, Mortier et Bessières.)

Soit qu'il éprouvât le besoin d'écarter un censeur trop bruyant en même temps qu'un compagnon d'armes trop familier et un ami contre lequel il s'était vu forcé de sévir, soit que, comme on l'a prétendu, il eût voulu faciliter à Lannes le remboursement de la somme prêtée par Augereau, le premier consul, par un arrêté en date du 14 novembre 1801, le nomma ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire à Lisbonne. Lannes exhala publiquement en plaintes amères et en sarcasmes violents le mécontentement qu'il éprouvait d'être ainsi éloigné.

L'importance du poste qui lui était confié ne doit pas se mesurer à la valeur géographique du pays auprès duquel il s'agissait de représenter le gouvernement de la France. Lisbonne était, sur le continent, un des foyers les plus actifs des intrigues de l'Angle-

terre, auxquelles il était indispensable de faire échec, pour empêcher ces éternels adversaires de la France de prendre un pied sur le continent.

Lannes n'avait d'autre aptitude pour la diplomatie qu'une très grande finesse d'esprit : la haine qu'il portait aux Anglais était à la fois une garantie pour la vigilance avec laquelle il remplirait la mission qui lui était confiée, et un danger pour les incidents que son caractère emporté pourrait susciter sous l'influence de cette haine. A cette époque, d'ailleurs, où le haut personnel de la diplomatie professionnelle dispersé par la Révolution n'existait pour ainsi dire plus, les ministres accrédités par le premier consul auprès des grandes cours étrangères étaient presque tous des officiers généraux, représentants naturels d'un gouvernement tout militaire : Hédouville à Saint-Pétersbourg, Beurnonville à Madrid, Brune à Constantinople, Andréossy à Londres, Lannes à Lisbonne, Turreau à Washington. On pouvait rire tout bas des erreurs d'étiquette commises par ces soldats peu familiers avec les habitudes des palais royaux ou impériaux, mais, malgré tout, la notoriété de leurs brillants services de guerre commandait le respect.

Les difficultés que Lannes rencontra à Lisbonne furent augmentées par le caractère du personnage qui représentait le cabinet de Londres. Lord Robert Fitz-Gerald, diplomate de carrière, rendait à la France la haine que Lannes portait à l'Angleterre ; mais il était froid, poli et mesuré autant que son antagoniste

était emporté. Les agissements du premier ministre M. d'Almeida, entièrement dévoué aux visées de l'Angleterre, étaient encore une source de difficultés pour l'accomplissement de la mission du général Lannes. Les rapports entre l'ambassade de France et le ministère furent tout d'abord très tendus. Le général, s'étant offensé de la manière d'être de M. d'Almeida à son égard, le lui fit sentir un peu vertement, et le menaça de prendre ses passeports. Le premier ministre, saisissant la balle au bond, les lui offrit séance tenante, et Lannes, pris au mot, quitta Lisbonne. On prétend même qu'il partit de cette ville sans prévenir ni le régent ni son ministre. La rupture fut encore accentuée par les procédés de M. d'Almeida, qui dans une réunion du corps diplomatique, s'empressa de divulguer le brusque départ du ministre de France. Napoléon n'apprit cette incartade que par une lettre de Lannes, déjà arrivé à Orléans. Or, il n'avait aucun intérêt à se brouiller avec le Portugal, ni aucun désir de voir cette brouille se déclarer. Il fit adresser de vifs reproches à Lannes, en refusant de le recevoir à Paris. Il finit cependant par écouter ses explications avec faveur et, tout en reconnaissant ce que la conduite de son ambassadeur pouvait avoir d'irrégulier, il se plaignit fortement au régent de l'attitude de M. d'Almeida et exigea le renvoi de ce ministre comme condition essentielle de la reprise des relations diplomatiques. C'est M. de Talleyand, ministre des affaires étrangères, qui avait écrit de sa main la

lettre de reproches adressée au général Lannes. Celui-ci en conçut une vive irritation contre le ministre. La lettre était, en effet, un peu dure, eu égard surtout à la haute position de son destinataire, à son cœur chaud, à sa tête ardente et à son caractère ombrageux. Les reproches étaient d'ailleurs fondés. Voici les principaux passages de cette lettre datée du 21 septembre 1802 :

« ...Le premier consul m'a donné l'ordre de vous faire connaître que, quelque graves que soient les torts que les ministres du prince régent ont eus envers le gouvernement de la république et envers vous, votre départ de Lisbonne, sans son autorisation, était une infraction publique à des usages universellement observés entre les puissances. Il me charge de vous faire connaître qu'il désapprouve votre conduite dans cette circonstance. Les ministres du prince, en mêlant adroitement dans leur conduite des marques de déférence et des refus désobligeants, ont tendu à votre franchise un piège dont il est fâcheux que vous n'ayez pas su vous défier. Alors, en vous déterminant à une démarche qui d'ordinaire est l'annonce d'une déclaration de guerre, vous leur avez donné l'avantage d'une récrimination fondée.

» Le premier consul désire que vous restiez à Vitry, ne pouvant vous donner audience jusqu'à ce que votre affaire soit définitivement terminée, ce qui ne peut avoir lieu que lorsqu'il connaîtra le parti que prendra la cour de Lisbonne. » (*Pièces justificatives* D).

Le ministère portugais fut changé, et les relations diplomatiques ne tardèrent pas à être reprises entre la France et le Portugal. Lannes fut renvoyé à Lisbonne, malgré les intrigues de M. de Talleyrand et de M. d'Almeida. « Le premier consul, dit un contemporain à même par sa position d'être très bien renseigné, pardonna à son ambassadeur à Lisbonne ce qu'il n'aurait toléré chez aucun autre, parce qu'il connaissait sa loyauté, et le savait trop fin pour se laisser duper. » L'événement lui donna raison, et « l'impétueuse susceptibilité d'un soldat servit plus la cause de la France que la souplesse d'un diplomate consommé ». Le général Lannes rentra le 21 février 1803 à Lisbonne par le Tage, avec une certaine solennité, et il reparut à la cour du régent. Lui et sa femme trouvèrent auprès de ce prince, tout d'abord un accueil des plus gracieux, et peu à peu la sympathie la plus marquée. Plein de finesse d'esprit sous la brusquerie de ses manières, l'ambassadeur de France sut attirer dans ses salons la noblesse portugaise qui, jusque-là, s'était tenue à l'écart. Plusieurs bals somptueux eurent bientôt raison des scrupules ou des dédains de cette aristocratie besogneuse, à laquelle Lannes servit même plus d'une fois de protecteur auprès du régent.

Ce prince ne savait rien lui refuser. Madame Lannes étant accouchée d'un fils, au mois de juillet 1803, il voulut bien accepter d'en être le parrain. « Le jour

du baptême, raconte le général Marbot, qui tenait le fait du maréchal Lannes lui-même [1], le prince régent conduisit l'ambassadeur de France dans une salle du palais où étaient enfermés les diamants bruts provenant du Brésil; il en prit une poignée qu'il mit dans la main de Lannes, en lui disant : « Voici pour mon filleul. » Puis il lui en donna une seconde en ajoutant : « Voilà pour la mère. » Enfin, il y joignit une troisième poignée pour l'ambassadeur. « A partir de ce moment, disait plus tard le maréchal Lannes, je me sentis vraiment riche. » Peut-être y a-t-il quelque peu d'exagération dans ce récit : d'autres documents parlent simplement de diamants, avec lesquelles on monta, pour la maréchale, une magnifique parure.

On raconte, en outre, comment pendant la durée de sa mission à Lisbonne, Lannes, profitant d'une habitude établie avant lui, se serait procuré la somme de trois cent mille francs, qui lui était nécessaire pour rembourser Augereau. Les navires munis d'une patente délivrée par un ambassadeur accrédité auprès du gouvernement portugais, avaient le droit de pénétrer dans le port de Lisbonne sans être soumis à la visite de la douane. Ce privilège, exploité sur une échelle plus ou moins vaste, était, comme on peut le

1. Tous les détails qui précèdent sont empruntés en partie aux *Mémoires inédits* de Marbot, en partie à un manuscrit également inédit de M. de Menneval, secrétaire de Napoléon Ier, dont un extrait est reproduit aux pièces justificatives E à la fin de ce volume.

penser, l'origine d'une contrebande assez considérable. Lannes, à l'exemple d'autres ambassadeurs, aurait, moyennant une redevance de trois cent mille francs, cédé son droit à un négociant, qui aurait ainsi fait entrer en franchise une cargaison d'objets soumis aux droits. Le gouvernement portugais se serait alors plaint, et l'empereur Napoléon aurait rappelé son ambassadeur.

On peut admettre, en effet, que malgré sa probité incontestable, Lannes se soit conformé à un usage, ou, si l'on veut, à un abus antérieur à son ambassade, mais les causes de son rappel sont d'une tout autre nature, et se rapportent uniquement au désir bien naturel éprouvé par Napoléon, de donner à un de ses meilleurs généraux un commandement dans la grande guerre qu'il préparait. Loin de se plaindre de Lannes, le gouvernement du régent lui témoignait la plus grande déférence, et au moment de son rappel, il était en état de disposer du Portugal au gré de Napoléon (*Pièce justificatives* E).

La correspondance du général, pendant son ambassade, roule exclusivement sur ses démêlés avec l'ambassadeur d'Angleterre, ses plaintes contre M. de Talleyrand, les avantages qu'il obtient pour la France, l'amitié que lui témoignait le régent.

Le 11 juillet 1803, il adressai au premier consul un courrier extraordinaire, pour lui rendre compte de l'insulte qui venait de lui être faite dans sa maison, et qu'il raconte à son beau-père dans les termes sui-

vants : « Une bande de brigands sont venus m'assaillir à coups de pierres. Je n'étais pas chez moi en ce moment; je rentrai avec Louise dans le fort de la bagarre. J'ai sauté de la voiture pour courir sur les brigands; un d'entre eux m'a mis un pistolet sous la gorge. Comme je lui tombais dessus, Louise s'est trouvée derrière moi et m'a arrêté. Il est probable que ce coquin m'eût tué. Le pavillon a été insulté en plein jour dans la rade. J'avais déjà été insulté dans ma voiture pendant la promenade, étant encore avec Louise. Il faut vraiment tout son courage, pour ne pas avoir pris mal dans l'état où elle se trouve... » (Madame Lannes accoucha quelques jours après).

Au mois d'octobre, Lannes écrivait à son beau-père : « Nous resterons en paix avec le prince, qui est vraiment l'ami naturel des Français. Depuis le changement de ministres, notre nation jouit d'une grande considération. » Cependant M. de Talleyrand continuait à négocier avec le Portugal par l'entremise du gouvernement espagnol. Lannes s'en plaint amèrement à M. Guéhéneuc, dans une lettre datée du 10 novembre :

« Je n'ai d'abord reçu aucun avis du traité avec l'Espagne; je n'en suis pas étonné : Talleyrand a voulu perdre ce pays-ci et me compromettre. Heureusement que je n'ai rien fait de tout ce qu'il m'avait dit de faire. J'espère que le premier consul chassera ce misérable qui le déshonore, ainsi que son gouverne-

ment. Au reste, mon ami, je suis bien décidé à donner ma démission si je ne reçois pas une entière satisfaction de la part du premier consul. Talleyrand a dit à M. de Souza (ambassadeur du Portugal à Paris) : « Vous pouvez dire à votre gouvernement de regarder « la mission de Lannes comme nulle. Toutes les af- « faires se traiteront à Paris, etc. » Vous ne serez pas étonné, mon ami, si j'ai autant à lutter avec le ministre ; j'attends avec impatience la réponse à mon dernier courrier; si elle n'était pas comme je la demande, j'envoie ma démission, même celle de militaire. »

A la même époque, Lannes adressait au premier consul sous la date du 5 décembre, un long rapport dont j'extrais les passages suivants :

« ... En arrivant à Lisbonne j'y ai trouvé une armée anglaise, un ministère choisi et appelé par l'Angleterre, des généraux anglais commandant les troupes portugaises, la factorerie française dépossédée, dispersée et désorganisée, la factorerie anglaise en possession de tous les ateliers, magasins, fabriques. J'ai senti que c'était moins avec le cabinet de Lisbonne qu'avec celui de Londres que j'avais à combattre. »

Lannes se plaint ensuite du traité de neutralité signé entre la France et le Portugal sans son assentiment et malgré ses efforts pour en faire accepter un autre plus avantageux pour la France. Il demande

pourquoi ses services sont si mal récompensés : « J'attends de l'amitié et de l'équité du premier consul, dit-il, la réponse à cette question. Ma juste confiance dans les sentiments qu'il m'a toujours témoignés, mon dévouement bien connu à sa personne, le simple récit de ma conduite, de mes efforts et de mes succès, me dédommagent d'avance de tous les dégoûts personnels que j'éprouve. »

Craignant que ce rapport ne soit pas remis au premier consul, Lannes en envoie copie à M. Guéhéneuc, pour qu'il puisse en parler ou en faire parler par Murat à Bonaparte et déjouer les intrigues de Talleyrand :

« Vous serez sans doute bien indigné, mon ami, devant toute cette intrigue. Outre les avantages qu'elle fait perdre à la République, elle attaque mon honneur. Le ministre des relations a eu deux millions pour lui : aussi a-t-il mis l'intérêt de la République de côté. Vous verrez le traité que j'avais fait et les avantages que j'avais obtenus pour notre commerce ; je compte cependant qu'on sera obligé d'en finir ici par mon canal. »

Les choses tournèrent à peu près comme Lannes le désirait. Le 19 mars 1804, il adressait à M. Guéhéneuc ce cri de victoire :

« J'ai obtenu une nouvelle signature et un nouveau traité, c'est-à-dire les mêmes articles que mon

premier. Ce misérable T***, au lieu d'applaudir à tout ce que je fais, m'a toujours cherché chicane, mais je crois que, si le premier consul a eu le temps de réfléchir, elle restera pour lui. Au reste j'ai fait l'impossible, j'ai obtenu de grands avantages pour notre commerce; j'ai enterré l'influence anglaise en Portugal.

« Pour vous en donner une idée, je vous fais passer copie d'une note adressée par le ministre anglais au gouvernement portugais... Il n'y a pas de misère qu'il ne me fasse. Il cherche quelqu'un qui veuille m'insulter, je doute qu'il trouve. Pour lui, c'est un misérable aboyeur. Je me suis trouvé dernièrement à un concert où il était accompagné de plus de quarante de ses compatriotes; pour sortir de la salle, il m'a fallu traverser ces messieurs. Si vous les aviez vus, mon cher ami, vous auriez ri comme tout le monde, car, en me levant de dessus ma chaise, ils ont tous fait un mouvement à croire qu'ils sauteraient par la croisée. Il faut vous dire aussi, mon ami, que Louise est entrée un moment avant la femme du ministre anglais, que tout le monde s'est levé et que personne ne s'est assis avant elle, que personne n'a bougé pour l'Anglaise. Du reste, ce doit être comme cela. Je ne vous parle pas de l'amitié qui existe entre moi et le prince : je serais son enfant qu'il ne m'aimerait pas davantage. »

D'autre part, Lannes recevait du premier consul

une lettre en date du 16 avril 1804, dont j'extrais les passages suivants :

« ...Citoyen général Lannes, ministre de la République à Lisbonne, je suis content du traité que vous avez fait... je vous sais gré de l'attention que vous portez à soutenir notre dignité et notre influence... Vous resterez encore quelque temps à Lisbonne, mais, soyez tranquille, on ne frappera pas de grands coups que vous n'y soyez. »

La lettre se termine par ces mots écrits de la main de Bonaparte :

« Mille choses aimables à madame Lannes. »
» Votre affectionné,
« BONAPARTE. »

Lannes, fut rappelé en effet, dans le courant de l'année 1804, alors qu'il était déjà maréchal de l'empire. La maréchale et ses enfants firent le voyage par mer. Quant à lui, vu sans doute l'état de guerre dans lequel on se trouvait avec le gouvernement britannique, il revint par la route de terre, qu'il se plaignit de trouver très fatigante.

BIBLIOTECA DO EXÉRCITO

IV

L'EMPIRE — LE MARÉCHALAT — AUSTERLITZ

Lannes maréchal de l'empire. — L'armée des côtes de l'Océan et le 5e corps de la Grande Armée. — Combat de Wertingen. — Attaque d'Ulm. — Combat d'Amstetten. — Entrée à Vienne. — Passage du Danube. — Combat d'Hollabrünn. — Bataille d'Austerlitz. — Brouille mystérieuse entre Napoléon et le maréchal Lannes. — Traité de Presbourg.

Pendant que Lannes, dans une sorte d'exil déguisé, exerçait à Lisbonne des fonctions diplomatiques si peu en rapport avec son caractère et s'en tirait cependant avec honneur, de grands événements s'accomplissaient en Europe et en France. La paix conclue avec l'Angleterre, à Amiens, le 25 mars 1802, et saluée avec un si vif enthousiasme par les deux nations, n'avait été qu'une trêve de courte durée, rompue presque aussitôt que signée, par suite de prétentions inconciliables, et la guerre avait recommencé entre les deux peuples, éternellement ennemis.

Napoléon Bonaparte, proclamé d'abord consul pour dix ans, puis consul à vie, était devenu le chef hérédi-

taire de l'État avec le titre d'Empereur des Français.

Parmi les institutions destinées à rehausser l'éclat du nouveau trône, figurait au premier rang la dignité de maréchal de l'empire, conférée à quatorze officiers généraux, qui devaient former, avec le titre de *cousin* de l'Empereur, la famille militaire. Le sénatus-consulte qui réglait cette institution, portait à seize le nombre des maréchaux; il n'en fut nommé que quatorze : deux places furent réservées pour récompenser, plus tard, des services éminents ou de grandes actions de guerre. En outre, quatre généraux sénateurs, qui, aux termes de la constitution, étaient placés en dehors des cadres d'activité, furent investis de la dignité de maréchal. C'étaient Kellermann, le vainqueur de Valmy; Pérignon, un des plus illustres chefs de l'armée des Pyrénées-Orientales; Lefebvre, vaillant soldat de Sambre-et-Meuse, un des instruments les plus dociles du coup d'État du 18 Brumaire; Sérurier, un ancien divisionnaire de l'armée d'Italie, le seul des quatre maréchaux sénateurs choisi parmi les campagnons d'armes de Bonaparte à ses débuts. Le choix des quatorze maréchaux à prendre dans le cadre d'activité dut être des plus laborieux. Tant de généraux avaient mérité cette dignité par l'éclat de leurs services et par la capacité dont ils avaient fait preuve! Telle qu'elle fut signée par Napoléon, la liste des quatorze élus paraît de nature à soulever quelques critiques, surtout si l'on veut, par la pensée, s'isoler de la connaissance des

faits ultérieurs et ne juger les concurrents que par les services rendus avant leur nomination.

On connaît les motifs personnels et les considérations politiques qui, sans parler de Moreau, en ce moment même accusé de complot contre le gouvernement, firent écarter Gouvion-Saint-Cyr, Lecourbe, Macdonald, Reynier et plusieurs autres qu'à bon droit on pourrait s'étonner de ne pas trouver sur la liste. D'autres, tels que Suchet, Dupont, Victor, Grenier, avaient, autant et plus que certain d'entre les élus, exercé avec distinction de grands commandements ; enfin, parmi ceux qui devaient leur nomination à la faveur du maître, on pourrait se demander pourquoi celui-ci plutôt que celui-là?... Mais, quels que fussent le nombre et la valeur personnelle des mécontents, nul ne s'étonna de voir figurer le général Lannes parmi les maréchaux de l'empire. Tous, au contraire, eussent été bien surpris de n'y pas voir le commandant de l'avant-garde de l'armée de réserve, le vainqueur de Montebello.

Là se borna, pour le moment, le retour de faveur de Napoléon à l'égard de celui qu'il nomma constamment son ami. Appelé à Paris pour assister aux fêtes du sacre, Lannes ne fut pourvu d'aucun des commandements militaires distribués à cette époque et dont furent exclus la plupart des généraux d'Égypte et d'Italie. Les deux plus célèbres chefs de l'armée d'Égypte, Kléber et Desaix étaient morts; le premier des lieutenants de Bonaparte en Italie, Masséna, était

au nombre des disgraciés ou tout au moins des mécontents; un autre, Joubert, était resté sur le champ de bataille de Novi; Junot et Brune étaient ambassadeurs, Victor, pourvu d'un commandement territorial; Augereau, seul, fut placé à la tête des troupes du camp lointain de Bayonne, transféré plus tard à Brest. Berthier demeura le fidèle chef d'état-major de Napoléon. Le commandement de l'armée chargée d'occuper le Hanovre fut donné à Mortier qui venait des armées du Nord et d'Helvétie. Les trois principaux camps de l'armée des côtes de l'Océan étaient commandés, ceux de Montreuil et de Boulogne par Ney et Soult, qui avaient conquis leurs titres dans les armées de Sambre-et-Meuse, d'Helvétie et d'Allemagne, celui de Bruges par Davout, formé à l'école de l'armée du Rhin, et général de cavalerie modérément estimé de Bonaparte à l'armée d'Égypte. Les quatre colonels-généraux de la garde impériale étaient Davout, Soult, Mortier et Bessières : ce dernier, seul avec Marmont, commandant le camp d'Utrecht mais exclus de la liste des maréchaux, représentait dans les postes de confiance l'entourage familier de Napoléon.

L'intention de l'Empereur ne pouvait être cependant de se priver, pendant la grande expédition qui se préparait, des services actifs du maréchal Lannes. L'armée des côtes de l'Océan, destinée à envahir l'Angleterre, comprenait : une aile droite ou camp de Bruges, commandé par Davout (trois divisions d'in-

fanterie, une brigade de cavalerie légère); un centre, ou camp de Boulogne, commandé par Soult (quatre divisions d'infanterie, une brigade de cavalerie légère); une aile gauche, camp de Montreuil, sous les ordres de Ney (même composition que l'aile droite); une réserve formée par la division des grenadiers d'Oudinot, par plusieurs divisions de cavalerie et par la garde impériale. L'Empereur décida la création d'un quatrième corps destiné à servir d'avant-garde et qui dut être composé de la division des grenadiers d'Oudinot, d'une brigade de cavalerie légère, et d'une nouvelle division d'infanterie à organiser sous les ordres du général Gazan. La division Oudinot était elle-même composée des compagnies de grenadiers détachées des régiments qui ne devaient pas faire partie de l'expédition et groupées en douze bataillons. Du moment où il s'agissait d'une avant-garde, le commandement en revenait de droit au général Lannes qui, en effet, fut nommé par décret du 22 mars 1805, commandant du 4e corps de l'armée des côtes de l'Océan et remplacé à Lisbonne par le général Junot.

Au commencement du mois d'août, et à la suite de plusieurs mouvements de concentration, l'armée prête à s'embarquer était rassemblée dans un espace de trois à quatre lieues, la droite à Ambleteuse, la gauche à Étaples, où se trouvait le maréchal Lannes. Napoléon n'attendait plus, pour donner le signal de l'embarquement, que l'apparition dans

la Manche des flottes combinées sous le commandement de l'amiral Villeneuve. L'Angleterre, pour détourner le coup qui la menaçait, avait noué des intrigues sur le continent et réussi à former contre la France une nouvelle coalition. Une armée autrichienne se rassemblait sur les frontières de la Bavière alliée à Napoléon. Celui-ci, tout en ayant l'œil fixé sur ces préparatifs hostiles, comptait bien en finir avec l'Angleterre avant de se retourner contre l'Autriche et la Russie. La timidité de l'amiral Villeneuve, allant s'enfermer dans la rade de Cadix, au lieu de se diriger sur Brest et de là sur la Manche, le força de renoncer à ses projets de descente en Angleterre. Sa décision fut arrêtée avec une incroyable promptitude. L'armée des côtes de l'Océan fut transformée et complétée, pour devenir la Grande Armée, composée de sept corps d'armée, savoir : le 1^er^ commandé par Bernadotte et formé par l'armée d'occupation du Hanovre; le 2^e^, Marmont, troupes du camp d'Utrecht; le 3^e^, Davout, ancien camp de Bruges; le 4^e^, Soult, ancien camp de Boulogne; le 5^e^, Lannes, ancienne avant-garde de l'armée des côtes de l'Océan; le 6^e^, Ney, ancien camp de Montreuil; le 7^e^, Augereau, troupes du camp de Brest ; en outre de la réserve de cavalerie de Murat, qui comprenait quatre divisions de dragons, les deux divisions de cuirassiers Nansouty et d'Hautpoul, et une division de dragons à pied ; enfin de la garde impériale sous les ordres du maréchal Bessières.

Le corps de Lannes, c'est-à-dire le 5e, devait être augmenté à son arrivée en Allemagne de la division Suchet, enlevée au corps de Soult. Ce corps comprenait donc :

La division de grenadiers Oudinot, 12 bataillons (brigades Laplanche-Mortière, Dupas et Ruffin), effectif.....	7 220	hommes.
La division Suchet, 10 bataillons des 17e léger, 34e, 40e, 64e et 88e de ligne (brigades Becker, Claparède, Walhubert), effectif.....	9 602	—
La division Gazan, 8 bataillons des 4e léger, 100e et 103e de ligne (brigades Graindorge, Campana et Rheinwald), effectif.....	6 962	—
La division de cavalerie légère Treilhard, 16 escadrons (9e et 10e hussards; 13e et 21e chasseurs).....	2 168	—
Artillerie et génie.....	1 411	—
Effectif total.....	27 363	hommes.

L'organisation de la Grande Armée fut portée à la connaissance des troupes par un ordre du jour en date du 30 août. La lettre de service conférant au maréchal Lannes le commandement du 5e corps était datée du 29 août. Déjà, le 26, les corps d'armée avaient reçu l'ordre de lever leurs camps pour aller prendre position le long du Rhin. Lannes, destiné à former encore l'avant-garde avec les grenadiers d'Oudinot et la cavalerie légère, quitta Étaples le 27 ; passant par Cambrai, Mézières, Verdun, Metz, Château-Salins, il arriva le 23 septembre à Brumath, près Strasbourg. Les 3e, 4e et 6e corps d'armée partirent les 28, 29 et 30 août, à raison d'une division par jour. Les dragons

se mirent en route le même jour que Lannes. Les 1er et 2e corps, plus rapprochés du but assigné à l'armée, commencèrent leur mouvement les 1er et 2 septembre. L'opération était terminée le 25 septembre, et toute l'armée se trouvait alors répartie sur la rive gauche du Rhin, de Strasbourg à Mayence. Le 1er corps occupait Francfort. Ce jour-là même, Murat franchit le Rhin sur le pont de Kehl avec les trois divisions de dragons Klein, Beaumont et Walther, et se porta sur Offenbourg. Lannes le suivit immédiatement avec les grenadiers d'Oudinot, les 9e et 10e hussards; enfin la marche fut terminée par la division de cuirassiers d'Hautpoul. Lannes établit son quartier général à Reuchen. Le lendemain, 26, l'empereur Napoléon arriva à Strasbourg et prit le commandement de l'armée, jusque-là provisoirement confié à Murat. Pendant que Lannes et Murat, gardant leurs positions, observaient les défilés de la Forêt Noire, poussaient des reconnaissances en avant, attiraient l'attention des Autrichiens par des démonstrations fréquentes, sans aller jusqu'à l'offensive, les autres corps d'armée, à l'abri derrière le rideau formé par la cavalerie et par l'avant-garde, franchissaient le Rhin à Durlach, à Spire, à Mannheim et à Mayence de manière à tourner les Alpes de Souabe par le nord et à déboucher dans les plaines de Nordlingen, prêts à passer le Danube. Ils allaient ainsi tomber sur les derrières de l'armée autrichienne de Mack, rangée le long de l'Iller, face à la frontière française : la droite à Ulm, la gauche à

Memmingen. Une fois le mouvement de conversion prononcé, Lannes, qui avait été rejoint par la division Gazan, abandonna son poste d'observation pour se diriger vers le nord-est par Rastadt, Ettlingen et Pforzheim, vint se placer à Ludwigsbourg, résidence de l'électeur de Wurtemberg, où Napoléon établit son quartier général.

Dans cette marche, le 5e corps coupa la route suivie par le maréchal Ney, qui avait occupé Stuttgart, en sorte que Lannes cessa de former la droite de l'armée et que celle-ci se trouva disposée de la droite à la gauche dans l'ordre inverse des corps d'armée, c'est-à-dire le 6e à droite et le 1er à gauche (le 7e, sous les ordres d'Augereau, traversait en ce moment la France pour rejoindre les autres). Ces corps étaient répartis en trois colonnes, ou, pour mieux dire en trois groupes : à droite Murat, Ney et Lannes; au centre Soult et Davout, à gauche Bernadotte, Marmont et l'armée bavaroise qui lors du mouvement agressif des Autrichiens, s'était réfugiée à Wurtzbourg. A l'extrême droite Murat manœuvrait avec les trois divisions de dragons Klein, Beaumont et Walther. La 4e, celle du général Bourcier, qui avait rejoint l'armée, couvrait le pivot de la conversion en masquant la place d'Ulm. Les cuirassiers de Nansouty accompagnaient le corps de Davout, ceux d'Hautpoul marchaient avec le maréchal Lannes, ainsi que la garde et le grand quartier général de l'Empereur.

Cette colonne s'avançait dans l'ordre suivant : l'avant-garde, formée de la cavalerie légère du 5e corps avec deux bataillons d'infanterie; à deux heures de distance en arrière les grenadiers d'Oudinot; à trois heures la division Gazan (la division Suchet n'avait pas encore quitté le maréchal Soult); à trois heures, la garde impériale; à un intervalle de deux heures de marche le quartier général escorté par quatre escadrons et six pièces d'artillerie; à deux heures, les cuirassiers d'Hautpoul formant l'arrière garde. Les heures du départ étaient calculées de telle sorte que le quartier général quitta Ludwigsbourg le 5 octobre à dix heures. On arriva le 7 à Ahlen, où on laissa la division Gazan, les dragons à pied de Baraguey d'Hilliers et la division de dragons à cheval de Bourcier, pour couvrir tous les débouchés dans la direction d'Ulm. Le quartier général et Lannes avec les grenadiers se portèrent ensuite d'Ahlen à Nordlingen.

Le passage du Danube commence le 7; Ney reste sur la rive gauche avec son corps d'armée, la division Gazan, les dragons de Bourcier et de Baraguey d'Hilliers. Lannes suit les dragons de Murat avec les grenadiers d'Oudinot; viennent ensuite la division Suchet et la cavalerie légère (9e et 10e hussards). Les cuirassiers de Nansouty ont rejoint Murat. A la nouvelle de l'apparition des Français sur ses derrières, Mack, croyant qu'une faible partie seulement de l'armée de Napoléon avait franchi le Danube, dirige sur Donawerth le corps du général d'Auffenberg, fort de huit

mille hommes et mille chevaux. A ce même moment les troupes françaises débouchaient en masse sur la rive droite du fleuve. Auffenberg se préparait à rétrograder lorsque, le 8 octobre, il est atteint par l'avant-garde de Murat qui se dirigeait sur Zusmershausen.

Les officiers autrichiens, surpris à table par l'arrivée des Français courent précipitamment se mettre à la tête de leurs troupes. Les dragons de Murat culbutent les avant-postes, traversent le bourg de Wertingen et trouvent, au delà de ce bourg, l'infanterie autrichienne formée en un seul carré que flanquaient à droite et à gauche des escadrons de cuirassiers. Ces cuirassiers, chargés de flanc par le 10ᵉ hussards, tandis que le général Klein les abordait de front avec ses dragons, sont culbutés et mis en déroute. Notre cavalerie enfonce alors le carré d'infanterie, sur lequel le maréchal Lannes lance la première brigade des grenadiers Oudinot. La seconde brigade, qui cherchait à tourner les Autrichiens, est arrêtée par un marais et ne peut arriver à leur couper la retraite. Ils parviennent donc à s'échapper à la faveur de la nuit, laissant aux mains de Murat et de Lannes deux mille cinq cents prisonniers, trois drapeaux et six canons.

« La division Oudinot, lit-on au IIIᵉ bulletin de la campagne, frémissait de l'éloignement qui l'empêchait de se mesurer. A sa vue seule, les Autrichiens effectuaient leur retraite... »

L'Empereur écrivit au maréchal Lannes, à cette occasion, la lettre suivante :

« Ce 9 octobre.

« J'ai vu avec plaisir dans votre rapport la bonne conduite des grenadiers d'élite. Il est fâcheux que vous n'ayez pas eu deux heures de plus; il n'eût pas échappé un seul homme de ce corps. Vous vous trouvez toujours dans les bonnes circonstances. Il est vrai que vous vous en tirez toujours fort bien. Mettez à l'ordre des grenadiers que je suis content de la manière dont ils se sont conduits au combat de Wertingen. »

Et, après la formule consacrée, « Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde », Napoléon ajoutait de sa main, pour Lannes seul, « je vous embrasse de cœur ».

Le lendemain du combat de Wertingen, le 9e hussards, qui était à l'avant-garde, rencontra un corps autrichien, qu'après une courte canonnade les grenadiers débusquèrent de sa position. Le même jour Napoléon passait en revue à Zusmershausen les troupes de Murat et celles de Lannes, qui reçut l'ordre de se rapprocher de la place d'Ulm.

Le maréchal Ney s'était emparé des ponts de Günzbourg après un brillant combat, dans lequel les Autrichiens perdirent encore deux mille cinq cents hommes et six canons. L'armée pouvait ainsi se placer à cheval sur les deux rives du Danube, en face d'Ulm.

La lettre suivante, écrite par Lannes à la maréchale le 10 octobre, montre bien son enthousiasme au début de cette campagne et son admiration pour le génie militaire de Napoléon.

« Augsbourg le 18 vendémiaire an XIV.

« Tu vois, ma bonne amie, que nous faisons du chemin. Le corps d'armée que je commande a rencontré l'ennemi hier, nous nous sommes battus pendant environ quatre heures. J'ai fait trois mille prisonniers et environ autant de tués. (Il y a là sans doute un peu d'exagération méridionale). C'est donc moi qui ai ouvert la campagne ; j'ai reçu une lettre de l'Empereur on ne peut plus aimable. Quelle tête que la tête de l'Empereur ! L'armée ennemie est plus bloquée qu'elle ne l'était à Marengo ; nous espérons que dans huit jours elle sera toute en notre pouvoir. Le maréchal Ney a battu avec succès l'ennemi et lui a fait beaucoup de prisonniers ; ainsi voilà les Autrichiens en pleine déroute et point de retraite. Les Russes arriveront tout juste pour se faire rosser après qu'il n'y aura plus d'armée autrichienne. »

Jusqu'ici l'Empereur avait marché avec la droite : la laissant un instant sous les ordres de Murat, il partit pour Augsbourg et Munich, afin de prendre des mesures contre l'entrée en ligne des Russes qui s'avançaient dans la vallée du Danube. Murat réunit en conséquence sous son commandement les

corps de Lannes et de Ney, au grand mécontentement de ces deux maréchaux, qui se considéraient comme ses égaux dans la hiérarchie militaire et comme supérieurs à lui par leurs talents. La mésintelligence ne tarda pas à se déclarer entre eux, mais surtout entre Murat et Ney. Exagérant la portée des instructions de l'Empereur, Murat prescrivit au maréchal Ney de faire passer sur la rive droite du Danube tout le 6e corps, la division Gazan et les dragons de Bourcier. Appuyé par Lannes et conseillé par Jomini, qui était attaché à son état-major, Ney voulut faire sentir au commandant de la cavalerie les inconvénients de ce mouvement. Ses observations furent repoussées avec hauteur ; il obtint cependant, ou plutôt il prit sur lui de laisser sur la rive gauche la division Dupont et une brigade de dragons. Cette détermination fut justifiée par le beau combat de Haslach, livré le 11 octobre par Dupont à l'avant-garde de l'armée autrichienne, qui cherchait à sortir d'Ulm pour gagner la Bohême. Grâce à l'iniative hardie et à l'énergie de Dupont, admirablement secondé par ses soldats dans cette lutte de six mille hommes contre vingt-cinq mille, l'ennemi fut rejeté dans la place : quelques troupes parvinrent cependant à passer, et la brigade de dragons ayant été culbutée par une nombreuse cavalerie, les bagages de la division Dupont ainsi que le grand parc, mal gardés par les dragons à pied, tombèrent au pouvoir des Autrichiens.

Napoléon, apprenant ces événements, accourut en

toute hâte auprès de Murat : il prescrivit au maréchal Ney de s'emparer des ponts d'Elchingen pour repasser avec tout son corps d'armée sur la rive gauche; il fit venir en toute hâte le corps de Marmont pour aider le maréchal Lannes à investir la tête de pont d'Ulm sur la rive droite. Cette double opération eut lieu le 14 octobre. Pendant que le maréchal Ney s'illustrait par le beau combat d'Elchingen et que le général Dupont repoussait encore les Autrichiens à Albeck, Lannes enlevait avec vigueur tous les ouvrages avancés de la rive droite, occupait le mamelon de Kappellenberg, resserrait l'ennemi dans la place et lui rendait la tête de pont inhabitable par un feu de tirailleurs des plus vifs; en même temps, Marmont s'emparait des ponts situés près de l'embouchure de l'Iller. La place d'Ulm se trouvait ainsi investie à l'est sur toute l'étendue d'un demi-cercle. Pour rendre l'investissement complet, Soult, qui venait de s'emparer de Memmingen en y forçant à capituler un corps de cinq mille hommes, vint se placer à la gauche de Marmont, et le corps de Lannes, devenu inutile sur la rive droite, reçut l'ordre de franchir les ponts d'Elchingen. Ce mouvement s'exécuta dans la nuit du 14 au 15 sous une pluie torrentielle. Lannes, avec les divisions Suchet, Oudinot et Gazan vint occuper les positions que le maréchal Ney lui céda pour appuyer à l'ouest et fermer le cercle avec la division de dragons Bourcier. La garde impériale, les dragons de Klein et les cuirassiers de Nansouty se

placèrent en réserve derrière le corps de Lannes. L'Empereur lui-même, avec les chasseurs de la garde, couvrait ce mouvement en examinant avec attention les positions à attaquer. Toutes les troupes étant rangées, le signal de l'attaque fut donné vers midi. Il s'agissait d'enlever les hauteurs du Michelsberg et du Frauenberg défendues par des redoutes. Ney était chargé de la première et Lannes de la seconde.

Le Michelsberg fut brillamment enlevé à la baïonnette. Napoléon s'empressait de s'y rendre lorsqu'une batterie de cinq pièces, qui, du Frauenberg, prenait en flanc les colonnes d'attaque, brusquement démasquée, couvrit de ses projectiles le terrain occupé par l'état-major. Le maréchal Lannes, ne pouvant persuader Napoléon de la nécessité de se retirer, saisit avec autorité la bride de son cheval et l'entraîna de force loin de ce point dangereux. Pendant ce temps, Ney s'engageait dans les faubourgs ; Napoléon lui envoya l'ordre de s'arrêter en attendant que le 5e corps eût enlevé les hauteurs qui menaçaient son flanc gauche. « Allez dire à l'Empereur que la gloire ne se partage pas ! » répondit le fougueux vainqueur d'Elchingen au général Mathieu Dumas, aide-major-général qui était venu lui apporter cet ordre.

Cependant la division Suchet, chargée par le maréchal Lannes d'attaquer les retranchements du Frauenberg, s'était acquittée de sa tâche avec vigueur. La brigade Claparède, après avoir chassé l'ennemi des ouvrages de fortification, le poursuivit jusqu'au fau-

bourg. D'après l'ordre de Suchet, Claparède se met à la tête du 1er bataillon du 17e léger, franchit un ruisseau, déloge les Autrichiens et s'établit dans le faubourg. Le colonel Védel, qui marchait avec son 2e bataillon au soutien du premier, entendant battre la charge par les troupes du maréchal Ney, se précipite en avant et pousse jusqu'à la porte de Stuttgart, où il fait mettre bas les armes à près de cinq cents hommes. De son côté Claparède pénètre jusqu'à la porte du Danube. Suchet ne demandait qu'à être soutenu pour donner l'assaut. L'Empereur, satisfait d'avoir enfermé l'ennemi dans la place, ne voulut pas risquer une tentative de vive force pour s'en emparer. Il fit retirer en arrière les troupes qui s'étaient trop avancées. Le 17e léger, entouré par les colonnes sorties d'Ulm, ne pouvant, sous des torrents de pluie, faire usage de ses fusils, fut accablé par le nombre. Le général Claparède parvint cependant à se maintenir dans les maisons dont il s'était rendu maître, mais le colonel Védel resta aux mains de l'ennemi avec cent cinquante hommes de son régiment. La perte du 17e léger en hommes tués ou blessés s'élevait au même chiffre.

On sait comment le général Mack, sommé le soir même du 15 par M. de Ségur, essaya vainement d'obtenir une suspension d'armes; comment il se rendit lui-même le 17 auprès de Napoléon et comment il signa une capitulation aux termes de laquelle la place devait être livrée à l'armée française le 25 octobre,

si elle n'était dégagée avant cette date par une armée de secours. On sait encore comment le général autrichien consentit, le 18, à une convention additionnelle, stipulant qu'Ulm serait remise aux Français dès le lendemain 19, sous la condition que le corps du maréchal Ney resterait dans la place jusqu'au 25, date primitivement fixée pour sa reddition. On sait enfin comment les troupes enfermées dans Ulm défilèrent devant Napoléon, entre les deux lignes de l'armée française rangée en bataille sur les hauteurs du Michelsberg et du Frauenberg. Trente mille hommes, dont deux mille de cavalerie et dix-huit généraux, déposèrent les armes, livrant au vainqueur soixante pièces de canon et quarante drapeaux.

Le maréchal Lannes n'assista pas à ce défilé. Dès le 15 octobre, pendant l'attaque des hauteurs du Michelsberg et du Frauenberg, l'Empereur avait envoyé Murat et sa cavalerie à la poursuite des troupes qui étaient parvenues à s'échapper de la place sous les ordres de l'archiduc Ferdinand et de Werneck. Murat emmenait avec lui la division de dragons Klein, les chasseurs à cheval de la garde, la division Dupont, dont faisait partie le 1er hussards et la brigade de chasseurs du général Fauconnet. Cette poursuite peut être citée parmi les plus belles opérations de ce genre et fit le plus grand honneur à Murat, dont la cavalerie exécuta en cinq jours, du 16 au 20 octobre, une course de quarante-cinq lieues, eut avec l'ennemi plus de huit grands engagements et lui prit

plus de quinze mille hommes avec onze drapeaux, cent vingt-huit canons, cinq à six cents caissons et chariots, sans compter le grand parc et le trésor de l'armée française, enlevés par les Autrichiens pendant le combat d'Haslach et repris par Murat à Nordlingen. Lannes fut envoyé, le 17 octobre, avec la division des grenadiers Oudinot et les deux régiments de carabiniers pour appuyer le mouvement de Murat : il déploya dans cette circonstance une incroyable activité; les grenadiers exécutèrent des marches de treize, quatorze et quinze heures et parvinrent plus d'une fois à atteindre l'ennemi.

Le maréchal écrivait de Dortlingen, le 18 octobre, à sa femme :

« Je t'expédie un courrier pour être sûr que tu aies de mes nouvelles. Je suis très fatigué, mais la fatigue n'est rien quand on est victorieux comme nous le sommes. Il n'existe plus d'armée autrichienne, nous avons fait trente mille prisonniers. Je te prie de voir la princesse Murat et de lui dire que le prince se porte bien. Il y a trois jours et trois nuits qu'il se bat. Mon corps d'armée était avec lui, nous avons ouvert le bal ensemble et nous le fermerons avec les Autrichiens. »

Remarquons en passant avec quelle facilité tous les anciens généraux de la Révolution, même les plus républicains comme Lannes, se traitaient mutuellement de prince, d'altesse, d'excellence, etc. Cela se

conçoit dans les lettres officielles, mais qu'en écrivant à sa femme Lannes dise « le prince » à propos de Murat, cela prouve combien le langage de la nouvelle cour était entré dans ses habitudes.

Cependant les Russes, que le gouvernement autrichien poussé par l'Angleterre, avait eu l'imprudence de ne pas attendre pour porter ses troupes en avant, s'approchaient du théâtre de la guerre. Ils étaient formés en deux masses, dont la première sous les ordres de Kutusow était entièrement rendue à Braunau sur l'Inn le 22 octobre. Ralliée au corps autrichien du général Meerfeldt, elle comprenait plus de soixante-dix mille hommes. La seconde, forte de cinquante mille hommes, commandée par Buxhowden et avec laquelle marchait l'empereur Alexandre, était encore en Galicie et s'apprêtait à franchir les frontières de Moravie. Napoléon prit immédiatement ses dispositions pour marcher sur Vienne, en poussant devant lui l'armée de Kutusow, et pour lui livrer bataille si elle cherchait à l'arrêter. Cette éventualité ne se réalisa pas. Le général russe, ayant reçu de son souverain l'ordre formel de ne rien risquer avant d'avoir été rejoint par la seconde armée, se borna, malgré les instances de la cour de Vienne, à disputer assez mollement le passage des affluents du Danube que l'armée française devait traverser dans sa marche sur Vienne, et à soutenir quelques combats d'arrière-garde. Lannes, dans cette marche, prit la gauche de l'armée et se dirigea tout d'abord sur la ville de

Braunau. Il trouva le pont coupé par les Autrichiens. Malgré la largeur et la profondeur de l'Inn, doublé au-dessus de Braunau par la Salza, il fit embarquer sur deux bateaux soixante hommes du 13e chasseurs qui, parvenus sur la rive autrichienne (l'Inn séparant l'Autriche de la Bavière) se firent ouvrir les portes. Lannes entra bientôt dans la ville et s'empara d'approvisionnements considérables réunis par les Autrichiens. Napoléon y installa le grand dépôt de son armée, précédemment établi à Augsbourg.

Lannes occupa ensuite, après un engagement assez vif entre les chasseurs de Milhaud et la cavalerie russe, la ville de Linz, capitale de la Basse-Autriche. A partir de là il longea la rive droite du Danube jusqu'à Vienne, précédé d'une partie de la cavalerie de Murat. Le maréchal Soult formait le centre de l'armée, Davout et le général Marmont la droite. Un corps d'armée provisoire fut organisé sous les ordres du maréchal Mortier, pour garder la rive gauche du Danube et flanquer le mouvement de la Grande Armée. Ce corps comprenait : la division de dragons Klein, la division Dumonceau, empruntée au corps de Marmont, la division Dupont, qui était séparée de Ney depuis son départ d'Ulm, et la division Gazan enlevée à Lannes. Une flottille devait descendre le Danube pour relier le maréchal Mortier au maréchal Lannes.

La cavalerie de Murat, ne rencontrant aucun obstacle, poussait rapidement devant elle l'arrière-garde russe. Lannes, avec les grenadiers d'Oudinot,

suivait immédiatement la cavalerie qui, le 5 novembre, trouva les Russes, commandés par le prince Bagration, en position sur les hauteurs d'Amstetten, dans des bois de sapins. Après plusieurs engagements de cavalerie, les bataillons de grenadiers, formés en colonnes d'attaque, s'élancèrent à la baïonnette sur l'infanterie russe, et, malgré un feu des plus meurtriers, abordèrent l'ennemi qui, se portant au-devant d'eux, résista énergiquement. Il y eut là un de ces véritables combats à la baïonnette dont on trouve si peu d'exemples dans l'histoire des guerres. Les Russes y déployèrent cet acharnement féroce qui a fait dire d'eux, par le grand Frédéric, qu'il faut deux coups pour abattre un des leurs : le premier pour le tuer, le second pour le mettre à terre. L'intrépidité des grenadiers d'Oudinot finit par l'emporter. Les Russes battirent en retraite, vivement poursuivis par les 9e et 10e hussards, qui leur enlevèrent plus de mille prisonniers. Ce combat accéléra encore la course de Murat, qui ne s'inquiéta plus des colonnes de droite et de gauche. Napoléon espérait cependant atteindre les Russes et les Autrichiens et leur enlever la belle position de Saint-Polten, lorsqu'il apprit que Kutusow, se dérobant, avait pris à Saint-Polten la route de Mautern et franchi le Danube à Krems. Murat, au lieu de l'y suivre, continua sa course folle sur Vienne, et le corps de Mortier fut ainsi laissé fort en arrière sur la rive gauche, n'ayant pas encore l'appui de la flottille qui n'était pas arrivée à sa hauteur. Cernée par les

Russes, la division Gazan courut les plus grands dangers; elle ne fut sauvée que grâce à l'indomptable ténacité du maréchal Mortier et du général Gazan, à l'intrépidité de leurs soldats et à l'intelligente initiative du général Dupont accouru au bruit du canon. Napoléon réprimanda vivement Murat pour sa précipitation et lui fit suspendre sa marche pendant la journée du 12 novembre pour rallier ses corps d'armée, mais il lui prescrivit bientôt d'entrer dans Vienne et lui recommanda de chercher, par tous les moyens, à s'emparer des ponts de Spitz, sur le Danube.

La brigade de dragons du général Sébastiani, formant l'avant-garde de Murat, parut sous les murs de Vienne le 13 à la pointe du jour et en occupa sans résistance les principaux postes. Lannes et Murat, accompagnés du général Bertrand, aide de camp de l'Empereur, suivaient immédiatement les dragons de Sébastiani avec les grenadiers d'Oudinot et le 1er hussards. Ils ne s'arrêtèrent pas dans Vienne, mais, traversant la ville et le faubourg de Léopold, ils se dirigèrent en toute hâte vers le Danube, où les troupes chargées de garder les ponts ne s'attendaient à rien moins qu'à les voir paraître. Le pont jeté sur le grand bras du Danube était précédé de plusieurs ponts servant à franchir les petits bras et dérobés à la vue par les détours de la route à travers des îles boisées. Le général Auersperg, à qui incombait la tâche de défendre ce passage, occupait la rive gauche, au delà du grand pont, avec un corps

de sept mille hommes. Le pont était enfilé dans toute sa longueur par des pièces d'artillerie, auprès desquelles les canonniers, la mèche allumée, se tenaient prêts à faire feu. Un petit poste gardait à Spitz l'entrée du pont, et un sous-officier se préparait à allumer les matières incendiaires qui couvraient le tablier.

Lannes, Murat et Bertrand avaient mis pied à terre et marchaient un peu en avant de leur escorte, formée de cavaliers du 1er hussards. Les petits postes se retirent en faisant feu sur eux : ils continuent à s'avancer en criant qu'il y avait un armistice conclu et qu'ils venaient en amis. Ils arrivent ainsi à la tête du grand pont et renouvellent leurs assurances au commandant du poste de Spitz, en lui affirmant que la première condition de l'armistice était l'occupation des ponts par les Français. A moitié convaincu, le commandant n'ose faire tirer sur ces trois grands personnages qui sont seuls et sans défense, mais, avant de les laisser passer, il veut aller prendre les ordres du général Auersperg, et il s'éloigne, laissant le poste sous les ordres d'un sergent. Les maréchaux s'efforcent de persuader à celui-ci qu'il risque d'encourir un châtiment sévère s'il s'oppose à l'exécution des clauses de l'armistice, et, tout en parlant, ils le poussent doucement devant eux. Les grenadiers, sortant subitement des massifs d'arbres, s'engagent sur le pont : on arrive ainsi jusqu'au sous-officier chargé de mettre le feu aux matières incendiaires. Déjà ce

sous-officier allonge le bras avec son porte-lance. Lannes s'élance sur lui, le saisit par le corps, lui arrache sa lance enflammée des mains en disant qu'il va se perdre s'il commet un tel crime. Les grenadiers continuent à s'avancer, et les canonniers autrichiens vont faire feu : les deux maréchaux courent vers le commandant de cette artillerie, auquel ils renouvellent l'assurance d'une suspension d'armes, puis, s'asseyant tranquillement sur les pièces, ils engagent cet officier à faire prévenir le général Auersperg de leur présence. Celui-ci arrive enfin, lorsque déjà les grenadiers et les hussards, qui ont passé le pont en masse, enveloppaient les batteries et les troupes autrichiennes. Malgré tout, le général veut commander le feu, les maréchaux lui certifient que la première condition de la suspension d'armes est l'occupation des ponts par les Français. Le malheureux Auersperg, craignant de se compromettre en faisant verser du sang dans un combat inutile, perd la tête au point de s'éloigner en emmenant toutes les troupes qu'on lui avait confiées pour défendre les ponts.

On croit rêver quand on lit ce récit absolument authentique, au moins pour le fond. Il paraît difficile d'admettre l'emploi de la ruse poussée à ce point, et l'on ne saurait approuver cette espèce de comédie, dans laquelle fut quelque peu compromise la dignité de maréchal de France. Mais, comme le dit très bien M. Thiers, ce que l'acte de Lannes et Murat pourrait avoir de blâmable, fut singulièrement rehaussé

par l'audace incroyable et l'incomparable présence d'esprit qu'ils déployèrent, comme par l'imminence et la grandeur du danger qu'ils couraient. Un tel sang-froid, une telle finesse en face des canons braqués sur eux, et de la nombreuse infanterie qui les couchait en joue sont vraiment admirables. Quant aux Autrichiens, ils perdirent évidemment la tête et leur général tout le premier. Traduit devant le conseil de guerre, l'infortuné général Auersperg fut condamné à la dégradation, à être traîné sur une claie dans les rues de Vienne et mis à mort par la main du bourreau. Déjà, Mack avait encouru les mêmes condamnations pour la reddition d'Ulm. Leurs peines furent commuées par l'empereur d'Autriche en une détention perpétuelle dans une forteresse ; ils furent même graciés au bout de dix ans, mais ils restèrent privés de leurs grades et chassés des rangs de la noblesse. Ils moururent peu de temps après leur mise en liberté. Je ne sais si je me trompe, mais ce dénouement me paraît de nature à inspirer un jugement moins favorable sur la conduite de Lannes et de Murat.

Le bulletin du 14 novembre rend compte du passage du Danube, dans les termes suivants : « A la pointe du jour, une colonne de cavalerie s'est portée sur le pont du Danube et a passé, après différents pourparlers avec des généraux autrichiens. Les artificiers ennemis chargés de brûler le pont, l'essayèrent plusieurs fois, et ne purent y réussir. Le maréchal Lannes et le général Bertrand, aide de

camp de l'Empereur, ont passé le pont les premiers. »

Il semble résulter de cette rédaction, que le mérite et la responsabilité de l'occupation des ponts doivent incomber surtout à Lannes.

Si l'on veut maintenant appliquer à la conduite des deux maréchaux l'adage « la fin justifie les moyens », il serait difficile de trouver une action mieux justifiée. L'impossibilité de passer le Danube après l'occupation de Vienne aurait fait traîner la guerre en longueur et donné le temps à la Russie de se joindre aux autres puissances coalisées. La position de l'armée française à une telle distance de ses frontières aurait pu devenir des plus critiques. Du reste, ce n'est pas là une supposition; pour comprendre l'importance de l'opération exécutée par Lannes et Murat, il suffit de se reporter, par la pensée, à ce qui se passa quatre ans plus tard lorsque après la bataille d'Eckmühl et la prise de Ratisbonne, l'armée française, ne trouvant plus libres les ponts de Vienne, fut amenée à tenter de vive force le passage du Danube, ce qui amena la sanglante bataille d'Essling et la mort de Lannes. Mais n'anticipons pas sur le récit des événements.

La cavalerie de Murat, les corps de Lannes et de Soult passèrent successivement sur la rive gauche du Danube. Les généraux français se laissèrent prendre à leur tour et assez vite aux fausses nouvelles d'un armistice, car on lit dans le XXIV[e] bulletin de la campagne, daté de Schœnbrunn, le 15 novembre :

« Une colonne de quatre mille hommes d'infanterie

autrichienne et un régiment de cuirassiers ont traversé nos postes, qui les ont laissé passer sur un bruit de suspension d'armes, qui avait été répandu dans notre armée. On reconnaît à cette extrême facilité le caractère du Français qui, brave dans la mêlée, est d'une générosité souvent irréfléchie hors de l'action. »

Voici en effet ce qui était arrivé :

« Aussitôt après le passage du Danube, le 13 novembre, tandis que Murat demeurait à Vienne dans le palais de l'archiduc Albert, le maréchal Lannes, placé encore une fois sous ses ordres, reconnaissait la route de Brünn avec une forte avant-garde dont le général Walther commandait la cavalerie. Cette avant-garde rencontra, à Wolkersdorf, un corps autrichien et le laissa se retirer sans le poursuivre, peut-être bien un peu à cause des bruits d'armistice mais surtout parce que le général Walther, excellent officier, très préoccupé de ménager sa cavalerie, la trouva trop fatiguée pour la mener plus loin dans la première journée. Cependant le général Kutusow parti de Krems, après le combat de Diernstein, cherchait à gagner Brünn avant d'être atteint par l'armée française. Il s'agissait pour lui de devancer Murat à Hollabrünn. Le prince Bagration commandait l'avant-garde russe; attaqué à Hollabrünn par la cavalerie de Murat, il se retira en arrière à Schœngraben, dans une assez forte position, laissant aux prises avec les Français, la cavalerie autrichienne du général Nostitz. Murat, n'ayant avec lui qu'une petite partie de son

infanterie, fit proposer à Bagration une suspension d'armes fondée sur les négociations entreprises pour la conclusion d'un armistice. Il fut pris à son propre piège ; Kutusow ravi envoya auprès de Murat, M. de Vintzingerode, aide de camp de l'empereur Alexandre, qui se trouvait là ; Bagration se joignit à lui. Tous deux, fort aimables de manières, flattèrent l'amour-propre de Murat et lui prodiguèrent l'encens. Malgré les observations de Lannes, qui avait éventé la ruse et brûlait du désir de combattre, Murat consentit à signer une convention, aux termes de laquelle l'armée russe devait se retirer en prenant la route par laquelle elle était venue. Le texte de la convention fut expédié aux deux souverains, pour être ratifié, et, en attendant, il fut convenu d'une suspension d'armes de trente-six heures. Lannes enrageait, mais il était obligé d'obéir au beau-frère de l'Empereur. Kutusow profita habilement de la suspension des hostilités pour gagner par un détour la route de Moravie et prendre une position qui assurait sa jonction avec la deuxième armée russe. Ce mouvement était masqué par l'avant-garde de Bagration, qui devint l'arrière-garde des Russes, lorsque, sur l'ordre impératif de Napoléon, furieux contre Murat, celui-ci se décida enfin à attaquer l'ennemi. Le combat du 16 novembre, qui porte dans l'histoire le nom d'Hollabrünn et dans les bulletins de la Grande Armée celui de Wolkersdorf, eut lieu en réalité à Schœngraben, où, comme on l'a vu plus haut, Bagration s'était établi dans une forte position.

Le terrain était peu propice à l'action de la cavalerie. Murat disposait de quatre divisions d'infanterie, celles de Suchet et d'Oudinot du corps de Lannes, celles de Vandamme et de Legrand, du corps de Soult. Tandis que Vandamme était tenu en réserve, Suchet tournait les Russes par leur flanc gauche, Legrand était dirigé sur leur flanc droit, et Lannes, avec la division Oudinot, marcha de front contre le village de Schœngraben. La lutte, qui se prolongea jusqu'à cinq heures, fut d'un acharnement inouï. Lannes et Oudinot combattirent comme des lions ; Oudinot fut blessé. Le village avait été incendié par les obus des Russes, et cet incendie donna lieu à des scènes d'horreur. Les blessés furent grillés dans les maisons, sans qu'on pût parvenir à les sauver. Tout ce qui pouvait encore marcher s'était enfui à l'approche de ce nouveau danger, mais les estropiés, ainsi que les hommes qui avaient été frappés grièvement, furent brûlés vifs dans les décombres. Beaucoup avaient cherché à fuir l'incendie en rampant sur le sol, mais le feu les avait atteints dans les rues, et l'on voyait des centaines de ces malheureux à demi calcinés et dont plusieurs respiraient encore. Les cadavres des hommes et des chevaux tués pendant le combat avaient été également grillés, en sorte que l'infortuné village de Shœngraben répandait à plusieurs lieues à la ronde, une épouvantable odeur de chair grillée qui soulevait le cœur [1]. »

1. *Mémoires inédits* du général Marbot.

La perte des Russes, dans le combat d'Hollabrünn, s'il fallait en croire le bulletin français, aurait été de deux mille prisonniers, deux mille hommes restés sur le champ de bataille, douze pièces de canon ; mais ces chiffres méritent peu de crédit ; c'est le lendemain 17 qu'il y eut des prisonniers de faits. Le maréchal Lannes et le général Sébastiani atteignirent les Russes à Guntersdorf. Le général Sébastiani, avec sa brigade, coupa la retraite à plusieurs corps de troupe et prit plus de deux mille hommes. En annonçant ce résultat à l'Empereur, le maréchal Lannes avait sans doute exprimé son mécontentement pour le peu de résultats de l'affaire d'Hollabrünn, car voici la lettre par laquelle Napoléon lui répondit, lettre qui semble prouver d'ailleurs que le commandement de Murat était plus nominal que réel, puisque c'est à Lannes que l'Empereur s'en prend :

« 18 novembre.

« Je reçois votre lettre d'aujourd'hui, qui m'apprend la bonne nouvelle que le général Sébastiani vient d'enlever douze cents Russes, mais le dernier paragraphe de votre lettre me fait bien de la peine. Je vous reproche constamment de trop vous exposer, et ce n'est pas vraiment m'aimer que d'exposer ainsi mes meilleurs amis. Si j'en voulais à quelqu'un, ce serait à Walther, parce qu'il faut qu'un général de cavalerie suive toujours l'ennemi l'épée dans les

reins, surtout dans les retraites, que je ne veux point qu'on ménage les chevaux quand ils peuvent prendre des hommes, et parce que j'ai la conscience qu'on pouvait faire hier ce qu'on a fait aujourd'hui. On ne m'a amené hier que quelques blessés et, à la manière dont vous avez battu l'ennemi, j'espérais un millier d'hommes. Si l'on a fait aujourd'hui ce qu'on devait faire hier, je suis satisfait et je n'y pense plus. Ménagez-vous et ne doutez jamais de mon amitié.

« Znaïm, 18 novembre, neuf heures du soir. »

Ce même jour 18, le général Sébastiani prit encore, sur la route de Brünn, sept à huit cents Autrichiens et Russes. C'était alors la cavalerie autrichienne qui formait l'arrière-garde de Kutusow, et il paraît, d'après le rapport du général Belliard, chef d'état-major de Murat, qu'elle se défendait médiocrement, prenant le trot ou le galop dès qu'elle était serrée de trop près. Murat fit son entrée le 19 dans la place de Brünn, capitale de la Moravie, où Napoléon vint installer le 20 son quartier général. Lannes s'établit dans le pays aux environs. Soult occupa Austerlitz. Murat repoussa la cavalerie russe à Raussnitz le 22 novembre. Napoléon, voulant concentrer son armée, donna quelques jours de répit aux troupes.

La seconde armée russe avait rejoint la première, et Kutusow comptait sous ses ordres près de cent mille hommes, dont quinze à seize mille Autrichiens.

L'Empereur n'en avait que soixante-cinq mille à lui opposer ; il s'attacha à compenser cette infériorité de forces par ses bonnes dispositions ; il y réussit surtout en amenant l'ennemi à l'attaquer sur une position cherchée et trouvée par lui d'avance. C'est le 27 novembre que l'armée alliée se mit en mouvement. La cavalerie légère de Lannes, composée des 9e et 10e hussards, sous les ordres de Treilhard, fut attaquée dans Wischau et ne put s'échapper, grâce à l'appui de Murat accouru avec ses dragons, qu'en laissant aux mains de l'ennemi une centaine d'hommes. Excités par ce premier et facile succès, les alliés activèrent leur marche et, selon les instructions de Napoléon, les corps d'armée français cédèrent le terrain sur toute la ligne. Ce mouvement de retraite et les pourparlers entamés pour conclure un armistice inspirèrent aux Russes une confiance sans bornes.

Napoléon suspendit son mouvement rétrograde le 29 novembre, et appela sur la ligne de bataille arrêtée par lui, les corps de Bernadotte et de Davout ; ceux de Lannes, de Soult et de Murat s'y trouvaient déjà. L'armée alliée parvint le 1er décembre en face de cette position, et commença immédiatement la manœuvre enveloppante, qui devait procurer à Napoléon la plus brillante victoire des temps modernes.

Dans l'ordre de bataille adopté par l'armée française, le maréchal Davout avec la division Friant et les dragons de Bourcier, devait occuper l'extrême droite près des étangs de Menitz. C'est par là que

les colonnes russes et autrichiennes cherchaient à tourner l'armée. Davout et la division Legrand, du corps de Soult, devaient leur disputer le terrain pied à pied, tout en les laissant prononcer leur mouvement. Au centre, Soult avec les divisions Vandamme et Saint-Hilaire, avait pour mission de s'emparer du plateau de Pratzen, d'où descendaient les colonnes ennemies, pour couper l'armée alliée en deux et se rabattre ensuite sur la droite pour l'écraser entre les hauteurs et les étangs. Bernadotte avait l'ordre de remplacer Soult sur le plateau quand il en serait descendu. En arrière du centre, se trouvait la réserve formée par les grenadiers d'Oudinot et la garde impériale à pied et à cheval. Enfin la gauche, placée sous les ordres de Lannes, comprenait la division Suchet, la division Caffarelli empruntée au corps de Davout et la cavalerie légère des brigades Treilhard et Milhaud. Murat, ayant avec lui les divisions de dragons Walther et Beaumont, les cuirassiers de Nansouty et d'Hautpoul ainsi que la division de cavalerie légère de Kellermann, du corps de Bernadotte, placée ce jour-là sous ses ordres, occupait l'espace compris entre Bernadotte à droite et Lannes à gauche.

La bataille d'Austerlitz est restée classique, et ce n'est pas ici le lieu de l'exposer dans son ensemble. Rappelons seulement en quelques lignes les faits principaux, pour restreindre notre récit aux traits qui concernent plus particulièrement le maré-

chal Lannes, ce qui sera d'autant plus facile que l'aile gauche de l'armée française eut à livrer pour ainsi dire, une bataille particulière, indépendante de l'action générale. Les alliés avaient formé le projet de tourner l'armée française par la droite pour lui couper la route de Brünn à Vienne, et la rejeter sur la Bohême. A cet effet, trois colonnes commandées par Doctorof, Langeron et Pribyschewski descendirent des hauteurs et attaquèrent avec violence l'extrême droite de la ligne française. Davout, Friant, Legrand et Bourcier résistèrent toute la journée avec acharnement. Lorsque le mouvement des Russes fut prononcé, Soult gravit les hauteurs, culbuta la 4e colonne que commandait Kolhowrath et resta maître du plateau qu'il céda à Bernadotte ; il fit ensuite conversion à droite pour descendre sur les derrières des trois premières colonnes. En même temps Bernadotte occupait la gauche du plateau. Les 2e et 3e colonnes russes furent presque entièrement détruites. La première fut complètement noyée dans les étangs, tandis qu'au centre la colonne de Kolhowrath était vivement refoulée sur Austerlitz. La bataille était gagnée à droite et au centre; elle l'était aussi à gauche par Lannes et Murat.

Le plan des alliés ne consistait pas uniquement à tourner l'aile droite de l'armée française. Voyant la gauche fortement établie sur la route d'Olmütz à Brünn, ils avaient formé le projet de l'accabler pour la rejeter sur le centre, et rendre presque impossible

le mouvement de retraite sur la Bohême, qui semblait devoir être la dernière et unique ressource de Napoléon.

L'aile gauche de l'armée française, placée sous le commandement de Lannes, ainsi qu'il résulte des ordres qui précédèrent la bataille et des bulletins rédigés après la victoire, était appuyée à la route d'Olmütz, près de laquelle une hauteur connue sous le nom de Santonberg (montagne du Santon) était occupée par une batterie de dix-huit pièces et défendue par le 17e léger sous les ordres du général Claparède : la division Suchet à gauche sur un terrain accidenté, la division Caffarelli à droite dans la plaine étaient disposées sur deux lignes; la brigade des chasseurs de Milhaud et celle des hussards de Treilhard étaient placées à gauche et au nord de la route. Les cinq divisions de cavalerie étaient à la droite de Caffarelli, chaque division en ligne de colonnes de brigade, accouplées dans l'ordre suivant : Kellermann, Walther, Beaumont, Nansouty et d'Hautpoul. La division Beaumont, commandée par le général de brigade Boyer, fut envoyée de bonne heure pour appuyer le corps de Bernadotte. Murat resta donc avec quatre divisions; en outre, les deux brigades Treilhard et Milhaud étaient sous ses ordres. L'entente la plus complète exista, pendant toute la bataille, entre le commandant de l'aile gauche et le chef de la cavalerie. La rivalité qui excitait ces deux hommes l'un contre l'autre n'a jamais eu dans les

combats que des conséquences heureuses pour les opérations auxquelles ils étaient appelés à concourir. Le succès de l'aile gauche à Austerlitz fût dû principalement à l'habile combinaison des mouvements de la cavalerie et de ceux de l'infanterie, qui semblent avoir obéi à un seul et même chef.

La lutte fut engagée par la cavalerie de Kellermann, qui se porta en avant de la division Caffarelli et pressa vivement la garde impériale russe. Le prince de Lichtenstein qui commandait à quatre-vingts escadrons de cavalerie, lança sur Kellermann le beau régiment des uhlans du grand-duc Constantin. Assez vivement ramené par les ulhans, Kellermann manœuvra adroitement pour se reformer derrière l'infanterie en passant par les intervalles des bataillons : accueillis par une vive fusillade, les uhlans furent mis en déroute et presque détruits : le général Essen, qui chargeait à leur tête, fut blessé à mort. Kellermann, aidé par les dragons de Walther, renouvela à plusieurs reprises ses charges vigoureuses; l'intervention des cuirassiers de Nansouty décida la victoire en leur faveur. La cavalerie de Lichtenstein, rejetée sur le centre, ne chercha plus qu'à couvrir la retraite de ce centre refoulé par Bernadotte et la cavalerie de la garde impériale française. Lannes mit alors en mouvement la division Caffarelli, ou du moins trois régiments de cette division, les 17e, 30e, et 61e qui, chargeant à la baïonnette, culbutèrent, après une vive résistance, l'infanterie de la gauche du

prince Bagration ; ils firent quinze cents prisonniers, s'emparèrent du village de Blasowitz, en avant des troupes de Bernadotte, et, conversant sur l'aile droite la gauche en avant, ils refoulèrent sur le centre déjà battu la gauche de Bagration.

La droite de Bagration (extrême droite de l'armée russe) tenait encore et s'était même emparée du village de Bosenitz. La voyant fortement ébranlée, Lannes ordonna à la division Suchet de faire un changement de front, l'aile droite en avant. La première ligne, formée de colonnes de bataillons en masse, rompit la ligne ennemie ; la seconde ligne déployée reprit Bosenitz, et le maréchal Lannes fit établir une grande batterie de vingt-huit pièces sur le plateau en avant de ce village. Douze escadrons de cavalerie russe, laissés à la gauche de Bagration par le prince de Lichtenstein et commandés par le général Uwarow, passèrent à la droite de la ligne. Pour répondre à ce mouvement, Murat transporta à gauche les divisions Kellermann, Walther et d'Hautpoul. La division Kellermann vint garder la grande batterie de vingt-huit pièces, les dragons de Walther repoussèrent la cavalerie russe et essayèrent en vain d'entamer l'infanterie. Le général d'Hautpoul chargea à son tour, enfonça la ligne russe, prit un drapeau, huit pièces de canon, douze à quinze cents hommes. Toutefois les débris de cette infanterie s'étaient groupés en une seule masse : d'Hautpoul essaya vainement de la rompre. Alors Lannes fit battre le pas de charge, et les bataillons de la divi-

sion Suchet abordèrent à la baïonnette tout ce qui résistait encore. Ce choc eut un plein succès, toute l'artillerie russe fut enlevée, et près de deux mille hommes furent faits prisonniers. Le prince Bagration, voyant ses troupes fuir en désordre et convaincu de l'impossibilité de tenir plus longtemps, se décida à la retraite. Lannes et Murat ne le poursuivirent pas : ils étaient sans nouvelles de Napoléon et de la bataille qui se livrait à leur droite ; ils ne voulurent pas s'aventurer trop loin ; ils se contentèrent d'occuper la route d'Olmütz, que le prince Bagration, en se retirant, laissait à découvert, et où la plus grande partie des équipages russes furent enlevés par la cavalerie. L'infanterie de l'aile gauche avait combattu pendant cinq heures, les divisons de cavalerie avaient multiplié les charges : la division Kellermann, à elle seule, avait chargé dix fois. Lannes et Murat avaient, à eux deux, fait sept à huit mille prisonniers, pris deux drapeaux et vingt-sept pièces d'artillerie. L'ennemi avait laissé sur le terrain environ quinze cents morts. Le général Walhubert, de la division Suchet, avait été blessé à mort. Les généraux Walther, Kellermann et Sébastiani avaient été plus ou moins grièvement blessés. Les pertes totales de l'armée alliée s'élevaient à dix-neuf mille prisonniers, dix mille tués, dix mille blessés. L'armée française eut environ dix mille hommes hors de combat. Une suspension d'armes, conclue le 4 décembre à Gœding, fut bientôt suivie de l'armistice, signé le 6 à Austerlitz.

Le soir même du 4 décembre, Lannes écrivait à la maréchale :

« Nous voilà enfin en paix (il s'agit ici de la paix conjugale), ma bonne amie ; j'espère te gronder à mon tour dans un mois au plus tard. Comment as-tu pu me dire que je ne t'aime pas, parce que je ne t'écris pas plus souvent? Tu ne peux te faire une idée, ma chère Louise, des marches forcées que nous avons faites; je puis te dire que depuis mon départ de Paris, je ne me suis pas déshabillé quatre fois. Je t'ai écrit par un courrier du prince Murat, je t'ai fait part de la belle bataille que nous avons eue avec les armées russe et autrichienne, fortes de plus de cent mille hommes contre la nôtre forte de soixante mille. Nous avons tout culbuté, c'est-à-dire tout tué ou pris : on n'a jamais vu carnage pareil. Je ne veux plus te parler de guerre, nous nous reverrons dans un mois. Que ce mois sera long! »

Les négociations pour la paix durèrent peu, et le traité définitif fut signé à Presbourg, le 26 décembre 1805. Les ratifications furent échangées le 1er janvier 1806 et l'évacuation de la Moravie commença le 11 mars. Lannes n'était plus à l'armée. Que s'était-il passé entre l'Empereur et lui depuis le 4 décembre? Il est assez difficile de le savoir, sa correspondance ne renfermant aucun renseignement à cet égard. Ce qui est certain, c'est qu'il y eut, immédia-

tement après la bataille d'Austerlitz, brouille complète entre Napoléon et son fidèle lieutenant. Le 9 décembre, le major général Berthier écrivait au maréchal Lannes : « J'ai rendu compte à l'Empereur de votre désir de rentrer en France, l'Empereur y consent, bien que vous voyant partir avec peine. Si l'armistice n'amène pas la paix, Sa Majesté compte sur votre retour. Vous pouvez remettre le commandement de votre corps d'armée au général Suchet. »

Les motifs qui avaient déterminé le maréchal Lannes à demander de rentrer en France étaient de date récente, puisque ses lettres écrites immédiatement après la bataille, témoignaient de sa satisfaction et renfermaient seulement quelques plaintes sur la fatigue éprouvée par lui. Une lettre qui lui fut écrite par son ancien chef d'état-major, le général Compans, sous la date du 7 janvier 1806, ne laisse d'ailleurs aucun doute sur sa brouille avec l'Empereur. Compans, un des généraux les plus distingués de l'armée, profita du départ de l'aide de camp Subervie, pour lui remettre une lettre dans laquelle il s'exprimait à cœur ouvert, sans inquiétude de voir violer le secret de sa correspondance. Il raconte au maréchal qu'il est assailli de questions : « Pourquoi Lannes est-il parti? me demande-t-on de toutes parts. A ces questions je réponds avec prudence. Si j'ai rencontré quelques courtisans qui ne pouvaient dissimuler leur joie de votre départ, combien n'en ai-je pas vu qui désirent ardemment votre réconciliation,

et qui espèrent qu'elle suivra immédiatement le retour à Paris... Je ne vous parle pas des voix de l'armée, c'est la voix du peuple : elle rend toujours justice au mérite. » Le général Compans parle ensuite du travail des décorations et de l'avancement, qui n'était pas encore complètement arrêté ; il annonce comme probables les nominations de Saint-Hilaire, Vandamme et Legrand, du corps de Soult, à la dignité de grand-cordon de la Légion d'honneur et celle d'Oudinot, du corps de Lannes, à la dignité de maréchal de l'empire. Puis il ajoute : « Un bâton équivaut-il à trois grands-cordons? Suchet pourrait répondre à cette question : il ne peut dissimuler son regret de n'avoir obtenu aucune de ces distinctions. Il est du nombre de ceux qui désirent ardemment votre réconciliation; est-ce à lui ou à vous qu'il en rapporte les avantages? je me garderai de le décider... » La brouille survenue entre l'Empereur et le maréchal Lannes après la bataille d'Austerlitz paraît donc incontestable, la cause de cette brouille est restée un mystère.

Membre de droit de la Légion d'honneur, le 24 septembre 1803, pour avoir reçu un sabre d'honneur après la bataille de Marengo, nommé grand-officier le 19 mai 1804 et grand-aigle le 30 janvier 1805, le maréchal Lannes était chef de la 9e cohorte ayant pour chef-lieu l'ancien évêché de Béziers. Cette organisation par cohortes fut de très courte durée.

V

IÉNA ET PULTUSK

Le maréchal Lannes à Lectoure. — Sa popularité. — Campagne de Prusse. — Combat de Saalfeld. — Bataille d'Iéna. — Le curé saxon. — Bulletin de la bataille. — Mécontentement de Lannes. — Poursuite de l'armée prussienne. — Capitulations de Prenzlow et de Stettin. — Injustice de l'Empereur envers le 5e corps. — Plaintes de Lannes. — Bonnes paroles de Napoléon. — Marche sur la Pologne. — Opinion du maréchal Lannes sur le pays. — Passage de la Vistule et de l'Ukra. — Les boues de la Pologne. — Bataille de Pultusk. — Lannes tombe malade et quitte son commandement.

Les troupes de la Grande Armée et leurs généraux passèrent, dans les cantonnements d'Allemagne et principalement en Bavière, les neuf premiers mois de l'année 1809. Le 5e corps commandé, ainsi que nous l'avons vu, par le maréchal Mortier, fut placé au mois de septembre sous les ordres du maréchal Lefebvre (Mortier étant appelé auprès de l'empereur, qui lui destinait un nouveau corps d'armée à créer sous le n° 8). Entre la campagne d'Austerlitz et celle d'Iéna Lannes resta donc à Paris et en profita pour se rendre à Lectoure. L'ouvrier teinturier qui avait quitté son pays natal comme sous-lieutenant dans les volontai-

res du Gers, y avait fait depuis lors quelques courtes apparitions. Il y revenait cette fois, dans tout l'éclat de la renommée acquise à Montebello, à Marengo, à Austerlitz. On a prétendu que les bourgeois de Lectoure, pour donner sans doute raison au vieux dicton : « Nul n'est prophète en son pays », accueillirent avec une jalousie marquée et une froideur affectée l'illustre guerrier dont la gloire devait rejaillir sur leur cité. Il est possible qu'au début ce sentiment, trop fréquent dans les petites localités, se soit manifesté dans une certaine mesure, mais tous les témoignages s'accordent à représenter le nom de Lannes comme étant depuis longtemps populaire dans le pays et sa mémoire comme vénérée de tous. Son caractère loyal, franc et ouvert, ainsi que sa générosité, lui firent des amis de ses compatriotes à tous les degrés de l'échelle sociale, et ses parents ne furent pas seuls comblés de ses bienfaits. Les plus petits services rendus autrefois au jeune Lannes furent payés au centuple par le maréchal. Un de ses amis lui avait, dans un moment d'embarras, prêté mille francs : il lui donna en retour une très belle maison avec un jardin, située à Lectoure dans une jolie position, à côté de l'ancien palais épiscopal. Les compagnons de sa jeunesse et de son enfance, si humble que fût leur origine, trouvèrent près de lui le même accueil que s'il était resté leur égal. Les sentiments libéraux qui l'animaient dans les rangs des armées républicaines n'avaient pas été étouffés en lui par les grandeurs impériales. Témoin

le fait suivant : Pendant un de ses séjours à Lectoure, il se rendait à Auch, où il était attendu à la préfecture pour dîner. Sur la route, il rencontra un paysan conduisant au marché une charrette chargée de bois : il le reconnut aussitôt pour un de ses compagnons d'enfance, le fils d'un honnête cultivateur. Profondément ému, le maréchal ne dit rien à cet ancien compagnon, mais il le fit suivre par un de ses aides de camp avec ordre de le lui amener. A peine arrivé à la préfecture, où on l'attendait en grande pompe, il demande au préfet la permission d'inviter à sa table et de faire asseoir à son côté un ami d'enfance qu'il venait de rencontrer et qu'il allait lui présenter. En effet, quelques instants après, le brave garçon à la figure honnête, sous la conduite de l'aide de camp, fait son entrée dans le salon, ne sachant ce qu'on voulait de lui, et fort troublé de se voir ainsi amené devant les plus hauts personnages du pays... Lannes le rassure en l'embrassant, le présente au préfet et le traite pendant tout le dîner comme il eût traité un frère...

Jamais, paraît-il, un enfant de Lectoure ne fit vainement appel à la protection et à la bienveillance du maréchal Lannes. « Jamais, m'écrit un vieillard qui avait déjà l'âge de raison lors de la mort du duc de Montebello, on n'invoqua son patronage sans en tirer profit. » Après la mort du maréchal, la duchesse, sa veuve, témoigna la même bonté à ses compatriotes. En souvenir de lui, et conformément aux intentions qu'il avait manifestées elle fit don à la ville de Lectoure

des bâtiments de l'ancien évêché, que l'Empereur lui avait donnés. C'est dans ces vastes bâtiments que sont installés aujourd'hui la sous-préfecture, la mairie et le tribunal. Par une clause du traité de donation, une chambre a été réservée aux héritiers du maréchal, et ils en jouissent encore, tout au moins en théorie.

Pour ne pas interrompre le récit des actions du maréchal Lannes, j'ai résumé, sans avoir égard aux dates, tout ce qui concerne ses relations avec sa ville natale. Je reviens aux événements de 1806. Au commencement du mois de septembre, la guerre avec la Prusse semblait imminente malgré un échange continuel de communications diplomatiques. C'est le 19 septembre que Napoléon donna ses premiers ordres pour la concentration de l'armée. Le maréchal Lefebvre dut réunir le 5e corps à Kœnigshoffen pour le 3 octobre. Augereau devait se trouver, avec le 7e corps, le 2 octobre, à Francfort. Ces deux corps étaient destinés à composer la gauche de l'armée, dont le centre était formé des corps de Bernadotte et de Davout suivis par la garde, tandis que les corps de Soult et de Ney composaient la colonne de droite. En apparence, le 5e corps était appelé à s'avancer sur la grande route de Mayence à Leipzig, en se portant sur Meiningen et Hildburghausen, mais, en réalité, l'intention de l'Empereur était de ramener ce corps vers le centre de l'armée, pour le porter sur Cobourg en dérobant sa marche à l'ennemi. Le plan conçu par Napoléon consistait, on le sait, à traverser les défilés de la Thuringe pour se

jeter sur les communications de l'armée prussienne, au lieu de descendre dans la plaine pour aborder cette armée de front par la grande route de Francfort à Leipzig. Dans ce mouvement, le 5e corps devait former le pivot et se trouver le plus exposé de tous, comme étant le plus rapproché, par son aile gauche, du grand rassemblement des troupes prussiennes qui sous les ordres du duc de Brunswick, étaient rangées derrière la forêt de Thuringe. Dès le 30 septembre, le maréchal Lefebvre, initié en partie aux projets de l'Empereur, recevait l'ordre d'occuper une position en arrière de Neustadt et de faire reconnaître une route telle qu'il pût se porter par une marche de flanc sur le chemin de Wurtzbourg à Cobourg. Napoléon reprochait en même temps au maréchal de trop disperser ses forces, d'éparpiller la division Gazan dans les montagnes et de chercher à garder trop de points à la fois. Un peu plus tard il lui indiquait Schweinfurt comme devant être le point de concentration du 5e corps d'armée.

C'est à ce moment que le maréchal Lannes fut appelé à l'armée, et qu'en vertu d'un ordre de l'Empereur il reprit, à la date du 5 octobre, le commandement du 5e corps. La composition de ce corps d'armée était à peu près la même que pour la campagne de 1805 ; il y manquait toutefois la division des grenadiers d'Oudinot, qui n'était pas encore reconstituée et qui devait marcher avec la garde impériale. Il se composait donc des deux divisions d'infanterie Suchet

et Gazan : la première comprenant les 17e léger, 34e, 40e, 64e et 88e de ligne et un bataillon d'élite de grenadiers et voltigeurs (brigades Claparède, Reille et Védel); la seconde formée des 21e léger, 100e et 103e de ligne et augmentée plus tard du 28e léger (brigades Campana et Graindorge) et de la brigade de cavalerie Treilhard (9e et 10e hussards et 21e chasseurs). L'effectif total était de dix-neuf mille hommes d'infanterie et quinze cents de cavalerie. Les régiments d'infanterie venaient de recevoir les renforts préparés par les soins du maréchal Kellermann, qui commandait à Mayence les réserves de la Grande Armée. Les régiments de cavalerie devaient être portés au complet de cinq à six cents chevaux chacun. Toute l'armée se trouvait ainsi sur un pied beaucoup plus redoutable que le pensait le gouvernement prussien, d'après le rapport de ses agents. Lannes choisit pour chef d'état-major du 5e corps d'armée le général Victor, son ami, son ancien compagnon d'armes de Montebello et de Marengo, qui pour le moment, était peu en faveur auprès de l'Empereur, sans doute pour avoir laissé entrevoir, ou peut-être avoir manifesté un peu haut, son mécontentement de n'être pas compris dans la promotion des maréchaux de l'empire. Napoléon s'empressa cependant d'approuver le choix fait par Lannes : « C'est un homme solide, lui écrivait-il en parlant de Victor, et en qui j'ai confiance; je lui en donnerai des preuves dès que les événements me le permettront. »

A peine le maréchal Lannes avait-il pris possession de son commandement qu'il recevait, le 7 octobre, les instructions détaillées de l'Empereur. Il était temps puisque, le même jour, les colonnes du centre et de la droite franchissaient la frontière. La guerre était déclarée. Il était prescrit à Lannes, déjà prévenu sommairement par la lettre du 5 novembre, des intentions de Napoléon, de se porter sur Cobourg, pour y être rendu le lendemain 8 de très bonne heure. Augereau devait y arriver avec son corps d'armée dans la soirée du 8. Au lieu d'attendre au lendemain pour entrer à Cobourg avec toutes ses forces, Lannes y arriva, le 7 au soir, avec peu de monde et ne fit aucun prisonnier. Cela lui valut une légère réprimande de Napoléon, auquel il répondit qu'il avait précisément précipité sa marche pour essayer de surprendre l'ennemi, mais que son arrivée avait fait fuir de Cobourg trente cavaliers prussiens, seule force qui occupât cette petite ville, et qu'ils se seraient retirés encore plus vite devant tout un corps d'armée. L'Empereur prescrivait par la même lettre, datée du 9 octobre, au maréchal Lannes de se porter sur Graffenthal et Saalfeld, où il devait être rejoint par Augereau. Le même jour, la colonne du centre, conduite par Murat et Bernadotte, sous les yeux de l'Empereur en personne, rencontrait l'ennemi et le battait à Schleitz. Le 4ᵉ hussards, le 5ᵉ chasseurs et le 27ᵉ léger se signalaient dans cette affaire, qui coûtait aux Prussiens et aux Saxons

sept à huit cents prisonniers, dont deux colonels.

Le lendemain matin 10, Lannes, parti à cinq heures de Graffenthal, se heurta, vers sept heures, à l'avant-garde de l'armée du prince de Hohenlohe, forte de sept mille hommes d'infanterie et deux mille cavaliers, commandés par le prince Louis de Prusse et disposée en bataille en avant de Saalfeld dans une plaine marécageuse, ayant à dos le ruisseau de la Schwarza et appuyant sa gauche à la Saale. Après avoir, du côté des Français, en traversant un pays tourmenté de ravins, débouché sur la hauteur qui domine la vallée, on accédait à la position de l'ennemi par un bois épais qui descendait en pente douce vers Saalfeld. Parvenu sur la hauteur, Lannes qui n'avait avec lui qu'une partie de la division Suchet, les 9e et 10e hussards et deux pièces d'artillerie légère, n'hésite pas un instant et lance en avant la brigade Claparède, composée du 17e léger et du bataillon d'élite. L'artillerie légère, suppléant au nombre des pièces par la rapidité de ses mouvements, porte le trouble dans la ligne prussienne, que l'infanterie aborde vigoureusement. De son côté, le prince Louis, qui, se tenant en tête des troupes, faisait admirer des deux partis sa belle et énergique prestance, fit marcher contre Claparède une colonne de dix bataillons. Au même moment, la brigade Reille, comprenant les 34e et 40e régiments avec trois pièces d'artillerie, apparaissait sur la hauteur; le général Suchet, faisant battre la charge, jette ces deux régiments sur le flanc

de la colonne ennemie, qui est culbutée et rejetée dans le bois avec une perte de quinze canons. La brigade Védel (64e et 88e régiments) prolongeait la ligne à gauche, le long des crêtes, et plus à gauche encore les 9e et 10e hussards se répandaient dans la plaine, cherchant à déborder l'aile droite des Prussiens. Le maréchal, saisissant l'à-propos, ordonne à ces hussards de charger. Le prince Louis, qui voit le danger, court à sa cavalerie, en prend le commandement et s'élance avec impétuosité au-devant des hussards français. La mêlée s'engage; déjà blessé plusieurs fois, le prince est abordé par un maréchal des logis du 10e hussards, nommé Guindet, qui, sans le connaître, lui crie de se rendre; il répond à cette sommation en cherchant à sabrer son adversaire et tombe aussitôt mortellement frappé d'un coup de pointe. Sa mort est pour son corps d'armée le signal de la déroute. Le général Victor, avec le bataillon d'élite et une partie du 17e léger, traversant la Saale, poursuit les vaincus jusqu'au delà de Rudolstadt. Le général Claparède, avec le reste du 17e léger et le 34e, pousse les fuyards dans la Schwarza, que quatre compagnies du 17e léger traversent, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Quinze à dix-huit cents prisonniers, quatre drapeaux et trente-trois pièces de canon restent aux mains des Français. Quatre cents morts ou blessés jonchaient le champ de bataille et parmi eux le prince Louis, le corps percé de six coups de sabre... C'était un des principaux auteurs de la guerre.

L'effet produit par sa mort et par le combat de Saalfeld fut énorme dans les deux armées. Une lettre écrite par un officier prussien et adressée au prince de Saxe-Cobourg, lettre saisie à la poste, comparait cette défaite à celle des Autrichiens devant Ulm[1]. Le maréchal Lannes n'avait pas eu dans son corps d'armée plus de cent quatre-vingts hommes hors de combat : son infanterie avait montré un élan irrésistible ; sa cavalerie avait décidé de la victoire ; son artillerie, par l'audace de ses manœuvres et la justesse de son tir, avait désorganisé les rangs ennemis. Les deux pièces d'artillerie légère arrivées les premières en ligne, avaient tiré deux cent soixante-quatre coups... Mais, par-dessus tout, le maréchal lui-même s'était montré une fois de plus ce qu'il avait été, ce qu'il fut toujours, le type du général d'avant-garde. Toujours bon camarade et se souvenant de Montebello, il avait dans son rapport cité en première ligne le général Victor. Il fit rendre au prince Louis, dans le château du duc de Saxe-Weimar, les honneurs dus à son rang.

La division Gazan et le corps d'Augereau (celui-ci n'avait pas été informé par Lannes de la position du 5e corps), malgré la rapidité de leur marche, n'avaient pu arriver à temps pour prendre part au combat. La division Dupont, envoyée par l'Empereur au secours de Lannes au bruit de la canonnade,

1. Lettre du maréchal Davout à Berthier (Naumbourg 12 octobre).

n'eut pas besoin de pousser jusqu'à Saalfeld, mais toute la gauche de l'armée s'y trouva réunie. A droite, les corps de Soult et de Ney n'avaient rien trouvé devant eux. Ils furent ramenés en seconde ligne derrière la colonne du centre. Le mouvement commençait à se dessiner. Il s'agissait de barrer la route aux armées prussiennes, que tous les rapports présentaient comme abandonnant leurs positions avancées pour chercher à gagner la ligne de l'Elbe. A cet effet, l'Empereur dirigea à gauche, sur Iéna, les corps de Lannes et d'Augereau, à droite, sur Naumbourg, ceux de Bernadotte et de Davout, afin de fermer les deux points importants de passage de la Saale : Soult, Ney, la garde et la réserve de cavalerie devaient, le cas échéant, courir au point le plus menacé. En exécution des ordres de Napoléon, le 5e corps, qui se trouvait à Neustadt, partit le 12 pour Iéna, précédé par sa brigade de cavalerie et suivi de près par le 7e corps. L'avant-garde rencontra celle des Prussiens en avant du village de Winzerle, à quatre kilomètres d'Iéna. La cavalerie chargea avec vigueur et succès celle de l'ennemi ; le général Claparède, avec les carabiniers du 17e léger, s'empara du village. On bivouaqua devant Iéna ; on avait appris par les prisonniers que l'armée prussienne était établie entre Iéna et Weimar.

Le 13, de grand matin, Lannes se remit en mouvement pour occuper Iéna, où l'Empereur lui avait donné rendez-vous pour une heure. Une brume des

plus épaisses obscurcissait le jour. Les tirailleurs du 17e entrèrent dans Iéna, en prenant une trentaine d'hommes, dont quatre officiers. Le gros du corps d'armée tourna en même temps la ville par les routes de Weimar et de Naumbourg. L'ennemi, en se retirant, disputa le terrain : plusieurs incendies se déclarèrent dans la ville, et des troupes allemandes auxiliaires marchant avec le corps d'Augereau, qui venait d'y pénétrer à la suite de Lannes, commirent quelques désordres [1].

Ici se place un fait, présenté par le général de Marbot sous un jour tout nouveau. M. Thiers, dont les récits brillent souvent plus par l'intérêt que par l'exactitude, dit que les éclaireurs de la division Suchet, s'aventurant audacieusement, dans les ravins au nord d'Iéna à la suite des tirailleurs prussiens, arrivèrent sur la hauteur du Landgrafenberg. D'après le journal du 5e corps, rédigé par le chef d'état-major Victor, les éclaireurs de Suchet ayant été attaqués par l'ennemi, le maréchal Lannes les fit soutenir par un bataillon du 40e et se porta lui-même sur le lieu de l'engagement pour juger de la situation. Voici maintenant ce que raconte le général de Marbot dans ses *Mémoires* inédits :

« Le peuple saxon se voyait à regret engagé dans

1. Le général de Marbot, alors aide de camp d'Augereau, raconte dans ses *Mémoires* qu'entendant des cris dans une maison, il y entra et y trouva des soldats hessois qui cherchaient à violenter des jeunes filles; il fit chasser ces soldats et installa une sauve-garde dans la maison.

une guerre qui ne pouvait lui procurer un avantage futur et portait dans le présent la désolation dans son pays. Les Prussiens étaient donc détestés en Saxe, et Iéna, ville saxonne, éprouvait au plus haut degré ce sentiment, que vinrent encore surexciter l'incendie occasionné par le combat et les désordres résultant de l'abandon de la ville par les Prussiens. Un prêtre catholique s'offrit à Lannes pour lui indiquer, dans le bois, un sentier peu connu qui gravissait les hauteurs. D'après les indications de ce prêtre, un peloton s'y engagea et atteignit le plateau où, se déployant en tirailleurs, il fut accueilli à coups de fusil par les tirailleurs ennemis. Au bruit de la fusillade, le maréchal Lannes et le général Reille, conduits par le prêtre, montèrent avec un bataillon du 40e pour soutenir leurs avant-postes. »

A ce moment le brouillard se dissipa, et l'on aperçut très distinctement l'armée prussienne rangée sur trois lignes, occupant, sur un développement de plusieurs lieues, le plateau ondulé en amphithéâtre qui s'étend entre Iéna et Weimar. Immédiatement, le maréchal Lannes envoya prévenir l'Empereur. Ce souverain se trouvait alors à une lieue et demie d'Iéna : il y accourut en toute hâte, après avoir envoyé aux maréchaux Ney, Soult, Davout et Bernadotte ainsi qu'à Murat ses ordres pour la grande bataille qu'il comptait livrer le lendemain. Lannes l'attendait à Iéna avec le curé saxon et le mena sans tarder sur le Landsgrafenberg, où les avant-postes

du 5e corps occupaient un plateau rocailleux, très convenable pour prendre pied sur les hauteurs en face de l'armée prussienne : il était alors quatre heures de l'après-midi. Napoléon prescrivit de faire monter sur ce plateau le 5e corps, tout entier, avec son artillerie et de le faire suivre par l'infanterie de la garde impériale, puis il mit pied à terre et se promena quelque temps sur la ligne des postes les plus avancés, à deux cent cinquante pas à peine de la gauche des Prussiens[1], pour observer la position de l'ennemi. De ce qu'il voyait, il s'empressa de conclure qu'il avait devant lui toute l'armée prussienne, ne soupçonnant pas que l'armée du prince de Hohenlohe s'y trouvait seule et que le gros des forces ennemies, dérobé à la vue par la forme du terrain, marchait sur Naumbourg où le maréchal Davout, livré à lui-même, allait courir le risque d'être écrasé. Joyeux de tenir l'ennemi, Napoléon quitta les avant-postes après avoir essuyé quelques coups de fusil, fit souper avec lui tous les généraux qui se trouvaient là et voulut redescendre à pied le sentier pour s'assurer que l'artillerie pouvait y passer. Le ravin était si étroit que les fusées des essieux portaient à droite et à gauche sur le rocher. Deux cents voitures se trouvaient arrêtées là sans pouvoir avancer. Heureusement il y avait dans les coffres de l'artillerie plus de quatre mille outils ; on les distribua aux sol-

1. *Mémoires* du général Savary qui accompagnait alors l'Empereur en qualité d'aide de camp.

dats, qui se mirent tous à travailler à la lueur des torches pour élargir le sentier. L'Empereur lui-même, une torche à la main, éclairait la tête de la colonne et encourageait les travailleurs. « On était si serré, raconte le général de Marbot, que la poitrine des uns touchait les épaules des autres. La présence de Napoléon produisit son effet : tous les hommes étaient épuisés de fatigue ; aucun d'eux ne proféra la moindre plainte. »

Lorsqu'il fut certain du succès de l'opération, l'Empereur remonta sur le plateau, et, accompagné du général Victor, il parcourut à une heure du matin la ligne des avant-postes, puis il rentra sous l'abri en paille que lui avaient construit les grenadiers du 40e et, entouré par sa garde formée en carré, il s'y reposa pendant quelques heures. Il dormit peu cependant, et, dès quatre heures du matin, il fit appeler le maréchal Lannes pour lui donner ses dernières instructions. Le 5e corps prit alors sa formation de combat d'après les ordres du maréchal et sous la direction du général Victor. L'espace étroit dont il disposait ne permettait pas au corps d'armée de se déployer. La division Suchet, à droite, formait une espèce de carré ; le 17e léger et le bataillon d'élite en bataille, les 34e et 40e régiments en colonne serrée sur les ailes, les 64e et 88e en arrière. La division Gazan était rangée sur deux lignes à gauche et en arrière. Napoléon parcourut le front des troupes, escorté par des hommes qui portaient des torches et fut salué par les cris de : « *En avant ! vive l'Empereur !* » Les Prussiens enten-

dirent ces cris, aperçurent à travers le brouillard la lueur des torches et prirent les armes. A six heures du matin on ne distinguait rien tant le brouillard était épais. Il était important cependant de conquérir le plus vite possible le terrain nécessaire au déploiement de l'armée. L'Empereur donna le signal de l'attaque. Le 5e corps, seul, prit part à la première phase de l'action. A gauche, le 7e corps s'était mis en mouvement dès le matin : une de ses divisions, celle du général Desjardins, s'élevait par les sentiers sur la hauteur et venait se placer à côté du 5e corps ; l'autre s'avançait sur la grande route d'Iéna à Weimar, et gravissait les premiers lacets de cette route en colimaçon, fortement défendue par l'ennemi. A droite, le maréchal Soult montait également de la vallée de la Saale sur le plateau avec sa cavalerie légère et la division Saint-Hilaire. Au centre, le maréchal Ney accourait avec une avant-garde forte de trois mille hommes, devançant le reste de son corps d'armée.

La brigade Claparède se dirige, comme elle le put, à travers le brouillard, sur le village de Closewitz, but assigné à ses efforts. Vivement soutenue par la brigade Reille et par la division Gazan, elle prend possession de ce village. La division Gazan chasse l'ennemi du bois qui s'étendait à droite et s'empare de vingt et un canons. Le terrain compris entre Closewitz et Cospoda à gauche est conquis, les Saxons et les Prussiens accourus à leur aide, sont rejetés sur Lutzerode. Pour obtenir ce résultat, le corps de

Lannes a pivoté sur la droite et laisse ainsi à sa gauche, entre la division Gazan et la division Desjardins du corps d'Augereau, une portion du terrain à découvert. Pour remplir ce vide, l'Empereur envoie l'artillerie de la garde impériale qui, avec une partie des pièces des divisions Desjardins et Gazan, forme une grande batterie de vingt-cinq bouches à feu...

Napoléon, maître du sommet du plateau, croyant avoir affaire à toute l'armée prussienne, veut donner le temps aux 4e et 6e corps, ainsi qu'à la cavalerie de Murat, d'entrer en ligne. Du côté des Prussiens, assaillis sur leur extrême gauche, il faut le temps de manœuvrer pour faire face à l'attaque. Le combat reste donc suspendu sur toute la ligne. Tout à coup, au milieu du brouillard qui lui dérobe encore la vue du champ de bataille, l'Empereur s'étonne d'entendre une vive fusillade mêlée de coups de canon. C'est le maréchal Ney, qui impatient de prendre part à l'action, a gravi avec son avant-garde les sentiers qui conduisent au plateau, et est venu se placer dans l'intervalle ouvert entre le 5e corps et le 7e. Accueilli à coups de canon, il a riposté avec la batterie légère qu'il amenait; ses chasseurs et ses hussards, entraînés par Colbert, ont chargé sur l'artillerie ennemie et se sont emparés de sept pièces : la cavalerie prussienne s'est alors jetée sur son infanterie, qui s'est formée en carré pour lui résister. A ce moment le brouillard est complètement dissipé : la division Desjardins à gauche, la division Saint-Hilaire à droite,

avec la cavalerie légère des 7e et 4e corps, débouchaient sur le plateau. Napoléon envoie au secours du maréchal Ney le 21e chasseurs et un régiment de hussards, puis il donne l'ordre d'attaquer sur toute la ligne. Alors commence la seconde phase de la bataille.

Le 5e corps, marchant dans un ordre parfait, pousse d'abord jusqu'au village de Vierzehn-Heilingen, centre de la position des Prussiens. Le maréchal Lannes fait occuper le village par deux régiments (le 40e de la division Suchet et le 21e léger de la division Gazan); ils y sont bientôt accueillis par des forces considérables, qu'appuient une centaine de pièces d'artillerie, et résistent avec acharnement. Pendant que le général Reille les soutient à gauche avec le 34e, Lannes se met en tête du 100e régiment pour s'emparer des hauteurs de droite; il est entouré par l'ennemi, et dégagé par le 103e que conduit le général Gazan. Le maréchal, les généraux Gazan, Graindorge, Campana, se multiplient pour entraîner les troupes, auxquelles viennent prêter secours les 64e et 88e régiments, ainsi que les hussards du général Treilhard. La division prussienne Grawert menace d'envelopper Vierzehn-Heilingen : c'est le moment critique de la bataille. Lannes se met de nouveau en tête des 100e et 103e, fait battre la charge, se précipite en avant, rallie le 40e, le 34e et le 21e léger, et, dans un élan irrésistible, enlève son corps d'armée. A ce moment, un coup de mitraille vient déchirer son habit en effleu-

rant sa poitrine. Son cheval effrayé fait un violent écart; lui, sans paraître s'émouvoir s'écrie : « Les voyez-vous? ils fuient tous sur Weimar, la route se couvre de leurs caissons; courez en avertir l'Empereur. » En effet, les Prussiens sont culbutés; la division Heudelet à gauche a gravi les pentes en lacet de la grande route, et le 7e corps a enlevé le village d'Issertaedt tandis qu'à droite la division Saint-Hilaire a dépassé Vierzehn-Heilingen. Toute la cavalerie légère, 8e hussards et 11e chasseurs à droite, 10e et 21e chasseurs, 3e, 9e et 10e hussards au centre, 7e et 20e chasseurs à gauche, hâtent, par des charges réitérées, la retraite de l'armée prussienne, la bataille est gagnée. La troisième phase est consacrée à la poursuite : l'arrivée des dragons et des cuirassiers de Murat vient rendre la victoire décisive. L'armée descend au pas de course, en poussant l'ennemi devant elle, les pentes qui conduisent à Weimar. Le général Rüchel, appelé tardivement, essaye en vain de l'arrêter avec son corps d'armée. Après quelques charges heureuses de sa cavalerie, ce corps d'armée est balayé à son tour. Les cuirassiers et les dragons pénètrent dans Weimar, pêle-mêle avec le flot des fuyards.

La victoire était complète ; elle n'était que la moitié du triomphe de la journée, qui dans l'histoire de la Prusse porte le nom d'Auerstaedt plutôt que celui d'Iéna; Auerstaedt, où fut livrée une seconde bataille, dans laquelle le corps du maréchal Davout battit complètement la grande armée prus-

sienne, avec laquelle marchait le roi et le généralissime duc de Brunswick[1]. Les trophées immédiatement recueillis par l'armée française après cette double bataille furent à Auerstaedt trois mille, à Iéna quinze mille prisonniers; à Auerstaedt cent quinze, à Iéna deux cents canons. On comptait dix mille Prussiens ou Saxons tués ou blessés à Auerstaedt; douze mille à Iéna. La perte des Français s'élevait à quatre mille hommes tués ou blessés sur le champ de bataille d'Iéna, à sept mille sur celui d'Auerstaedt où la lutte avait été soutenue avec acharnement contre des forces plus que doubles (*Pièces justificatives* F).

On a vu quelle part le maréchal Lannes avait prise à la victoire d'Iéna, et comment il avait eu, sans être blessé, la poitrine rasée par un biscaïen. En mentionnant cette circonstance, le III^e^ bulletin de la Grande Armée se bornait à dire : « Le maréchal Lannes reçut ordre de marcher en échelons pour soutenir le

1. Le 9 juin 1867, après la grande revue passée au bois de Boulogne en présence du tsar Alexandre II et du roi de Prusse Guillaume I^er^, les deux souverains avaient dîné aux Tuileries; dans la soirée le roi de Prusse ayant demandé à un des grands personnages militaires qui avaient assisté au dîner de lui nommer les originaux des portraits qui décoraient le grand salon des Maréchaux, ce personnage lui en nomma quelques-uns, mais arrivé au portrait de Davout, il se trouva un peu embarrassé. « Celui-ci, dit-il cependant, s'appelait le prince d'Eckmühl. » Guillaume regarda fixement son interlocuteur, un des plus glorieux soldats de la France, et lui dit avec force : « Ce maréchal avait un autre nom. » Et, comme le Français se taisait, le roi ajouta d'un ton inexprimable : « Il se nommait le duc d'Auerstaedt... et je m'en souviens! »

village d'Holstaedt » (erreur matérielle, il faut lire le village de Vierzhen-Heilingen). Le même bulletin attribuait au contraire une importance exagérée au rôle de la cavalerie de Murat, dont une division de dragons et une brigade de cuirassiers seulement avaient pris part à l'affaire alors qu'elle était complètement décidée. « Ces braves cavaliers, était-il dit au bulletin, ayant le grand-duc de Berg à leur tête, frémissant de voir la victoire se décider sans eux, se précipitèrent partout où ils rencontrèrent des ennemis. La cavalerie, l'infanterie ne purent soutenir leur choc. »

Trois jours après la bataille, le maréchal Lannes écrivait, le 17 octobre, de Naumbourg à la maréchale :

« Tu auras sans doute vu le bulletin de la grande bataille et tu auras vu l'armée prussienne détruite en grande partie. Les hommes les plus marquants de cette armée ont été tués ou pris. Ainsi voilà notre Empereur maître du monde. Il s'est bien exposé : je te donne ma parole, ma bonne amie, qu'il m'a fait souffrir comme il n'est pas possible... Il paraît que nous allons à Berlin. Si nous y passons l'hiver je t'enverrai chercher. Donne-moi souvent de tes nouvelles et de mes enfants. Mon corps d'armée s'est couvert de gloire. Ce n'est pas à moi à en faire l'éloge. Je laisse faire l'Empereur, je pense qu'il lui rendra justice. »

Lannes écrivait encore à la maréchale, le 24 octobre, de Postdam :

« Il faut avouer, ma chère amie, que c'est une campagne bien extraordinaire. Il faut avouer aussi que notre Empereur est un bien grand homme. Si tu le voyais! Il a l'air de s'amuser. Tu ne peux pas te faire une idée combien on l'admire dans tout ce pays ci. C'est aujourd'hui le 24. Il n'y a pas encore un mois que nous sommes partis : en vérité ma chère amie, ça a l'air d'un songe. »

Voilà l'enthousiasme de Lannes, mais lorsqu'il a connaissance du bulletin de la bataille d'Iéna, il écrit d'une tout autre encre :

« Schneidemühl, 12 novembre 1806.

» Tu auras sans doute lu le bullettin de la bataille d'Iéna. Mon corps d'armée, qui s'est battu presque tout seul et qui s'est couvert de gloire, n'est pas traité, de bien s'en faut, comme il le mérite. Au surplus, il y est habitué; il est traité de même dans toutes les affaires, de manière, ma bonne amie, que tu dois voir que je ne suis pas content. J'attends la paix avec impatience pour me retirer heureux avec toi et mes enfants. Je ne sais que penser de l'Empereur : il n'a pas de jour que je ne lui donne des preuves qu'il n'y a pas de meilleur ami que moi; il n'y a pas de jour qu'il ne me donne du chagrin. Je

vois qu'il est fâché de ce que je lui ai donné trop de preuves de mon dévouement. Tu vois ma bonne amie que je t'écris de bien loin. Nos avant-postes sont sur la Vistule....

» LANNES. »

D'après ces lettres, il ne serait pas étonnant que plus tard, dans un entretien familier tenu aux Tuileries, après la guerre, Lannes, comme on l'a raconté, se fût plaint à l'Empereur de l'injustice du bulletin et cela en termes assez vifs. Il aurait fait surtout ressortir l'oubli commis envers Augereau qui, en débouchant sur le plateau et repoussant les Prussiens du bois d'Issertaedt avait fortement contribué à la victoire[1]. Nous allons voir d'ailleurs le maréchal Lannes adresser à Napoléon une réclamation de ce genre à propos de la poursuite de l'armée prussienne. Les 3e, 5e et 7e corps, le 3e surtout, avaient été, dans la bataille du 14, beaucoup plus éprouvés que les autres. Le 6e n'avait eu d'engagé qu'une avant-garde; le 4e une division; le 1er, par suite de l'inertie coupable de Bernadotte, qui avait failli laisser écraser Davout, était resté l'arme au pied, entre deux batailles. Ces trois corps d'armée furent lancés en avant, dès lelen-

1. A ce sujet, la duchesse d'Abrantès prête au maréchal Lannes les paroles les plus vives ; elle se trompe évidemment en appliquant à la bataille d'Eylau la conversation que le maréchal aurait eue avec l'Empereur, puisque Lannes n'assistait pas à cette bataille où Murat joua un rôle capital; mais elle n'a sans doute rien inventé, et en cela, comme en bien des points, elle n'est que l'écho des *on dit* de l'entourage impérial.

demain de la bataille, avec la cavalerie de Murat : Bernadotte pour s'assurer du passage de l'Elbe, Ney pour aider la cavalerie à s'emparer de la place d'Erfurt, Soult, pour serrer de près les débris de l'armée du roi de Prusse. Davout se reposa à Naumbourg, Augereau à Weimar. Lannes qui, le soir du 14, avait par son énergie maintenu l'ordre dans cette dernière ville, s'établit sur la route de Naumbourg et à Iéna. Le prêtre saxon qui avait indiqué au maréchal le sentier du Landgrafenberg fut comblé de bienfaits par l'Empereur, mais, en 1813, il fut obligé, pour éviter les représailles des vaincus d'Iéna, d'accompagner l'armée française dans sa retraite et de s'établir en France, où les Prussiens le firent enlever pendant la campagne de 1814 ; enfermé par eux dans une forteresse, il y resta détenu jusqu'à ce que, sur la prière du roi de Saxe, Louis XVIII réclamât sa mise en liberté en se fondant sur ce qu'il avait été arrêté en France.

Dès le 17 octobre, le 5e corps se mit en mouvement pour atteindre l'Elbe, en passant par Mersebourg. Le 19 octobre au soir, Lannes était à Dessau avec sa cavalerie légère, dépassant de vingt kilomètres le gros de son corps d'armée. L'Elbe était franchi dans la journée du 21 ; Lannes, avec sa cavalerie légère et la division Suchet, se dirigeait rapidement sur Trauenbrietzen et Potsdam. La citadelle de Spandau, après une reconnaissance faite par le 10e hussards, était sommée de se rendre. Le général Bertrand, envoyé par l'Empereur, faisait mine de vouloir l'assiéger. Le

maréchal Lannes voyait lui-même le gouverneur, vieux soldat glacé par l'âge et terrifié par la rapidité des succès de l'armée française; il le menaçait lui et sa garnison des traitements les plus sévères; la garnison, profondément démoralisée, demandait à capituler. L'adresse et l'aplomb de Lannes avaient promptement raison des derniers scrupules du gouverneur; Spandau fut occupé par le général Victor, le jour même où l'Empereur faisait son entrée dans Berlin. Napoléon en fit le grand dépôt de l'armée. Pendant ce temps, Davout, Augereau et la garde avaient traversé Berlin; Soult et Ney bloquaient la grande place de Magdebourg, et Murat, avec sa cavalerie légère, les dragons et les cuirassiers de d'Hautpoul, ayant enfin trouvé les traces des débris de l'armée prussienne réunis sous les ordres du prince de Hohenlohe et de Blücher, les poursuivait vivement. Lannes reçut l'ordre d'appuyer Murat en marchant le plus vite qu'il pourrait.

Alors commença pour lui et pour son infanterie un rôle des plus ingrats. La cavalerie légère, cherchant à barrer aux Prussiens la retraite sur l'Oder, forçait son allure. Lannes, pressé par Napoléon, appelé par Murat, suivait celui-ci de près, arrivait généralement sur le terrain pour décider la retraite ou la capitulation des colonnes ennemies, et tout l'honneur en revenait à la cavalerie de Murat. Pour marcher plus vite, le maréchal avait formé une colonne légère de deux mille et quelques cents hommes, composée

du 17e léger, des compagnies de voltigeurs et de six pièces de canon. La division Suchet venait en second échelon, puis la division Gazan. La difficulté des subsistances commandait cette marche par échelons. « Nous sommes dans un pays bien misérable, écrivait Lannes à l'Empereur, et nous marchons après six ou sept mille hommes de cavalerie. » Murat, de son côté, se plaignait des prétendues lenteurs du 5e corps. Après les combats de Zehdenick et de Boïtzembourg, dans lesquels les hussards de Lasalle, les dragons de Grouchy et les chasseurs de Milhaud avaient rencontré et pris plusieurs régiments de cavalerie prussienne, mais où le gros de la colonne ennemie s'était échappée, Murat écrivait à l'Empereur, le 27 octobre à onze heures du soir : « Si l'infanterie eût pu arriver, l'ennemi n'aurait pas forcé le passage, et le prince de Hohenlohe aurait peut-être été forcé de capituler. J'attends l'infanterie, et, si elle arrive avant minuit, j'espère reprendre le village de Boïtzembourg. Je vais de nouveau demander à M. le maréchal Lannes d'être rendu demain de très bonne heure auprès de moi, et nous attaquerons l'ennemi s'il n'a pas effectué sa retraite, ou je marcherai vigoureusement sur ses derrières. » Puis Murat ajoutait, en *post-scriptum* : « M. le maréchal Lannes n'a que trois mille hommes d'infanterie à Templin; le reste de son corps d'armée se trouve à Zehdenick; il m'annonce qu'il se met en marche à minuit; je crains bien que ce ne soit trop tard et que le prince de Hohenlohe ne

gagne de vitesse. » De son côté Lannes écrivait, de Zehdenick. « Nous voilà sur notre cavalerie, j'espère qu'il n'échappera pas grand monde de la colonne du prince de Hohenlohe ; nous sommes un peu fatigués, nous avons marché toute la nuit, mais je sais qu'il faut cela pour couper les colonnes ennemies et mettre notre cavalerie à même de les poursuivre avec sécurité [1]. »

L'empereur répondait : « J'ai reçu votre lettre, je vois avec plaisir l'activité que vous mettez dans vos mouvements. Poussez le prince de Hohenlohe. » L'incomparable activité de Murat et de Lannes était bientôt couronnée du plus brillant succès. Atteint à Prenzlow le 28 octobre et coupé de sa ligne de retraite, le prince de Hohenlohe capitulait avec seize mille hommes d'infanterie, quarante-cinq drapeaux et soixante-quatre pièces d'artillerie attelées ; six régiments de cavalerie, qui s'étaient échappés, étaient

1. L'avant-garde du 5e corps, partie de Spandau le 26 octobre était arrivée à Oranienburg (25 kilomètres) vers trois heures de l'après-midi, en était repartie à dix heures du soir, était arrivée le 27 au matin à Zehdenick (28 kilomètres) : après un repos de quatre heures elle s'était mise en route pour Templin (18 kilomètres) où elle était arrivée vers sept heures du soir et qu'elle avait quitté à dix heures pour être à Boïtzembourg (18 kilomètres) à quatre heures du matin et, repartie immédiatement, arrivait à Prenzlow (18 kilomètres) à neuf heures du matin. Ainsi, cette avant-garde avait fait 105 kilomètres en quarante-huit heures, dont deux marches de nuit, favorisées il est vrai par le clair de lune. Les divisions Suchet et Gazan avaient fait 102 kilomètres en cinquante-trois heures, dont 78 kilomètres en trente-trois heures. Il faut noter que ces troupes, venant après six à sept mille hommes de cavalerie, trouvaient à peine de quoi vivre (Capitaine Foucart, *la Cavalerie dans la campagne de Prusse*).

cernés à Passewalk par le général Milhaud et forcés à leur tour de mettre bas les armes.

Pour bien comprendre les sentiments qui animèrent le maréchal Lannes dans cette circonstance, il convient de lire toute sa correspondance avec l'Empereur et avec Murat.

Le 29 octobre, lendemain du combat de Prenzlow, Lannes écrivait à l'Empereur :

« Le prince de Hohenlohe vient de mettre bas les armes avec tout son corps d'armée. Le grand-duc de Berg a fait faire les plus belles charges qu'on ait jamais vues. Il vous dira que mon corps d'armée a toujours été avec sa cavalerie, et qu'il l'a mis à même de se jeter sans ménagement sur l'ennemi. Il y a trois jours et trois nuits que le soldat marche : aussi est-il sur les dents.

» Votre Majesté m'a fait faire des reproches sur ce que je ne marchais pas assez vite. Le grand-duc de Berg peut vous dire que j'ai toujours été en vue de sa cavalerie : aussi je ne méritais pas ces reproches. Je sentais vivement l'importance de prendre le corps d'armée du prince de Hohenlohe, et assurément j'eusse été désespéré moi-même s'il nous eût échappé. »

Après cette lettre, il en écrivait immédiatement à l'Empereur une autre, qui était ainsi conçue :

« J'ai eu l'honneur d'écrire hier à Votre Majesté que la colonne du prince de Hohenlohe s'était rendue ; elle

est forte d'environ vingt mille hommes. On a trouvé trente-trois pièces de canon avec leurs caissons. J'ose dire que la prise de cette colonne est due en grande partie aux marches forcées de l'infanterie du 5e corps. »

A cette même date du 29 octobre paraît l'ordre du jour dans lequel il est rendu compte de l'affaire de Prenzlow. Le nom de Lannes n'y figure même pas, et il n'y est fait aucune indication de son infanterie. Tout est pour le prince Murat et la réserve de cavalerie.

Lannes, surpris et indigné lorsqu'il reçut ce bulletin le 31 octobre, écrit au grand-duc de Berg :

« Monseigneur, je reçois l'ordre du jour concernant la prise du corps du prince de Hohenlohe ; le 5e corps verra avec la plus vive peine qu'il n'est pas fait mention de lui dans cet ordre du jour... J'avais seulement fait part de la prise de cette colonne à Sa Majesté, et je ne lui avais pas parlé de mon corps d'armée, croyant que Votre Altesse lui rendrait justice dans son rapport. J'avais seulement dit à Sa Majesté que Votre Altesse avait fait les plus belles charges qu'on eût jamais vues... Sans doute que les grandes occupations de Votre Altesse lui ont fait oublier que j'étais à ses côtés ; que j'avais mon avant-garde avec moi et que je lui avais moi-même amené le chef d'état-major du prince de Hohenlohe, qui m'avait demandé à se rendre. Que Votre Altesse me permette

encore de lui dire ce que j'ai fait pour la mettre à même de poursuivre l'ennemi... »

Ici vient un exposé détaillé des faits dont je me borne à extraire ce passage important :

« Votre Altesse Impériale se rappellera aussi que je lui dis de ne pas croire que l'ennemi tînt à Boïtzembourg. Votre Altesse me répondit qu'elle pensait, d'après ce qu'elle avait vu la veille, que l'ennemi voudrait se battre là. J'eus l'honneur de lui faire observer que je ne le croyais pas et que j'étais sûr qu'il n'y aurait pas un seul homme au point du jour ; *que nous n'avions pas un seul instant à perdre pour nous porter sur Prenzlow*, et j'en sentais tellement la nécessité que j'ordonnai aux divisions Suchet et Gazan de presser la marche et de se rendre sur ce point par le chemin le plus court. Votre Altesse me répondit *qu'elle croyait prudent d'attendre le jour pour opérer ce mouvement*. Elle envoya son chef d'état-major pour sommer l'ennemi, mais il ne trouva personne, tous ayant filé pendant la nuit sur Prenzlow.... »

Et Lannes terminait ainsi sa lettre :

« Que Votre Altesse ne pense pas qu'en mon particulier je sois fâché de ce qu'on n'ait rien dit du 5e corps si je n'eusse reçu l'ordre du jour qui fait mention de

toutes les troupes sans parler des miennes. Je ne puis bonnement communiquer cet ordre au 5e corps d'armée : les généraux et les régiments qui le composent en ressentiraient trop de chagrin.

» Mais je veux cependant que Sa Majesté Impériale connaisse la conduite de mes troupes dans cette circonstance et sache que je me trouverai heureux quand elle sera convaincue que je ne me bats que pour sa gloire et qu'il n'y a pas de sacrifice que je ne fasse pour la vôtre. »

En adressant à l'Empereur la copie de cette lettre Lannes, dit M. Thiers, lui écrivait le même jour :

« Mon dévouement à votre personne me mettra toujours au-dessus de toutes les injustices, mais ces braves soldats que j'ai fait marcher jour et nuit, sans repos, sans nourriture, que leur dirai-je? Quelle récompense peuvent-ils espérer, sinon de voir leur nom publié par les cent voix de la Renommée dont seul vous disposez? »

C'est là une lettre arrangée pour les effets de style ; Lannes écrivit en réalité à l'Empereur :

« J'ai reçu l'ordre du jour concernant la prise du corps du prince Hohenlohe. Votre Majesté doit sentir tout mon étonnement de ne pas y voir figurer mon corps d'armée. Je n'ai pu, Sire, communiquer cet ordre aux soldats que je commande ; ils en eussent été trop affectés et cela n'aurait produit qu'un très

mauvais effet. Quant à moi, Sire, mon amour pour votre personne me mettra toujours au-dessus de toutes les injustices. »

Cette lettre se croisa avec un billet du major-général Berthier, qui félicitait le maréchal Lannes d'avoir déterminé par les mouvements de son corps d'armée la capitulation du prince de Hohenlohe. « L'Empereur vous rend justice, ajoutait-il ; ce qu'il ne dit pas il le pense, et il le dira dans un autre moment. Nous sommes de vieux vétérans de la gloire : il va sans dire que nous méritons les éloges. »

Napoléon répara d'ailleurs par les paroles les plus gracieuses l'injuste oubli dont le 5e corps avait été victime. Il écrivait le 1er novembre au maréchal Lannes :

« Croyez-vous, que je ne vois pas que votre corps d'armée a fait des marches forcées et que vous l'avez dirigé avec toute l'intelligence possible? Vous êtes de grands enfants! En temps et lieu je donnerai des preuves, à vous et à votre corps d'armée, de toute la satisfaction que j'ai de votre conduite. J'attends avec impatience que vous preniez le duc de Weimar. Le grand-duc de Berg m'a sans doute envoyé beaucoup de renseignements, mais je n'ai reçu qu'une page de sa lettre ; l'autre page est restée sur son bureau. »

Lorsque le maréchal reçut cette lettre, son avant-garde occupait la place de Stettin, qui s'était si mira-

culeusement rendue au général Lasalle et à sa brigarde de hussards, mais qui leur aurait échappé cependant si l'infanterie du 5e corps n'était arrivée à temps pour en prendre possession. Lannes lui-même venait d'y installer son quartier général. Il répondit à Napoléon :

« Sire j'ai reçu la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire : il m'est impossible de lui rendre le plaisir qu'Elle m'a fait éprouver. Je ne désire rien tant au monde que d'être sûr que Votre Majesté sache que je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour sa gloire. J'ai fait part à mon corps d'armée de ce que Votre Majesté a bien voulu me dire pour lui. Il serait impossible de peindre à Votre Majesté le contentement qu'il a ressenti ; une seule parole d'Elle suffit pour rendre les soldats heureux. »

L'indépendance que Lannes conservait dans ses relations avec l'Empereur, n'excluait pas la flatterie pour sa personne et pour sa puissance, comme le prouve cette lettre du 2 novembre :

« J'ai fait lire hier la proclamation de Votre Majesté à la tête des troupes (il s'agit ici de la proclamation du 26 octobre 1806, qui se termine ainsi : « Sol-
» dats, je ne puis mieux vous exprimer les senti-
» ments que j'ai pour vous qu'en vous disant que je
» vous porte dans mon cœur l'amour que vous me
» montrez tous les jours »). Les derniers mots qu'elle

contient ont vivement touché le cœur des soldats. Ils se sont tous mis à crier « Vive l'empereur d'Occident! » Il m'est impossible de dire à Votre Majesté combien ces braves gens l'aiment, et vraiment on n'a jamais été aussi amoureux de sa maîtresse qu'ils le sont de votre personne. Je prie Votre Majesté de me faire savoir si Elle veut qu'à l'avenir, j'adresse mes dépêches à l'empereur d'Occident, et je le demande au nom de mon corps d'armée. »

La réponse de Napoléon, en supposant qu'il ait répondu à cette insinuation, est restée un secret...

L'infanterie du 5e corps était épuisée de fatigue : Lannes reçut l'ordre de s'arrêter à Stettin. Tandis que Bernadotte et Soult accompagnaient Murat dans la poursuite de Blücher, le maréchal Davout, parti de Berlin, s'était emparé, le 28 octobre, de Francfort-sur-l'Oder et de Custrin le 1er novembre : l'armée française occupait toute la ligne de l'Oder, en deçà de laquelle il ne restait plus à prendre que la garnison de Magdebourg, bloquée par le maréchal Ney et l'ancien corps du duc de Weimar commandé par Blücher, en retraite sur Lübeck. Le 7 novembre au matin, Murat, parvenu sur la frontière danoise, annonçait en ces termes à l'Empereur la capitulation du corps de Blücher : « Sire, le combat finit faute de combattants. » Le même jour Magdebourg se rendait au maréchal Ney. C'était d'une part vingt mille hommes, d'autre part vingt-deux mille, qui venaient augmenter

le nombre des prisonniers. L'armée prussienne, qui comptait cent quarante-cinq mille hommes au début de la guerre, était complètement détruite ; il ne restait plus au roi que dix-huit mille hommes environ. Mais les Russes arrivaient sur la Vistule. Pour marcher à la rencontre de ces nouveaux adversaires, Napoléon fit un instant deux parts de son armée. Laissant se réunir sur la rive gauche de l'Oder les corps de Bernadotte, de Soult et de Ney ainsi que les divisions de dragons Grouchy et Sahuc, les cuirassiers d'Hautpoul et la cavalerie légère de Lasalle, il porta sur la Vistule les corps de Davout, de Lannes et d'Augereau avec les cuirassiers de Nansouty, les dragons de Klein, de Beaumont et de Becker, tandis que le prince Jérôme, avec le 9e corps d'armée, composé de Bavarois et de Wurtembergeois, assiégeait les places de la Silésie et que le maréchal Mortier, avec le 8e corps récemment formé, gardait à Hambourg le bas Elbe. L'Empereur restait d'ailleurs de sa personne à Berlin, se réservant d'envoyer Murat, à peine revenu de sa pointe sur Lübeck, prendre le commandement des corps dirigés sur la Vistule.

Les premières instructions adressées au maréchal Lannes pour cette nouvelle phase de la campagne dataient du 3 novembre. Napoléon lui manifestait l'intention de laisser reposer son corps d'armée pendant cinq ou six jours à Stettin, et comme avec ce grand homme de guerre il n'y avait jamais de temps perdu, ces cinq ou six jours devaient être em-

ployés à réorganiser le 5e corps, à augmenter son artillerie, à faire fabriquer cent cinquante mille rations de pain biscuité, à visiter l'habillement et la chaussure. Les magasins de la place de Stettin renfermaient de quoi faire trois ou quatre millions de rations de pain et des fours suffisant pour la confection journalière de cinquante mille rations; il s'y trouvait en outre environ deux millions de rations d'eau-de-vie et de rhum. L'effectif du 5e corps était de quatorze mille six cent quarante-quatre hommes présents. En y ajoutant le 21e léger, détaché pour l'escorte des prisonniers, et le 28e léger, destiné à renforcer la division Gazan, le maréchal Lannes devait disposer, une fois toutes ses troupes réunies, d'environ dix-huit mille hommes, dont mille de cavalerie légère. Mais le 21e et le 28e légers étaient en fort mauvais état et manquaient à peu près de tout. Lannes fut obligé de les laisser en arrière, lorsqu'il commença son mouvement. La cavalerie légère fut jetée sur la rive droite de l'Oder, et le corps d'armée dut la suivre de manière à être rendu le 8 ou le 10 novembre à Schneidemühl. Déjà, l'avant-garde du maréchal Davout était entrée à Posen le 4 novembre, au milieu d'un enthousiame difficile à peindre. Augereau devait, avec son corps d'armée, occuper une position intermédiaire en marchant par Custrin et Driesen.

Les avant-gardes du 3e corps d'armée, qui suivaient la route principale et traversaient les grandes villes, trouvaient des vivres et de l'enthousiasme, leurs rap-

ports faisaient entrevoir le soulèvement des Polonais et la restauration d'une Pologne indépendante, hostile à la Russie. Lannes était loin de partager ce rêve. Le 7 novembre, il écrivait de Stettin à l'Empereur :

« J'ai fait questionner plusieurs personnes amies de la France sur l'état de la Pologne; toutes s'accordent à dire qu'il sera impossible de rétablir cette nation, qui est dans une anarchie révoltante, et que si on arme les Polonais, il n'y aura pas de province qui ne se batte contre l'autre. »

Obligé, comme nous venons de le voir, de laisser deux régiments en arrière, Lannes n'avait sous la main que onze mille trois cents baïonnettes au lieu de dix-sept mille que lui en attribuait l'Empereur, tandis qu'il lui en aurait fallu vingt mille. Aussi était-il loin de voir les choses en beau, ainsi que le constate une lettre datée de Schneidemühl, le 11 novembre, et adressée à l'Empereur :

« Le pays de Stettin ici ressemble absolument à celui que nous avons traversé pour aller d'Égypte en Syrie, excepté que les routes sont plus difficiles à cause des sables. Il est impossible de trouver du pain pour un jour, pour mon corps d'armée, même en le prenant dans un rayon de dix lieues... J'ai laissé à Stettin, le 28e d'infanterie légère; je n'ai jamais vu un régiment plus mal équipé que celui-là. Beaucoup de soldats sont chaussés avec des souliers de femme,

et, les carabiniers exceptés, pas un de ces hommes n'a de capote. »

L'Empereur attendait toujours le soulèvement général de la Pologne ; il prescrivait au maréchal Davout de faire savoir aux habitants que, s'ils voulaient s'insurger contre les Prussiens, il les soutiendrait avec sa cavalerie; il prévoyait même le cas où l'on aurait à organiser à Varsovie les gardes nationales et des bataillons de jeunes gens en armes, mais il recommandait en même temps à Davout de ne prendre part à l'insurrection administrative et militaire que par ses conseils et ses encouragements verbaux. « Je ne veux me déclarer, disait-il, que lorsque je verrai les Polonais organisés et armés. Je désire beaucoup savoir positivement sur quoi l'on peut compter et si, dans ce pays, on est assez décidé pour que les hommes armés vous soient d'une assistance réelle. »

En même temps l'Empereur consultait le maréchal Lannes, dans le jugement duquel il avait la plus grande confiance : « Vous ne parlez point dans vos lettres, lui écrivait-il le 14 novembre, de l'espoir qui anime les habitants du pays où vous êtes ; tâchez de m'en dire un mot par le premier officier que vous m'expédierez. Toutes les nouvelles sont que les Russes sont loin et peu nombreux ; cependant j'aurais plus de confiance dans les renseignements que vous me donneriez. » Et comme si en ce moment où il faisait appel au dévouement de Lannes, Napoléon eût

senti le besoin de l'encourager par ses témoignages de satisfaction, il revenait sur l'affaire de Prenzlow : « Il est possible, écrivait-il, que vos soldats aient trouvé qu'on n'ait pas parlé aussi dignement d'eux qu'ils l'auraient mérité ; ils ont raison d'être exigeants, car ils sont aussi braves que bons. A la première bataille ils se comporteront comme à Austerlitz et à Iéna et on aura soin de mettre quelques mots de plus. » Lannes lui répondit le 18, du bivouac devant Thorn. Il avait marché sur cette ville par Bromberg en repoussant la cavalerie prussienne du général Lestocq, que sa cavalerie légère avait forcé à passer sur la rive droite de la Vistule à la suite d'un brillant engagement. Les avant-postes du 5e corps occupaient une île au milieu de la rivière, en face de la ville. Le général Lestocq, sur l'invitation du maréchal Lannes, vint y causer avec lui pendant une heure. Aussi disait-il en faisant part à l'Empereur de cet entretien qui nous semblerait aujourd'hui assez extraordinaire :

« C'est un brave homme et qui a beaucoup de bon sens. Il m'a dit en dernière analyse qu'il n'avait d'autre espoir pour faire la paix que la Vistule ; que si nous la forcions, il ne leur resterait plus rien. Nous sommes ici horriblement mal pour les subsistances. Les bords de la Vistule, qu'on avait dit si beaux ne sont autre chose que des sables, et il faut faire au moins quatre lieues aux environs avant de

trouver un pouce de terrain cultivé ; il est impossible de penser à passer la Vistule sans moyens. Je n'ai même pas pu me procurer une seule barque pour parlementer. Aussi je ne puis faire autre chose qu'attendre les ordres de Votre Majesté, et comme il faut beaucoup de temps pour avoir une réponse, je prévois que nous souffrirons beaucoup pour les subsistances. La route de Bromberg ici est presque impraticable, on marche dans des terrains où il y a de la boue jusqu'au ventre des chevaux....

» D'après tout ce que je vois et les renseignements qui me sont parvenus, la Pologne est composée de deux classes d'habitants : la première est très riche et par intérêt ne peut se séparer du roi de Prusse ; la seconde, et c'est la plus nombreuse, tient le milieu entre l'homme et la brute ; ce sont des êtres sans aucune espèce d'énergie. Je prie Votre Majesté de croire avec confiance aux renseignements que je lui donne sur cette nation. Je suis bien convaincu que si on veut chercher à la soulever, au bout de quinze jours elle sera plutôt contre nous que pour nous. Je suis fâché, Sire, qu'on juge l'esprit polonais dans les grandes villes ; il faut considérer plutôt la misère et l'avilissement des campagnes. »

Ces sentiments de Lannes étaient partagés par Augereau qui comme lui, traversait un pays désolé. Marbot, alors aide de camp d'Augereau, résume ainsi, dans ses *Mémoires*, ses impressions pendant la marche

sur la Vistule : « Temps affreux, vivres rares, plus de vin, bière détestable et eau bourbeuse, pas de pain, logements partagés avec les vaches et les cochons. « Et ils appellent cela une patrie ! » disaient, en parlant des habitants du pays, les soldats du 7e corps [1]. »

A ce moment Napoléon était encore à Berlin, et Murat venait prendre le commandement des troupes de première ligne. Le corps de Davout se concentrait sur Varsovie, Lannes commençait le 23 son mouvement pour appuyer le 3e corps, et Augereau venait le remplacer en face de Thorn. Le 28 novembre Murat entrait dans Varsovie à la tête du 13e chasseurs et du 8e dragons : « C'est le seul pays, disait le général Belliard dans son rapport à Berthier, où nous ayons trouvé de l'enthousiasme. Ce soir la ville a été illu-

1. Ces impressions, causées par le passage à travers les campagnes de la Pologne, étaient partagées par presque tous les officiers de l'armée. J'ai sous les yeux la correspondance d'un officier supérieur de la cavalerie de la garde impériale, qui devait cependant être mieux traitée que le gros de l'armée. Il ne tarit pas en exclamations sur la misère et la saleté du pays. « Les cases des paysans polonais, dit-il, ressemblent à celles des nègres ou pour dire plus vrai à des étables à cochons, je n'ai jamais vu pays si mauvais ni habitants si dégoûtants. Ils vivent pêle-mêle avec leurs vaches, leurs poules et leurs cochons. Ce sont des animaux différents, vivant ensemble et mangeant pour ainsi dire à la même table. » (Lettre du général Chamorin, alors chef d'escadron aux grenadiers à cheval de la garde.) « La Pologne, écrivait le 4 janvier un officier du 10e dragons, est bien le plus indigne pays que j'aie jamais vu : la pauvreté, la malpropreté, l'ignorance, tout y est au suprême degré. Ces animaux de Polonais n'ont rien à vous mettre sous la dent et ne savent que tomber à vos pieds en vous traitant de « mon illustre seigneur, » gros comme le bras, toutes les fois qu'il leur arrive de lâcher quelques paroles. »

minée. » Le lendemain Davout, avec le 3e corps d'armée, entrait à son tour dans l'ancienne capitale de la Pologne. Lannes s'apprêtait à le suivre. Les Russes occupaient sur la rive droite de la Vistule, le faubourg de Praga. Les corps de l'armée française restés en arrière commençaient à rejoindre, et le maréchal Ney venait à son tour remplacer, devant Thorn, Augereau, qui appuyait à droite sur le maréchal Lannes.

Bernadotte arrivait pour former l'extrême gauche de la ligne. Soult s'intercalait entre Augereau et Ney. La réserve de cavalerie était partagée en deux masses, dont l'une sous les ordres de Bessières formait avec Bernadotte et Ney la gauche de l'armée, tandis que l'autre, toujours commandée par Murat, appuyait la droite composée des corps de Davout, de Lannes et d'Augereau. Les Russes avaient évacué Praga, mais le pont était à moitié détruit, la Vistule charriait et il était très difficile de la faire traverser par les troupes. Peu à peu, cependant, l'infanterie de Davout passait sur la rive droite, et Lannes venait le remplacer en ville, où les ressources n'étaient pas beaucoup plus abondantes que dans les campagnes, comme le prouve cette lettre de Murat à l'Empereur :

« Sire, les généraux sont très mal : les vivres sont fort chers, et la plupart des hôtels refusent de fournir leur table. Tout le monde est extrêmement gêné, et cependant personne ne se plaint, tant on vous aime... Je ne saurais trop le répéter à Votre Majesté;

il faut des moyens extraordinaires pour assurer les subsistances de l'armée. »

Cependant Ney avait franchi la Vistule à Thorn et lancé ses avant-postes sur la route de Kœnigsberg. Davout avait poussé ses avant-gardes sur la rive droite du fleuve jusqu'au confluent de la Narew et de l'Ukra. Augereau s'établissait à Modlin, au confluent de la Narew et de la Vistule. Soult s'installait de même à Plock. Tous les rapports s'accordaient à représenter les Russes comme solidement établis dans l'angle formé par la Narew et l'Ukra, dans un pays coupé de bois. Napoléon quitta enfin le 15 décembre Posen, où il était installé depuis le 26 novembre et arriva à Varsovie dans la nuit du 18 au 19. Résolu à battre les Russes dans le coupe-gorge où ils s'étaient concentrés, il fit franchir l'Ukra par le corps de Davout dans le brillant combat de nuit de Czarnowo, livré en sa présence le 23 décembre, en même temps qu'Augereau et Soult la passaient plus haut à Kolozomb, et il dirigeait Davout droit devant lui sur Nazielsk. Lannes reçut l'ordre de suivre d'abord le corps de Davout et après avoir, derrière ce corps, passé l'Ukra à Czarnowo, de prendre la droite pour marcher sur Pultusk. La division Gudin, du corps de Davout, devait se tenir à sa portée pour le soutenir au besoin.

Le temps était épouvantable, le dégel, la pluie, la neige fondue avaient détrempé les terres au point que

les roues des voitures s'enfonçaient dans la boue jusqu'au moyeu, les hommes jusqu'aux genoux et les chevaux jusqu'au poitrail. Une voiture qui portait M. de Talleyrand resta embourbée pendant toute une nuit sans pouvoir démarrer, bien qu'elle fût attelée de dix chevaux.

Dans de pareilles conditions, l'artillerie restait forcément en arrière; celle du 5e corps fit à grand'peine trois lieues dans les deux journées des 24 et 25, et la cavalerie se trouvait dans l'impossibilité d'éclairer les mouvements de l'armée. Il en résulta pour le maréchal Lannes une des situations les plus critiques qu'il ait eues à affronter pendant sa brillante carrière. L'armée française se portait en avant sur toute la ligne; la journée du 26 décembre fut marquée par plusieurs combats indépendants les uns des autres et livrés sur un front de plus de vingt-cinq lieues. Tandis qu'à l'extrême gauche, Bernadotte marchant sur Biezun ne rencontrait personne devant lui et que tout se bornait là à un engagement de cavalerie soutenu par le maréchal Bessières à Biezun même, le maréchal Ney chassait de Soldau après une lutte acharnée le corps prussien de Lestocq, Soult trouvait la route de Ciechanow entièrement libre, Murat, Davout et Augereau, opérant chacun pour son compte, avaient affaire autour de Golymin à des forces inférieures aux leurs, et Lannes se heurtait en avant de Pultusk à la portion la plus considérable de l'armée russe. Près de quatre divisions présentant ensemble environ

quarante-cinq mille hommes d'infanterie, cinq mille cavaliers réguliers et plusieurs milliers de cosaques étaient rangés dans la plaine, le dos tourné à la ville, l'aile gauche s'appuyant à la Narew, l'aile droite sur les hauteurs boisées, se repliant en équerre, prolongée dans la direction générale du front par une ligne de cosaques. Lannes, avec les divisions Suchet et Gazan, la brigade de cavalerie légère de Treilhard et les dragons de Becker (13e, 22e, 15e et 25e régiments) comptait à peine dix-huit mille hommes. La division Gudin, qui le suivait de près, lui amenait à son insu un renfort de cinq à six mille hommes. Une forte artillerie, comprenant cinquante pièces de gros calibre, garnissait le front de l'armée russe, tandis que le corps d'armée français amenait avec les plus grandes difficultés quelques canons de bataillon.

Lannes n'hésita pas cependant à attaquer les Russes avec la division Suchet, laissant la division Gazan en réserve sur la lisière de la forêt. L'avant-garde ennemie, promptement refoulée par le 17e léger et le 88e, se replia sur le corps de bataille. Lannes forma ensuite ses troupes sur trois colonnes. A gauche les généraux Victor et Reille marchèrent contre les hauteurs avec le 34e et un bataillon du 88e, soutenus par la 1re brigade de dragons (13e et 22e), commandée par le général Boussart. Placés sur un terrain marécageux, où les chevaux entraient dans la boue jusqu'au ventre, ces dragons intimidèrent l'ennemi au point qu'il n'osa rien entreprendre contre eux.

Pendant que la lutte s'engageait avec violence de ce côté, Lannes dirigeait la colonne du centre, commandée par le général Védel et composée du 64e avec l'autre bataillon du 88e, sur le pont de la Narew, pour couper la retraite à l'aile gauche des Russes, qu'il fit attaquer en même temps de front par le général Claparède avec le 17e léger et la cavalerie légère de Treilhard. Cette manœuvre fut couronnée de succès : l'aile gauche des Russes, vivement abordée, s'enfuit en désordre ; elle allait être prisonnière lorsqu'elle fut sauvée par un accident survenu au bataillon du 88e. Aveuglé par une tourmente de neige, ce bataillon n'aperçut pas la cavalerie russe prête à fondre sur lui. Surpris par la charge avant d'avoir pu former le carré. il fut rompu et renversé. Il put toutefois reprendre ses rangs et faire payer cher aux cavaliers russes son échec momentané. Au centre, la brigade Vialanes (15e et 25e dragons) manœuvrait sous le canon de l'ennemi, s'opposant à toute tentative de sa part. Les choses n'allaient pas aussi bien à l'aile gauche, où se trouvait une masse de quinze mille Russes, appuyés par la plus grande partie de l'artillerie. Les généraux Victor et Reille soutenaient énergiquement un combat inégal. Le 34e opposait aux charges de la cavalerie ennemie une constance inébranlable. Lannes, aussi prudent à l'occasion qu'il était généralement impétueux, ne voulait pas engager la division Gazan, sa dernière ressource ; il se contentait de la tenir à la lisière des bois sous un feu violent d'artillerie pour faire

échec à la division Tolstoï, repliée en équerre à la droite des Russes et empêcher cette division d'envelopper les troupes de Reille. En effet, la division Tolstoï, tenue en respect, ne faisait aucun mouvement, non pas seulement par crainte de voir la division Gazan se porter en avant, mais parce qu'elle apercevait toutes prêtes à entrer en ligne les colonnes de la division Gudin, cachée par les bois à la vue du maréchal Lannes et de ses troupes.

Il était déjà tard lorsque la division Gudin, conduite ce jour-là par le général d'Aultanne, chef d'état-major du 3e corps d'armée, apparut sur le champ de bataille. Sans s'arrêter à prendre les ordres du maréchal Lannes, le général d'Aultanne l'envoya prévenir de son arrivée et du mouvement qu'il allait exécuter, puis, par une conversion à gauche et un déploiement, il aborda le saillant de l'aile droite des Russes avec sa division formée en échelons de deux bataillons à cinquante pas de distance. L'effet produit par cette manœuvre opérée avec vigueur fut tout d'abord irrésistible, mais la nuit tombait; une affreuse bourrasque de pluie et de neige fondue vint augmenter encore l'obscurité, et les Russes, qui recevaient cette neige à dos, en profitèrent pour se jeter dans l'intervalle qui séparait le 5e corps de la division Gudin. Il y eut un moment d'échauffourée, et le 34e, fatigué d'une lutte aussi longue, recula en désordre, mais le 85e, qui formait l'extrême droite de la division Gudin, déployant l'héroïque fermeté dont il

avait déjà fait preuve à la bataille d'Auerstaedt en défendant le village d'Hassenhausen, tint bon contre toutes les attaques. La gauche du 5e corps reprit son assiette, et la lutte continua jusqu'à huit heures du soir. Lannes, sûr de disposer désormais de la division Gudin, se préparait à renouveler ses attaques le lendemain matin; les Russes, en profitant de la nuit pour se retirer, le frustrèrent du triomphe sur lequel il était en droit de compter, et il entra dans Pultusk sans coup férir.

La victoire restait incontestablement au maréchal Lannes, puisque les Russes battaient en retraite après avoir perdu trois mille hommes tués ou blessés, deux mille prisonniers et presque toute leur artillerie. La perte des Français ne dépassait pas quinze cents hommes tués ou blessés. Le maréchal Lannes et le général Suchet avaient eu chacun un aide de camp tué; les généraux Védel, Claparède, Treilhard, le colonel Barthélemy du 15e dragons, étaient blessés. Le maréchal Lannes lui-même avait été légèrement touché par une balle. « Quoique malade depuis huit jours, dit le Xe bulletin de la Grande Armée, il avait voulu suivre son corps d'armée. » C'est bien certainement à cet état de maladie du maréchal qu'il faut attribuer la rédaction incomplète du rapport sur la bataille de Pultusk, établi en dehors de lui-même, car lui qui s'était plaint si amèrement de Murat, après l'affaire de Prenzlow, pour n'avoir pas fait mention dans son rapport à l'Empereur, de l'appui prêté

à la réserve de cavalerie par l'infanterie du 5e corps, il se montrait bien plus injuste encore envers le général d'Aultanne et la division Gudin, en passant complètement sous silence l'initiative intelligente de ce général et l'intervention décisive de cette division qui avait subi des pertes considérables. Le rapport du 5e corps ne mentionnait même pas la présence de la division Gudin. Cette fois du moins l'Empereur fut informé de la vérité par le maréchal Davout et le rapport très net du général d'Aultanne : le bulletin fit ressortir en particulier la belle conduite du 85e de ligne.

Le mauvais temps, la nature du pays, le déplorable état des chemins avaient, dans cette circonstance, paralysé les mouvements de Napoléon et neutralisé l'élan de ses troupes. Il écrivait le 29 décembre au général Clarke, gouverneur de Berlin :

« Nous avons, en quatre jours de temps, battu l'armée russe, poursuivie jusqu'à Ostrolenka, obligée d'abandonner son artillerie et ses bagages, mais les horribles chemins et la mauvaise saison m'ont décidé à prendre nos quartiers d'hiver. Je dois désormais regarder la campagne comme finie. Nous avons pris à l'ennemi six mille prisonniers et quatre-vingt pièces de canon. Je l'ai surpris dans ses cantonnements sans qu'il lui ait été possible de se rallier. Sans les mauvais chemins, il n'aurait pas échappé un homme de ces deux armées. »

Le même jour Napoléon écrivait à Lannes :

Ciechanow, 29 décembre, une heure du matin.

« J'ai appris avec plaisir, par votre relation, la brillante conduite de votre corps d'armée, mais j'apprends avec peine que votre santé est toujours faible. Je vous sais gré de tout le courage que vous montrez, et je l'attribue à votre zèle pour mon service et à l'amitié que vous me portez. »

En effet Lannes, comme Murat retenu au lit à Varsovie, comme Augereau arrêté par des douleurs rhumatismales, pliait sous le poids des fatigues occasionnés par cette campagne exceptionnellement active et pénible, qui durait depuis près de trois mois.

Conformément aux ordres de l'Empereur l'armée prit ses quartiers d'hiver : le maréchal Lannes eut son quartier général à Varsovie, gardant cette ville par la division Suchet, et Sierock, au confluent du Bug et de la Narew par la division Gazan. Tant que les troupes restèrent immobiles, Lannes, quoique malade, garda nominalement son commandement. Le général Campana, qui remplaçait le général Gazan, également malade, lui écrivait le 13 janvier, de Sierock.

« Nous avons de malade un homme sur huit; mais ce sont des maladies légères, que guérissent le repos et une bonne nourriture. Vous savez où nous

en sommes là-dessus. Il est évident que nos soldats ont presque tous une mauvaise couleur, qu'ils sont maigres, surtout les plus anciens et les conscrits, et que quelqu'un qui les aurait vus en France et en Bavière, l'année passée ne les reconnaîtrait pas aujourd'hui. Quant à leur esprit, il est toujours excellent ; ils ne se plaignent que quand ils n'ont rien à manger. Ils sont mal logés : chaque maison en a de vingt à trente ; mais ils y sont habitués. »

Le moment approchait cependant où la maladie, qui chez les soldats ne résistait pas à quelques jours de repos et à une meilleure nourriture, allait pour quelque temps triompher de l'énergie de leur chef.

VI

FRIEDLAND, TILSITT, ERFURT

Offensive de l'armée russe. — Bataille d'Eylau. — Chagrin de Lannes. — Affaire des fonds de Stettin. — Vif mécontentement. — Création du corps de réserve. — Siège de Dantzig. — Combat du 15 mai 1807. — Batailles d'Heilsberg et de Friedland. — Importance du rôle de Lannes. — Nouvelle injustice du *Bulletin*. — Traité de Tilsitt. — Noblesse impériale. — Principauté de Sievers. — Lannes créé duc de Montebello. — Entrevue d'Erfurt. — Lannes et l'empereur de Russie Alexandre Ier. — Commencement de la guerre d'Espagne. — Répugnance de Lannes pour cette guerre. — Il est appelé à suivre l'Empereur.

Lannes ne jouit pas longtemps du repos que Napoléon avait réservé à son armée dans ses premiers quartiers d'hiver. Le général en chef russe Benningsen, profitant habilement de l'épais rideau de forêts qui dérobait ses mouvements à la cavalerie française, avait, par une grande marche de flanc, reporté vers le Nord la masse de ses troupes, et tandis que la division Essen restait comme une menace en face de Varsovie, les autres divisions tombaient à l'improviste sur la gauche de l'armée française, composée des corps de Bernadotte et de Ney. Le premier de ces

corps eut à soutenir, le 25 janvier, à Mohrüngen un combat dont il se tira à son honneur et se replia ensuite sur le maréchal Ney, qui s'était établi dans une forte position en avant d'Osterode. A la nouvelle de ces événements, Napoléon donna à son armée, pour point de ralliement, le bourg d'Allenstein, situé entre l'Alle et la Passarge, afin de couper la retraite aux Russes. Le 5e corps fut laissé en Pologne pour couvrir Varsovie, mais son vaillant chef était hors d'état de supporter les fatigues d'une nouvelle campagne d'hiver. Après avoir essayé, avec son énergie habituelle, de dompter le mal qui depuis un mois le tenait cloué sur son lit, il se voyait forcé, le 31 janvier, d'écrire à l'Empereur la lettre suivante :

« La fièvre m'a pris à Nieporoul avec des tranchées horribles, et je me suis traîné à Pultusk comme j'ai pu ; j'espérais que ce ne serait rien, mais il m'a été impossible aujourd'hui de sortir de mon lit. J'ai remis au général Suchet les instructions que j'avais reçues du major-général, en lui remettant le commandement du 5e corps d'armée. Votre Majesté doit sentir le chagrin que j'éprouve de ne pouvoir pas suivre mon corps d'armée. »

Le major-général répondit le même jour à cette lettre :

« L'Empereur veut absolument que vous vous occupiez de soigner votre santé. Sa Majesté a reconnu

elle-même l'impossibilité où vous étiez de vous livrer aux fatigues qu'exige la continuité de la campagne. En conséquence Elle vient de confier le commandement en chef du 5e corps au général Savary... »

Voilà donc le maréchal Lannes condamné à une longue immobilité ; il en fut consolé par la visite de la maréchale qui, sur la nouvelle qu'il était malade, s'était mise en route pour Berlin et vint jusqu'à Varsovie. Du commencement du mois de février au milieu du mois d'avril, Lannes resta à Varsovie pour se soigner. Pendant cette période de temps marquée par la bataille d'Eylau, et par l'établissement de l'armée dans ses quartiers d'hiver, la correspondance du maréchal avec l'Empereur et avec le major-général ne roule de sa part que sur les regrets qu'il éprouve d'être éloigné de l'armée et réduit à l'inaction ; de la part de Napoléon que sur la nécessité de soigner avant tout sa santé et de ne revenir que lorsqu'il sera bien guéri. L'Empereur n'aimait pas les gens malades. Après la bataille d'Eylau, où le corps d'Augereau avait été presque entièrement détruit, il écrivait le 12 février, au maréchal Lannes :

« Je reçois votre lettre du 10 février ; je conçois la peine que vous éprouvez, mais il faut surmonter toute l'inquiétude que vous pouvez avoir pour vous guérir promptement. Nous avons eu une affaire fort chaude. La canonnade a fait de part et d'autre un mal

épouvantable. Nous sommes restés douze heures nous mitraillant sans bouger de place. L'ennemi a laissé sur le champ de bataille quatre mille cadavres, et nous en avons laissé de douze à quinze cents. Il nous a laissé seize pièces de canon et quelques drapeaux. Il est actuellement réuni sur la Prégel. Augereau était malade à ne pouvoir monter à cheval. Il a voulu s'y trouver par zèle, mais, à la guerre, il faut rester debout une partie de la nuit pour pouvoir connaître ses affaires. Pensez à vous guérir, afin de pouvoir reprendre votre poste. »

Au milieu du mois de mars, la maréchale repart pour Paris, et Lannes lui écrit de Varsovie :

« J'ai envoyé mon aide de camp auprès de l'Empereur pour le prévenir que je comptais aller le joindre bientôt. Il m'a répondu une lettre très aimable. Je compte donc partir dans deux jours. Je suis sorti aujourd'hui pour la première fois; je me trouve bien faible. »

Cependant, deux jours après, Lannes est encore à Varsovie. Sa santé ne s'est pas remise ; il s'y trouve encore le 10 avril. Enfin, le 14 avril il est au quartier général impérial, mais bientôt les plaintes recommencent.

Je n'ai pas voulu interrompre le récit des événements de la campagne de 1806, pour parler d'une affaire qui pa-

raît avoir été singulièrement pénible pour le maréchal Lannes et dans laquelle il donna une nouvelle preuve de la susceptibilité de son caractère. Cette affaire est d'ailleurs assez obscure, et l'on n'en sait guère que ce qui résulte de la correspondance échangée entre le maréchal Lannes et le major-général Berthier. Des sommes assez considérables avaient été trouvées dans Stettin. Lannes avait disposé d'une partie de cette somme pour payer aux troupes l'arriéré de leur solde. Son chef d'état-major Victor lui proposa d'affecter le reste aux dépenses de l'état-major. Il s'y refusa, mais par suite d'un malentendu, l'Empereur crut que le maréchal avait disposé de la totalité des sommes trouvées à Stettin, et il lui fit exprimer son mécontentement d'une manière assez vive. Lannes écrivit au major-général, le 23 novembre 1806 :

« Je suis très fâché que Sa Majesté Impériale et Royale ait eu de l'inquiétude au sujet des sommes trouvées à Stettin. La connaissance qu'Elle doit avoir de mon caractère devrait la tranquilliser. Elle sait que je me suis toujours intéressé et que je m'intéresserai toujours vivement à son service et que mes sentiments pour Elle sont inaltérables. Je relis ces mots du premier ordre de Votre Altesse : « L'Em- » pereur désire qu'un mois de solde soit payé sur les » six cent mille francs trouvés à Stettin : si vous ne » l'avez déjà fait, il vous l'ordonne sur-le-champ. » J'avoue franchement à Votre Altesse que ces mots

ont révolté mon âme et qu'on n'eût pas dû les écrire même à un sous-lieutenant. J'envoie à Votre Altesse avec regret des pièces qui constatent l'emploi de ces sommes. Je n'eusse jamais dû entrer dans de pareils détails. C'était une affaire à démêler entre l'administrateur du 5e corps et l'intendant général de la grande armée. »

Berthier répond, le 25 novembre :

« Il me semble, mon cher maréchal, que la phrase qui paraît vous choquer est toute naturelle de la part de celui qui commande à celui qui obéit et que le mot « Sa Majesté ordonne » est depuis le connétable jusqu'au sous-lieutenant. »

Lannes répond dans une lettre du 29 novembre :

« Je ne me choque pas, de ce que Sa Majesté m'ordonne de me faire tuer, et je sais que je dois obéir plus encore par attachement que par devoir, mais je répéterai mille fois que cette phrase (*voir ci-dessus*) est une attaque à l'honneur, et j'espère que l'Empereur ne trouvera pas mauvais que je cherche à me disculper d'une chose qui révolte mon âme. J'étais loin de m'attendre à un pareil traitement. L'Empereur connaît ma délicatesse depuis longtemps, et c'est ce qui me tourmente encore davantage. Toute sorte de soupçons me portent à croire que tout ceci tient de la politique. »

Les choses s'arrangèrent cependant. La comptabilité des sommes trouvées à Stettin fut réglée par ordre de l'Empereur, et Berthier écrivit encore au maréchal Lannes :

« Je suis fâché que vous soyez affecté d'une chose qui n'a d'autre politique qu'un ordre de l'Empereur relatif à la comptabilité de l'armée. Vous connaissez au surplus son entier attachement dont il vous à donné tant de preuves. Quant à moi vous connaissez mon amitié. »

L'affaire de Stettin revint cependant sur l'eau lorsque Lannes rejoignit le quartier général au mois d'avril 1807, ou du moins l'accueil qu'il reçut de l'Empereur réveilla en lui le souvenir de cette affaire et parut le rendre profondément malheureux. Il écrivait le 18 avril à la maréchale :

« Je me porte assez bien, je crois t'avoir écrit pourquoi on dirait qu'on soit... (*mot illisible*) de se sacrifier pour des gens qui n'aiment personne. Je t'avoue qu'il faut bien du courage pour supporter tout le mal qu'on a voulu me faire. Tu connais l'affaire de Stettin. Quelle perfidie ! quelle politique infernale ! je ne suis pas tranquille ; je suis révolté, ma chère Louise, quand je pense qu'au moment où je sacrifiais ma vie pour sa gloire, il cherchait à me perdre et toujours de la manière la plus révoltante ! Je te jure,

ma chère Louise, que je ne serai heureux que quand je serai loin de tous ces gens-là. »

Il écrit encore le 3 mai :

« Que tu es heureuse d'être auprès des enfants! et moi je suis ici à m'ennuyer pour des gens qui n'ont jamais connu l'amitié! Je veux absolument aller aux eaux. C'est une duperie de sacrifier sa santé : on n'est pas reconnaissant. J'ai vu hier plus que jamais, ma bonne amie, que je suis victime de mon attachement. Que ce grand monde est loin de nos sentiments!... Que nous serons heureux quand nous serons tous réunis! Dieu veuille que cela soit bientôt! »

Le 6 mai, il continuait à peu près sur le même ton :

« Je commande le corps d'armée de réserve de la Grande Armée; cela n'empêche pas que je ne sois pas content, comme je te l'ai dit plusieurs fois. Je crois servir des ingrats et tu me connais assez pour te faire une idée du malaise où je me trouve. J'ai toujours cru qu'on avait de l'amitié pour moi. Je crois que je me suis trompé. Comme il ne faut pas avoir tort je vais voir à me convaincre davantage; ensuite je prendrai un parti. Je me retirerai près de toi, ma chère amie, et près de nos enfants. C'est là où je trouverai la vraie amitié. »

Le 8 mai, c'est à son beau-père M. de Guéhéneuc que le maréchal écrit :

« Je ne suis pas heureux ici... Si vous saviez, mon ami, tout le mal qu'on a voulu me faire, vous ne diriez plus que j'ai tort de croire que l'Empereur est mon ennemi. Oui, mon ami, je le crois, j'en ai mille preuves. Jugez d'après cela tout le plaisir que je dois avoir d'être ici... Tout ce qui me console, mon ami, c'est d'avoir toujours fait mon devoir avec honneur... Je marche la tête levée, j'espère qu'un jour on appréciera mieux mes services. Quoi qu'il en soit, mon ami, je resterai jusqu'à la fin, à moins que je n'aperçoive quelque croc-en-jambe; alors je prendrai mon parti. »

Cependant la maréchale est allée s'installer au château de Maisons, dont Lannes a fait l'acquisition, et il lui écrit de Marienbourg le 11 mai :

« Nos enfants doivent être bien contents d'être à la campagne! Ils doivent être bien gentils... je suis sûr qu'ils ne vont pas me reconnaître... (Remarquons-le en passant, cette même préoccupation se retrouve dans toutes les lettres des généraux et des officiers mariés qui écrivaient de l'armée). Ma santé va assez bien et irait encore beaucoup mieux si j'étais content. Mais je n'ai pas de raison de l'être. Il me tarde bien, ma chère amie, que la paix se fasse. Dis à *ton ami* (M. de Guéhéneuc, père de la maréchale,

que tout le monde appelait ainsi dans la famille) que je ne suis pas étonné qu'il n'ait pas été invité à la fête qu'a donnée Cambacérès... Je l'avoue cependant, cela me révolte... pas contre lui, il est possible qu'on lui ait défendu.... Quand je pense, ma bonne amie, que je puis perdre la vie pour la gloire de ces personnages, je n'y tiens plus et je me trouve humilié... Ton ami doit voir actuellement que je ne me suis pas trompé sur l'..... Je suis persuadé que j'ai en lui un ennemi. Je t'avoue que je suis toujours tenté de m'en aller; je ne trouve pas grand honneur à servir de cette manière. »

L'Empereur avait donné à Lannes le commandement d'un corps de réserve récemment organisé, comprenant : la belle division de grenadiers et voltigeurs d'Oudinot, la division Verdier et une brigade de cavalerie composée du 9e hussards avec les chevau-légers et les cuirassiers saxons. Ce corps ne tarda pas à entrer en action. Le siège de Dantzig durait depuis deux mois; la place, qui avait résisté longtemps, grâce à la nombreuse artillerie qui armait ses remparts, allait enfin succomber. Les coalisés tentèrent un dernier effort pour la sauver. Deux divisions russes réunies à Pillau, sous les ordres du général Kamenski, durent être amenées par mer, au camp retranché de Newfahrwasser, qui avait été établi pour assurer les communications de Dantzig avec la mer et qui se trouvait séparé de la place depuis

que les assiégeants s'étaient emparés de l'île de Holm. De là le général Kamenski devait attaquer les îles de Nehrung et de Holm pour débloquer la place.

Dès la nouvelle de ces mouvements, l'Empereur envoya au maréchal Lefebvre un renfort de plusieurs régiments. Il prescrivit en même temps au maréchal Lannes, qui se trouvait à Marienbourg, de se porter au secours de l'armée assiégeante, en lui recommandant bien de se borner à repousser toute tentative venant de l'extérieur, sans intervenir ni dans la direction ni dans les travaux du siège. L'émotion était assez vive autour du maréchal Lefebvre, et cette émotion s'étendait à tout son corps d'armée; on craignait d'avoir affaire à trop forte partie et d'être exposé à perdre, par un échec, le fruit de deux mois de travaux et de dangers. L'arrivée de Lannes et d'Oudinot avec leurs grenadiers, dans la soirée du 12 mai, fut donc saluée avec enthousiasme. Le maréchal Lefebvre alla au-devant d'eux et les remercia avec effusion de l'activité qu'ils avaient apportée dans leur marche. La prise de Dantzig parut dès lors assurée.

Le 15 mai, à quatre heures du matin, le général Kamenski commença son attaque; il fut vigoureusement reçu par le général Schramm, qui commandait dans l'île de Nehrung. La lutte fut des plus violentes. Trois fois repoussés, les Russes firent entrer leurs réserves en ligne, et Schramm allait succomber, lorsque parurent Lannes et Oudinot à la tête de quatre bataillons de grenadiers. Au moment même où ils

arrivaient sur le terrain un boulet renversa mort le cheval d'Oudinot, après avoir effleuré la poitrine du maréchal Lannes. Oudinot, démonté et combattant à pied, entraîna un bataillon qui culbuta les réserves russes et poursuivit l'ennemi la baïonnette dans les reins presque sous le canon du fort de Weichselmünde. Une colonne prussienne de quatre mille hommes, qui venait de Pillau le long du Frische-haff pour concourir à l'attaque de Kamenski, fut repoussée par la brigade de grenadiers Albert et la cavalerie légère du général Beaumont. Après cette action décisive, Lannes vint retrouver le maréchal Lefebvre à Dantzig et, se conformant strictement à la recommandation de l'Empereur, assista en spectateur aux dernières opérations du siège.

En racontant à la maréchale le combat du 15 mai, Lannes lui écrivait le 17, de l'armée devant Dantzig :

« Je t'ai écrit que je n'étais pas étonné que ton ami n'eût pas été invité à la fête de C... Il a voulu par là, faire la cour à son souverain qui ne nous aime pas. Il faut s'en consoler, surtout quand on n'a rien à se reprocher que d'avoir montré trop d'attachement... »

Ces plaintes sont renouvelées le 20 :

« Quand serons-nous réunis, ma bonne Louise? Ma santé va toujours la même chose. Il n'y a que le courage qui me soutient, J'aurai bien de la peine à me

remettre : mon cœur n'est pas content. Tu sais mieux que personne que je ne suis pas heureux quand je ne fais pas les choses avec plaisir. En vérité, je ne suis pas payé pour cela. On n'aime ici les gens que quand on a besoin d'eux. Je m'en suis convaincu. Heureux si on ne cherche pas à attaquer votre honneur ! »

Enfin Dantzig capitule le 26 mai. Le maréchal Lefebvre proposa à Lannes d'entrer triomphalement avec lui dans la place, mais Lannes déclina avec raison cette offre. Il ne voulait triompher que pour son propre compte. Ainsi il écrit à la maréchale en lui racontant cet événement :

« Il est possible, que cela nous donne la paix. Pour moi, ma chère amie, je n'ose pas y croire, tant je le désire ! Je suis très impatient, ma chère Louise, de ne pas voir la fin de tout ceci ; je suis dégoûté à tel point que j'abhorre mon état. On m'en a tant fait que je ne réponds pas de ne pas partir. Je te jure, ma chère amie, que je suis souvent fâché d'avoir versé mon sang pour la gloire de l'..... J'ai toujours été victime de mon attachement pour lui. Il n'aime que par boutade, c'est-à-dire quand il a besoin de vous... »

Enfin le 27 mai 1807, presque à la veille de Friedland, il écrit encore de Marienbourg :

« Depuis qu'il fait chaud, je me porte beaucoup

mieux. Il ne me manque que la tranquillité de l'âme... j'ai été trop mal traité pour que cela vienne de longtemps. »

La scène va changer à vue. Le moment de reprendre la campagne approche. L'armée se prépare à quitter les camps où elle s'est installée au retour de la belle saison. L'Empereur s'occupe de concentrer ses corps d'armée, il projette de reprendre l'offensive le 10 juin, mais Benningsen, qui commande en chef l'armée russe, prend l'initiative de l'attaque. Le 5 juin, au matin, le corps du maréchal Ney est assailli et enveloppé par plus de quarante mille hommes. A force de sang-froid, d'intrépidité et d'habileté, Ney parvient à se replier dans les journées du 5 et du 6 sur Deppen, sans être entamé. Napoléon accourt le soutenir avec les corps de Davout et de Lannes, suivis de la garde impériale et de la réserve de cavalerie; il appelle également à lui les corps de Soult et de Bernadotte, qui avaient été attaqués le 5 à Lomitten et à Spanden. Bernadotte, blessé au combat de Spanden, était remplacé dans le commandement du 1er corps par le général Victor. C'était pour ce général qui, comme chef d'état-major du 5^{e} corps, avait été impliqué dans l'affaire de Stettin, un retour à la faveur du maître et une première satisfaction donnée au maréchal Lannes. L'Empereur traverse la Passarge avec toutes ses troupes, et la cavalerie de Murat, qui marchait en avant, attaque, le 9 juin, l'arrière-garde du

prince Bagration à Gutstadt. La cavalerie légère de Lasalle et les cuirassiers de Nansouty culbutent l'ennemi; les Russes franchissent l'Alle sur quatre ponts de bateaux et gagnent par la rive droite la position d'Heilsberg, à cheval sur les deux rives, où ils avaient établi à l'avance de formidables retranchements armés de soixante pièces de canon.

Le lendemain 10, Murat et Soult, sans attendre l'Empereur, attaquèrent à Heilsberg l'armée de Benningsen. La bataille fut des plus meurtrières; notre cavalerie lutta énergiquement contre la nombreuse cavalerie des Russes; l'infanterie de Soult parvint jusqu'au pied des retranchements où elle se maintint inébranlable sous un feu violent de mousqueterie et de mitraille, mais sans pouvoir franchir les épaulements. L'Empereur envoya sur la droite les fusilliers de la garde soutenir la division Saint-Hilaire, et Lannes, arrivant avec son corps d'armée lorsque la nuit était déjà tombée, fit avancer la division Verdier sur la gauche pour menacer de déborder la droite des Russes. Le lendemain 11, la cavalerie ennemie se dérobait devant la nôtre, et Benningsen faisait évacuer les redoutes d'Heilsberg en portant toute son armée sur la rive droite de l'Alle.

Ce mouvement ouvrait à Napoléon la route de Kœnigsberg, dernier rempart de la monarchie prussienne. Il se hâta d'en profiter, tout en usant de la supériorité numérique de ses forces pour chercher à atteindre un double but : l'occupation de Kœnigsberg

et la destruction de l'armée russe. Il fit deux parts de ses forces : Murat avec les corps de Davout et de Soult, les cuirassiers de Saint-Sulpice et d'Espagne, les dragons de Milhaud, la cavalerie légère de Lasalle, forma l'aile gauche et marcha droit sur Kœnigsberg. Les corps de Victor, de Ney, de Mortier et de Lannes, les cuirassiers de Nansouty, les dragons de Grouchy, de La Tour-Maubourg et de La Houssaye restèrent avec l'Empereur à droite. Lannes fut dirigé sur Eylau, où Napoléon vint le rejoindre.

Le maréchal Lannes, resté l'ami intime d'Augereau, avait pris dans son état-major un de ses aides de camp, le capitaine Marbot, grièvement blessé à la bataille d'Eylau et rétabli de sa blessure. En l'envoyant auprès de Lannes, Augereau qui était bon homme et facile dans les relations de service et qui traitait familièrement le jeune Marbot, fils de son ancien général de l'armée des Pyrénées-Orientales lui dit : « Tu vas près de mon ami Lannes ; tu n'y auras peut-être pas la vie aussi douce qu'avec moi, mais tu feras mieux et plus vite ton chemin. » Lannes avait d'ailleurs ses raisons pour accueillir avec bonté Marbot, qu'il connaissait de longue date. Nous avons vu qu'il avait débuté en 1793 au camp de Miral, près de Toulouse, sous le commandement du général Marbot le père. « C'était à cette époque un jeune garçon des plus vifs, spirituel, très gai, sans éducation ni instruction, mais désireux d'apprendre et très ambitieux à une époque où personne ne l'était. Il devint très

bon instructeur et recevait avec bonheur les louanges que le général lui prodiguait parce qu'il les méritait... Aussi par reconnaissance, Lannes gâtait autant qu'il le pouvait les enfants du général... » (*Mémoires inédits* de Marbot.) Or, c'était un de ces enfants qui venait quatorze ans plus tard prendre place dans l'état-major de l'ancien lieutenant du camp de Miral, devenu maréchal de l'empire. Le capitaine Marbot fut bientôt un de ses aides de camp préférés. Lannes se fit expliquer par lui sur le terrain les péripéties de la bataille d'Eylau et particulièrement la destruction du corps d'armée d'Augereau. Le champ de bataille avait singulièrement changé d'aspect depuis le 8 février; la neige avait disparu, et de grands lacs aux bords verdoyants s'étendaient au loin à la place des plaines glacées sur lesquelles avaient galopé la cavalerie et manœuvré l'artillerie. Lannes ne contempla pas sans émotion le mamelon où un régiment entier, le 14e de ligne, entouré par l'ennemi, avait succombé jusqu'au dernier homme, ainsi que la fosse dans laquelle reposaient tous ces braves soldats et le tertre qui recouvrait les restes de trente et un officiers du 14e : sépultures religieusement respectées par les Russes. Il n'était pas homme cependant à s'absorber longtemps dans cette contemplation ; il eut bientôt d'ailleurs à remplir une mission des plus importantes.

L'armée russe, nous venons de le voir, longeait la rive droite de l'Alle; elle ne pouvait y rester sans se

condamner à faire un long détour pour atteindre Kœnigsberg, puisqu'il lui fallait gagner, en marchant de l'ouest à l'est, le confluent de l'Alle et de la Pregel, franchir ce fleuve et le descendre du sud au nord jusqu'à Kœnigsberg, décrivant ainsi les deux côtés d'un triangle dont le troisième côté était au pouvoir des Français. Passer sur la rive gauche de l'Alle et essayer de devancer Napoléon sur la route de Kœnigsberg, tel devait être évidemment le plan de Benningsen. Or, le point de passage le plus favorable à son projet était sans contredit Friedland, comme le plus rapproché de Kœnigsberg.

L'Empereur dirigea donc le 13 sur Domnau, entre Eylau et Friedland, les corps d'armée qu'il avait avec lui et prescrivit à Lannes, son ancien général d'avant-garde, qui se trouvait en tête, de pousser jusqu'à Friedland. Lannes arriva à Domnau dans la soirée du 13 juin et envoya le 9e hussards en reconnaissance jusqu'à Friedland. Ce régiment se heurta à trois mille cavaliers russes, qui le malmenèrent assez rudement, et se retira à moitié chemin de Domnau. Lannes averti se porta immédiatement au secours du 9e hussards, en se faisant précéder par la cavalerie saxonne (chevau-légers et cuirassiers). Il n'avait avec lui que la division de grenadiers et voltigeurs d'Oudinot, mais il était suivi de près par les dragons de Grouchy, à qui il envoya dire de le rejoindre au plus vite.

La conduite de Lannes en cette circonstance peut être donnée comme un modèle à suivre par tous les

généraux d'avant-garde ; elle est en même temps un exemple frappant des talents militaires, de la présence d'esprit et de la ténacité de celui que Napoléon regardait comme le premier de ses lieutenants. A ce double titre elle mérite d'être étudiée avec quelques détails. L'armée russe tout entière, précédée par une forte avant-garde de cavalerie et d'artillerie, approchait de Friedland. Il était une heure du matin. Lannes arrivait avec ses grenadiers à Posthenen, au pied des hauteurs qui s'élèvent en face de cette ville ; il attendit le jour qui ne tarda pas à paraître, car, dans cette saison et sous cette latitude, on est en pleine lumière dès trois heures du matin. A ce moment même Lannes fut rejoint par les dragons de Grouchy. Son premier soin fut d'envoyer au galop prévenir l'Empereur de ce qu'il avait devant lui ; il prit en même temps ses dispositions pour empêcher, à tout prix, l'armée russe de se déployer sur la rive gauche de l'Alle avant l'arrivée du gros des forces françaises. Il ne pouvait y employer que dix mille hommes, dont trois mille de cavalerie, mais il utilisa admirablement les ressources offertes par le terrain. Il avait à sa droite le village de Sortlack, sur le bord de l'Alle, puis une plaine s'étendant jusqu'à Posthenen, plaine coupée en deux par un bois. Il plaça son artillerie, composée de douze pièces et gardée par quelques bataillons de grenadiers sur le plateau qui domine Posthenen ; il posta dans le bois de Sortlack deux bataillons de voltigeurs, répartis suivant la configu-

ration du terrain, et confia au général Grouchy le soin de garder la plaine entre le bois et le village de Sortlack avec ses dragons et la cavalerie saxonne; le reste des bataillons de grenadiers et de voltigeurs fut disposé à gauche de Posthenen jusque sur les hauteurs qui dominent le village de Heinrichsdorf. Il eût été bien important d'occuper ce village, par où passe la route de Friedland à Kœnigsberg, mais, faute de forces suffisantes, Lannes ne pouvait que le surveiller. Aussitôt que le général Nansouty fut en vue avec ses cuirassiers et carabiniers, Lannes et Grouchy (celui-ci commandait toute la cavalerie qui ne marchait pas avec Murat), lui prescrivirent de se déployer à gauche de Posthenen en prolongeant sa ligne le plus près possible d'Heinrichsdorf.

Cependant les Russes avaient jeté plusieurs ponts de bateaux, et leurs masses profondes franchissaient l'Alle. Quand ils voulurent gagner du terrain sur la rive gauche, les voltigeurs postés dans le bois leur opposèrent une résistance invincible, et chaque fois qu'ils voulurent déborder le bois en s'avançant le long de la rivière, les cavaliers saxons, appuyés par les dragons de Grouchy, culbutaient et dispersaient leurs colonnes d'attaque. Ils se décidèrent alors à reporter leurs efforts vers leur droite sur Heinrichsdorf et la route de Kœnigsberg. En les voyant accumuler leurs forces de ce côté, Lannes y envoya Grouchy avec ses dragons et lui dépêcha successivement plusieurs aides de camp, pour lui prescrire

avec instance d'occuper l'ennemi sur ce point, jusqu'à l'arrivée de l'Empereur. Nansouty s'était déjà replié devant des forces supérieures ; Grouchy lui ordonna de revenir au galop.

Les Russes traversaient Friedland et se rangeaient dans la plaine sur plusieurs lignes. Lannes, de son côté, venait d'être rejoint par la division Verdier; la division Dupas, du corps de Mortier, approchait; il détacha sur la gauche la brigade de grenadiers Albert : sans attendre cette brigade, Grouchy se jeta sur Heinrichsdorf avec ses dragons, dont une partie attaqua le village de front, tandis que l'autre portion le tournait. Il s'empara ainsi d'Heinrichsdorf et de quatre canons, avec un assez grand nombre de prisonniers. La cavalerie russe, en bataille dans la plaine, ne pouvait rester simple spectatrice du combat; elle fondit sur les dragons et les repoussa, mais les cuirassiers et les carabiniers de Nansouty s'élancèrent à leur tour et culbutèrent cette cavalerie qui, rejetée sur l'infanterie, la mit dans un désordre complet; cavaliers et fantassins reculèrent pêle-mêle jusque dans Friedland. Les grenadiers d'Albert s'établirent dans Heinrichsdorf. La division Dupas, du corps de Mortier, entra bientôt en ligne et occupa l'espace compris entre Heinrichsdorf et Posthenen. Lannes put rappeler à lui, vers la droite, les grenadiers qui gardaient cette ligne depuis le matin.

Le combat était plus sérieux et plus sanglant à la droite. Lannes et Oudinot ne se maintenaient qu'à

force d'énergie dans la plaine de Sortlack, autour du village et sur la lisière du bois. Lannes partagea la division Verdier en deux colonnes mobiles qui, cachées dans la profondeur du bois, en sortaient à l'improviste dès que l'ennemi cherchait à y pénétrer. Pendant ce temps, Grouchy disputait la plaine d'Heinrichsdorf à la cavalerie russe par d'habiles manœuvres, et Napoléon, averti par les aides de camp de Lannes, arrivait au galop, précédant les longues colonnes des corps de Ney et de Victor, ainsi que la garde impériale à pied et à cheval, les dragons de La Tour-Maubourg et de La Houssaye. Il prit la direction de la bataille et fit suspendre le feu pendant que les troupes se déployaient. A droite se plaça Ney, appuyé par les dragons de La Tour-Maubourg, puis, un peu en arrière, le corps de Victor et les dragons de La Houssaye; Lannes au centre à Posthenen; Mortier, à gauche, entre Posthenen et Heinrichsdorf, soutenu par la jeune garde. Grouchy, renforcé par plusieurs brigades de cavalerie légère, continua de garder la plaine à l'extrême gauche.

L'ordre d'attaque donné par l'Empereur est resté classique : il fut suivi de point en point. Lorsqu'à cinq heures une batterie de vingt pièces, établie au-dessus de Posthenen, donna le signal de la reprise du combat, Ney marcha sur Friedland où, après une lutte acharnée, il finit par pénétrer avec l'aide de l'artillerie de Sénarmont et de la division Dupont, du corps de Victor. Alors toute la ligne se porta en avant

pour jeter les Russes dans l'Alle ; ils essayèrent de se frayer un passage, mais Lannes, avec son corps d'armée, leur opposa encore une résistance invincible. La victoire fut complète et une des plus brillantes qu'ait jamais remportées Napoléon. Elle coûta aux Russes vingt-cinq mille hommes tués ou blessés et les rejeta loin de Kœnigsberg.

Ainsi la bataille de Friedland présenta deux phases bien distinctes : le combat d'avant-garde soutenu par Lannes jusqu'à l'arrivée de l'Empereur, et la bataille proprement dite livrée dans la soirée. Si la gloire de cette bataille rejaillit principalement sur Ney, sur Sénarmont et sur Dupont, l'honneur de la lutte supportée avec succès depuis trois heures du matin jusque dans l'après-midi, dans les conditions les plus difficiles, revient à Oudinot, à Grouchy et surtout au maréchal Lannes ; sans son habileté et son intrépidité, l'armée russe eût échappé à Napoléon.

Et cependant le bulletin de la bataille lui fit la part bien petite. En général, ces bulletins écrits pour la glorification de Napoléon lui-même, quand ce n'est pas pour répandre des illusions qu'il était dans son intérêt de propager, ne doivent être consultés qu'avec réserve. La bataille de Friedland, en particulier, n'y existe pour ainsi dire qu'à partir de l'arrivée de Napoléon : « Les maréchaux Lannes et Mortier furent les premiers engagés, et différents mouvements, différentes actions eurent lieu. » Voilà comment il

est tenu compte de tous les préliminaires de la bataille dans lesquels Lannes déploya de si hautes qualités militaires.

Il se plaignit, dit-on, à l'Empereur de ce déni de justice. Sans doute, les marques de satisfaction qu'il reçut à cette occasion furent à la hauteur du service rendu, car, à partir de cette époque, ses lettres ne portent plus trace du mécontentement et de l'irritation dont nous venons de voir l'expression tant de fois réitérée.

Après la bataille de Friedland, le maréchal écrivait à sa femme le 17 juin :

« Nous avons eu une bataille comme il n'y en a jamais eu. Il est incroyable le peu de monde que nous avons perdu et incroyable ce que les Russes ont laissé sur le champ de bataille. On évalue leur perte à plus de vingt mille hommes. Je me suis battu avec mon corps d'armée depuis une heure du matin jusqu'à huit heures du soir, sans perdre un pouce de terrain. Enfin, ma chère Louise, mes troupes se sont couvertes de gloire. L'Empereur a fait la plus belle manœuvre qu'il soit possible. Elle nous a valu plus de soixante pièces de canon et beaucoup de bagages. J'espère, ma chère Louise, que ce sera la dernière bataille et que nous aurons la paix. Je n'ai pas besoin de dire combien je le désire pour me rapprocher de toi et de nos jeunes enfants. Je suis bien fatigué, etc. »

Le corps du maréchal Lannes suivit la cavalerie de Murat dans la poursuite de l'ennemi. Le 20 juin il était à Tilsitt, d'où le maréchal écrivait à sa femme :

« Tout annonce que nous aurons la paix dans huit jours et j'espère t'embrasser dans deux mois. J'ai vu l'Empereur aujourd'hui qui m'a dit : « Lannes, « je vous donnerai bientôt une preuve de mon amitié. Tu vois, ma chère Louise, combien je l'aime ! je suis heureux quand il me dit qu'il a enfin de l'amitié pour moi. Quelle belle bataille, puisqu'elle nous donne la paix ! Je ne te parlerai pas de la conduite de mon corps d'armée. Il a fait tant de belles choses que ce n'est pas à moi à faire son éloge. »

Les traités de Tilsitt furent signés le 7 juillet avec la Russie, le 9 avec la Prusse. Depuis le 30 juin, l'Empereur avait déjà donné à Lannes une preuve sinon de son amitié, au moins de sa faveur et de sa munificence. En relevant le gouvernement monarchique, Napoléon avait entendu reconstituer, pour lui et ses héritiers, l'antique monarchie avec son cortège d'institutions nées de la féodalité. Il avait entouré le trône de hauts dignitaires civils et militaires et de grands-officiers tels que les maréchaux de l'empire et les colonels généraux. Tout en s'efforçant de rallier à sa dynastie les membres de la vieille noblesse, il avait résolu de créer une nouvelle aristocratie fondée sur les services rendus, ouverte à

tous ceux qui, comme lui-même et bien plus encore que lui-même, avaient, pendant le bouleversement révolutionnaire, surgi des bas rangs de la société. Déjà et dès le commencement de 1806, il avait fait de son fidèle compagnon d'armes Berthier, le prince souverain de Neuchâtel et de Valengin ; il avait donné à Bernadotte, serviteur peu dévoué, on pourrait même dire adversaire secret, mais allié à sa famille comme beau-frère de Joseph Bonaparte, la principauté de Ponte-Corvo. Sa sœur Élisa, mariée à l'Italien Bacciochi, était devenue princesse de Lucques : la principauté de Guastalla avait formé l'apanage de son autre sœur Pauline Borghèse, et son troisième beau-frère, Murat, le chef suprême de la cavalerie, avait reçu le grand-duché de Berg et de Clèves, sans cesser d'être, comme grand amiral, un des hauts dignitaires de l'empire. Napoléon méditait d'aller plus loin encore. La noblesse qu'il projetait d'instituer devait être réglée dans sa hiérarchie sur l'organisation militaire : au sommet seraient des ducs et des princes, puis au-dessous d'eux des comtes, des barons et des chevaliers. Les plus élevés en dignité devaient être comme les grands vassaux de l'empire : à la possession de leurs titres devaient être attachés des fiefs. Lorsqu'il fallut en venir à l'exécution, les idées de l'Empereur se modifièrent, et sa conception première fut à peu près abandonnée. En réalité les titres devinrent purement honorifiques, appuyés il est vrai sur de riches dotations inaliénables en tant que ma-

jorats. Les titres de duc furent accompagnés des noms de batailles où s'étaient distingués les nouveaux titulaires, comme Rivoli, Elchingen, Montebello, Auerstædt, ou de pays conquis tels que Dalmatie, Reggio, Bassano, Trévise, Cadore, Feltre, etc. Quelquefois même, comme pour Decrès, ministre de la marine, le titre de duc fut simplement joint au nom de famille.

Le premier duc créé dans cet ordre d'idées fut le maréchal Lefebvre, nommé duc de Dantzig par décret du 28 mai 1807. Par cette création, Napoléon voulut non seulement récompenser les services rendus par le vieux maréchal pendant le long siège de Dantzig, mais encore flatter le Sénat dont Lefebvre était membre et bien marquer, par le choix d'un homme de l'origine la plus humble, le caractère de la nouvelle aristocratie. Les considérants du décret conférant à Lefebvre le titre de duc de Dantzig sont assez curieux :

« C'est à nous (disait l'Empereur) à songer à assurer l'état et la fortune des familles qui se dévouent entièrement à notre service. L'ordre de notre société est ainsi constitué qu'à des distinctions apparentes et à une grande fortune sont attachés une considération et un éclat dont nous voulons que soient environnés ceux de nos sujets grands par leurs talents, par leurs services, par leur caractère... »

Ces considérants laissaient à penser que la faveur

accordée à Lefebvre serait bientôt étendue à ses principaux compagnons d'armes.

En effet, le 30 juin 1807, Napoléon signait, au palais de Tilsitt, un décret ainsi conçu :

Napoléon, empereur des Français et roi d'Italie, voulant reconnaître les services qui nous ont été rendus dans la campagne de Pologne par notre cousin le maréchal Lannes, commandant la réserve d'infanterie de notre Grande Armée, nous avons résolu de lui accorder et lui accordons par les présentes la principauté de Sievers, située dans le département de Kalish, pour en jouir lui, ses héritiers et ses successeurs en toute propriété... pour ladite principauté faire partie du fief qu'il est dans notre intention de lui accorder aussitôt que nous aurons jugé à propos de statuer à cet égard.

D'autres terres furent allouées en même temps aux principaux chefs de la Grande Armée, mais simplement à titre de domaine comme la terre de Lowicz, donnée au maréchal Davout. La principauté de Sievers, au contraire, fut concédée à Lannes, ainsi que cela est constaté par le procès-verbal de prise de possession, avec tous les droits de souveraineté qui s'y trouvaient attachés. Le maréchal ne porta cependant jamais dans les pièces officielles autres que celles relatives à l'intérieur de la principauté le titre de prince de Sievers. Il reçut, le 19 mars 1808, le titre bien autrement glorieux de duc de Montebello, destiné à perpétuer le souvenir de la bataille du 9 juin 1800, dans laquelle, sous son commandement en chef, la victoire avait été due à son audace, à son

intrépidité et à sa fermeté. A ce titre était attachée une dotation de cent cinquante mille francs de revenu, dont cent mille francs sur les biens de Westphalie et cinquante mille francs sur les biens de Hanovre. C'est seulement en 1812 que fut réglée, après de longs pourparlers, la question des biens de la principauté de Sievers. Un décret daté de Moscou, le 21 septembre 1812, affecta au domaine de cette principauté des biens nationaux dont le revenu était fixé à cent soixante dix-sept mille huit cent vingt francs.

Indépendamment de la faveur que lui avait accordée l'Empereur, par le décret du 30 juin 1807, Lannes reçut à ce moment une double satisfaction, Le général Victor, qui depuis l'armée d'Italie et les journées de Montebello et de Marengo était resté son ami intime, fut élevé à la dignité de maréchal d'empire, et lui-même reçut, dès le 18 juillet, l'ordre de laisser le commandement du corps de réserve au général Oudinot, pour rentrer en France et aller retrouver sa famille. Une période de quinze mois de repos allait commencer pour lui. Toutefois ce repos faillit être troublé dès le début. Les agissements de l'Angleterre auprès de la cour de Lisbonne, la soumission de cette cour aux volontés du gouvernement britannique, venaient de déterminer l'empereur Napoléon à envoyer, de concert avec l'Espagne, une armée occuper le Portugal. Sa première idée fut, paraît-il, de confier le commandement de cette armée au maréchal Lannes, qui connaissait le pays et avait su, pen-

dant son ambassade, se concilier l'amitié du prince régent. On prétend même que ce prince, apprenant la marche des troupes françaises sur sa capitale, s'écria : « Ah! si c'était mon ami Lannes qui les commande je resterais ici, et je lui confierais sans crainte ma famille et mes trésors.... » Quoi qu'il en soit, le commandement de l'armée de Naples fut donné à Junot, et Lannes, appelé à la situation honorifique de colonel-général des Suisses, put rester au milieu des siens.

Les huit premiers mois de l'année 1808 furent consacrés par le maréchal à la vie de famille et au règlement de ses affaires privées. Il s'occupa beaucoup d'organiser sa propriété de Maisons et son hôtel de la rue de Varennes, qu'il venait d'acquérir avec l'argent dû à la munificence de l'Empereur, se rendit aux eaux de Saint-Sauveur, pour rétablir sa santé et fit plusieurs séjours à Lectoure. Un de ces séjours fut motivé par la présence de Murat, devenu roi de Naples et tombé malade en revenant lui-même des eaux où l'avait conduit son dépit de n'être pas roi d'Espagne...

Lorsque les empereurs Alexandre et Napoléon, désireux de s'entendre sur les conditions de leur alliance, se réunirent à Erfurt au mois d'octobre 1808, Napoléon qui était là chez lui, et qui recevait la visite de son puissant allié, désigna pour aller au-devant d'Alexandre, le maréchal Lannes comme la personnification la plus brillante de la Grande Armée. Lannes reçut l'empereur de Russie à Bromberg, où

commençait le territoire de la Confédération du Rhin. Alexandre fit au duc de Montebello, au héros d'Austerlitz, de Pultusk et de Friedland le plus gracieux accueil. Lannes, en dépit des vieilles idées révolutionnaires qui dominaient toujours en lui, se montra on ne peut plus sensible aux avances flatteuses d'un grand souverain. Il écrivait le 30 septembre à la maréchale :

« Nos deux empereurs sont les meilleurs amis du monde. Tout va à merveille. Nous serons à Paris dans quinze jours. Je ne peux pas te dire combien l'empereur Alexandre est bon envers moi. Il me fait des reproches quand je ne vais pas passer une heure tous les jours avec lui. Enfin il n'y a pas de caresses qu'il ne me fasse. Il m'a fait promettre d'aller le voir l'an prochain. Il m'a dit : « Présentez, je vous « prie, mes respects à madame la maréchale. »

Ce dernier trait est caractéristique. Ces soldats parvenus ne se contentaient pas de la considération accordée à leur éclatante bravoure, si cette considération ne s'étendait pas à leurs femmes. En 1815, la conduite du maréchal Ney envers les Bourbons s'explique en partie par les humiliations infligées à la maréchale dans un milieu où la noblesse d'origine primait jusqu'à la grandeur et à la gloire militaires. Lannes, à qui la mort épargna du moins ces cruelles épreuves, était tout joyeux et tout fier de transmettre à celle qui

portait son nom les hommages respectueux dus à la courtoisie d'un autocrate de vieille roche.

Au moment de la séparation des deux empereurs, Alexandre donna au maréchal Lannes le grand-cordon de l'ordre de Saint-André, et, sur la lettre par laquelle le maréchal demandait à l'empereur Napoléon l'autorisation de porter ce grand-cordon, Napoléon écrivit de sa main : « Vous l'avez mérité aux champs de Friedland comme à celui de Pultusk. Ce titre d'un de mes anciens ennemis, aujourd'hui mon intime allié, vous honore et me plaît. »

Ainsi la faveur de Lannes allait grandissant, et il ne songeait plus à se plaindre. Il semble, que toute ambition à part, l'ancien grenadier de Lodi et d'Arcole éprouvait pour la personne de Napoléon une amitié sincère et qu'il souffrait lorsque cette amitié ne lui paraissait pas payée de retour. A ce moment, les affaires d'Espagne étaient engagées et mal engagées, on peut le dire. Napoléon, par ses manœuvres, avait arraché l'abdication de Charles IV et de son fils Ferdinand, tous les deux captifs en France. Les troupes françaises avaient franchi les Pyrénées et occupé tout le territoire espagnol. Madrid avait donné, le 2 mai, le signal de l'insurrection, qui s'était propagée rapidement dans toute la péninsule, y compris le Portugal. A la nouvelle de la victoire de Medina del Rio Seco, remportée dans le nord par Bessières, avait succédé promptement celle de la honteuse capitulation de Baylen, subie dans le midi par l'armée de

Dupont. La convention de Cintra avait consacré la perte du Portugal, et pendant que la vie officielle se dépensait à Erfurt en conférences diplomatiques, en chasses, en banquets, en représentations théâtrales, les corps de la Grande Armée se dirigeaient vers les Pyrénées, que Napoléon s'apprêtait à franchir lui-même pour aller réparer les fautes de ses lieutenants. Il devait emmener Lannes avec lui.

On a raconté que celui-ci avait supplié l'Empereur de ne pas se lancer dans cette aventure d'Espagne. Je ne trouve nulle trace, dans les papiers du duc de Montebello, de cette intervention dans les projets politiques de Napoléon, mais elle me semble bien peu probable. Lannes avait gardé vis-à-vis de l'ancien général d'Italie et d'Égypte une certaine liberté de langage, mais cette liberté n'allait pas jusqu'à donner des conseils, et le conquérant qui plus tard, sur la route de Moscou, quand la fortune commençait à lui tourner le dos, accueillait si mal les représentations de ses plus fidèles serviteurs sur les dangers d'un trop grand éloignement, n'aurait certes pas accepté, à l'époque de sa puissance, des observations relatives à une décision bien arrêtée dans sa pensée.

Ce qui est vrai, c'est que Lannes ressentait une profonde répugnance pour cette guerre, d'Espagne, mais nous verrons plus tard qu'à l'époque de sa vie à laquelle nous voici arrivés, il éprouvait, à un moindre degré peut-être, la même répugnance pour

la guerre en général. Il le montre dans une lettre écrite à la maréchale le 4 octobre :

« Il me tarde bien d'être près de toi, J'aurai huit jours à y rester avant mon départ pour l'Espagne. Tu sais toute la répugnance que j'ai d'aller dans ce pays-là. Je crois que c'est la plus grande preuve de dévouement que j'aie donné à Sa Majesté. Mais que faire? J'espère que ce ne sera pas long et que nous serons de retour au printemps. »

Le 9 novembre il écrivait de Vittoria :

« Nous partons pour Burgos. Je suis définitivement attaché à l'Empereur. Tu peux être tranquille, j'espère que nous reviendrons bientôt. Il fallait l'arrivée de l'Empereur. Tout était dans le plus grand désordre. Un mot de lui a tout réparé. »

Lannes écrivait encore le 12 novembre :

« Nous n'aurons pas de bataille. Les Espagnols sont, dit-on, en fuite. Le nom de l'Empereur suffit. La présence de l'Empereur était indispensable ici. Depuis son arrivée tous brûlent d'aller en avant. Je ne doute pas que tout soit terminé avant deux mois. »

Ainsi Lannes voyait, selon son habitude, tout en beau lorsqu'il était avec l'Empereur et en faveur

auprès de lui, se faisant de singulières illusions sur cette guerre d'Espagne qui commençait à peine et dont il ne devait connaître que le début. Peut-être après tout dissimulait-il ses sentiments pour rassurer la maréchale, car à ce moment même nous allons le voir, il souffrait cruellement des suites d'une chute de cheval.

VII

TUDELA, SARAGOSSE

Entrée en Espagne. — Chute de cheval. Moyen original de guérison. — Bataille de Tudela. — Faute du maréchal Ney. — Poursuite incomplète de l'ennemi. — Lannes rejoint l'Empereur à Madrid. — Passage du Guadarrama. — Siège de Saragosse. — Historique du premier siège. — Débuts du second siège. — Lannes investi du commandement supérieur des 3e et 5e corps. — Assaut donné à la ville. — Difficultés des attaques pied à pied par les rues. — Le général Lacoste. — Le Cosso. — Attaque du faubourg de la rive gauche. — Fanatisme des défenseurs de Saragosse. — Palafox et le moine Basile. — Activité et sang-froid de Lannes. — Négociation avec la junte. — Danger couru par l'aide de camp Saint-Mars. — Capitulation de Saragosse. — Entrée triomphale. *Te Deum*. — Retour de Lannes en France.

Le maréchal Lannes entra en Espagne avec l'Empereur sans avoir été rejoint par ses équipages; il fut obligé de monter le cheval d'un de ses aides de camp. Il resta attaché au quartier général sans commandement déterminé. Napoléon se réservait d'utiliser ses talents militaires suivant les circonstances et surtout de l'envoyer là où une direction énergique deviendrait indispensable pour rétablir les affaires.

En traversant les montagnes de Tolosa le maré-

chal fit une chute de cheval des plus graves; on le releva brisé et meurtri, ne pouvant plus faire un mouvement. Il semblait avoir été mis hors de combat pour longtemps. On dut le laisser à Vittoria, où l'on arriva le 8 octobre. Le docteur Larrey, qui marchait avec l'Empereur, employa un moyen assez original pour le remettre sur pied : il le fit envelopper dans la peau encore chaude et saignante d'un mouton écorché vif; le moyen réussit (*pièces justificatives* P); le maréchal put, malgré de très vives souffrances, rejoindre l'armée et l'Empereur à Burgos, où l'armée espagnole de Blacke venait de subir un rude échec et d'être repoussée sur le sud.

Cependant l'Empereur nourrissait un projet qui devait aboutir à l'entière destruction de l'armée espagnole du centre, commandée par Castaños, l'heureux vainqueur de Baylen. Cette armée bordait le cours de l'Èbre; elle était soutenue par l'armée de droite sous les ordres de Palafox, l'idole de la population de Saragosse. Le maréchal Moncey se trouvait avec le 3e corps d'armée en face de ce grand rassemblement de troupes espagnoles. Il lui était recommandé de ne pas bouger afin de laisser au maréchal Ney le temps de se porter sur la ligne de communication de l'armée de Castaños, pour lui couper la retraite. Les dernières opérations exécutées par Moncey dans le royaume de Valence n'avaient pas satisfait l'Empereur, qui reprochait à ce vieux maréchal de manquer d'activité. Il voulut en conséquence confier

à Lannes l'exécution de son plan. Il lui prescrivit à cet effet de se rendre à Logroño avec les lanciers polonais de Lefebvre-Desnöettes, si redoutés des Espagnols, d'y recueillir les troupes qui s'y trouvaient déjà, savoir : la division d'infanterie Lagrange et la brigade de cavalerie légère Auguste Colbert, détachées du corps du maréchal Ney ainsi que la brigade de dragons Digeon ; d'y joindre le corps du maréchal Moncey, de prendre le commandement supérieur et de se porter en toute hâte sur Tudela, où il devait rencontrer les armées de Castaños et de Palafox. Le corps de Moncey, le 3e de l'armée d'Espagne, comprenait les quatre divisions d'infanterie Maurice Mathieu, Musnier, Morlot et Grandjean, avec la brigade de cavalerie Watier. Tout cela constituait une force totale d'environ trente mille hommes, dont quatre mille cavaliers, avec lesquels il fallait en attaquer cinquante à soixante mille occupant des positions formidables au milieu d'un pays insurgé contre les Français.

Lannes était encore très souffrant des suites de sa chute de cheval et pouvait à peine se tenir debout. Il n'en répondit pas moins immédiatement à l'appel de l'Empereur et se mit en route, le 19 novembre, accompagné des lanciers polonais. N'ayant pas encore été rejoint par ses équipages, il voyageait en poste avec les officiers de son état-major. Il trouva le 20, à Lodosa, le maréchal Moncey fort mécontent d'être mis, lui, le doyen des maréchaux, sous le commandement

d'un camarade plus jeune, mais, avec l'abnégation d'un noble caractère, soumis aux ordres de l'Empereur. Le 3e corps se réunit, le 22 novembre, aux troupes venues de Logroño avec Lannes. « On vit alors dit Marbot, ce que peut la présence d'un seul homme quand il est capable et énergique : tout le monde brûla du désir de se porter en avant. » Nul plus que Lannes ne posséda ce don naturel qu'on nomme le feu sacré ; nul n'eut un élan plus communicatif et plus entraînant.

L'armée commandée par le maréchal Lannes se mit en marche dès le 22 pour aller coucher à Alfaro. Le lendemain matin 23, le maréchal prit les devants avec Lefebvre-Desnöettes et ses lanciers pour reconnaître le terrain devant Tudela, et dès que les troupes arrivèrent, il donna le signal de l'attaque afin de ne pas laisser aux Espagnols le temps de se dérober. La division Maurice Mathieu eut bien vite raison de l'aile droite ennemie, qu'elle poussa sur Tudela. Une forte batterie canonna vivement le centre, qui fut enfoncé par les divisions Morlot et Grandjean ; immédiatement les lanciers de Lefebvre et la cavalerie légère de Colbert se précipitèrent dans la trouée, et se rabattirent sur les derrières de l'aile droite qu'ils sabrèrent ainsi que le centre. Lannes chargea le maréchal Moncey de pousser ces deux fractions de l'armée espagnole l'épée dans les reins. Pour lui, il se tint en observation en face de la gauche avec la division Musnier et les dragons de Digeon, attendant, pour

attaquer, l'entrée en ligne de la division Lagrange, composée de vieux soldats aguerris, héros d'Elchingen, de Gutstadt et de Friedland. Il occupa l'ennemi en faisant charger les dragons. Le 26e régiment, commandé par un officier des plus énergiques, le colonel Chamorin, s'engagea à outrance sous les yeux du maréchal et refoula les Espagnols de l'autre côté d'un ravin derrière lequel ils se retranchèrent. Enfin la division Lagrange parut : son chef la forma en échelons à courte distance et enleva de la façon la plus brillante les hauteurs occupées par les Espagnols; il fut blessé grièvement. La victoire, un des plus beaux titres de gloire de Lannes, fut complète; quarante bouches à feu, sept drapeaux, trois mille prisonniers restèrent aux mains des Français, l'ennemi perdit en outre quatre mille hommes, tués ou noyés dans l'Èbre[1].

1. Le général de Marbot raconte dans ses *Mémoires* une curieuse anecdote relative à cette campagne. Deux sous-lieutenants appartenant au même régiment se prirent de querelle sur le champ de bataille et se battirent en duel sous le feu de l'ennemi. Un d'eux eut la joue fendue par un coup de sabre. Le colonel du régiment les fit arrêter et conduire devant le maréchal, qui ordonna de les enfermer dans la citadelle de Burgos et rendit compte du fait à l'Empereur. Celui-ci augmenta la punition et interdit pour un mois aux deux officiers de marcher au combat avec leurs compagnies. Ce délai était écoulé depuis quelque temps déjà lorsque le régiment fut passé en revue à Madrid par l'Empereur, qui suivant son habitude se fit présenter les officiers proposés pour l'avancement. Parmi eux figurait le sous-lieutenant balafré. En l'apercevant Napoléon lui demande brusquement : « Où avez-vous reçu cette blessure? » La question était embarrassante : on ne pouvait mentir à l'Empereur et, d'un autre côté, dire que le coup de sabre provenait d'un duel c'était se fermer tout

Lannes, ne pouvant plus se tenir debout et condamné à une immobilité complète, se vit, à son regret, forcé de rester à Tudela tandis que Moncey poursuivait Palafox sur Saragosse et que le général Maurice Mathieu, avec la division Lagrange et la cavalerie de Colbert, s'élançait sur les traces de l'armée de Castaños vers Catalayud (route de Saragosse à Madrid). Cette armée était perdue si, comme Lannes était en droit de le penser, d'après les instructions de l'Empereur, le maréchal Ney se fût trouvé sur sa ligne de retraite. Il n'en fut rien : pour des raisons que je n'ai pas à examiner ici, et qui d'ailleurs n'ont pas été bien éclaircies, le maréchal Ney faillit à la tâche qui lui avait été assignée. Il crut, dit-on, que Lannes avait été battu et que l'armée espagnole, forte de quatre-vingt mille hommes s'avançait sur la route de Madrid, il ne voulut pas exposer son corps d'armée, diminué d'une division, à une destruction complète, et, au lieu de pousser jusqu'à Agreda où il aurait trouvé les Espagnols en fuite, il s'arrêta pendant deux jours à Soria ; cela suffit à Castaños pour se tirer du mauvais pas où l'avaient jeté les combinaisons de Napoléon. Ney ne put que se joindre à Maurice Mathieu et à Colbert pour marcher sur Saragosse.

avancement. Sans hésiter un moment, le sous-lieutenant porta la main à sa joue en répondant : « C'est là, Sire. » Napoléon sourit à ce trait de présence d'esprit : « Votre colonel, dit-il vous propose pour le grade de lieutenant : je vous nomme, mais à l'avenir soyez plus sage, ou je vous casserai.

Lannes, croyant le 6e corps à Agreda, envoya par cette route, qui était la plus courte, son aide de camp Marbot porter à Napoléon la nouvelle de sa victoire. Marbot tomba dans les avant-postes espagnols et fut attaqué à Gueda par cinq carabiniers à cheval : quoique blessé il en mit deux hors de combat; les trois autres prirent la fuite, et Marbot fut dégagé par l'officier d'infanterie commandant la grand'garde la plus voisine. Par suite de cet incident, l'Empereur n'apprit que le 26 la victoire du maréchal Lannes, et lui écrivit sur-le-champ :

« Votre aide de camp m'a annoncé la brillante affaire de Tudela; je vous en fais mon compliment. Le maréchal Ney n'a pas dans cette circonstance rempli mon but. Arrivé le 22 à Soria, il devait être le 23 à Agreda, mais, s'étant laissé imposer par les habitants et ajoutant foi à un tas de bêtises qu'ils lui débitaient, croyant sur leur parole qu'il y avait quatre-vingt mille hommes de troupes ennemies, il a eu peur de se compromettre. Il avait entendu votre canonnade, et il avait cru, sans motif et sans aucun indice raisonnable, que vous étiez battu. »

La conduite de Ney ne lui attira aucun reproche, mais seulement cette lettre d'encouragement du major-général. « Ce qui est passé est passé, Sa Majesté connaît trop bien votre zèle pour vous en vouloir; Elle vous mettra à même de réparer tout cela. » C'est

bien à tort d'ailleurs qu'on a accusé le maréchal Ney d'avoir cédé dans cette circonstance à un sentiment de jalousie vis-à-vis de Lannes. Il serait plus juste de dire que le héros d'Elchingen et de la Moskova n'avait pas hors du champ de bataille l'audace et la présence d'esprit qui le rendaient si brillant en face de l'ennemi.

L'impossibilité où se trouva Lannes de monter à cheval et de se remettre en route le 24 au matin, fut un malheur, car lui seul était capable d'imprimer à la poursuite une activité qui, comme nous le verrons, aurait peut-être fait tomber Saragosse au pouvoir des Français, en leur épargnant un siège long, pénible et meurtrier. Malgré son état de souffrance, il était radieux de sa victoire ; il écrivait le 25 de Tudela à la maréchale :

« J'espère que tout sera fini dans quatre jours ; on est à la poursuite de tous les côtés, la bataille de Tudela est la plus belle que nous ayons jamais eue ; on serait entré dans Saragosse si l'on avait exécuté mes ordres. Nous ne pouvons pas tarder longtemps à rentrer en France. »

Quelques jours plus tard il écrivait encore de Burgos :

« Je vais rejoindre l'Empereur qui doit être à Madrid, je n'ai que le temps de te dire que je me porte bien... Quelle bataille, ma chère amie ! Il fallait autant d'habitude que moi pour oser, non seulement

attaquer, mais encore regarder les positions et le nombre des ennemis. Aussi ai-je été le seul de l'avis de livrer bataille. »

Enfin Lannes est à Madrid auprès de l'Empereur.

« Il n'y a pas (écrit-il dans une lettre non datée) de meilleur médecin après Corvisart que la victoire; elle a été comptète, c'est vraiment une belle bataille qui ne nous a rien coûté. Nous allons bientôt partir pour le Portugal. Je n'ai pas besoin de te dire que je souffre d'être loin de toi et de nos enfants ; j'espère que quand ceci sera fini, ce sera pour longtemps. Me voilà encore une fois près de l'Empereur; il doit savoir que ses meilleurs amis sont ceux qui battent ses ennemis. »

La santé du maréchal était loin d'être rétablie, et il souffrait encore des suites de sa chute de cheval. L'Empereur s'était décidé à marcher contre l'armée venue de Portugal sous les ordres de sir John Moore, et forte d'environ quarante mille hommes, dont trente mille Anglais et dix mille Espagnols, qui menaçait le maréchal Soult, dans le royaume de Léon. Napoléon avait avec lui le corps du maréchal Ney, une partie de celui de Victor, toute la garde impériale et les dragons de La Houssaye. Ney se mit en route le 19 décembre ; Napoléon partit le 28 et arriva le soir même au pied du Guadarrama. Lannes l'accompagnait; on coucha au pied de la montagne, en

s'installant comme on put, dans un mauvais village, et on se remit en route le lendemain matin. L'avant-garde, déjà engagée dans la montagne, rétrograda pour venir entourer l'Empereur et le maréchal Lannes, qu'une tourmente affreuse empêchait d'avancer. La neige aveuglait tout le monde; le vent, de plus en plus violent, enlevait des hommes qui roulaient dans le précipice. L'Empereur fit marcher les soldats en se tenant par le bras dans chaque rang. Lui-même donna l'exemple en se plaçant ainsi entre Lannes et Duroc; on les encadra à droite et à gauche, et au commandement de *Marche*! proféré par l'Empereur, la colonne se mit en mouvement. On gravit la montagne malgré le vent, la neige et le verglas. On trébuchait à chaque instant. Bientôt, fatigués de cheminer hors des sentiers battus avec de grandes bottes de cavaliers, Napoléon et Lannes se mirent à califourchon sur la volée d'un canon et achevèrent ainsi l'ascension. On trouva au sommet de quoi faire aux troupes une distribution de vin et de bois; on alluma un feu très vif et absolument nécessaire, car tout le monde grelottait, et après un repos de quelques heures on se remit en marche. La descente fut moins pénible; à la nuit tombante on arriva dans la plaine au gros bourg de Saint-Raphaël, où l'on trouva des vivres, du vin et des abris. Le lendemain on reprit la marche par Espinosa, Arevallo, Medina del Campo; la température devint plus douce, mais la pluie tombait, et les chemins étaient horriblement boueux.

La colonne arriva ainsi à Tordesillas le 28 décembre; les Anglais avaient décampé prudemment pour échapper à une ruine presque certaine dont le mauvais temps les sauva. Napoléon était le 29 à Valderas, d'où Lannes écrivait à sa femme :

« Je suis bien fatigué de ma chute de cheval, j'ai bien de la peine à me remettre. Je suis sûr, ma chère Louise, que personne dans l'armée ne marcherait à ma place. Il faut espérer que nous aurons une affaire avec les Anglais, qui nous donnera du repos; j'en ai grand besoin. »

Le surlendemain, 31, il écrivait de Benavente :

« Nous sommes toujours à la poursuite des Anglais; il ne nous reste plus à faire que quelques choses de détail, de manière que je ne vois plus que la présence de l'Empereur soit utile. Je suis auprès de lui. Je suis très content; il me semble quand je suis loin qu'il va toujours lui arriver du mal. Tu vois, ma chère Louise, que personne ne l'aime de cœur comme moi. »

Les choses ne marchaient pas aussi vite que le désirait ou l'espérait le maréchal Lannes; on n'avançait pas dans les cheminsdéfoncés, et quelque affreuse que fût la position des Anglais, nos avant-gardes ne parvenaient pas à les atteindre. Le 1er janvier 1809, l'Empereur était à Astorga; pendant qu'il faisait défiler devant lui les troupes de Soult et de Ney, il se trouva

en présence d'une bande de mille à douze cents femmes et enfants anglais qui n'avaient pu suivre l'armée de John Moore, et qui, depuis quarante-huit heures, vivaient d'orge crue au milieu des boues et des torrents débordés. L'Empereur donna l'ordre de les loger en ville et leur fit distribuer des vivres. C'est en se rendant de Benavente à Astorga, que Napoléon reçut des nouvelles de Paris qui lui signalaient les préparatifs de guerre de l'Autriche et qu'il se détermina subitement à rentrer en France pour parer aux événements. Chargeant le maréchal Soult de continuer la poursuite des Anglais, il reprit au galop le chemin de Benavente. Il emmenait avec lui son fidèle Lannes qui seul peut-être eût été capable de déployer l'activité nécessaire pour mener à bonne fin une tâche pareille, mais le vainqueur de Tudela n'était pas encore rétabli, et Napoléon lui réservait une autre mission. De retour à Benavente, Lannes écrivait à la maréchale, le 8 janvier 1809 :

« Je pars demain pour me rendre devant Saragosse ; j'espère après la prise de cette ville me rendre à Paris ; il me tarde, ma bonne amie, de retourner près de toi et de nos petits enfants. »

De Burgos, il écrivait le 14, avec plus de détails :

« Je t'ai écrit que je partais pour aller prendre le commandement des corps de Junot et de Mortier,

qui sont devant Saragosse. Je n'ai pas besoin de te dire combien cela me contrarie ; il est décidé que Sa Majesté part pour Paris ; je comptais bien l'accompagner. Il attache le plus grand prix à la prise de Saragosse, il a désiré que j'y aille, je n'ai pas voulu lui refuser... Je viens de passer quinze jours bien pénibles, ma chère Louise ; j'ai suivi Sa Majesté pendant tout ce temps sans domestique, sans avoir de quoi changer une seule fois de chemise. Je ne me rappelle pas avoir tant souffert ; il faut ajouter à cela que j'étais souffrant de ma chute de cheval. Je te jure qu'il faut plus que du dévouement pour Sa Majesté, pour avoir supporté toutes ces fatigues. On ne s'est même pas aperçu que je souffrais. De retour près de ma chère Louise, je ne penserai plus qu'au bonheur d'être avec elle. »

Le siège de Saragosse, outre qu'il fut un grand événement historique, tient une place considérable dans la glorieuse carrière de Lannes. Il n'est donc pas hors de propos de nous y arrêter un instant, en rappelant tous les faits d'ordre général qui sont de nature à mettre en relief le rôle rempli dans cette circonstance par le duc de Montebello. Pour cela, il nous faut remonter quelque peu en arrière. Lorsque, le 2 mai 1808, Madrid donna le signal de l'insurrection contre le roi que Napoléon voulait imposer à l'Espagne, l'Aragon fut une des provinces qui répondirent le plus vite à l exemple du peuple de la capitale. Les habitants de

Saragosse prirent les armes et proclamèrent capitaine général le jeune Palafox, brigadier aux gardes, favori de Ferdinand VII, qui s'était échappé de Bayonne. Plus de dix mille paysans aragonais vinrent s'enfermer dans la ville. Le général Lefebvre-Desnöettes, envoyé de Pampelune, le 7 juin 1808, avec une colonne de quatre mille hommes, dont faisait partie le régiment de lanciers polonais, pour soumettre l'Aragon, battit successivement les insurgés à Tudela, à Mallen, à Alagon et jusque dans les faubourgs de Saragosse, mais, lorsqu'il aborda la ville elle-même, ses troupes épuisées de fatigue, accueillies dans les rues par une grêle de balles et de pierres, ne purent vaincre la résistance des habitants. Il fallut se replier sur les hauteurs de la rive droite de l'Èbre, faire venir de la grosse artillerie et commencer un siège en règle sous la direction du général Lacoste, aide de camp de l'Empereur, officier du génie des plus remarquables. Les insurgés furent encore battus en rase campagne à Épila. Le général Verdier arriva le 26 juin devant Saragosse avec sa division et prit le commandement supérieur. Le Monte Torrero, qui domine la place à la distance de quinze cents mètres, fut enlevé à la baïonnette le 28, et un premier bombardement commença le 1er juillet. La place y répondit avec vigueur; le général Verdier réclama des renforts en infanterie et en artillerie, le bombardement fut repris le 3 août par quarante-trois bouches à feu. Un assaut général fut donné le 4 : les Français s'em-

parèrent de la moitié de Saragosse. Le général Verdier fut blessé grièvement et Lefebvre-Desnöettes, atteint plus légèrement, reprit le commandement. Le combat continua pied à pied dans les rues. Un corps de secours fut battu à Villa-Mayor par Lefebvre, mais à la suite des événements du midi de l'Espagne et de l'évacuation de Madrid, ce général reçut du roi Joseph, le 7 août au soir, l'ordre formel de lever le siège dans la nuit même. Il avait déjà, en apprenant les nouvelles d'Andalousie, fait filer le gros matériel sur Pampelune ; il continua le feu pendant la nuit avec les pièces de campagne, fit jeter à l'eau les canons pris sur les Espagnols, brûler les voitures et replier les troupes. Il resta de sa personne le dernier devant Saragosse pour diriger le tir et la retraite de l'artillerie et se retira sans être poursuivi. Vingt-quatre heures après, Castaños arrivait d'Andalousie avec vingt-cinq mille hommes. Nous avons vu comment cette armée se grossit, comment Palafox en organisa une autre et comment toutes les deux furent battues par le maréchal Lannes, à Tudela, le 23 novembre.

Si les vainqueurs avaient marché immédiatement sur Saragosse, ils y seraient probablement entrés sans difficulté, tant la défaite imprévue de Castaños et de Palafox avait jeté le découragement dans la population, qui regardait la position de Tudela comme inexpugnable. Mais Lannes était cloué par la maladie : l'ennemi ne fut vigoureusement poursuivi ni sur Saragosse ni sur la route de Madrid. Le maréchal Mon-

cey poussa jusqu'à Alagon, à une journée de marche de Saragosse; le maréchal Ney, après s'être mal à propos arrêté à Soria, se remit en mouvement le 5 novembre et rejoignit Moncey. Les deux maréchaux parurent en vue de la capitale de l'Aragon le 30 novembre, sept jours après la bataille de Tudela, et se concertèrent pour investir la ville sur les deux rives de l'Èbre, mais Napoléon, mécontent de ces manœuvres, rappela impérativement Ney sur Madrid et prescrivit au maréchal Mortier, qui venait d'entrer en Espagne avec le 5e corps d'armée, de se joindre à Moncey. Celui-ci se replia sur Alagon en attendant Mortier.

Revenus d'un premier mouvement d'effroi, enthousiasmés par l'inaction de l'armée française, les habitants de Saragosse utilisèrent, pour préparer une résistance énergique, le répit qui leur était accordé. Saragosse est une ville ouverte formant sur la rive droite de l'Èbre un demi-cercle, dont le fleuve lui-même figure le diamètre septentrional; toute la partie est de la demi-circonférence est bordée par la petite rivière de la Huerba qui coule dans un ravin encaissé. Entre la ville et cette rivière s'étendaient des jardins, des vignes, des bois d'oliviers, entourés de haies et de fossés; la partie occidentale était couverte par des murs de huit à dix pieds de hauteur sur trois pieds d'épaisseur. Plusieurs couvents formaient, de ce côté de l'enceinte, de véritables citadelles et interdisaient à l'assaillant l'accès des portes de la ville. Au

point le plus méridional de la demi-circonférence, là précisément où le cours de la Huerba commençait à former l'enceinte, une tête de pont fortifiée avait été construite. Le château de l'Inquisition s'élevait au nord-ouest, à deux cents mètres environ de l'enceinte; c'était une immense construction aux murs épais garnis de tours en guise de bastions et entourée de fossés profonds. Le vaste couvent de Saint-Joseph se trouvait de même du côté est en avant de la Huerba. Un pont de pierre joignait la ville au faubourg d'Arrabal, situé sur la rive gauche de l'Èbre et défendu à l'est par les couvents de Saint-Lazare et de Jésus. Près du pont se trouvait, sur la rive droite, la grande église de Notre-Dame del Pilar, cathédrale de l'Aragon, dont la Vierge était l'objet de la vénération de tous les habitants de cette province. Enfin la ville était coupée en deux, sur la plus grande partie de sa longueur, par une grande et large voie de communication nommée le *Cosso*, parallèle à l'Èbre, se courbant à l'est vers le fleuve et se terminant à l'ouest au grand Marché Neuf qui, par une rue de traverse, aboutissait également au fleuve, entourant ainsi un massif considérable que l'on pouvait considérer comme la cité intérieure de Saragosse.

Jamais ville assiégée n'eut une aussi forte garnison : trente et un mille hommes de troupe de ligne, dont deux mille de cavalerie, quinze mille paysans aragonais bien armés, autant d'habitants de Saragosse, les uns et les autres excellents soldats derrière

des murailles, soit en tout plus de soixante mille hommes. Cette multitude était fanatisée; le véritable chef de la défense était, sous l'autorité nominale de Palafox, son ancien précepteur le moine Basile; il ne reculait devant aucun moyen d'intimidation pour assurer le pouvoir dictatorial de son élève, en réalité le sien. Une potence était établie en permanence sur la place du Marché; sur le plus léger soupçon de trahison ou de tiédeur, à la moindre dénonciation le malheureux suspect y était traîné et son supplice donné en spectacle au peuple. Le fanatisme des femmes égalait celui des moines. Organisées en compagnies, elles étaient chargées de porter les vivres, les munitions, les secours aux blessés; elles avaient à leur tête une jeune et belle comtesse, issue d'une des premières familles du pays, qui avait déjà montré son dévouement pendant le premier siège. Non contentes du rôle qui leur était assigné, elles ne perdaient pas une occasion d'exciter le courage et l'enthousiasme des officiers et des soldats. Des ingénieurs habiles dirigeaient les travaux de défense, la garnison disposait de cent cinquante bouches à feu de gros calibre et d'un immense approvisionnement de munitions envoyé de Tarragone par les Anglais. Tous les vivres qu'avait pu fournir la riche province d'Aragon avaient été amenés dans la ville.

Du côté des Français le 5e corps commandé par Mortier était arrivé à Tudela le 13 décembre. Le maréchal Moncey lui envoya des officiers pour le guider et

bientôt les deux corps d'armée réunis à Alagon purent agir de concert. Le 3e, depuis les derniers remaniements, comprenait les trois divisions d'infanterie Grandjean, Musnier et Morlot, avec la brigade de cavalerie Watier, composée du 4e hussards, du 13e cuirassiers, d'un régiment de marche de dragons et du 1er provisoire de hussards. Le 5e corps était formé des deux divisions Suchet et Gazan, avec une brigade de cavalerie composée du 10e hussards et du 21e chasseurs. L'effectif de chacun de ces deux corps d'armée était d'environ vingt-trois mille hommes ; le général Lacoste dirigeait encore le génie. Tous les préparatifs étant terminés, les deux maréchaux mirent leurs troupes en mouvement le 19 décembre et arrivèrent le 20 en vue de Saragosse.

« A l'aspect des nombreux clochers de la ville, dit dans le style du temps un témoin oculaire, nos soldats éprouvèrent un vif enthousiasme; la joie animait tous les visages, le soleil brillait et rayonnait sur les arbres, l'ardeur, l'impatience d'arriver étaient sans égales; ce spectacle, ce carillon retentissant de tant de cloches mises en branle pour sonner le tocsin et annoncer l'approche des Français donnaient à la scène l'aspect d'un jour de fête. Aucun préparatif de défense n'apparaissait à la vue, déjà les têtes de colonne étaient à peu près à la distance d'une portée de canon de la ville, lorsqu'une vive fusillade éclata partant de derrière les arbres et les buissons... »

Le siège commençait; la division Gazan s'établit

sur la rive gauche en face du faubourg, la division Suchet et le corps de Moncey se déployèrent sur la rive droite. Les défenses extérieures tombèrent rapidement. Le Monte Torrero fut enlevé le 21, mais le faubourg de la rive gauche résista à toutes les attaques du général Gazan. Une sommation de se rendre fut fièrement et énergiquement repoussée par Palafox.

L'Empereur, voulant imprimer une plus grande activité aux opérations du siège, nomma le général Junot, duc d'Abrantès, au commandement du 3e corps d'armée. Les rôles respectifs des deux corps d'armée furent délimités : au 3e furent dévolus les travaux d'attaque, au 5e le soin de couvrir le siège. Toutefois la division Gazan, du 5e corps, fut laissée devant le faubourg; le maréchal Mortier, chargé de tenir la campagne avec la division Suchet et la cavalerie, partit pour Catalayud. Junot arriva le 29 décembre pour prendre le commandement : la tranchée fut ouverte le soir même : à droite en face du couvent de Saint-Joseph, au centre, contre la tête du pont de la Huerba, à gauche vis-à-vis le château de l'Inquisition. L'artillerie commença son feu le 10 janvier à six heures et demie du matin avec trente-deux bouches à feu; le 11, à trois heures de l'après-midi, les brèches faites au couvent de Saint-Joseph étant praticables, l'assaut y fut donné avec succès par un bataillon d'élite, qui s'y installa sous la conduite du commandant du génie Haxo. La tête de pont de la Huerba fut enlevée dans la nuit du 15 au 16, par escalade, sous la direction

du colonel Rogniat. L'enthousiasme de la garnison et de la population, habilement entretenue par de fausses nouvelles, ne souffrit pas de ces deux échecs. La situation de l'armée de siège était au contraire des plus critiques : le départ de la division Suchet avait réduit à treize mille hommes l'effectif des troupes de siège sur la rive droite; la division Gazan en comptait à peine sept mille sur la rive gauche. Il fallait, avec ces vingt mille hommes épuisés de fatigue, venir à bout d'une place défendue par plus de soixante mille combattants. Tout l'Aragon était soulevé : le général Watier marcha sur les principaux rassemblements d'insurgés et les battit à plusieurs reprises, mais le général Gazan, serré de près sur la rive gauche, fut sur le point de lever le blocus.

C'est à ce moment que le maréchal Lannes arriva. Il prit le 22 janvier le commandement supérieur des deux corps d'armée. « Dès lors, dit un historien [1], on vit naître l'ensemble qui fait la force des armées, tous les efforts étant dirigés par une volonté ferme et unique. » Le premier soin du maréchal, même avant d'être rendu sous les murs de Saragosse, fut de rapprocher Mortier et la division Suchet qui, sur leur route, dispersèrent tous les rassemblements en armes. Le général Watier, avec la plus grande partie de la cavalerie resta à Alcañiz pour surveiller les routes

1. Belmas, *Journaux des Sièges d'Espagne.*

de Valence et de Tortose. Un magnifique régiment, le 40e de ligne, fut distrait de la division Suchet pour renfoncer le corps de siège.

Le duc d'Abrantès s'était installé dans un château aux environs du camp : le maréchal Lannes, au lieu de suivre cet exemple, établit son quartier général au milieu des troupes, dans une mauvaise auberge abandonnée : *Aux écluses d'Aragon*, près de laquelle était établie une ambulance. Après avoir parcouru les camps et les travaux il écrivait le 26 : « Demain nous attaquerons la ville; nous y serons logés dans deux jours. » En effet, à la suite d'un violent bombardement, l'assaut fut donné le 27 janvier; toute l'armée fut mise sur pied et forma trois colonnes. L'une de ces colonnes, dirigée par le colonel Rogniat, s'empara du couvent de Santa-Engracia. Nos troupes s'étendirent à gauche jusqu'au couvent des capucins Trinitaires où elles se fortifièrent. On attaqua vainement le couvent de Sainte-Monique, qui ne fut pris que le 30. Lannes écrivait le 28 à sa femme : « L'attaque a eu lieu hier, nous avons pris deux ou trois coins de la ville; ils la défendent avec acharnement et il faut faire le siège de chaque maison; c'est ce qui rendra la fin longue et pénible. Je suis obligé d'être nuit et jour en mouvement. »

Le siège ne faisait pour ainsi dire que commencer, ou plutôt il entrait dans une phase nouvelle, plus terrible que la première. Il fallait maintenant, comme le

disait le maréchal, assiéger les maisons une à une et cheminer péniblement vers le Cosso, pour s'établir au centre de la ville. Lannes et le général Lacoste apportèrent tous leurs soins à s'avancer sans mettre les soldats à découvert. « Dès qu'on s'était emparé d'une maison, raconte le général Lejeune, officier du génie et aide de camp de Berthier, en mission auprès du maréchal Lannes, le mineur descendait au plus profond de la cave et travaillait à s'ouvrir un rameau par-dessous la rue ou sous la maison voisine pour arriver à celle qu'on voulait attaquer. La mine était ensuite chargée dans le plus grand silence... Sitôt que l'explosion avait eu lieu, les soldats s'élançaient à travers les nuages de poussière et s'emparaient des ruines de la maison renversée, ils s'y barricadaient promptement et attendaient ainsi la nuit : alors ils y apportaient des sacs à terre, roulaient des ballots de laine et amassaient tout ce qui pouvait leur servir à faire des épaulements. » Encore les choses ne marchaient-elles pas toujours aussi facilement. Lorsqu'on pénétrait dans la chambre basse d'une maison, les Espagnols se retiraient dans les caves, les étages supérieurs, les greniers, et multipliaient les trous dans les cloisons, dans les planchers, pour tirer d'une chambre à l'autre ou d'étage en étage; ils brisaient les escaliers pour en faire des barricades; chacun dans sa forteresse s'armait de grenades, de poudre, de balles, de pierres; les femmes mêmes prenaient part à cette lutte. En même temps les assiégés essayaient

par de vigoureux retours offensifs, de reprendre les couvents dont nos soldats s'étaient emparés. Ces luttes incessantes et meurtrières éprouvaient l'armée qui avait contre elle l'infériorité du nombre. « Nous fatiguons beaucoup ici, écrivait Lannes le 30 janvier; voilà plus de huit jours que je n'ai pas fermé l'œil, joins à cela une santé délabrée, mais, c'est égal, je veux en finir! »

Sans cesse au plus fort des attaques, avec le général Lacoste, le maréchal donnait à tous l'exemple de l'audace et du sang-froid. « Il était allé, le 31 janvier, visiter les travaux vis-à-vis du faubourg et, au lieu de revenir à couvert par les chemins creux des tranchées, raconte le général Lejeune, il nous conduisit à travers champs à demi portée de fusil de la place. Là, il monta sur un tertre pour mieux découvrir ce qui se passait autour de lui : pendant qu'il nous donnait tranquillement ses ordres, plusieurs coups de fusil, ajustés sur son brillant uniforme, passèrent dans nos habits et blessèrent un de ses officiers. Chacun alors sauta dans les tranchées, mais M. le maréchal, restant immobile, continuait à me parler; j'aurais eu mauvaise grâce à l'écouter de loin, je montai auprès de lui ; ce ne fut qu'après avoir terminé qu'il descendit lentement dans la tranchée. »

Lannes donnait également des preuves de cet empire sur lui-même qui le caractérisa pendant les dernières années de sa vie. Malgré la défense plusieurs fois réitérée, les soldats déchargeaient continuelle-

ment leur fusil en faisant feu au lieu de se servir du tire-bourre. Pendant que Lannes passait à cheval devant les campements, un soldat lâcha ainsi un coup de fusil, dont la balle vint couper les rênes au-dessous de la main du maréchal ; celui-ci éprouva tout d'abord une vive irritation et se précipita vers le soldat, qu'on avait immédiatement arrêté. Mais sa volonté reprit le dessus, et, s'adressant avec douceur au coupable : « Je suis sûr, lui dit-il, que si tu m'avais tué tu en aurais eu le plus grand chagrin. Ne recommence plus ! » Le soldat, en effet, était tout contrit ; ce fut la seule punition qu'il encourut.

Le maréchal Mortier vint renforcer la division Gazan, qui s'épuisait dans sa lutte contre le faubourg, et plaça la division Suchet de manière à pouvoir l'appuyer tout en la garantissant des attaques du dehors. La tranchée fut ouverte devant le faubourg, dans la nuit du 31 janvier au 1er février. Le couvent de Saint-Augustin, sur la rive droite, fut pris le 1er février, mais, le même jour, l'armée fit une perte bien douloureuse. « Quelle guerre horrible ! écrivait Lannes le soir même, nous sommes dans la place depuis le 27 ; on se bat nuit et jour avec un acharnement sans exemple. Nous avons fait aujourd'hui une perte irréparable, le brave général Lacoste a été tué. Le feu est sur deux ou trois points de la ville, nous l'écrasons de bombes ; cela ne fait rien sur le moral de ces gens-là. J'espère cependant, ma chère amie, que nous en viendrons à bout dans quelques jours. »

Le général Lacoste était jeune et doué des plus brillantes qualités, adoré de toute l'armée. Il était marié depuis deux ans à une femme charmante, qu'il chérissait et près de laquelle il avait passé en tout cinq jours depuis son mariage. En se dirigeant vers la maison où il devait être frappé, il s'entretenait avec un colonel qui l'accompagnait; il voyait l'avenir sous les couleurs les plus riantes, aspirant comme Lannes, comme beaucoup d'autres sans doute, après le moment où la paix lui permettrait de jouir de son bonheur. Il voulait, disait-il, abandonner alors la cour impériale pour se retirer près de sa femme, près de son vieux père et des enfants qu'il espérait bien avoir. Tout à coup, une balle traverse le ballot de laine qui le couvrait et lui rase le front en emportant une boucle de ses cheveux blonds. « Encore, si c'était pour elle! » dit-il en riant, et il continua sa marche. Quelques instants après, voulant juger des effets de l'explosion d'une mine qui venait de faire sauter un îlot de dix ou douze maisons, il monta avec plusieurs officiers, aux croisées d'une maison voisine ; de là, il encouragait de la voix les soldats polonais qui s'élançaient sur les décombres. Les cris de hourrah poussés par son entourage attirèrent l'attention des Espagnols, qui, par de petit trous presque invisibles ajustèrent plusieurs coups de fusil. Une de leurs balles brisa le front du général Lacoste, qui expira quelques heures après. Le colonel Rogniat le remplaça dans la direction des travaux jusqu'au jour où,

blessé lui-même, il dut céder cette direction au commandant Haxo. Le chef du génie sur la rive gauche était le colonel Dode, devenu plus tard maréchal de France; il est difficile d'imaginer une plus belle réunion d'ingénieurs de haut mérite. Le général Lacoste, très apprécié de l'Empereur, qui l'avait pris pour un de ses aides de camp était, s'il faut en croire sa renommée, digne de leur commander à tous.

La lutte continuait de maison en maison. Les progrès de l'attaque étaient si lents et si chèrement achetés qu'on ne pouvait prévoir l'issue de cette guerre impitoyable. Les lettres de Lannes se ressentaient d'une telle situation. « Quelle guerre pénible ! lit-on dans celle du 6 février. J'aimerais mieux dix batailles dans un jour, que la guerre que nous faisons contre les maisons. Je serais bien content si nous étions maîtres de Saragosse dans un mois. Nous avons cependant un grand quartier dans la ville, je viens de faire une grande tournée à pied, je suis si fatigué que j'ai de la peine à me tenir même assis. » La ville était cependant dans l'état le plus déplorable, la maladie faisait de grands ravages. Il mourait de quatre à cinq cents personnes par jour, les vivants ne parvenaient plus à enterrer les morts, les cadavres gisaient dans les rues, dans les cimetières et devant la porte des églises. Il régnait une odeur infecte de corps en putréfaction ou calcinés par les flammes des maisons incendiées. La garnison et la population commençaient à manquer des objets les plus nécessaires. Deux

grands groupes de bâtiments, le couvent des filles de Jérusalem et l'hôpital général, furent enlevés par les assaillants le 3 et le 6 février. Lannes écrivait le 10 : « Depuis plus de quinze jours le canon tire nuit et jour ; c'est la guerre la plus désagréable que j'aie encore faite, mais j'espère que nous en viendrons à bout. »

Le 11 février, on s'empara de l'église de Saint-François, et on entreprit deux attaques de mines pour traverser le Cosso et arriver sous le bâtiment de l'Université. Ce travail présentait les plus grandes difficultés : une des opérations des plus pénibles consistait à amener l'artillerie par des rues couvertes de décombres sur les maisons conquises, afin d'y établir de nouvelles batteries de brèche, ce qui devenait d'autant plus long, plus périlleux et plus fatigant qu'on s'éloignait davantage de l'enceinte pour pénétrer dans l'intérieur de la ville. Le découragement commençait à gagner les troupes, Lannes ranimait les esprits. Un jour, raconte le général Lejeune, le maréchal passant près d'un groupe de soldats occupés à regarder un des tableaux échappés à l'incendie des couvents, fut surpris d'entendre ces paroles : « Le bon Dieu laissera boire un coup au vieux comme le maréchal nous fera passer le goût du pain. » Il s'approcha d'eux et vit qu'ils admiraient une composition de Murillo, représentant Jésus qui invite l'apôtre saint Pierre à marcher sur les eaux. « Eh bien ! mes amis, leur dit-il avec assurance, Dieu parle ici à

saint Pierre précisément comme j'ai à vous parler à vous même, Dieu lui dit : « Pierre, si tu as foi en » mes paroles, tu marcheras sur les eaux », ce qui signifie : « Si tu as confiance en moi ta persévé- » rance triomphera de tous les obstacles ». Saint Pierre a marché sur les eaux, et vous, mes amis, dans peu de jours vous prendrez Saragosse. » Qui se serait attendu à voir le maréchal Lannes expliquer les paraboles de l'Évangile?... Écoutée avec une respectueuse attention, l'explication obtint le succès le plus complet, et le maréchal s'éloigna au bruit des joyeux vivat de son auditoire. Mais il n'avait pas parlé à toute l'armée, et les plaintes reprirent de plus belle.

« Quelle folie, s'écriaient les soldats, de vouloir assiéger cent mille hommes avec dix mille; on nous enterrera tous ici. Le quart de la ville incendiée nous coûte déjà le quart des nôtres, nous sommes à peine nourris et exténués de fatigue. L'armée entière succombera avant d'avoir forcé ces frénétiques à nous abandonner une maison entière où nous puissions nous reposer un peu. »

Lannes répondait à ces plaintes par la voix des officiers : « Cinquante mille Espagnols en état de porter les armes se laissent enfermer par une poignée de soldats : c'est qu'ils tremblent devant vous. Dans quelques jours, ils ne pourront plus vous opposer qu'une faible résistance. » Lannes disait vrai : les plus fanatiques, épuisés par la maladie mouraient de faim sur des tas de blé qu'ils ne pouvaient moudre.

Les autres osaient déjà élever la voix pour parler de se rendre. Une centaine de paysans, hommes, femmes et enfants renfermés dans la ville désertèrent un jour en masse et se présentèrent à nos avant-postes, suppliant l'officier qui commandait sur ce point de les laisser passer ou de les faire tuer plutôt que de les forcer à rentrer dans Saragosse. On les conduisit au maréchal Lannes qui, d'un ton sévère, leur reprocha d'avoir fait verser le sang français par leur féroce entêtement. « Vous me demandez la grâce de rentrer dans vos foyers, vous ne le méritez pas. » Et faisant approcher sa garde : « Emmenez-les, faites-les boire et manger, qu'on les rassasie ; qu'on leur donne ensuite à chacun deux francs et deux pains et qu'on les reconduise à Saragosse. Je veux que les habitants de cette ville sachent que nous avons des vivres en abondance et qu'ils apprennent ce qu'on peut attendre de ma générosité. »

Cependant le maréchal Lannes reçut bientôt de graves nouvelles : les généraux Suchet et Watier lui annoncèrent que les frères de Palafox avaient réuni, à Mequinenza et à Lerida, un corps de quinze mille hommes, avec lequel ils se mettaient en mouvement pour faire lever le siège de Saragosse ; en outre, le général Reding, qui se trouvait en Catalogne à la tête de trente à quarante mille hommes, se proposait également de venir au secours de Saragosse, après avoir battu le général Gouvion Saint-Cyr. Lannes partit immédiatement (13 février) avec le 5e corps d'armée

et le 13e régiment de cuirassiers, en ne laissant devant le faubourg qu'une des brigades de la division Gazan et remettant la direction du siège au duc d'Abrantès. Il prit sur les hauteurs de Villa-Mayor, une forte position pour barrer le passage à l'ennemi et attendre les renforts que lui annonçait l'Empereur. Les travaux se continuèrent au milieu des mêmes difficultés et après avoir assuré la défense extérieure de façon à écarter l'armée de secours, le maréchal, comprenant la nécessité de sa présence à Saragosse, s'empressa d'y revenir (17 février). Les tentatives pour franchir le Cosso, barré par une forte traverse munie d'artillerie, donnaient journellement lieu à des luttes acharnées, et le quartier des Tanneries, situé à l'est du Cosso, le long de l'Èbre, tenait toujours bon. Les principaux efforts de l'attaque se portèrent contre le faubourg, en face duquel l'artillerie avait mis cinquante bouches à feu en batterie. Le maréchal parcourait les lignes de ce côté, quand un Espagnol embusqué dans les décombres, lui tira à bout portant un coup de fusil qui brûla le revers de son habit. « Le maréchal, irrité de cette audace, dit le général Lejeune, monta dans les combles du couvent de Jésus et ajusta lui-même une douzaine de coups de fusil. L'ennemi dirigea un obusier sur la lucarne d'où ces coups partaient, et un des obus coupa en deux le capitaine du génie Lepot, qui regardait par-dessus l'épaule du maréchal. »

Il importait d'enlever promptement le faubourg de la rive gauche pour mettre le quartier des Tanneries

entre deux feux : le maréchal ordonna, pour le 18, une attaque simultanée sur la ville et sur le faubourg. Du côté de la ville, on s'empara du bâtiment de l'Université et l'on força l'ennemi à abandonner la traverse du Cosso ; du côté du faubourg, l'artillerie battit en brèche le couvent de Saint-Lazare, tandis que toutes les pièces et mortiers en batterie sur la rive droite, faisaient pleuvoir une grêle de projectiles sur le pont et sur les quais, pour intercepter la communication. Le général de Versage, émigré français, commandant le faubourg, fut tué en essayant de traverser le pont pour s'y rendre. La garnison, renonçant à se défendre, abandonna la tête de pont. Trois cents des plus braves se firent jour pour rentrer en ville, un grand nombre furent noyés, les autres, au nombre de trois mille essayèrent de fuir par la campagne : la cavalerie leur barra le passage et ils mirent bas les armes. En outre, près de trois mille Espagnols furent tués ou blessés. Ce succès n'avait coûté que cinquante hommes à la division Gazan.

Toute l'artillerie fut alors dirigée sur la ville, qui était aux abois. La cathédrale de Notre-Dame del Pilar était fort endommagée par les bombes. Lannes écrivait le 20 février à la maréchale :

« Quel métier, ma chère Louise, que celui que nous faisons ici ! Saragosse ne sera bientôt plus qu'un tas de ruines. J'ai fait attaquer avant-hier le faubourg, point très important ; j'avais fait placer cin-

quante bouches à feu, il était défendu par sept mille hommes. Nous nous en sommes emparés. Aujourd'hui, c'est un corps de vingt mille hommes qui vient au secours de Sarragosse, il sera bien reçu ; s'il était venu avant la prise du faubourg il ne nous aurait pas fait plaisir. En vérité, quand j'ai vu le faubourg, j'ai été très effrayé des ouvrages que l'ennemi avait faits.

» *Post-scriptum.* — Saragosse vient de se rendre. Quelle grande chose, ma chère amie ! Il est possible que je parte avant d'attendre les ordres de Sa Majesté. »

Voici ce qui s'était passé. Palafox, malade de la fièvre, avait remis une partie de son autorité à une junte composée de quarante membres ; cette junte reconnut qu'il n'y avait plus d'espoir d'être secouru, que la poudre manquait, qu'il n'y avait plus de moulins pour moudre le grain et que l'épidémie faisait mourir six à sept cents individus par jour. On n'osait cependant pas encore parler de capitulation, tant on avait peur d'un mouvement populaire. Mais les principaux meneurs avaient succombé. Le peuple et le clergé ne comptaient plus sur la protection de la patronne de la ville, Notre Dame del Pilar, qui n'avait pu préserver sa propre église de la destruction.

Enfin le 19, Palafox envoya un de ses aides de camp demander au maréchal une trêve de trois jours, pour permettre à cet officier d'aller vérifier l'état des affaires dans la péninsule. L'aide de camp était chargé

d'ajouter que, si la garnison se décidait à capituler, elle s'en référerait aux conditions offertes le 24 janvier par le maréchal lui-même lorsqu'il avait pris le commandement de l'armée française. Lannes répondit qu'il ne pouvait être question de trêve, que les choses avaient bien changé depuis le mois de janvier, qu'il n'y avait plus d'armée espagnole pour tenir la campagne, que le roi Joseph était rentré à Madrid, que pour son compte il était prêt à accorder un pardon général à tous les habitants de Saragosse, promettant de respecter leur vie et leurs biens, mais qu'en attendant, il allait pousser l'attaque avec une suprême vigueur. Au reçu de cette réponse, Palafox, ne voulant à aucun prix signer une capitulation, résigna son commandement. La junte elle-même ne put se résigner à braver la fureur populaire en votant la reddition de la place. Le 20 au matin, les cinquante bouches à feu qui avaient ruiné le faubourg, placées sur le bord de l'Èbre, ouvrirent un feu épouvantable sur les quais de la rive droite. Six fourneaux de mine pratiqués sous le Cosso étaient prêts à faire explosion; tout à coup vers quatre heures, on vit un groupe d'officiers agiter des mouchoirs blancs attachés au bout de leurs épées. On leur répondit par des signaux semblables, on cessa le feu, et un Espagnol, montant sur une échelle au sommet du mur qui séparait les deux partis, demanda que le maréchal voulût bien envoyer un de ses officiers pour faire connaître ses intentions à la junte. Le maréchal averti confia cette mission à

son aide de camp Saint-Mars. Celui-ci fut admis devant la junte et, d'abord écouté avec faveur, il souleva une vive indignation lorsqu'il annonça qu'il fallait se rendre à discrétion : il ajouta qu'on pouvait compter sur la générosité du maréchal, et la discussion commençait à prendre un tour plus favorable, quand tout à coup une forte explosion se fit entendre, et une foule menaçante entoura la maison où se tenait l'assemblée en poussant des cris de mort.

L'ordre de cesser l'attaque n'avait pu être transmis simultanément sur toute la ligne et particulièrement dans les rameaux de mine. Un officier du génie, ignorant ce qui se passait, avait mis le feu à une des mines pratiquées sous le Cosso. L'explosion produisit comme d'habitude une pyramide de pierres qui, projetées à une grande hauteur, retombèrent sur le sol de la rue remplie de monde, car les habitants avaient profité de la trêve (la première depuis le commencement du siège) pour sortir des caves où ils étaient enfermés depuis deux mois et respirer enfin en liberté. L'effet fut terrible, ils crièrent à la trahison et coururent à la junte pour massacrer le parlementaire. Celui-ci commençait à être d'autant plus inquiet que les chefs de la junte, et notamment le moine Basile, paraissaient peu disposés à le protéger, mais une troupe d'officiers espagnols se précipita dans la salle du conseil, l'épée à la main, entourant le colonel Saint-Mars ; ils jurèrent de lui faire un rempart de leurs corps jusqu'à ce que le malentendu fût expliqué. Lannes,

entendant de son côté l'explosion, devina le danger que devait courir son aide de camp et s'empressa d'envoyer un second officier pour donner l'explication attendue. La multitude, qui n'avait plus le fanatisme des premiers jours, s'apaisa, et la junte désigna des délégués pour accompagner le colonel Saint-Mars chez le maréchal. Le colonel, désireux d'être promptement en sûreté, se dirigea vers la porte de la ville par laquelle il était entré et y trouva un autre aide de camp, le capitaine La Bédoyère, qui à la tête d'un escadron de lanciers, l'attendait avec une impatience facile à concevoir. Le maréchal était entouré de tout son état-major quand les délégués se présentèrent à lui ; il les accueillit avec égard, mais avec toutes les apparences de la sévérité et insista pour que la ville se rendît à discrétion. Il feignit toutefois de céder aux instantes prières des délégués et consentit à leur accorder une capitulation. Ils élevèrent d'abord de hautes prétentions, telles que celle de faire reconnaître Ferdinand VII comme roi d'Espagne, mais le maréchal leur montra le plan des attaques, leur annonça que six fourneaux, chargés chacun de trois mille livres de poudre, étaient prêts à jouer simultanément sous le Cosso de manière à bouleverser toute la ville. Ils reconnurent les édifices menacés parmi lesquels se trouvait la maison de l'un d'eux. Le duc d'Abrantès, présent à l'entrevue, dit en riant à ce délégué que, s'il voulait faire à son hôtel un changement de décoration, il n'avait qu'à parler, « en une

seconde, ajouta-t-il, on peut vous satisfaire, il suffit d'y laisser tomber l'étoile du mineur ».

Les députés signèrent enfin la convention dictée par Lannes, et craignant toujours la fureur populaire, ils se retirèrent dans le château de l'Inquisition d'où ils envoyèrent notifier la capitulation à Palafox et la junte. Immédiatement nos troupes occupèrent le château; le lendemain 21, à la pointe du jour tous les postes intérieurs furent occupés de même. Enfin à midi, l'armée française étant rangée en bataille face à l'Èbre, du côté d'Alagon, la garnison espagnole défila devant elle. Cette garnison ne comptait plus que treize mille hommes, d'autres disent même huit mille sur un effectif de trente et un mille, encore étaient-ils malades et couverts de vêtements en lambeaux. Mais les visages noircis par la fumée de la poudre, les physionomies pleines de fierté, les costumes variés, la ceinture espagnole aux couleurs vives, le chapeau surmonté de plumes de coq ou de vautour, le manteau brun ou la couverture rayée pliée sur l'épaule donnaient encore à cette vaillante troupe l'aspect le plus pittoresque. Elle déposa ses armes et ses drapeaux et fut emmenée prisonnière.

La ville présentait le spectacle le plus affreux; toutes les rues étaient barrées de traverses et de fossés et embarrassées de ruines L'air était infect, le feu qui durait encore dans certains édifices remplissait l'atmosphère de fumée. Partout étaient entassés des monceaux de cadavres, la plupart bouleversés par

des explosions. Les maisons qui restaient debout étaient criblées de créneaux et de trous de boulets. Les habitants à demi vêtus se traînaient comme des spectres livides, les femmes qui avaient respiré dans les caves un air vicié, dont la fumée des lampes et du feu avait noirci le visage et les vêtements, paraissaient encore plus épuisées que les hommes. Un grand nombre de familles s'étaient réfugiées sous les arcades de la place du Marché-Neuf, théâtre des exécutions journalières, et gisaient sur le pavé pêle-mêle avec les morts et les mourants.

Pour donner une idée du sort de la population de Saragosse, il suffira de citer la lettre suivante écrite le 19 mars par le maréchal Lannes au major-général Berthier :

« J'ai fait faire le relevé ci-joint des personnes mortes à Saragosse depuis le 21 décembre jusqu'au 21 février, jour de notre entrée dans la place. Votre Altesse verra qu'il y est mort cinquante-quatre mille et tant de personnes. C'est inconcevable ! depuis notre entrée dans Saragosse il en est mort encore huit à dix mille, et cette ville est réduite en ce moment à douze ou quinze mille habitants. »

Le maréchal Lannes s'appliqua de tout son pouvoir à réparer autant qu'il dépendait de lui les maux soufferts par la ville de Saragosse. Le duc d'Abrantès fut nommé gouverneur de l'Aragon et le général

Laval gouverneur de la ville. Les troupes furent ramenées dans les camps, et on ne laissa à l'intérieur de Saragosse que le nombre de soldats indispensables pour maintenir le bon ordre. L'administration nommée par le maréchal dut s'occuper de faire nettoyer la ville et de l'assainir; on alluma de grands feux sur les places pour brûler les morts. Le château d'Alferia fut occupé par une forte garnison; Palafox, gardé à vue dans son palais, fut traité avec de grands honneurs jusqu'à ce qu'il pût être emmené prisonnier en France. On donna des ordres pour arrêter le moine Basile, rendu responsable de toutes les exécutions arbitraires qu'il avait ordonnées : il parvint à s'échapper des mains des soldats qui le gardaient et voulut gagner la campagne, mais il glissa dans l'Èbre et se noya. Cela se passait dans la nuit même du 21 février. Le maréchal Lannes pardonna à tous les autres moines. Il écrivait à sa femme le 22 :

« J'espère que Sa Majesté m'enverra l'ordre de rentrer en France. Que je suis heureux, ma chère amie, d'être parvenu à sauver Saragosse; pas un seul individu n'a été insulté : aussi, ma chère Louise, les habitants sont-ils nuit et jour dans les églises pour prier Dieu pour moi ainsi que Notre-Dame del Pilar. On doit chanter un *Te Deum* dans cette église. Je ferai mon entrée dans la ville ce jour-là avec les états-majors des deux corps d'armée. J'irai assister au *Te Deum* avec tout le clergé, et les autorités devront

prêter serment de fidélité au roi. Cette fête se fera avec la plus grande pompe. La prise de Saragosse donnera la tranquillité au peuple d'Espagne. »

La cérémonie annoncée dans cette lettre eut lieu en effet le 6 mars. Lannes fit son entrée, accompagné du maréchal Mortier, de tous les généraux et de tous les états-majors. Junot, duc d'Abrantès, toujours affligé d'avoir été mis en sous-ordre[1] ne voulut pas prendre part à la fête. Mortier, plus modeste, s'assit à côté de Lannes et comme lui sur un fauteuil placé en face du maître-autel; le fauteuil de Junot resta vide. Lannes écrivait le 7 mars à la maréchale :

« J'ai fait hier mon entrée; jamais je n'ai vu de cérémonie plus belle; toutes les rues par lesquelles nous sommes passés étaient tapissées d'une manière magnifique, les habitants ne reviennent pas de la manière généreuse avec laquelle je les ai traités. Aussi, d'ennemis acharnés, en ai-je fait de vrais amis à l'Empereur et au Roi. Je t'envoie, ma bonne amie, copie du discours qui a été prononcé par l'archevêque qui est un digne homme et un des admirateurs de Sa Majesté. A la suite de la fête j'ai donné un dîner de quatre cents couverts; tout a très bien

1. Le général Junot regrettait tout naturellement sa position de général en chef, qui lui aurait peut-être valu le bâton de maréchal : mais il n'était pas en droit de se plaindre de ce que son corps d'armée avait été mis sous les ordres supérieurs de Lannes.

marché. J'espère que Sa Majesté m'enverra bientôt l'ordre de rentrer en France. »

Les autorités, reconnaissantes des soins assidus que prenait le maréchal Lannes pour consoler les habitants de Saragosse, vinrent après la cérémonie lui offrir un magnifique bouquet de fleurs en pierreries, tiré du trésor de Notre-Dame del Pilar. Elles offrirent en même temps un œillet en diamants de la valeur de cent mille francs au maréchal Mortier, qui ne consentit à l'accepter que pour en faire immédiatement hommage à Notre-Dame del Pilar. On croit rêver en entendant parler de maisons richement tapissées, de fêtes et de banquets dans cette ville où deux semaines à peine plus tôt l'incendie, les bombes, les explosions des mines et une horrible épidémie exerçaient leurs ravages, et où dix mille personnes moururent encore du 21 février au 19 mars.

Lannes disait vrai cependant, du moins dans une certaine mesure. Le discours de l'archevêque de Saragosse n'était sans doute qu'un ramassis de lieux communs et de platitudes redondantes, mais la conduite généreuse du maréchal avait préparé les voies à la sage administration du général Suchet, nommé gouverneur de l'Aragon et commandant du 3e corps d'armée en remplacement du duc d'Abrantès. La ville de Saragosse, qui plus que toutes les autres cités espagnoles avait souffert dans sa lutte contre les Français, fut celle qui se montra la plus soumise, on

pourrait presque dire la plus affectionnée, puisqu'au retour des expéditions entreprises pour la conquête des places de l'Aragon et de la Catalogne, Suchet et ses troupes furent toujours accueillis avec enthousiasme par les habitants, reconnaissants des soins pris pour leur éviter les maux de la guerre.

Le siège de Saragosse avait duré cinquante-trois jours, du 30 décembre 1808 au 21 février 1809. Il est resté dans l'histoire moderne l'exemple le plus éclatant de la résistance acharnée par laquelle Numance, Sagonte et Jérusalem se sont illustrées dans l'antiquité. Au point de vue militaire, ce siège doit être considéré comme un des principaux titres de gloire de l'armée française et de Lannes en particulier. Pour le juger il faut tenir compte de la grande infériorité numérique des assaillants, des difficultés qu'ils éprouvaient pour s'approvisionner de vivres et de munitions, de la constance avec laquelle ils supportèrent des privations et des fatigues inouïes, du courage qu'ils opposèrent pendant cinquante-trois jours et cinquante-trois nuits à des dangers continus. L'activité du maréchal Lannes, qui ne s'épargnait à aucun moment la peine et la fatigue, le sang-froid qu'il montra dans les positions les plus critiques, l'ardeur et la patience dont il donna l'exemple aux troupes, furent pour beaucoup dans le succès. L'historien anglais colonel Napier, peu suspect de tendresse pour les Français, a jugé en quelques lignes le siège de Saragosse : « trente-cinq mille Français (chiffre exagéré)

au milieu des insurrections, et en dépit d'une combinaison de circonstances singulièrement propres à la défense, réduisirent cinquante mille des hommes les plus braves et les plus énergiques de l'Espagne. » Napier dit encore : « Après l'arrivée du maréchal, le siège fut poursuivi avec une intrépidité et une fermeté remarquables. » L'armée de siège perdit trois mille hommes tués ou blessés; quinze cents autres se trouvaient dans les hôpitaux lors de la reddition de la place; ils moururent presque tous du typhus. Lannes lui-même était brisé de fatigue :

« Je ne reçois pas (écrivait-il le 19 mars) l'ordre que j'ai demandé pour rentrer en France ; il paraît, ma chère amie, qu'on ne fait guère attention si je suis malade ou non. J'envoie encore un aide de camp. Je serais déjà parti si j'avais écouté le médecin, mais j'ai cru que je devais recevoir l'ordre de jour en jour ; il me serait trop pénible de croire qu'on ne veuille pas que j'aille rétablir ma santé qui est totalement délabrée ; je vais calculer le temps qu'il faut pour le retour de mon aide de camp, c'est-à-dire jusqu'au 3 du mois prochain, et si d'ici là je ne reçois rien je partirai. »

L'ordre tant désiré arriva enfin. Lannes quitta Saragosse le 26 mars pour se rendre à Lectoure, où la maréchale devait venir au-devant de lui. C'était la dernière fois qu'il rentrait en France.

VIII

RATISBONNE — ESSLING

Récit fantaisiste d'une prétendue conversation de Lannes. — Vraie physionomie de ce grand homme de guerre. — Ses goûts pacifiques. — Départ pour la campagne d'Autriche. — Campagne des *Cinq Jours* : Thann, Abensberg, Landshut, Eckmühl, Ratisbonne. — Assaut de Ratisbonne. — La modiste française. — Marche sur Vienne. — L'abbaye de Mölk. — Reconnaissance de la rive gauche du Danube. — Saint Polten. — Prise de Vienne. — Attaque infructeuse de l'île de Schwarzelaken. —Passage du Danube. — L'île de Lobau. — Première journée de la bataille d'Essling. — Altercation de Lannes et de Bessières. — Deuxième journée. — Succès de l'attaque dirigée par Lannes. — Rupture du grand pont. — La retraite. — Mort des généraux Saint-Hilaire et Pouzet. — Lannes frappé d'un biscaïen. — Amputation. — Entrevue avec l'Empereur. — Lannes transporté à Ebersdorf. — L'agonie. — La mort. — Regrets de l'Empereur et de l'armée. — Lettre de Masséna.

Le 25 mars 1809, le maréchal Lannes écrivait encore de Saragosse à la maréchale, pour lui annoncer son départ et lui donner rendez-vous à Lectoure. Moins d'un mois après, le 20 avril, il prenait une part active à la bataille d'Abensberg près des bords du Danube. Il y a peu de choses à dire sur lui pendant la courte période qui sépara ces deux dates. On a prétendu qu'il s'éleva alors avec force contre l'ambition de

l'Empereur, qui tenait la France dans un état de guerre perpétuelle. Le caractère du maréchal Lannes ressort assez bien, je le crois, des fragments de sa correspondance que j'ai déjà cités, pour faire comprendre dans quelles conditions il a pu déplorer la continuation de la guerre. Admirateur passionné du génie militaire de Napoléon, éprouvant pour sa personne une profonde et sincère affection, mais impressionnable, sensible à la moindre marque d'indifférence comme à la plus légère preuve d'amitié, jaloux dans son affection, il n'a jamais dissimulé le mécontentement qu'il ressentit dans certaines circonstances. En dehors des sentiments que lui inspirait l'Empereur, il était lui-même avide de gloire, ambitieux de se placer au premier rang parmi les grands capitaines, mais, d'un autre côté, aimant tendrement sa femme et ses enfants, il envisageait avec complaisance les perspectives de bonheur domestique qui fuyaient toujours devant lui sans qu'il ait jamais pu les atteindre. Le premier effet produit sur lui par l'ordre de partir pour une nouvelle guerre n'était donc rien moins que de la satisfaction. Une conversation qu'il eut à Vienne avec son médecin habituel, à la veille du jour où il devait traverser le Danube pour se rendre sur le champ de bataille d'Essling, bien peu de temps par conséquent avant le terme de sa glorieuse carrière, me semble bien caractéristique à cet égard. Ce médecin, le docteur Lanfranc, écrivait à madame Guéhéneuc, mère de la duchesse de Montebello :

« Depuis huit heures du matin jusqu'à une heure le maréchal me parla constamment de sa famille, de sa maison, de l'originalité des discussions de Corvisart, des difficultés de l'art militaire, bien plus grandes que celles de la médecine malgré tout ce que Corvisart pouvait dire. La question de la guerre fut celle sur laquelle il insista beaucoup et qu'il aborda à différentes reprises : « Je crains la guerre, me disait-il, » et je l'ai dit à l'Empereur. Le premier bruit de » guerre me fait frissonner, mais aussitôt que j'ai fait » le premier pas je ne songe qu'au métier... Vous » entendez la musique de ce régiment (elle passait en » ce moment sous les fenêtres de l'appartement); » eh bien, c'est pour étourdir les soldats et les mener » à la mort sans qu'ils s'en doutent! Il faut que tous » les officiers paraissent sur le champ de bataille aux » yeux du soldat comme s'ils étaient à la noce... »

Voilà la vraie physionomie de Lannes peinte par lui-même ou par ceux qui vivaient dans son intimité journalière, et non pas arrangée sous la plume académique de Thiers ou de Villemain. Ce dernier, dans une monographie intéressante publié en 1857 par la *Revue des Deux Mondes*, a raconté tout au long une visite du duc de Montebello à un château situé près de Montgermont, visite à laquelle lui Villemain, alors élève du lycée impérial, assistait en spectateur et en auditeur attentif, dont l'impression s'est gravée dans son souvenir, mais qu'il a reproduite en ornant le lan-

gage simple et naturel du maréchal Lannes des fleurs de sa rhétorique pour le plaisir des lecteurs de la *Revue*. D'après Villemain, au déjeuner pendant lequel, assis à la table d'un amphitryon renommé pour la richesse et le goût exquis de ses repas, le duc de Montebello se montra d'une sobriété presque exceptionnelle, il fut d'abord question de la guerre d'Espagne : « Quelle guerre! s'écria le maréchal, quels hommes! un siège dans chaque rue, une mine dans chaque maison. Être contraint à tuer tant de braves gens ou même tant de furieux ! Cette guerre est horrible, je l'ai écrit à l'Empereur, la victoire fait peine! » On peut juger par les lettres de Lannes à sa femme, que j'ai citées plus haut, si la victoire lui faisait de la peine. La conversation continue et le maréchal s'écrie : « Que j'aimais encore l'Italie en juin 1800, à cette fin de siècle qui jetait tant de gloire sur le nouveau siècle ouvert par la France. » Jamais Lannes, on peut en répondre, n'a su ou voulu arrondir des périodes aussi académiques. Il revient à l'Espagne : « On dit que c'est une guerre politique ; je ne sais, mais c'est une guerre antihumaine et antiraisonnable, car pour y conquérir une couronne il faut d'abord y tuer une nation qui se défend, et cela est triste et long... C'est une grande faute et un grand mal de s'attaquer ainsi aux convictions des hommes; c'est une guerre où on n'a jamais le dernier parce que la conscience est au-dessus de la force et ne s'use pas comme elle. » A part les antithèses qui jurent avec le langage

ordinaire d'un soldat, rien ne ressemble moins aux opinions émises par Lannes dans son intimité comme, par exemple, dans ses lettres à la maréchale. Rappelons-nous qu'il lui écrivait le lendemain de la prise de Saragosse : « Cette ville est bien coupable ; autant les habitants méritaient d'être châtiés, autant j'ai été généreux envers eux ; aussi, d'ennemis acharnés, j'en ai fait de vrais amis pour l'Empereur et pour le Roi... La prise de Saragosse donnera la tranquillité à toute l'Espagne. »

Pour la guerre qui va commencer, le maréchal Lannes s'exprime ainsi dans le récit de M. Villemain : « Les armées s'usent promptement à ce jeu, et les chefs n'y durent pas ; on ne peut espérer partout la même fortune, et dans ces brusques changements de front on rencontre vite son dernier champ de bataille... Saragosse pris et quelques grandes batailles gagnées bientôt en Allemagne vont redonner des prétextes à cette ambition, à laquelle nous sommes attachés en diagonale comme les faux tranchantes aux chars de guerre des anciens... » Ici les paroles du maréchal, quelles qu'elles aient été au fond, sont vraiment par trop déguisées dans la forme. « Nous courons de même, ajoute-t-il, lancés à toute course, coupant et moissonnant tout sur notre passage jusqu'à ce que nous tombions dans quelque abîme où le char se brise avec nous. » M. Villemain fait dire encore à Lannes, en parlant de l'Empereur : « Cet homme, je le dis à regret, car je

l'aimais et je mourrai pour lui, n'a nul souci de faire tuer ses généraux, ses maréchaux, tout son jeune ancien état-major de l'armée d'Italie. » Or Lannes, sauf peut-être dans l'intimité la plus étroite et encore ! n'a jamais dit *cet homme* en parlant de Napoléon. Il n'a même pu dire « A ce moment je l'aimais », car son affection durait toujours et était plus vive que jamais. En outre, il est peu probable qu'il se soit plaint sérieusement en présence d'auditeurs de tout genre de la facilité avec laquelle Napoléon l'envoyait à la mort. Certes, il a pu, auprès d'un vieil ami et sur le ton de la demi-plaisanterie, laisser échapper l'exclamation que je vais rapporter, mais cette exclamation, dont la forme ne convenait pas d'ailleurs à un repas de cérémonie, doit être prise comme une boutade. On raconte que, retrouvant au théâtre de Bordeaux, dans son voyage de Saragosse à Eckmühl, cet ancien marchand drapier qui lui avait donné autrefois de si bons conseils, M. Guilhon, il se mit à causer avec lui pendant qu'on représentait le ballet de *l'Amour au village* et s'écria tout à coup : « Voulez-vous que je vous dise, mon cher Guillhon, ce f... b... de Bonaparte nous y fera tous passer ! »

Quoi qu'il en soit, quelque sentiment que le maréchal Lannes éprouvât à son départ pour la guerre d'Allemagne, jamais il ne montra dans aucune campagne plus de dévouement, plus d'activité, plus d'empressement à obéir aux ordres de Napoléon, plus

d'assiduité auprès de sa personne, plus de coup d'œil militaire et, pour tout dire enfin, plus d'héroïsme.

L'Empereur quitta seulement Paris le 13 avril 1809, pour aller prendre le commandement de l'armée en Bavière et arriva à Donawerth le 16. Il avait en partant laissé à Lannes l'ordre de le rejoindre au plus vite, lui destinant le commandement d'un corps d'armée. Les forces dont Napoléon disposait au début de cette campagne comprenaient : 1° l'armée du Rhin, commandée par le maréchal Davout et présentant un effectif total de soixante-quinze mille hommes; 2° le corps d'observation d'Oudinot ayant près de vingt mille hommes; 3° le corps d'armée organisé sous les ordres de Masséna et fort d'environ quarante mille hommes; 4° la réserve générale de cavalerie. L'armée du Rhin, formée des divisions d'infanterie Morand, Friant, Gudin, Saint-Hilaire et Démont, de dix-sept régiments de cavalerie légère et de trois divisions de cuirassiers, devait devenir le 3e corps, en cédant toute la grosse cavalerie et la plus grande partie de la cavalerie légère à la réserve générale de Bessières, et la division Saint-Hilaire au 2e corps. Il n'y eut pas de 1er corps; le 2e fut composé plus tard des troupes d'Oudinot, de la division Saint-Hilaire et de la brigade de cavalerie légère Colbert; c'est celui qui fut donné à Lannes. Le 4e corps, sous les ordres de Masséna, comprenait quatre divisions d'infanterie et une division de cavalerie légère. L'armée bavaroise était commandée par le maréchal Lefebvre; le général

Vandamme était à la tête des Wurtembergeois, et les troupes badoises marchaient avec le corps de Masséna. Mais cette organisation n'était pas complètement terminée quand les hostilités commencèrent, et la division Saint-Hilaire se trouvait toujours sous les ordres du maréchal Davout.

Lannes, encore sans commandement, arriva le 18 avril à Donawerth. Le 20, il écrivait de Neustadt à la maréchale :

« Je suis arrivé à Donawerth au moment où Sa Majesté montait en voiture ; je suis parti avec Elle. Nous sommes en présence de l'ennemi ; nous aurons une affaire d'ici à deux jours, *nous le rosserons* et nous serons bientôt à Vienne. Mon arrivée auprès de l'Empereur lui a fait le plus grand plaisir. Il m'a dit les choses les plus agréables. »

Le début de la campagne de 1809 est resté classique. L'armée autrichienne, préparée de longue date, s'approchait lentement et progressivement de la frontière bavaroise, qu'elle franchit le 8 avril en traversant l'Inn à Braunau, Mühldorf et Schärding. L'armée bavaroise se replia sur Munich et Augsbourg. Le major-général Berthier, devançant l'Empereur à Donawerth, le 13 avril, prit le commandement de l'armée française. Admirable chef d'état-major, surtout avec Napoléon dont il n'avait qu'à expédier les ordres, Berthier se montra tout à fait au-dessous du rôle de général en chef. Sourd aux conseils de Masséna et de

Davout, repoussant les justes observations de ces deux grands hommes de guerre, il sépara l'armée en deux masses isolées l'une de l'autre. Davout dut concentrer les troupes de l'armée du Rhin autour de Ratisbonne, Masséna groupa les siennes, y compris le corps d'Oudinot, dans les environs d'Augsbourg. Les Autrichiens, refoulant la division bavaroise Deroy, forcèrent le passage de l'Isar le 15 avril, et entrèrent dans Munich le 16; les Bavarois prirent sur l'Abens une position intermédiaire entre les deux masses de l'armée française. Il était temps que l'Empereur arrivât. « L'armée, lit-on dans les *Mémoires* de Masséna, sentait bien qu'elle avait été dirigée jusqu'alors par une main inhabile ; aussi salua-t-elle avec transport l'arrivée de l'Empereur. » La première pensée de Napoléon, pensée toute naturelle, il faut bien le dire, mais difficile à traduire dans l'exécution, fut de concentrer l'armée en ramenant vers le centre le maréchal Davout isolé sur la gauche et menacé d'être coupé. Ce maréchal se trouvait en effet dans une position dangereuse, qui, d'un moment à l'autre, pouvait devenir critique. Une partie des forces autrichiennes, les deux corps d'armée de Kolhowrath et de Bellegarde, venant de Bohême, marchaient sur Rastisbonne par la rive gauche du Danube, tandis que sur la rive droite l'archiduc Charles se dirigeait vers le même point avec le centre de son armée, composé des corps de Hohenzollern, de Rosenberg et de Lichtenstein et que son aile droite, formée par les corps de Hiller, de

l'archiduc Louis et de Kienmayer gardait le cours de l'Isar à Landshut. Napoléon fit placer l'armée bavaroise sur l'Abens à Pfaffenhoffen et à Abensberg, et établit la communication entre Lefebvre et Davout. Celui-ci avait à opérer pour rallier le centre de l'armée une marche des plus délicates puisqu'il devait prêter le flanc aux trois corps d'armée conduits par l'archiduc Charles. Cette marche fut exécutée par Davout le 19 avril, avec autant d'audace et d'habileté que de bonheur. Il laissa pour garder Ratisbonne le 65e de ligne, commandé par le colonel Coutard et disposa ses troupes en trois colonnes, couvertes à gauche par la cavalerie légère de Montbrun. Les parcs et équipages, formant la colonne de droite sur la chaussée qui longe le Danube, gagnèrent sans encombre le gros de l'armée. Les divisions Morand et Gudin, formant la tête des deuxième et troisième colonnes, la cavalerie légère de Jacquinot (1er, 2e et 12e chasseurs), arrivèrent sur l'Abens sans avoir rencontré l'ennemi il en fut de même des cuirassiers de Saint-Sulpice. Davout envoya immédiatement ces troupes rejoindre l'Empereur et resta avec les divisions Friant et Saint-Hilaire en face du corps de Rosenberg, qu'il battit complètement après une lutte opiniâtre et sanglante. Pendant ce temps Montbrun, par ses manœuvres habiles, tenait en échec à Dinzling le corps de Hohenzollern. Lannes venait d'arriver auprès de Napoléon, qui lui ordonna de prendre immédiatement le commandement des divisions Morand, Gudin et Saint-

Sulpice. Le maréchal, ayant voyagé en poste, n'avait même pas un cheval avec lui; il en monta un des écuries de l'Empereur, et, se mettant à la tête des troupes dont le commandement venait de lui être confié, il refoula au delà d'Arnhoffen, les rassemblements autrichiens qui se montraient en face de lui. Lefebvre en fit autant avec les Bavarois à Pfaffenhoffen. Cette première journée, dont la gloire doit revenir au maréchal Davout, porte dans l'histoire le nom de bataille de Tengen ou de Thann; elle inaugurait dignement la campagne dite des *Cinq Jours*, une des plus belles de Napoléon, la plus remarquable peut-être de toutes par la précision des mouvements.

Le plus important était fait; l'armée, compromise par les fausses manœuvres de Berthier, se trouvait concentrée. Napoléon, pour continuer l'exécution du plan qu'il avait conçu, avait maintenant à couper l'armée autrichienne en deux. C'est ce qui fut commencé pendant la deuxième journée, celle du 20 avril, dans une série de combats qu'on a appelée bataille d'Abensberg. L'Empereur avait devant lui le corps du général Thierry et une partie de la cavalerie des corps de l'archiduc Louis, d'Hiller et de Kienmayer. Pour écraser ces forces, tandis que Davout à gauche et Masséna à droite, tenaient en respect l'archiduc Charles et le général Hiller, l'Empereur disposait des troupes passées sous le commandement de Lannes, de l'armée bavaroise et des Wurtembergeois. Il fit

former ces trois corps sur les hauteurs, Lannes à gauche, les Wurtembergeois au centre, les Bavarois à droite. Il prit en personne le commandement des troupes alliées, les enflamma d'enthousiasme en leur témoignant pleine confiance et en leur adressant une proclamation des plus éloquentes. Vers neuf heures du matin, Napoléon donne le signal de l'attaque. Lannes marche de manière à couper toute communication avec l'archiduc Charles. Tandis que l'Empereur, pour lui donner le temps d'arriver à sa hauteur, entretenait le combat au centre, les divisions Morand et Gudin, appuyées par les cuirassiers, s'avancent vivement sur Röhr; Lannes lance ensuite sa cavalerie autour de ce village; il fait culbuter et sabrer par les cuirassiers les hussards et les dragons autrichiens. L'infanterie du général Thierry, mise en désordre par ces charges, cherche à se reformer; le maréchal Lannes, suivant de près les cuirassiers avec la tête de ses deux divisions, aborde cette infanterie et la fait presque tout entière prisonnière. Le soir, l'ennemi était en pleine retraite; sa gauche était séparée de sa droite. Pendant ce temps, Davout contenait l'archiduc Charles; Ratisbonne, investie à la fois sur la rive gauche du Danube par Kolhowrath et sur la rive droite par Lichtenstein, était abandonnée aux Autrichiens par le colonel Coutard après une défense assez molle. Cette prise de possession de Ratisbonne devait sauver l'armée de l'archiduc Charles d'une destruction presque complète.

La journée du 21 fut consacrée à repousser définitivement la gauche des Autrichiens campés près de Landshut. A cet effet, l'Empereur enjoignit aux maréchaux Davout et Lefebvre d'attaquer vivement les troupes qu'ils avaient en face d'eux, pour les empêcher de se porter sur Landshut; il ordonna ensuite à Masséna de jeter un pont sur l'Isar pour traverser cette rivière le plus près possible de Landshut. Puis il dirigea sur cette ville la division bavaroise de Wrède, les Wurtembergeois, les cuirassiers de Nansouty et le corps de Lannes. Les troupes autrichiennes, battues la veille à Abensberg, se retiraient en désordre lorsque tout à coup l'Empereur apparut sur les hauteurs en arrière de Landshut ; il fit aussitôt canonner l'ennemi. La cavalerie légère bavaroise chargea vigoureusement les hussards et les uhlans autrichiens qui, ramenés vers le pont l'épée dans les reins, entraînèrent avec eux l'infanterie restée sur la rive gauche. Il y eut alors dans les colonnes de l'ennemi une certaine confusion; deux bataillons qui défendaient le faubourg de Seelingthal permirent, par leur ferme contenance, à une partie des fuyards de se réfugier dans la ville. Le général Zandt, commandant la cavalerie bavaroise, fut emporté par un boulet; mais ses chevau-légers et ses dragons continuèrent leur attaque, un régiment de chasseurs français les appuya, et les cuirassiers accoururent à leur aide. Bientôt Lannes, avec la division Morand, aborda le faubourg.

La position était des plus formidables. L'Isar est

coupé en deux à Landshut par une île, dans laquelle se trouve la plus petite partie de la ville; sur la rive droite est le gros de la ville, sur la rive gauche le faubourg de Seelingthal déjà cité. L'infanterie de Morand s'empara d'abord du faubourg, et on se fusilla de la rive gauche à l'île. L'ennemi commencait à détruire le second pont; il n'y avait pas un moment à perdre, l'Empereur ordonne au général Mouton, son aide de camp, de se mettre en tête de la colonne. Mouton, suivi des grenadiers du 17ᵉ de ligne, franchit le premier pont et s'empare de l'île. L'ennemi, se retirant au plus vite sur la rive droite, cherche à incendier le grand pont de bois fermé par une porte ; le général Mouton[1] crie aux grenadiers de sa voix de tonnerre : « Ne tirez pas et marchez ! » Sous le feu le plus meurtrier partant des maisons de l'autre rive, il traverse le pont qui commençait à brûler, pénètre dans Landshut où il est bientôt suivi par les Bavarois[2]. Hiller et l'archiduc Louis résistent avec la plus grande énergie ; ils étaient perdus si le corps de Masséna était arrivé à temps. L'avant-garde de ce corps, composée du 23ᵉ chasseurs et suivie de toute la cavalerie légère de Marulaz, avait franchi rapidement l'Isar à Mosbourg et se présenta devant le faubourg de Landshut sur la rive droite. Mais le général Cla-

1. Mouton était renommé dans toute l'armée pour sa voix de stentor, qui lui valut souvent l'honneur de commander la manœuvre devant l'Empereur.

2. L'Empereur commanda au peintre Hersent un tableau représentant cette action d'éclat du général Mouton.

parède, dont la division suivait de près la cavalerie, refusa de s'engager sans ordre de Masséna, et les Autrichiens purent battre en retraite, vivement poursuivis d'un côté par le maréchal Lannes et le général Mouton, de l'autre côté, par de Wrède et Masséna qui venait d'arriver avec le gros de son corps d'armée; ils avaient perdu dix mille hommes, cinquante-deux pièces de canon, un équipage de pont, etc. Le plus beau résultat de cette affaire avait été de mettre hors de cause toute la gauche ennemie et d'affaiblir ainsi l'archiduc Charles de quarante à quarante-cinq mille hommes.

Le succès avait été complet d'ailleurs dans cette belle journée, car le maréchal Davout avait exécuté avec la même précision et le même bonheur les ordres de l'Empereur, et battu sur toute la ligne les troupes de l'archiduc Charles. Mais la position de ce maréchal, et surtout celle de Montbrun qui couvrait son flanc gauche avec la cavalerie légère, était devenue critique par suite de l'entrée des Autrichiens à Ratisbonne; il était temps de venir à son secours. Napoléon fit dire d'abord à Lefebvre et à Davout de tenir bon et de l'attendre pour dessiner leur attaque, puis laissant Bessières, avec les divisions Molitor et de Wrède, poursuivre les vaincus de Landshut, il fit partir immédiatement Vandamme avec les Wurtembergeois, Lannes avec Gudin, Morand, Nansouty et Saint-Sulpice; lui-même se mit en route dès le matin avec le corps de Masséna et les cuirassiers d'Espagne.

Mais bientôt il prit les devants pour rejoindre le corps de Lannes, Masséna l'accompagnant de sa personne.

Davout et Montbrun attendaient avec impatience le signal qui leur était annoncé. Les avant-postes de cavalerie commençaient à être aux prises avec ceux de l'ennemi lorsque le canon annonce l'arrivée de l'Empereur. Les chevau-légers wurtembergeois, qui formaient son avant-garde, tombent sur la cavalerie ennemie, et tout le corps de Vandamme, se déployant en ligne, chasse les Autrichiens de leurs positions par le feu de son artillerie. En même temps la division Gudin manœuvrait pour tourner la gauche de l'ennemi et Lannes entrait en ligne avec la division Morand. Ainsi appuyés, les Wurtembergeois s'emparent de la ville et du château d'Eckmühl ; les cuirassiers, ainsi que la cavalerie wurtembergeoise, débouchent dans la plaine et l'armée ne forme plus qu'une seule ligne. Au premier coup de canon, Davout avait porté en avant les divisions Friant et Saint-Hilaire qui s'étaient emparées du village d'Unter-Leüchling. Placé au point décisif du champ de bataille, Lannes, dont l'infanterie était animée par la présence de l'Empereur, pousse vigoureusement les Autrichiens devant lui. Toute la ligne s'avance d'un mouvement irrésistible. Quarante escadrons, appuyés par plusieurs batteries et quelques bataillons de grenadiers, protégeaient la retraite de l'ennemi : Napoléon lance contre eux sa

cavalerie légère, suivie des cuirassiers de Nansouty et de Saint-Sulpice; en tout quarante-huit escadrons. Alors eut lieu à la clarté de la lune un des plus mémorables combats de cavalerie des guerres de l'empire, combat que plusieurs descriptions ont rendu célèbre. Ceux qui en avaient été les témoins n'oublièrent jamais ni le cliquetis des sabres retentissant dans le silence de la nuit, car le feu avait cessé des deux côtés, ni les lueurs jetées par l'acier poli des casques et des cuirasses, d'où les rayons de la lune jaillissaient en millions d'étincelles.

Le corps de Kolhowrath, débouchant sur le flanc droit de l'armée française, arrêta notre cavalerie. Napoléon, qui avait suivi le mouvement, accompagné de Masséna, de Berthier, de Lannes et de Lefebvre, leur demanda leur avis sur ce qu'il convenait alors de faire. Lannes, toujours plein d'ardeur bouillante, s'écria qu'il ne fallait pas laisser de relâche à l'ennemi et qu'on devait profiter de la victoire pour détruire complètement l'armée autrichienne sous les murs de Ratisbonne. Masséna objecta l'extrême fatigue des troupes, les dangers et les hasards des combats de nuit, surtout contre un ennemi poussé au désespoir. L'Empereur se rangea à cet avis et ordonna d'arrêter l'armée. La bataille d'Eckmühl avait coûté aux Autrichiens, de leur propre aveu, six mille hommes tués ou blessés, quinze mille prisonniers, douze drapeaux et seize pièces de canons. L'armée française avait perdu douze cents morts et

quatre mille blessés. Lannes avait, eu dès les premiers coups de canon, la douleur de voir tomber près de lui, mortellement frappé, un de ses vieux et fidèles compagnons d'Italie, le général Cervoni. Ce général examinait avec le maréchal une carte, qu'ils tenaient chacun de son côté : un boulet la traverse et étend le général raide mort. Tout en témoignant de vifs regrets pour lui-même qui perdait un ami et pour la France à laquelle était enlevé un de ses plus braves soldats, Lannes s'écria cependant : « Heureuse mort ! » Effectivement, comme le fait remarquer un des témoins de cette scène, Cervoni n'avait pas eu un instant de souffrance. Pareille destinée n'était pas réservée au maréchal Lannes.

L'armée ennemie se replia sur Ratisbonne : l'archiduc Charles fit jeter un pont de bateaux en face du faubourg de Stadt-am-Hoff. Ce pont fut terminé vers huit heures du matin ; les corps de Hohenzollern et de Rosenberg étaient passés pendant la nuit sur le pont même de Ratisbonne, le corps de Lichtenstein franchit le pont de bateaux ; celui de Kolhowrath couvrait la retraite. La cavalerie, en se retirant par la ville, dissimula à nos cuirassiers l'existence du pont de bateaux. Lannes, dès qu'il s'en aperçut, s'y porta rapidement et, dirigeant sur ce pont fort étroit un feu vif d'artillerie, il changea la retraite en déroute. Une grande partie du pont tomba en notre pouvoir, et la cavalerie autrichienne, poussée jusqu'aux portes de Ratisbonne, éprouva de grandes pertes.

Le général Hocheim, laissé dans Ratisbonne avec six bataillons, fit barricader celles des portes qui ne l'étaient pas encore et borda les remparts d'infanterie. Napoléon fit avancer les pièces de 12 et les obusiers de la réserve et engagea une vive canonnade, puis il poussa son infanterie jusqu'à six cents mètres des remparts, Lannes à droite, Davout à gauche, la cavalerie légère de Montbrun à l'extrême gauche. Nos tirailleurs, se glissant au travers des jardins, arrivèrent jusqu'à cent cinquante mètres des bords du fossé, mais pour pénétrer dans la ville il fallait descendre avec des échelles dans ce fossé profond, revêtu d'une bonne contrescarpe, le franchir et escalader la haute muraille; tout cela sous un violent feu de flanc. Pendant la canonnade et les préparatifs de l'assaut, Lannes faisait avancer les troupes à couvert et apporter des échelles des villages voisins.

Napoléon venait de déjeuner gaîment avec son entourage; il se trouvait seul avec Lannes sur un plateau découvert d'où il observait les remparts, lorsque tout à coup il se sentit touché au pied droit; on lui enleva sa botte, et on reconnut qu'il avait une assez forte contusion produite par une balle morte de carabine tyrolienne. Le bruit de cet accident se répandit rapidement dans toute l'armée et y produisit la plus vive émotion. Officiers et soldats se portèrent par milliers autour de l'Empereur et le saluèrent de leurs cris enthousiastes; ils attirèrent ainsi le feu de l'artillerie autrichienne sur le groupe où se trou-

vait Napoléon, qui s'empressa de remonter à cheval et de parcourir le front des troupes.

Cependant Lannes avait remarqué une grande maison adossée aux remparts de Ratisbonne près de la porte de Straubing ; il fit diriger contre elle le feu de l'artillerie, et les débris du mur abattu tombant dans le fossé formèrent un talus, assez praticable jusqu'à huit ou dix pieds au-dessous de la crête. Lannes demanda cinquante hommes de bonne volonté pour tenter l'escalade sur ce point. Pour y arriver il fallait parcourir deux cents pas à découvert en portant les échelles, descendre dans le fossé par ces échelles, gravir avec elles la rampe formée par les décombres et les appuyer de nouveau contre les murailles. Tous les hommes de la division s'étant présentés, on en prit au hasard cinquante qui s'élancèrent intrépidement sous la conduite de leurs officiers. La fusillade la plus violente fut dirigée contre eux depuis les remparts, tous ou presque tous tombèrent frappés par les balles. Lannes demanda cinquante autres hommes de bonne volonté ; comme les premiers ils furent tous tués ou blessés. Un troisième appel reste sans réponse. Lannes furieux s'écrie : « Eh bien, je vais vous faire voir qu'avant d'être maréchal, j'étais grenadier et que je le suis encore. »

Il était en grande tenue, paré de toutes ses décorations; il saisit une échelle, l'enlève et se porte vers la brèche. Ses aides de camp se jettent devant

lui pour l'arrêter, il les repousse avec autorité et s'indigne contre eux. « Monsieur le maréchal, lui dit l'un d'eux, vous ne voudrez pas que nous soyons déshonorés, et nous le serions si vous receviez la moindre blessure avant que vos aides de camp fussent tous tués. » En même temps Marbot, car c'était lui, saisit le bout d'une échelle et le place sur son épaule, le capitaine Viry prend de même l'autre bout et tous les aides de camp se rangent ainsi deux par deux. Un cri d'enthousiasme s'élève à cette vue dans la division Morand. Officiers et soldats veulent tous marcher cette fois, mais les aides de camp, pensant que ce serait une comédie de ne pas persister dans leur dessein, refusent de céder la place. Lannes les approuve et s'écrie : « Partez, mes braves enfants, Ratisbonne est enlevé ! » A ce signal les aides de camp s'élancent suivis de cinquante grenadiers, mais en ayant soin de ne marcher que deux par deux, espacés à vingt pas de distance. Marbot et Labédoyère sont en tête, ils atteignent le fond du fossé, le traversent avec leurs échelles, les appliquent contre le mur et apparaissent bientôt sur la crête du rempart. Ils sont suivis de près par leurs camarades, par les cinquante grenadiers et par un régiment qui arrive au pas de course jusqu'au bord du fossé. Les Autrichiens surpris perdent la tête et abandonnent le rempart. La porte de Straubing était à cent pas de là : les aides de camp et les grenadiers s'empressent d'y courir et tombent en poussant de grands cris sur les derrières

d'un bataillon serré en masse sous la voûte. Cependant le maréchal Lannes n'avait pu y tenir; il s'était élancé vers la porte à la tête de la division Morand et avait ordonné de l'enfoncer à coups de hache. Le chef du bataillon autrichien, croyant être attaqué du côté de la ville par une troupe beaucoup plus nombreuse, ne savait quel parti prendre, et lorsque les sapeurs eurent enfoncé la porte, se voyant entre deux feux, il fit mettre bas les armes.

La division Morand se répand comme un torrent dans la ville. Tout à coup le chef du bataillon autrichien s'écrie : « Arrêtez, nous sommes tous perdus! » Un long convoi de chariots dételés et chargés de barils de poudre était en file dans la rue, dont les flammes avaient envahi toutes les maisons. Lannes, plein de sang-froid, fit sonner la halte ; Autrichiens et Français s'attelèrent aux chariots et, franchissant la voûte, ils les conduisirent en dehors de la ville. Le danger écarté, on se mit en marche pour gagner le pont, mais, dans ce labyrinthe inextricable de rues tortueuses et étroites, à travers lesquelles les Autrichiens fuyaient dans tous les sens, nul ne pouvait se reconnaître, lorsqu'une modiste française sortit de son magasin en implorant l'appui de ses compatriotes. On la prit pour guide, et comme le sifflement des balles, l'éclatement des obus, le roulement des boulets la rendaient folle de frayeur, deux grenadiers la prirent chacun par un bras pour la soutenir ou plutôt pour la traîner. Le danger devint bientôt si

sérieux qu'il fallut, par pitié pour la pauvre fille, la placer derrière le premier peloton. Un des grenadiers qui la tenaient ayant eu le bras percé par une balle, le sang rejaillit sur elle ; on fut alors obligé de la porter et l'on arriva d'après ses indications sur la place où débouche le pont. Là se trouvait une petite chapelle, entourée d'une grille : les grenadiers soulevèrent la modiste et la firent passer par-dessus la grille ; elle s'élança dans la chapelle où sans doute elle remercia le ciel.

Le maréchal Lannes, qui n'avait cessé de marcher en tête de la colonne, reconnut l'impossibilité de s'avancer sur le pont, et la retraite de l'armée autrichienne se termina sans difficulté. Le 24, à la pointe du jour on ne voyait plus un Autrichien au delà de Stadt-am-Hoff.

Les journées du 23 et du 24 furent employées par Napoléon à passer en revue les corps d'armée qui se trouvaient auprès de lui. Les plus braves officiers ou soldats de chaque régiment désignés par les colonels, dont le suffrage était ratifié par les soldats eux-mêmes, furent crées barons ou chevaliers avec des dotations de quatre mille et de douze cents francs. Dans cette campagne, dite des *Cinq Jours*, marquée par trois batailles et six combats, l'armée avait fait cinquante mille prisonniers et pris cent pièces de canon, quarante drapeaux, trois équipages de pont attelés, trois mille voitures de munitions et de bagages, toutes les caisses des régiments, etc. Napoléon

avait été secondé par le talent de ses lieutenants autant que par la bravoure de ses soldats. Il est vrai que ces lieutenants s'appelaient Masséna, Davout et Lannes, c'est-à-dire les trois premiers de tous. Quant à Lannes, il avait combattu pendant ces cinq journées à Arnhofen, à Rottenbourg (Abensberg) à Landshut, à Eckmühl, à Ratisbonne, ne cessant de marcher depuis le moment où il avait rejoint l'Empereur en arrivant de Paris.

L'archiduc Charles était, pour le moment du moins, hors de cause. Il restait à le suivre sur la route de Bohême, tout en marchant sur Vienne par la rive droite du Danube pour y arriver avant lui et en culbutant, si cela était nécessaire, les troupes autrichiennes restées sur cette rive et battues le 21 avril à Landshut. Tout en passant des revues, Napoléon donna sans tarder les ordres nécessaires pour atteindre ce double but. Tout d'abord, il compléta l'organisation de l'armée, retardée par la brusque apparition des Autrichiens en Bavière. Le maréchal Davout, chargé d'observer et de suivre l'archiduc sur la rive gauche, ne conserva que les divisions Friant, Morand et Gudin (ces deux dernières venaient de lui être rendues) avec la cavalerie légère de Montbrun. Ainsi se trouva reconstitué le 3e corps. La division Saint-Hilaire fut placée sous les ordres de Lannes et forma, avec les deux divisions d'Oudinot (Claparède et Tharreau) et la brigade de cavalerie légère Colbert, le 2e corps d'armée. Dès le soir de la bataille d'Eckmühl,

Masséna avait été envoyé sur Schärding et Passau avec le 4e corps d'armée diminué de la division Molitor, qui avait été laissée au maréchal Bessières, et de la division Boudet qui n'avait pas encore rejoint, mais augmenté de la division Claparède. Longeant la rive droite du Danube, ce corps formait la gauche de l'armée. Lannes, privé jusqu'à nouvel ordre de la division Claparède, mais suivi de près par la réserve de cavalerie et par la garde, marchait au centre et avait l'ordre de se diriger sur Braunau. Le maréchal Lefebvre, avec l'armée bavaroise, formait la droite. Quant à Bessières, il avait subi un échec en poursuivant le général Hiller. La division bavaroise de Wrède avait été assaillie et malmenée, à Neumarkt par des forces supérieures, mais le général Molitor était accouru au secours des Bavarois avec autant d'énergie que d'à-propos, et Bessières, grâce à la fermeté inébranlable du 2e de ligne, s'était replié en bon ordre. Lannes dut aller à lui pour le recueillir. Masséna entra dans Passau le 26 avril, Lannes, avec qui marchait Napoléon, franchit l'Inn à Mühldorf, le 27 au soir; il atteignit la Salza à Burghausen, le 29 au matin, par une marche de nuit. Il fallut réparer le pont, ce qui demanda deux jours, et la Salza fut franchie dans la soirée du 30. La Bavière était délivrée de la présence de l'ennemi, le général Jellachich, qui occupait Munich s'étant retiré sur le Tyrol. Davout, après avoir suivi l'archiduc jusqu'à la frontière de Bohême et laissé en observation à Cham un

petit corps de cavalerie, était venu remplacer Masséna à Passau. Toute l'armée se porta en avant.

Le 1er mai, Oudinot, formant l'avant-garde de Lannes, enveloppa entre Altheim et Ried l'arrière-garde autrichienne, ramassa quinze cents prisonniers et s'empara dans la ville de Ried de magasins considérables. Le lendemain, Lannes rencontra à une lieue en deçà de Wels, où il devait traverser la Traün, un corps autrichien avantageusement posté dans un bois. Pendant qu'il occupe l'ennemi par une nuée de tirailleurs, il charge lui-même à la tête de son état-major et d'un escadron qu'il avait sous la main, perce le centre des Autrichiens et les force à la retraite; mais l'ennemi, en se retirant, brûle le pont de Wels et en défend les approches avec une artillerie formidable. Tout était à leur avantage, la largeur du lit de la rivière et la situation dominante de la rive droite qu'ils occupaient. Lannes fit avancer, le 3 au matin, son artillerie de réserve, et, sous la protection de cette artillerie, il put faire rétablir le pont que ses troupes traversèrent immédiatement. Il se dirigea ensuite sur Steyer pour y franchir l'Ens.

Pendant cette même journée du 3 mai, Masséna se heurta, devant Ebersberg, au corps du général Hiller établi dans une position inexpugnable. Peut-être, s'il eût différé son attaque, eût-il pu franchir la Traün sans obstacle, car le général Hiller, tourné par Lannes et Bessières, aurait battu en retraite, mais

Masséna avait reçu l'ordre de pousser vigoureusement ce général, afin de l'empêcher de franchir le Danube à Muthausen pour rejoindre l'archiduc Charles; il donna donc le signal de l'attaque, signal qui fut suivi du combat le plus effroyable. Jamais, peut-être pendant toute la durée des guerres de la république et de l'empire, aucun engagement ne mérita mieux le nom de boucherie. Les deux divisions Claparède et Legrand eurent à lutter contre quarante mille hommes retranchés sur les hauteurs et couverts par le lit torrentueux de la Traün large de six cents toises. On ne pouvait aborder l'ennemi que par une chaussée étroite et un pont de bois de deux cents toises de long, dominé par l'artillerie des hauteurs, enfilé par la fusillade partant des maisons. Le général Cöhorn, commandant la première brigade de la division Claparède, franchit le pont avec une audace incroyable, fait enfoncer la porte d'Ebersberg, pénètre dans la ville dont les défenseurs gagnent le château, grosse masse carrée de maçonnerie, situé sur un mamelon détaché. Les brigades Ficatier et Lesuire arrivent à son aide, mais les Autrichiens voyant qu'ils n'avaient affaire qu'à une division, reviennent en grand nombre à la charge; pendant trois heures, les troupes de Claparède soutiennent la lutte la plus inégale. L'incendie dévorait déjà la moitié des maisons d'Ebersberg, et Claparède allait succomber, lorsque parut enfin la division Legrand, commandée par un des meilleurs généraux de l'armée. Le château

et les hauteurs furent enlevés et la première ligne de l'ennemi culbutée, mais la seconde ligne tint bon et c'est seulement à l'apparition de la cavalerie sur ses flancs que le général Hiller se décida à ordonner la retraite. On raconte que Napoléon, arrivant sur le champ de bataille à la nuit tombante, éprouva, à la vue du spectacle qui se présentait à lui, une émotion qui n'entrait pas dans ses habitudes. Les Autrichiens avaient perdu quatre mille cinq cents hommes, les Français deux mille huit cents; mais les morts et les blessés étaient entassés sur un terrain resserré au milieu des maisons et du château en flammes, d'où s'échappaient une fumée et une odeur de chair brûlée insupportables. L'Empereur, pour tout reproche, se borna à dire au général Cöhorn, en lui parlant sur un ton paternel : « Si vous aviez attendu les troupes qui vous suivaient pour soutenir votre attaque, le même résultat eût été obtenu, et nous n'aurions pas à déplorer la mort de tant de braves gens. » Napoléon se retira si péniblement affecté que, rentré à son quartier, il dit au général Mouton, son aide de camp, de se jeter à côté de lui sur son lit de paille et d'y passer la nuit.

Pendant le combat d'Ebersberg, Lannes avait marché de Wels à Steyer, et, les mauvais chemins retardant son artillerie, il trouva le pont de Steyer brûlé, ne put traverser l'Ens que le 4 à onze heures du matin et fut devancé au défilé d'Amstetten par Hiller, qui n'avait pu franchir le Danube à Muthausen.

L'Empereur fit pousser vivement l'ennemi par Mas-

séna et Lannes. Le général Édouard Colbert, commandant l'avant-garde de Lannes, rencontra les Autrichiens à Amstetten et fit charger le 20e chasseurs, qui ramassa cinq cents prisonniers. Bernadotte, avec les Saxons, était venu remplacer Davout sur les derrières de l'armée pour couvrir les passages du Danube. Lannes, accélérant sa marche, arriva le 7 à Mölk, où il fut rejoint dans la soirée par l'Empereur. Le quartier impérial y fut installé dans la magnifique et riche abbaye qui domine la rive droite du Danube. Le fleuve, grossi par les pluies, coulait avec une rapidité effrayante ; le temps était sombre et orageux, on distinguait sur la rive gauche du fleuve, qui a, dans cet endroit, plus de huit cents mètres de largeur, les lumières d'un vaste camp. Il s'agissait de savoir quelles troupes occupaient ce camp. Était-ce uniquement celles qui avaient suivi l'archiduc Charles, ou bien s'y trouvait-il en outre le corps d'Hiller, qui aurait franchi le pont de Mautern ? Dans cette dernière supposition, l'armée n'avait plus d'ennemis entre elle et Vienne et pouvait courir à toute vitesse sur la capitale de l'Autriche. Il était donc de la dernière importance de savoir au juste à quoi s'en tenir.

Napoléon et Lannes avaient dîné ensemble dans la grande galerie de l'abbaye. Accoudés sur le balcon, d'où l'on n'entendait plus que le grondement des eaux du fleuve, et d'où l'on ne voyait que les lumières du camp ennemi, ils discutaient les chances de la position, lorsque Lannes proposa à l'Empereur d'envoyer à la découverte un de ses aides de camp. Quoique la

réussite d'une semblable mission parût peu probable, l'Empereur accepta, et Lannes fit appeler le capitaine Marbot. Dès que cet officier arriva, le maréchal le saisissant par le bras le conduisit sur le balcon où Napoléon lui dit : « Je vous préviens que rien ne vous force d'accéder à l'invitation que je vais vous adresser. Il s'agit de traverser le Danube et d'aller ramasser sur la rive gauche quelques prisonniers; mais vous avez bien peu de chance d'en revenir sain et sauf. » Marbot, cela va sans dire, répondit qu'il était prêt à suivre les instructions de l'Empereur et de son maréchal, quelles qu'elles fussent. L'ordre fut donné à l'état-major général d'obtempérer à toutes les demandes de l'aide de camp. On fit choisir par le syndic des mariniers la meilleure barque et les plus habiles bateliers du pays; on décida ceux-ci à se mettre en route, en leur promettant une forte somme en cas de réussite et en les menaçant, ce qui produisit plus d'effet encore, d'être immédiatement fusillés s'ils n'obéissaient pas. On donna à Marbot pour l'assister un sergent et dix grenadiers de la vieille garde, choisis parmi les soldats réputés les plus braves et non décorés encore. Plus de vingt fois pendant la traversée la barque fut heurtée, et faillit être renversée par les troncs d'arbres qu'entraînait le courant rapide; elle fut même arrêtée pendant quelques instants dans les branches des arbres qui s'élevaient au-dessus des îles submergées, et la force du courant l'entraîna bien au-dessous du point de départ. En-

fin la petite expédition arriva près de la rive gauche, la barque fut cachée dans les arbres, et les bateliers tenus en respect par les grenadiers qui les couchaient en joue; Marbot, le sergent et quatre hommes descendirent à terre. On distinguait dans l'obscurité les canons et les sentinelles qui les gardaient. Un homme qui venait puiser de l'eau dans le fleuve avec un bidon fut brusquement saisi à la gorge, renversé la tête dans l'eau et porté jusqu'à la barque : c'était un domestique d'officier. La tentative fut renouvelée; cette fois on saisit avec le même bonheur deux soldats d'infanterie, on regagna la barque et on la poussa au large. Le bruit éveilla l'attention d'une sentinelle, un coup de feu partit et fut répété sur toute la ligne. A ce moment la lune, jusque-là complaisante, perça le rideau de nuages et la barque mise en pleine lumière, fut saluée par les boulets comme pour annoncer à l'Empereur et au maréchal Lannes qui, n'ayant pas quitté le balcon, interrogeaient la nuit avec impatience, que leurs ordres étaient en bonne voie d'exécution.

Malgré les boulets, la barque reprit le chemin de la rive droite, mais elle fut entraînée si loin qu'on n'apercevait plus les lumières de Mölk et qu'en approchant de la rive on reconnut celles d'un camp nombreux. Salués par les cris de : « qui vive? » et par des coups de fusil, Marbot et ses grenadiers parvinrent à se faire reconnaître et à débarquer au milieu des hussards du 9e régiment, qui formaient

l'avant-garde de Lannes sur la route de Vienne. Le colonel Gautherin, commandant les hussards, fit atteler deux ou trois chariots qui emportèrent au galop vers Mölk, Marbot, son détachement et ses prisonniers. L'aide de camp de Lannes, aussitôt sorti de la zone des boulets, avait interrogé ces prisonniers; c'étaient précisément des soldats du corps d'Hiller, et Marbot arrivait tout joyeux d'avoir si bien répondu aux intentions de l'Empereur. Il fut salué en entrant à Mölk, par les cris d'enthousiasme des familles des mariniers, qui avaient passé la nuit en prières. On dédommagea ces pauvres diables de leurs fatigues et surtout de leurs inquiétudes nocturnes en doublant la récompense qui leur avait été promise. Les grenadiers reçurent tous la croix. Quant à Marbot, Lannes lui sauta au cou, l'Empereur le remercia et lui donna le lendemain le grade de chef de bataillon qui lui avait déjà été promis après l'assaut de Ratisbonne. Restaient les prisonniers. Napoléon les interrogea sans retard et apprit ainsi ce qu'il voulait savoir. Puis, l'interrogatoire terminé, il prit lui-même dans son bureau quelques rouleaux de pièces d'or qu'il leur distribua; il ordonna en même temps qu'aussitôt après l'arrivée de l'armée à Vienne, ils fussent reconduits aux avant-postes autrichiens et rendus à l'ennemi, attendu que des hommes qui avaient eu l'honneur de parler à l'Empereur ne pouvaient rester prisonniers. L'un d'eux, cependant (le domestique d'officier), hésitait à s'éloigner et versait des larmes abondantes. Napoléon,

croyant que cet homme avait peur d'être maltraité par les Français, lui adressa quelques bonnes paroles pour le rassurer : « C'est, lui répondit l'Autrichien, que j'ai sur moi la ceinture pleine d'or de mon capitaine, et qu'en ce moment il doit m'accuser d'avoir déserté pour le voler. » Napoléon lui remit une plus forte somme et donna l'ordre de le faire repasser la nuit suivante sur l'autre rive en payant et assurant son passage. « Il faut, dit-il en se retournant vers son entourage, honorer et encourager la vertu partout où elle se trouve. »

Sans attendre même la fin de l'interrogatoire, l'Empereur, certain que le général Hiller n'était plus devant lui, avait fait prescrire à la cavalerie légère de se porter rapidement sur Saint-Polten. Lannes, suivant de près son avant-garde, arriva bientôt dans ce bourg, que les Autrichiens avaient évacué à notre approche. Il y trouva sur la porte du couvent de femmes, bien connu de toute l'Autriche, l'abbesse et ses religieuses, accourues tremblantes de peur pour implorer sa protection. Le vainqueur de Saragosse s'empressa de les rassurer de la façon la plus courtoise et, mettant pied à terre, il consentit à prendre part à une collation qui avait été préparée pour lui et son état-major. Les nonnes de Saint-Polten s'étaient surpassées, et le maréchal trouva, dit-on, les confitures si bonnes qu'il accepta avec empressement l'offre qui lui fut faite d'en expédier une caisse à ses enfants vers qui, comme sa correspondance en témoigne, sa pensée se reportait

sans cesse. Peut-être hélas ! le présent des religieuses de Saint-Polten ne devait-il arriver à sa destination qu'après la nouvelle de la mort du maréchal.

L'Empereur et le maréchal Lannes couchèrent à Saint-Polten le 8 mai ; ils en partirent le lendemain matin pour se diriger à toute vitesse sur Vienne avec les divisions Oudinot suivies de la garde, tandis que Bessières avec sa cavalerie et la division Saint-Hilaire allait brûler le pont de Mautern, sur lequel venait de passer le corps du général Hiller. L'archiduc Charles put arriver à temps pour défendre la capitale de l'Autriche, où le général Kienmayer avait jeté quelques troupes.

La ville proprement dite est fort petite et entourée par d'immenses faubourgs dont elle était séparée par d'assez larges glacis. Le 10 mai, de grand matin, Napoléon arriva aux portes des faubourgs, fit escalader la première enceinte et occuper les faubourgs sans résistance. Il alla ensuite s'installer à une demi-lieue de Vienne, au château de Schœnbrünn : vingt-sept jours seulement s'étaient écoulés depuis son départ de Paris. Les faubourgs furent traversés avec une telle facilité que le maréchal Lannes crut toute la ville occupée par les Français et envoya prévenir l'Empereur, qui s'empressa de transmettre la nouvelle à Paris. Cette nouvelle était prématurée : le général Tharreau, qui commandait l'avant-garde de Lannes fut accueilli à coups de canon lorsqu'il déboucha sur le glacis et fut blessé ; il fit reculer ses troupes jusque dans le fau-

bourg pour les mettre à l'abri du feu. Lannes envoie alors en parlementaire, pour sommer la place de se rendre, un de ses aides de camp, accompagné de M. de Lagrange, autrefois attaché à l'ambassade de Vienne. Par un singulier hasard, ces deux officiers rencontrent un peloton des hussards de Szekler, régiment auquel, depuis le meurtre des plénipotentiaires de Rastadt, les troupes françaises ne faisaient plus jamais de quartier. Ils furent maltraités et blessés par les hussards. Napoléon refusa d'accéder à la demande des faubourgs, qui le priaient d'envoyer de nouveaux députés à l'archiduc Maximilien commandant la garnison et renvoya à Vienne la députation qui était venue le trouver. Les remparts ouvrirent aussitôt sur les faubourgs un feu des plus violents. Napoléon, résolu d'en finir, ordonna à Masséna de s'emparer de la promenade du *Prater* et fit établir, pour tirer sur la ville, une batterie de vingt obusiers, qui commencèrent à bombarder les riches quartiers de Vienne. L'archiduc Maximilien, craignant alors d'être cerné dans l'intérieur de la ville, s'empressa de repasser le grand pont du Tabor et de le brûler, laissant dans Vienne le général O'Reilly avec quelques soldats pour traiter de la reddition. Le drapeau blanc fut arboré sur les remparts, une capitulation fut signée et ratifiée le 13 mai à deux heures du matin. Les troupes françaises occupèrent dès six heures la porte de Carinthie, et la cavalerie légère du général Colbert entra au galop dans la ville, précédant le corps du maréchal Lannes.

L'Empereur, en allant constamment de Schœnbrünn aux faubourgs de Vienne et revenant coucher à Schœnbrünn, avait couru un grand danger qui resta ignoré de l'armée. Il montait, en revenant de Vienne par un clair de lune superbe, un cheval de toute beauté, cadeau récent du roi de Bavière, et l'avait lancé à fond de train, lorsque tout à coup le cheval s'abat et l'Empereur violemment projeté en avant reste évanoui. On le crut mort; on le releva cependant et il reprit ses sens, ordonnant, du ton le plus formel, à tous les témoins de sa chute de garder sur cet accident le silence le plus absolu. Bien qu'il y eût plus de deux cents personnes présentes ce secret fut si admirablement gardé qu'on n'entendit jamais parler du danger que la vie de Napoléon avait couru sur la route de Vienne à Schœnbrünn. M. de Canisy, écuyer chargé de faire essayer les chevaux que devait monter l'Empereur, s'en était rapporté à la belle apparence de celui-ci. Il le monta pour achever la route après avoir donné le sien à Napoléon, et le cheval s'abattit à plusieurs reprises.

Le corps du maréchal Lannes fut installé dans Vienne et le maréchal fut logé dans le palais du duc Albert de Saxe-Teschen, d'où l'on avait une vue splendide, mais il préféra s'installer dans une modeste maison de Schœnbrünn pour être plus près de Napoléon. On avait perdu quatre jours avant d'entrer dans Vienne; les grands ponts du Tabor avaient été brûlés, il fallait à tout prix passer le Danube le plus

promptement possible pour marcher contre l'armée de l'archiduc Charles avant qu'elle fût grossie par les renforts venus des divers points de la monarchie. Après une reconnaissance attentive, le choix de l'Empereur s'arrêta sur deux points, l'un où le Danube était partagé en deux bras par l'île de Schwarzelaken, en face de Nussdorf, à une demi-lieue en amont de Vienne, le second à hauteur de l'île Lobau, à la même distance en aval. Deux ponts durent être entrepris en même temps, l'un par Lannes, l'autre par Masséna. Lannes ordonna le 13 au matin au général Saint-Hilaire de faire passer en bateau cinq cents voltigeurs dans l'île, qui n'était séparée de la rive gauche que par le petit bras du Danube, et de les faire suivre par deux bataillons. L'expédition fut manquée : le général Saint-Hilaire envoya deux chefs de bataillon appartenant à deux régiments différents et aussi peu intelligents qu'ils étaient braves. Sans laisser de réserve pour les recueillir en cas de retraite ils s'élançent à la poursuite des détachements qui gardaient l'île, lesquels détachements, renforcés par bateau, attaquent vigoureusement les assaillants ; ceux-ci se forment en carré, se défendent avec vaillance et succombent tous avant qu'on ait eu le temps de les secourir. Lannes et l'Empereur, témoins de cette catastrophe, adressèrent de vifs reproches à Saint-Hilaire, qui n'avait pas préparé des renforts prêts à se succéder rapidement. Trop de précipitation avait tout perdu, quand il aurait suffi, pour assurer le succès, des ba-

teaux qui servirent tout d'abord pour la retraite des Autrichiens.

Lannes et l'Empereur, vivement contrariés, parcouraient le rivage lorsque le maréchal, s'embarrassant les pieds dans des buissons tomba, dans le Danube, entraînant Napoléon lui-même, qui eut de l'eau jusqu'à la ceinture. Resté debout, Napoléon tendit la main au maréchal Lannes qui put ainsi se relever. L'attaque sur Nussdorf dut être abandonnée, et le passage à travers l'île Lobau fut décidément adopté. Pour opérer ce passage il fallait d'abord franchir un premier bras du fleuve, large d'environ huit cents mètres, coupé en deux parties à peu près égales par une île sablonneuse; on retrouvait ensuite dans l'île Lobau, coupée par des marécages, des bouquets d'arbres et des prairies, un petit bras de vingt mètres de largeur; enfin l'île Lobau était séparée de la rive gauche, par un dernier bras, large de cent quarante mètres. L'équipage de pont traîné à la suite de l'armée fut réservé pour le passage du petit bras; un pont de bateaux établi à l'aide des matériaux du pays fut construit sur le grand bras; enfin le génie établit un pont de chevalets sur le bras qui coupe en deux l'île Lobau. Les matériaux et le temps manquèrent malheureusement pour donner au grand pont la solidité nécessaire, les ancres firent défaut et durent être remplacées par des caisses ou des paniers d'ancrage, remplis de boulets et de pièces de canon amarrées à des cordages. Enfin on ne put, par suite du manque de matériaux, couvrir le pont par des

estacades contre les corps flottants que le courant entraînait avec rapidité. Le 19, dans l'après-midi, le major Sainte-Croix, aide de camp de Masséna, passa sur la rive gauche avec deux cents voltigeurs pour protéger l'établissement du pont de bateaux. Ce pont fut terminé vers six heures; la division Molitor déboucha immédiatement, appuyée par quelques pièces d'artillerie passées à bras. Elle fut suivie de la cavalerie légère de Lasalle; celle de Marulaz passait à son tour, lorsque le pont complété avec des chevalets et des troncs d'arbres, faute d'un nombre suffisant de pontons, vint à se rompre. Le défilé du 4e corps ainsi interrompu, ne fut terminé que dans la matinée du 21.

L'armée autrichienne était établie sur les hauteurs du Bisamberg, en face du point de débarquement choisi par Napoléon. Ce point se trouvait dans un rentrant du fleuve, décrivant un coude dont les deux extrémités s'appuyaient à gauche au village d'Aspern, à droite à celui d'Essling; en avant de ce dernier village était la petite ville d'Enzersdorf. Entre Aspern et Essling s'étendait un ancien fossé, derrière lequel s'abrita la division Molitor. La cavalerie légère de Lasalle gagna le terrain nécessaire pour le déploiement, et le 4e corps se forma dans l'ordre suivant : à gauche, Molitor défendant Aspern; à droite, Boudet chargé de garder Essling ; en arrière, Legrand et Carra Saint-Cyr; au centre, la cavalerie légère de Lasalle en première ligne, les cuirassiers d'Espagne en

seconde ligne. C'étaient les seules troupes passées sur la rive gauche : encore la division Carra Saint-Cyr n'arriva-t-elle en ligne que vers deux heures de l'après-midi après la cavalerie de Marulaz.

Le maréchal Lannes avait couché le 20 mai au soir dans la seule maison que renfermât l'île Lobau. Sans attendre son corps d'armée, il se rendit dans la matinée du 21 auprès de l'Empereur, qui lui confia la tâche de défendre Essling et son grenier public, vaste édifice à trois étages, construit en briques, long de trente-six mètres et large de dix, dont les murs étaient à l'épreuve du canon jusqu'à la hauteur du premier étage et où quatre cents hommes pouvaient tenir à l'aise. La lutte commença par Aspern : Legrand et Molitor s'y défendirent énergiquement, tandis que le général Marulaz culbutait la cavalerie autrichienne et se voyait obligé de reculer devant le feu de l'infanterie. Les Autrichiens dirigèrent alors tous leurs efforts sur Essling, où Lannes puissamment secondé par Boudet, repoussa trois attaques successives. Cependant le grand pont avait été rompu une première fois; le corps de Masséna et une partie de la cavalerie se trouvaient seuls sur la rive gauche, séparés du reste de l'armée. La situation était critique : il fallait, avec vingt-quatre mille hommes d'infanterie et cinq mille de cavalerie acculés au fleuve qui grossissait toujours, tenir tête à quatre-vingt mille Autrichiens. Napoléon donna au maréchal Lannes, outre le commandement de

l'aile droite, celui du centre composé des divisions Lasalle, Marulaz et Espagne sous les ordres supérieurs du maréchal Bessières, et, comme s'il eût prévu ce qui allait se passer, il dit à Bessières : « Vous êtes sous les ordres du maréchal Lannes! »

J'ai dit plus haut d'où provenait l'antipathie qu'éprouvaient l'un pour l'autre Lannes et Bessières. Cette antipathie éclata au grand jour sur le champ de bataille d'Essling, ainsi que le raconte le général de Marbot dans ses intéressants *Mémoires*. A un moment où les colonnes autrichiennes menaçaient de percer le centre de l'armée française, entre Aspern et Essling, Lannes, trouvant que notre cavalerie chargeait trop mollement à son gré, envoya successivement trois de ses aides de camp prescrire au maréchal Bessières de charger à fond; comme cet ordre ne lui paraissait pas avoir été textuellement transmis, puisqu'il n'était pas exécuté comme il l'entendait, il le fit porter une quatrième fois par Marbot, avec recommandation expresse de répéter mot pour mot ses propres paroles. Marbot, arrivant auprès de Bessières, demanda d'abord à lui parler confidentiellement, mais le maréchal lui répondit d'un ton sec : « Parlez tout haut, monsieur! — Eh bien, M. le maréchal Lannes m'a chargé de dire à Votre Excellence qu'il lui ordonne de charger à fond. — Est-ce ainsi, monsieur, qu'on parle à un maréchal? Prenez garde à vous! Quels termes !... *vous ordonne* et *charger à fond* !... Je vous ferai sévèrement punir de cette inconvenance. — Mais, monsieur le

maréchal, plus les expressions dont je me suis servi paraissent fortes à Votre Excellence et plus elle doit être convaincue que je ne fais qu'obéir aux ordres que j'ai reçus. »

Là-dessus, Marbot salua et revint auprès du maréchal Lannes, qui lui fit répéter mot pour mot ce qu'il avait dit à Bessières et s'écria : « Voilà au moins un aide de camp qui me comprend! » La charge eut lieu avec la vigueur qui est restée célèbre dans l'histoire : les cuirassiers Espagne s'élançant audacieusement sur la cavalerie et l'infanterie autrichiennes, sont ramenés après des prodiges de valeur et soutenus par la cavalerie légère de Lasalle. Le brave général Espagne est tué; les Autrichiens, arrêtés pendant quelques instants, reviennent à la charge et sont encore refoulés par les cuirassiers de Nansouty, aidés de la cavalerie légère de Marulaz : « Vous voyez, dit Lannes à son aide de camp, que mon injonction a produit son effet. » Il convient d'observer cependant que, depuis le matin, plusieurs charges des plus vigoureuses avaient été exécutées sous l'impulsion de Bessières.

Le combat cessa à la nuit; l'ennemi un instant maître de la partie basse du village d'Essling l'avait abandonnée, mais, au moment où le maréchal Lannes, après avoir combattu comme un lion dans les rues de ce village, allait retrouver l'Empereur, il entendit le bruit d'une vive fusillade venant d'Aspern, où luttaient encore les troupes de Masséna. Voulant

voir ce qui se passait là, il se dirigea de ce côté, accompagné de Marbot. Tous les deux étaient à pied, et l'aide de camp marchait en avant pour reconnaître le terrain Il cherchait le bivouac de Masséna lorsqu'il aperçut celui-ci se promenant avec Bessières qui, apostrophant très vivement l'aide de camp de Lannes, s'écria :

— C'est vous, monsieur! je vous apprendrai à mieux choisir vos expressions en parlant à vos supérieurs. Si vous n'avez fait qu'obéir à votre maréchal il me rendra compte de cette injure, et je vous charge de le lui dire.

Lannes s'élança d'un bond, prit Marbot par le bras et dit à Bessières :

— Je vous trouve bien osé de gronder un de mes aides de camp ; celui-ci a marché le premier à l'assaut de Ratisbonne, a traversé le Danube en bravant une mort presque certaine et vient d'être blessé deux fois en Espagne, tandis qu'il est de prétendus militaires qui de leur vie n'ont reçu aucune égratignure et n'ont fait leur avancement qu'en espionnant et dénonçant leurs camarades. Et que reprochez-vous à cet officier?

— Monsieur, dit Bessières, votre aide de camp est venu me dire que *vous m'ordonniez de charger à fond*, il me semble que de telles expressions sont inconvenantes.

— Elles sont justes, monsieur, et c'est moi qui les ai dictées. L'Empereur ne vous a-t-il pas dit que vous étiez sous mes ordres ?

— L'Empereur m'a prévenu que je devais obtempérer à vos avis.

— Sachez, monsieur, que dans l'état militaire on n'obtempère pas à des avis ; on obéit à des ordres. Si l'Empereur avait eu la pensée de me placer sous votre commandement, je lui offrais ma démission, mais tant que vous serez sous le mien je vous donnerai des ordres et vous obéirez : sinon je vous retirerai la direction des troupes. Quant à charger à fond, je vous l'ai prescrit parce que vous ne le faisiez pas, et que depuis le matin vous paradiez devant l'ennemi sans l'aborder franchement.

— Ceci est un outrage et vous m'en rendrez raison.

— A l'instant même, si vous voulez !

Et Lannes mit en parlant ainsi la main sur son épée.

Masséna, qui jusque-là avait cherché à les calmer sans pouvoir y parvenir, prit à son tour le ton du commandement :

— Je suis votre ancien, messieurs, vous êtes dans mon camp, je ne souffrirai pas que vous donniez à mes troupes le scandale de voir deux maréchaux mettre l'épée à la main l'un contre l'autre et cela devant l'ennemi. Je vous somme donc, au nom de l'Empereur, de vous séparer sur-le-champ.

Puis, se radoucissant, Masséna prit Lannes par le bras et l'entraîna, tandis que Bessières s'en allait de son côté. Lannes alla se plaindre à l'Empereur qui, considérant sans doute qu'il lui avait donné le commandement et ne voulant pas d'obstacle à sa vo-

lonté, gronda Bessières. Celui-ci, cependant, n'était pas homme à dévorer un affront de quelque part qu'il vînt, et l'affaire aurait eu sans doute un dénouement sérieux, si un boulet autrichien n'était pas venu le lendemain la trancher de la manière la plus tragique et la plus douloureuse.

Le corps du maréchal Lannes passa le Danube pendant la nuit; il se composait ce jour-là des trois divisions Démont, Claparède et Tharreau, ces deux dernières sous les ordres d'Oudinot, et de la division Saint-Hilaire. Une brigade des cuirassiers de Nansouty venait ensuite. Le Danube augmentait à vue d'œil; de gros arbres heurtaient incessamment le pont, et plusieurs bateaux s'en allant à la dérive exigeaient des réparations fréquentes. Masséna était à Aspern avec les trois divisions Molitor, Legrand et Carra Saint-Cyr. La division Boudet tenait toujours à Essling; le corps de Lannes occupait le centre, Bessières était en seconde ligne avec la cavalerie. Les Autrichiens essayèrent d'abord de rentrer dans Aspern, mais ils passèrent bientôt de l'attaque à la défense. Lannes, avec cet élan irrésistible qui le caractérisait, s'avançait fièrement dans la plaine pour enfoncer le centre de l'ennemi; rien ne lui résistait. Il fait prisonnier un bataillon tout entier, s'empare de cinq pièces d'artillerie et d'un drapeau; l'ennemi se retire en désordre, et déjà les coureurs de notre cavalerie légère galopaient près de Breitenlee, où l'archiduc Charles avait porté son quartier général.

Ce prince rallie les régiments battus et les ramène dans la mêlée en saisissant un drapeau. « Le généralissime, dit le *Bulletin autrichien*, se bat en ce moment pour l'honneur et la patrie avec le plus grand mépris de la mort, au milieu de ces attaques qui n'ont pas d'exemple dans l'histoire et d'un feu tel que les plus vieux soldats n'en avaient pas vu de pareil. » Tous les officiers de son état-major sont blessés autour de lui, et il est enfin entraîné par la retraite des siens. Nos divisions, poussant des cris de victoire et saluant l'héroïque Lannes de leurs acclamations, se déploient en bataille presque au milieu de l'armée ennemie. Masséna, sur la gauche, enlève deux bataillons autrichiens dans Aspern et se prépare à déboucher du village, tandis qu'à droite Boudet attend, pour se porter en avant, les fusiliers de la garde dont le concours vient de lui être annoncé.

Tout à coup, en plein triomphe, le maréchal Lannes reçoit de l'Empereur l'ordre de suspendre tout mouvement. Une partie du grand pont venait d'être enlevée, et les officiers d'artillerie demandaient au moins quarante-huit heures pour le rétablir. Voici ce qui s'était passé : un officier autrichien, placé en observation avec quelques compagnies de chasseurs dans les îles en amont d'Aspern, s'était avancé à une certaine distance de la rive sur un petit bateau : il vit l'effet produit par les arbres flottants sur les bateaux de notre pont et fit pousser à l'eau un grand nombre de poutres et plusieurs barques remplies de

matières enflammées; de là une première brèche qui fut réparée par les pontonniers. L'officier autrichien fit alors couper les amarres d'un grand moulin flottant qui, lancé sur le pont par le courant, en détruisit une forte partie. Plusieurs bateaux furent entraînés au loin, emportant avec eux le général Pernetti qui commandait l'artillerie, les pontonniers et leurs officiers.

L'Empereur, perdant l'espoir de voir arriver sur la rive gauche le corps de Davout, le meilleur des trois de l'armée, et voyant les troupes, ainsi que l'artillerie, près de manquer de munitions en l'absence des parcs, donne l'ordre de replier la ligne à hauteur d'Aspern et d'Essling. L'archiduc, informé de la rupture des ponts, ramène en avant ses troupes enhardies par la cessation de notre poursuite ; il fait avancer sa cavalerie qui charge violemment sur la division Saint-Hilaire. Cette division résiste tout d'abord avec énergie, mais l'artillerie autrichienne l'enveloppe de toutes parts dans la position qu'elle occupe au milieu du feu le plus terrible. Saint-Hilaire, le type de l'honneur militaire, surnommé par tous le *chevalier sans peur et sans reproche*, est frappé mortellement par un biscaïen. C'était pour Napoléon et pour Lannes un vieil ami de l'armée d'Italie : la nouvelle de sa blessure les affecte profondément.

Le maréchal Lannes, voyant la division Saint-Hilaire accablée et près de succomber, court en prendre le commandement et la ramène lentement en arrière, imposant à l'ennemi par sa ferme conte-

nance et ses fréquents retours offensifs. Il s'arrête enfin sur la crête qui règne d'Aspern à Essling, sa droite appuyée à ce dernier village, toujours gardé par la division Boudet. Il n'était encore que neuf heures du matin; il fallait pouvoir tenir jusqu'à la nuit pour se retirer par le petit pont dans l'île Lobau. Ce pont, notre dernière chance de salut, était déjà menacé par l'ennemi. L'archiduc ne pouvant percer le centre de l'armée française où Lannes et la division Saint-Hilaire conservaient victorieusement leurs positions, le carnage devint terrible. Masséna et Legrand, assaillis de toutes parts dans Aspern, y soutiennent une lutte acharnée. Tantôt à pied, tantôt à cheval, tour à tour dans Aspern et dans le bois, l'épée à la main, le feu dans le regard, le vainqueur de Zurich se multiplie. Legrand et Molitor se montrent dignes de lui. Repoussé d'Aspern, l'archiduc se jette sur Essling, et ses troupes s'emparent d'une partie du village : Boudet se retire dans le grenier d'abondance, d'où l'ennemi ne peut parvenir à le déloger. Alors l'archiduc lance toutes les masses de sa cavalerie sur le centre; de fortes colonnes d'infanterie marchent derrière les escadrons pour achever la victoire sur laquelle compte le généralissime. Lannes ordonne à ses soldats de laisser approcher l'ennemi à petite portée de fusil et l'accueille par le feu le plus nourri. Bessières et les cuirassiers, passant dans l'intervalle des bataillons, culbutent la cavalerie ennemie et renversent l'infanterie. Vaine-

ment l'archiduc excite les siens à se porter de nouveau en avant: Lannes, qui au milieu du feu le plus meurtrier paraît invulnérable, parvient à briser avec les jeunes soldats d'Oudinot les efforts redoutables des grenadiers hongrois. En même temps l'infanterie de la jeune garde, conduite par Mouton et Rapp, se précipite sur Essling et en chasse les Autrichiens.

L'ennemi semble renoncer à la lutte, qui dégénère en une longue canonnade; notre artillerie, qui n'a presque plus de munitions et à qui le maréchal Davout vient de faire passer quelques caissons transportés en bateau sur le grand bras du Danube, résiste avec peine au feu concentrique des nombreuses batteries disposées en demi-cercle autour de la ligne française. Nos troupes cependant font bonne contenance, et Lannes fatigué met pied à terre pour se promener avec le général Pouzet, derrière la brigade de ce vieil ami, lorsqu'une balle vient frapper celui-ci et l'étend raide mort auprès du maréchal. C'était, on doit se le rappeler, cet officier du régiment de Champagne, l'instructeur des volontaires du Gers au camp de Miral et le professeur de tactique du jeune Lannes. Le maréchal reconnaissant avait veillé à son avancement et lui était resté toujours attaché. Sa douleur fut grande en le voyant tomber. Il était alors près de la tuilerie située à gauche en arrière d'Essling; il se retira tout ému et fit une centaine de pas dans la direction d'Enzersdorf, puis il fut

s'asseoir sur le revers d'un fossé. Il y était depuis un quart d'heure environ, lorsque passèrent devant lui quatre soldats portant les coins d'un manteau dans les plis duquel était enveloppé un officier : le manteau s'écarta et Lannes reconnut le cadavre du général Pouzet : « Ah ! s'écria-t-il, cet affreux spectacle me poursuivra donc toujours ! » Il s'éloigna alors pour aller s'asseoir sur le bord d'un autre fossé, la main sur les yeux et les jambes croisées l'une sur l'autre. Il était là plongé dans ses sombres réflexions quand un petit boulet de trois, lancé par le canon d'Enzersdorf arriva en ricochant et vint frapper le maréchal au point où les deux jambes se croisaient La rotule de l'une fut brisée, le jarret de l'autre déchiré. Presque tous ses aides de camp avaient été tués ou blessés; il dit à Marbot qui se tenait auprès de lui : « Je suis blessé, c'est peu de chose, donnez-moi la main, que je me relève. » Il essaya, mais cela lui fut impossible. « Les régiments voisins envoyèrent quelques hommes pour transporter le maréchal vers une ambulance; « mais nous n'avions ni brancard ni manteau, dit Marbot, nous prîmes le blessé dans nos bras. Cette position le faisait infiniment souffrir. Alors un sergent aperçut au loin les soldats qui portaient le cadavre du général Pouzet; il leur envoya demander le manteau dans lequel ce corps était enveloppé; on allait y poser le maréchal quand il le reconnut et s'écria : « C'est celui de mon » pauvre ami, il est couvert de son sang, je ne veux

» pas m'en servir, faites moi plutôt traîner comme vous » pourrez. » Un bouquet de bois était voisin, quelques grenadiers coururent y couper des branchages sur lesquels on transporta le blessé jusqu'à la tête de pont. Les chirurgiens en chef le pansèrent et tinrent un conciliabule secret dans lequel Larrey se prononça pour l'amputation de la jambe dont la rotule était brisée. Un autre voulait les couper toutes les deux. Le docteur Yvan s'opposait à toute amputation : il connaissait le maréchal depuis longtemps et assurait que la fermeté de son moral donnait quelques chances de le sauver tandis que, par ce temps chaud et orageux, l'opération le tuerait. Larrey était le chef, ajoute Marbot, la jambe fut amputée [1]. Le maréchal supporta l'opération avec un grand courage ; elle était à peine terminée lorsque l'Empereur survint. L'entrevue fut des plus touchantes : Napoléon à genoux pleurait en embrassant le maréchal dont le sang teignit bientôt son gilet blanc. »

L'histoire des reproches que Lannes aurait adressés à l'Empereur paraît absolument controuvée ; Marbot, qui pendant cette entrevue soutenait le corps du maréchal et qui entendit toutes les paroles échangées, l'affirme de la façon la plus positive. Le maréchal fut au contraire très tendre, et quand Napoléon forcé de le quitter pour veiller au salut de l'armée dit à Lannes :

1. Une seule jambe et non les deux, comme le prétend M. Villemain qui dans son article de la *Revue des Deux Mondes*, n'est pas plus exact en cela que sur bien d'autres détails.

« Vous vivrez, mon ami, » le maréchal lui répondit en lui prenant les mains : « Je le désire si je puis encore être utile à la France et à Votre Majesté. »

Malgré ses souffrances, Lannes s'inquiétait de la situation des troupes; il apprit avec plaisir que l'ennemi ne poursuivait pas. Il s'informa ensuite avec intérêt de l'état de ses aides de camp blessés. Il lui fallut passer la nuit dans l'île Lobau, parce que le pont était rompu et qu'on n'osait le faire transporter dans une frêle nacelle. On l'étendit sur un lit formé de plusieurs manteaux de cavalerie étendus les uns sur les autres. On manquait de tout, le blessé souffrait affreusement de la soif, il n'y avait pas de bonne eau, celle du Danube était sale et boueuse, il ne put en boire et dit avec résignation : « Nous voilà comme les marins qui meurent de soif bien qu'environnés par les eaux. » Un de ses valets de chambre avait un petit porte-manteau rempli de linge, on y prit une chemise du maréchal en toile très fine, on en ferma avec de la ficelle toutes les ouvertures excepté une seule, puis on plongea cette espèce d'outre dans le Danube d'où on la retira pleine et on la suspendit sur des piquets au-dessus d'un grand bidon où l'eau tomba filtrée, débarrassée tout au moins de ses plus grosses impuretés. Le maréchal suivait cette opération d'un œil avide et il but avec bonheur.

On craignait cependant de voir l'ennemi envahir l'île Lobau où ses batteries placées près d'Enzersdorf lancèrent quelques boulets. Grâce à l'héroïque

fermeté de Masséna la retraite se fit en bon ordre. Le 23 au matin le commandant du 4e corps franchissait le dernier de tous le petit pont de bateaux qui était immédiatement replié ; toute l'armée était en sûreté dans l'île Lobau. Le maréchal Davout, qui se trouvait sur la rive droite du Danube, déploya une grande activité et parvint à organiser un service de bateaux légers pour approvisionner en vivres et en munitions les troupes de l'île Lobau et ramener les blessés. On créa des hôpitaux dans Vienne. Le 2e corps, la garde et la cavalerie repassèrent sur la rive droite, Masséna resta seul dans l'île Lobau avec le 4e corps. Un des premiers soins de l'Empereur, dans la matinée du 23, fut de faire transporter le maréchal Lannes sur la rive droite dans une barque de moyenne grandeur; il fut installé dans une des meilleures maisons d'Ebersdorf, où ses gens vinrent le rejoindre. Ses aides de camp blessés furent dirigés sur Vienne.

L'archiduc Charles avait dû sa victoire à la rupture du grand pont; l'officier de chasseurs qui avait produit cette rupture, en lançant sur le pont un moulin flottant, fut récompensé de cet immense service rendu à l'armée autrichienne par la décoration de Marie-Thérèse, décoration d'une valeur exceptionnelle, accordée à ceux qui l'ont demandée *après avoir fait plus que leur devoir*. Une seule demande était admise : si elle échouait elle ne pouvait plus être renouvelée.

La situation du maréchal Lannes fut bonne pendant les quatre jours qui suivirent la bataille d'Ess-

ling; il conserva toute sa présence d'esprit et tout son calme. Loin de renoncer à servir son pays, il pensait à se faire faire une jambe artificielle comme celle que portait le général autrichien comte de Palfi qui, avec cette jambe fabriquée par le célèbre mécanicien Master (de Vienne), marchait et montait à cheval. Il fit même écrire à cet artiste pour l'inviter à venir lui prendre mesure. D'après une note adressée à Corvisart par le docteur Lanfranc, la fièvre, la suppuration, les plaies, tout se présenta sous un caractère favorable jusqu'au cinquième jour. Informé de l'existence du bulletin destiné à Corvisart, le blessé voulut en prendre connaissance : comme ce bulletin était rassurant on le lui mit sous les yeux, il en suivit chaque mot avec une avide attention. « Écrivez à Corvisart, dit-il, qu'il recommande à ma femme, si elle vient, de ne point s'inquiéter; elle viendra, j'en suis sûr. »

Dans la nuit du 27 au 28 un accès de fièvre nerveuse se manifesta, et l'état moral du maréchal alarma les médecins. Le délire le prit et ne le quitta plus : les fortes chaleurs amenèrent la gangrène. Dans l'exaltation du délire, il se croyait toujours sur le champ de bataille, occupé à expédier ses aides de camp de droite et de gauche, disant à l'un de faire charger les cuirassiers, à un autre d'amener l'artillerie. En vain les docteurs Yvan et Lanfranc cherchèrent à le calmer; la fièvre, devint de plus en plus violente, et le 30, après une nuit passée en imagination au sein

d'une bataille acharnée, il eut une longue faiblesse avec perte absolue de connaissance. On s'empressa d'aller chercher l'Empereur et, en l'attendant, on promena un flacon d'ammoniaque sous les narines du malade pour essayer de le ranimer. Il revint en effet à la vie et s'écria avec fureur : « Comment, drôle ! tu mets des cochonneries sous le nez d'un maréchal d'Empire. Holà ! mes aides de camp, quarante grenadiers ! qu'on traîne cet homme dehors par les cheveux ! »

Au même instant l'Empereur arrivait : il aborda, avec toute l'expression de la plus profonde douleur, dit le docteur Lanfranc, le lit du maréchal qui s'écria : « Ah ! voilà l'Empereur ! » et ajouta : « Sire, ce drôle qui m'a empoisonné ! qu'il ne rentre plus chez moi, je vous en prie. » Il fallut expliquer ce qui s'était passé. Napoléon resta une demi-heure dans la chambre avec les médecins, puis Lannes demanda à être seul avec Sa Majesté, et Napoléon resta encore une demi-heure près du malade qui, malgré tous ses efforts pour parler, ne put rien lui dire de suivi ; c'est ce qui résulte du rapport des médecins. Il ne put donc prononcer ces paroles que lui attribue M. Villemain : « Au nom de Dieu, Sire, faites la paix pour la France, moi je meurs. » Il fallut avouer à Napoléon que Lannes était perdu et qu'une fièvre pernicieuse mortelle l'emportait sans qu'il fût possible de rien faire pour le sauver. L'Empereur s'éloigna en manifestant un vif sentiment de surprise et de chagrin, et dans la nuit le

docteur Franck, son médecin particulier, arriva, envoyé par lui, pour lui rendre compte de l'état du maréchal. Ce nouveau médecin ne put que constater l'exactitude du pronostic de ses confrères. Le malade se calma cependant; un grand affaissement succéda au délire et toutes les facultés morales reprirent le dessus. Lannes reconnut son aide de camp Marbot, lui serra la main, lui parla de sa femme et de ses cinq enfants, et comme Marbot était très près de son chevet, il appuya la tête sur son épaule, parut sommeiller et rendit le dernier soupir.

C'était le 31 mai, à six heures un quart du matin. Un quart d'heure après, l'Empereur se présenta à la porte de la maison : on se précipita au-devant lui pour l'empêcher d'entrer dans l'appartement infecté de miasmes putrides. Ici je crois devoir reproduire presque textuellement le récit de Marbot : « Napoléon écarta de la main l'aide de camp qui voulait l'empêcher d'entrer, s'avança jusqu'au lit, contempla le corps du maréchal en versant des larmes et dit à plusieurs reprises : « Quelle perte pour la » France et pour moi ! » En vain Berthier voulut éloigner l'Empereur, Napoléon résista pendant plus d'une heure à toutes les instances et ne céda que lorsque Berthier lui dit que le général Bertrand l'attendait, pour le conduire sur l'emplacement d'une batterie importante. »

Ce récit diffère quelque peu de celui du docteur Lanfranc écrivant à Corvisart. D'après ce médecin,

l'Empereur se serait trouvé à cheval devant la porte de la maison au moment où le général Frère, chef d'état-major et ami du maréchal, se précipitait à sa rencontre pour l'empêcher d'entrer et lui annoncer que tout était fini. Napoléon ne descendit pas de cheval, resta plongé pendant plusieurs minutes dans une sombre consternation, se fit donner des détails de la mort du maréchal, parut se plaindre qu'on ne l'eût pas averti assez tôt du danger que le malade avait couru, resta encore assez longtemps immobile gardant le silence et donnant les signes de la plus profonde douleur. Puis il ordonna que le corps du maréchal fût embaumé et, sur les instances de Berthier, il se décida à s'éloigner en disant : « Au surplus, tout finit comme ça ! » Après le départ de l'Empereur les docteurs Larrey et Yvan procédèrent à l'embaumement, et le corps de Lannes fut transporté à Straubing, sous la conduite d'un officier et de deux sergents de la garde.

Lorsque la triste nouvelle fut connue dans l'armée, les plus vifs regrets se manifestèrent de toutes parts : « Je n'entreprendrai pas, écrivait le docteur Lanfranc à madame Guéhéneuc, de vous parler de la douleur et des regrets de tous les généraux et officiers supérieurs de l'armée : tout ce que je pourrais vous en dire serait insuffisant. Combien de fois m'ont-ils répété que l'armée française perdait le général le plus dangereux pour les Autrichiens. J'avais la plus haute idée de la bravoure de M. le maréchal, mais tout ce que

j'ai entendu prononcer sur ses grand talents militaires par le prince, les généraux Dumas, Rapp, les officiers de tous grades, ceux de la garde impériale, m'a frappé d'une étonnante admiration. Il n'y a pas eu d'instant pendant tout le cours de la maladie de M. le maréchal qui n'ait été marqué par tous les sentiments que le mérite le plus éminent peut seul inspirer. » (*Pièces justificatives* M.)

Lorsque la maréchale fut informée de la blessure de son mari, elle partit immédiatement accompagnée de son frère, le colonel de Guéhéneuc, qui était venu apporter à Paris la nouvelle de l'entrée des troupes à Vienne. Mais en route ils apprirent la mort de Lannes. Sans doute on engagea d'abord la maréchale sous un prétexte quelconque à suspendre son voyage, et c'est alors qu'elle écrivit la note suivante, que j'ai trouvée en autographe dans les papiers de famille :

« J'ai un pressentiment si fort que le ciel me l'a rendu, que, si j'étais ma maîtresse et que je ne sache pas d'ailleurs le mal que ma présence pourrait lui faire, je partirais pour l'aller trouver. J'ai promis, le sachant en danger, de faire une fondation pieuse de tous mes diamants s'il échappait; je renouvelle ici cette promesse et je m'y engage par serment. »

Il fallut cependant finir par apprendre à la duchesse de Montebello l'affreuse vérité, et elle repartit pour Paris. Si les marques de regrets et les témoignages de

douleur étaient capables de consoler en pareille circonstance, les larmes de la maréchale auraient été vite séchées, car il est impossible d'imaginer un semblable concert de regrets et d'éloges pour la mémoire de Lannes.

De tous ces témoignages je n'en citerai qu'un seul, la lettre de Masséna; les condoléances de celui qui devait porter le titre de prince d'Essling à la veuve du héros qui, en même temps et autant que lui, l'avait mérité, ne devaient avoir rien de banal et sous le style un peu ampoulé du temps, on peut constater la profonde estime du vainqueur de Zurich pour l'ancien grenadier d'Italie. Voici cette lettre :

« Je n'essayerai pas, madame, de vous donner des consolations sur la perte que nous venons de faire, et j'ai besoin moi-même de consolateur. Ah! si les hasards de la guerre respectaient les grands hommes, si la bravoure et les hautes vertus guerrières étaient des boucliers invulnérables, nous n'aurions pas à pleurer aujourd'hui. Notre prince et notre pays posséderaient encore un de leurs plus illustres défenseurs ; sa famille et ses amis reverraient encore l'objet de leurs plus chères affections. Mais il n'est plus ! Sa mémoire et ses lauriers occupent déjà le premier rang dans nos temples, comme il occupait la première place dans le cœur des braves.

» Puisse, madame, l'immense héritage de sa célébrité apporter quelque adoucissement à votre dou-

leur, à celle de vos chers enfants! Pour moi qui ai eu l'honneur d'être son ami, son camarade, j'en trouve un bien réel dans la pensée qu'il ne pouvait nous être enlevé d'une manière plus glorieuse et plus digne de lui.

» Je vous prie, madame, d'agréer l'hommage du respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

» Votre très humble et très obéissant serviteur,

» Le maréchal duc de Rivoli,

» MASSÉNA. »

Ile de Lobau, 12 juin 1809.

Lannes, Masséna, Lobau, 1809, quels hommes, quels lieux et quels temps!

Voici maintenant le lettre qui fut adressée à la duchesse de Montebello par l'Empereur:

« Ma cousine, le maréchal est mort ce matin des blessures qu'il a reçues sur le champ d'honneur. Ma peine égale la vôtre; je perds le général le plus dis-

tingué de mes armées, mon compagnon d'armes depuis seize ans, celui que je considérais comme mon meilleur ami. Sa famille et ses enfants auront toujours des droits particuliers à ma protection : c'est pour vous en donner l'assurance que j'ai voulu vous écrire cette lettre, car je sens que rien ne peut alléger la juste douleur que vous éprouvez. La présente n'étant à autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait, ma cousine, en sa sainte et digne garde.

» NAPOLÉON. »

A Ebersdorf, le 31 mai 1809.

IX

LES FUNÉRAILLES, LA POSTÉRITÉ

Le corps de Lannes déposé à Strasbourg. — Émotion de la maréchale à la vue du corps de son mari. — Translation du corps à Paris. — Cérémonie de l'église des Invalides et des caveaux du Panthéon. — Descendants directs du maréchal Lannes. — Les trois statues de Lectoure, du palais de Versailles et du Louvre. — États de services de Lannes. — Opinion de Napoléon. — Indépendance de caractère. — Présence d'esprit et sang-froid. — Verdeur de langage. — Lannes devant la postérité. — Les vers du poète Jasmin.

Le maréchal Lannes était le premier maréchal de l'empire frappé mortellement sur un champ de bataille[1]. L'Empereur voulut que des honneurs exceptionnels lui fussent rendus, non seulement en raison de cette circonstance mais surtout à cause des services éclatants qu'il avait rendus, et de l'estime qu'inspirait ses talents militaires. Le cercueil où avait été renfermé le corps du maréchal Lannes fut transporté d'abord à Strasbourg, où il dut attendre dans une des

1. Il n'y en eut que deux : Lannes blessé mortellement à Essling et son rival Bessières, tué le 1er mai 1809, la veille de la bataille de Lutzen.

salles du palais l'anniversaire de la bataille d'Essling. Il s'y trouvait encore lorsque la duchesse de Montebello, se rendant à Braunau au-devant de l'impératrice Marie-Louise, dont elle était la dame d'honneur, s'arrêta à Strasbourg. Elle voulut absolument visiter la salle où reposaient provisoirement les restes de son mari. Après avoir prié et pleuré, elle demanda avec instance qu'on lui ouvrît le cercueil pour lui permettre de contempler encore une fois les traits du maréchal. Le préfet eut la faiblesse d'accéder à cette demande, et l'effet produit sur la duchesse par la vue du corps de son mari fut tel qu'elle perdit connaissance, et qu'on eut pendant quelque temps des craintes sérieuses pour sa vie. L'empereur informé de cet incident en témoignage une vive irritation, le préfet du Bas-Rhin fut sévèrement réprimandé.

Le 22 mai 1810, jour anniversaire de la bataille d'Essling, à six heures du matin, treize coups de canon et le son des cloches de toutes les églises annoncèrent à Strasbourg le commencement de la cérémonie.

Le cortège, formé des détachements de tous les corps de la garnison, avec musiques et aigles, se mit en marche entre une haie formée du reste des troupes pour accompagner jusqu'à la cathédrale le char qui portait le cercueil. Après un office pendant lequel fut exécuté le *Requiem* de Mozart, le corps fut remis au détachement chargé de l'accompagner jusqu'à Paris. Le char funèbre était précédé d'un peloton de vingt-

cinq cavaliers, sous le commandement d'un capitaine, accompagné d'une voiture destinée à la famille et à l'aide de camp, et suivi d'un second peloton de cavaliers. Un salut de treize coups de canon fut exécuté dans toutes les places traversées par le convoi, et le cercueil fut pendant chaque halte déposé dans une église, entouré d'ecclésiastiques en prières et d'une garde d'honneur. Le passage des restes de Lannes à travers les départements de l'Est de la France donna lieu à des manifestations qui rappelèrent dans une certaine mesure le voyage du cercueil de Turenne. « Dans tous les départements que j'ai traversés en transportant le corps de Son Excellence, écrivait le colonel Dupuis-Florent, chargé de la direction du convoi, j'ai été à même de juger jusqu'à quel point se portaient les regrets et l'admiration du peuple pour le héros qui en était l'objet. Partout les magistrats, les militaires, le peuple, jetaient des fleurs sur la tombe et toujours aussi les larmes s'y mêlaient. Des couronnes y étaient partout déposées; chacun à l'envi me demandait l'honneur de veiller près de lui. Traversant surtout le département de la Marne, un sentiment plus profond se faisait remarquer; chacun y regrettait un héros et un père et voulait coopérer à rendre plus solennel encore le service divin qui se faisait en son honneur. »

Le cortège arriva à Paris le 2 juillet. L'Empereur ayant décidé que le cercueil du maréchal serait descendu dans les caveaux de Sainte-Geneviève

(Panthéon), le 6 juillet, jour anniversaire de la bataille de Wagram, on le transporta provisoirement sous le dôme des Invalides. Des salves de treize coups de canon, accompagnées des sonneries des cloches de toutes les églises, furent tirées par les canons des Invalides le matin et le soir du jeudi 5 et le matin du vendredi 6. Toutes les autorités civiles et militaires s'étaient rendues dans l'église des Invalides, où une messe fut célébrée par un des aumôniers de l'empereur. Le cercueil avait été, dès le matin, transporté du dôme dans l'église et placé sur un catafalque monumental. Ce catafalque était surmonté par le buste du maréchal Lannes, le front ceint d'une couronne de laurier; aux quatre angles, s'élevaient les statues de la Force, de la Justice, de la Tempérance, de la Prudence (vertus chrétiennes et guerrières, dit le procès-verbal de la cérémonie), au-dessous desquelles se tenaient les maréchaux Sérurier, Moncey, Davout et Bessières, chargés de tenir les coins du poêle. En dehors d'eux, quatre invalides mutilés dans des combats où Lannes avait commandé en chef semblaient, le sabre à la main, garder les coins du catafalque. L'église, entièrement tendue de noir, était parée d'inscriptions empruntées au *Livre des Macchabées* et remarquablement appropriées à la circonstance, telles que celles-ci : « Il a été fort et vaillant dès sa jeunesse. » « Qu'il soit général de vos troupes, et il conduira votre peuple à la victoire. » « Le combat fut opiniâtre et lui-même tomba mort. » Sur la face principale on

lisait : « Blessé à mort à la bataille d'Essling le 22 mai 1809 », et au-dessous ces paroles de l'Empereur : « Il fallait que, dans cette journée, mon cœur fût frappé par un coup aussi sensible pour que je pusse m'abandonner à d'autres soins que ceux de mon armée. »

L'oraison funèbre du maréchal fut prononcée par l'abbé Baillon, chanoine de Notre-Dame, le *Requiem* de Mozart fut exécuté par les chœurs et l'orchestre du conservatoire de musique. Le cercueil fut porté sur le char par huit sous-officiers ayant été décorés sous les ordres de Lannes, et le cortège se dirigea sur Sainte-Geneviève. En tête, précédées de leurs trompettes et de leurs musiques, venaient la cavalerie légère et la cavalerie de ligne sous le commandement du général de Saint-Germain. Puis venaient l'infanterie légère et l'infanterie de ligne avec tambours et musiques, commandées par le général Claparède ; derrière l'infanterie venait l'artillerie à cheval et à pied, sous les ordres du général d'Aboville, amputé d'un bras après la bataille de Wagram, marchant avec leurs canons, leurs caissons, des chariots chargés de bombes et de gabions ; les sapeurs et les mineurs du génie commandés par le général Andréossy, suivis de deux caissons d'outils et de deux caissons de gabions. Après la troupe venaient les maréchaux présents à Paris et le général Hullin, gouverneur de Paris, suivi de tous les généraux et d'un nombreux état-major à cheval. Puis commençait le cortège religieux : les

enfants et les vieillards des hospices, le clergé de toutes les paroisses de Paris avec bannières, chantres, enfants de chœur, etc.; le char funèbre et les quatre maréchaux tenant à cheval les coins du poêle; derrière le char deux aides de camp porteurs d'étendards voilés de crêpes; un grand carrosse de deuil attelé de six chevaux où se tenait le duc de Parme (Cambacérès), présidant la cérémonie; la voiture vide du maréchal avec deux aides de camp à cheval aux portières; quatre voitures de deuil pour la famille; les voitures de tous les grands dignitaires attelées de six chevaux, celles des maréchaux, des ministres, des officiers généraux, des présidents des grands corps de l'État, toutes attelées à quatre chevaux. De longs voiles de crêpe pendaient depuis le sommet du dôme jusqu'à terre.

L'itinéraire suivi fut le suivant : l'esplanade des Invalides, les quais, la rue Saint-Jacques et la place du Panthéon. Le cercueil du général de Saint-Hilaire avait été placé aux Invalides sur un catafalque et transporté des Invalides au Panthéon à la suite du char funèbre de Lannes ; il fut après celui du maréchal descendu dans les caveaux. Lorsque le cercueil qui renfermait les restes de Lannes eut été porté par les huit grenadiers à la place qui lui avait été assignée, le maréchal Davout, au nom de toute l'armée, prit la parole pour adresser un dernier adieu à son frère d'armes.

Il peut être intéressant de voir comment le duc

d'Auerstædt s'exprima devant le cercueil du vainqueur de Montebello. L'allocution de Davout, il faut bien le dire, montre à quel degré s'étaient élevés dans le langage des grands personnages du temps les hommages rendus à la gloire et au génie de Napoléon. Cette allocution contenait cependant de grandes et nobles pensées :

« ... C'est en combattant pour la gloire de notre souverain et pour notre patrie que le général dont nous déposons ici les restes a reçu la mort... La vie du duc de Montebello a été courte, mais elle a été rempli d'actions glorieuses... Son courage de tous les jours lui avait mérité le surnom de *brave des braves*. »

Ainsi s'exprimait le prince d'Eckmühl, et son témoignage, qui ne saurait être mis en doute, nous apprend que ce surnom célèbre, mérité par le maréchal Ney pendant la retraite de Russie avait été porté avant lui par le héros de Saragosse. Davout termina par ces mots :

« ... Militaires de toutes les armes et de tous les grades qui représentez ici l'armée française, le plus bel éloge qu'on puisse faire de celui qui n'est plus, c'est de le prendre pour modèle ; nous suivrons les exemples que nous a laissés le duc de Montebello... Nous nous pénétrerons de son zèle, de son dévouement et de son courage, et nous serons toujours prêts à verser

comme lui la dernière goutte de notre sang pour le service et la gloire de notre grand et bien-aimé Empereur. »

La duchesse de Montebello resta jusqu'à la fin de l'empire fort en faveur auprès de Napoléon, dont le choix s'arrêta sur elle lorsqu'il s'agit de désigner la dame d'honneur de l'impératrice Marie-Louise. Ce choix réunit l'approbation générale, et la nouvelle impératrice, malgré sa légèreté de cœur, conçut bientôt pour sa dame d'honneur une affection qui dura jusqu'à la fin de sa vie. Le maréchal avait laissé cinq enfants, quatre fils et une fille. Des quatre fils, qui prirent tous le nom de Montebello, un seul accomplit toute sa carrière dans l'armée; c'est le plus jeune, celui que nous avons connu général de division, aide de camp de l'empereur Napoléon III. Le second fonda la maison de vin de Champagne qui porte le nom de Montebello. Le troisième fit un riche mariage et s'établit à Pau. L'aîné des fils du maréchal héritier du titre de duc de Montebello fut élève de l'École polytechnique, ministre de la marine sous le règne de Louis Philippe, ambassadeur à Saint-Pétersbourg sous Napoléon III, successivement pair de France, député à l'Assemblée nationale de 1848 et sénateur du deuxième empire. Il laissa lui-même cinq fils et deux filles. Un seul des fils, le second, M. le marquis de Montebello est entré dans l'armée et s'en est retiré de bonne heure avec le grade de capitaine. L'aîné, duc de Montebello avait servi dans la marine,

donna sa démission et mourut jeune. Le titre de duc de Montebello est porté aujourd'hui par son fils, un enfant de treize ans. Trois autres petits-fils du maréchal Lannes, fils de son troisième fils, sont devenus officiers : un est mort capitaine, les deux autres ont donné leur démission. Le nom de Montebello a donc disparu de l'armée, du moins pour le moment. Ce nom est actuellement porté par huit petits-fils et six arrière-petits-fils. Le maréchal Lannes compte dans sa descendance directe quatre fils et une fille, dix petits-fils et six petites-filles, quinze arrière-petits-fils et quatorze arrière-petites-filles.

La maréchale duchesse de Montebello continua à l'égard de la ville de Lectoure et de ses habitants les traditions de bienfaisance et de libéralité qui avaient rendu le maréchal si populaire dans le pays. Nous avons vu qu'elle donna à la ville les bâtiments de l'ancien évêché ; cette donation fut acceptée par acte du 22 juin 1818 : la sous-préfecture, la mairie et le tribunal sont installés aujourd'hui dans ce bâtiment. Une chambre y a été réservée conformément aux stipulations de l'acte de donation pour loger les héritiers de la duchesse de Montebello. Cette réserve a eu sans doute pour objet la constatation du droit des héritiers à jouir du cadeau fait au maréchal Lannes par l'Empereur.

De son côté, le conseil municipal de Lectoure, fier de l'illustration que la gloire de Lannes faisait rejaillir sur la cité, décida, dans sa séance du 5 sep-

tembre 1819, qu'un monument serait érigé en son honneur sur la place occupée par l'hôtel de ville (on disait alors la maison commune) et la halle dont les bâtiments, devenus inutiles, durent être démolis. Le monument devait consister en une statue de marbre blanc de six pieds de hauteur, placée sur un piédestal en marbre entouré d'un marchepied également en marbre et fermé par une grille en fer. Une souscription fut ouverte à cet effet, et le conseil municipal s'inscrivit en tête pour la somme de mille francs. Ce monument dont l'exécution confiée au sculpteur Corot fut, pour des causes que j'ignore, longtemps retardée, ne fut inauguré que le 25 mai 1834, en présence de toutes les populations de Lectoure et du Gers, accourues pour donner une dernière marque de sympathie et d'admiration à l'ancien ouvrier teinturier, mort maréchal de l'empire, duc de Montebello et prince de Sievers, aussi bien qu'un témoignage de reconnaissance et de popularité au bienfaiteur du pays. Une magnifique pièce de vers, lue par le poète gascon Jasmin, releva cette cérémonie en lui donnant un cachet de verve gasconne et de grandeur poétique. Depuis ce jour, la statue du maréchal Lannes, une des plus belles œuvres de Corot, s'élève au milieu de Lectoure, à l'entrée de la promenade du Bastion, sur la colline escarpée qui domine de cent cinquante mètres de hauteur la vallée du Gers et d'où la vue s'étend par un beau jour par delà les tours de la cathédrale d'Auch, jusqu'à l'horizon bordé par les

cimes neigeuses des Pyrénées[1]. C'est de là qu'au mois d'août 1792 partit le 2e bataillon des volontaires du Gers.

Une autre statue de Lannes se voit dans la grande cour d'entrée du château de Versailles. Comment Lannes, Masséna, Mortier et Jourdan en sont-ils venus à former la haie des deux côtés de la cour d'honneur qui aboutit à la statue équestre de Louis XIV? C'est ce qu'il est curieux de savoir. Par un décret en date du 9 mars 1810, l'empereur avait décidé que les statues, de huit généraux tués sur le champ de bataille seraient exécutées en marbre dans des proportions colossales, pour être placés au-dessus des piles du pont de la Concorde. Ces généraux étaient : Espagne et Saint-Hilaire tués à Essling ; Cervoni et Hervo, tués à Eckmühl ; Auguste Colbert, Ruffin et Lapisse, tués en Espagne, et Lassalle, tué à Wagram; ces statues étaient à peu près terminées lors de la chute de l'empire, et le gouvernement de la Restauration les fit remplacer par celles de guerriers et hommes d'État de l'ancienne monarchie : Du Guesclin, Bayard, Turenne, Condé, Sully, Suger, Duquesne, qui durent être posées sur le pont de la Concorde, tandis que les généraux de l'empire allaient dormir dans une remise. On s'aperçut à la longue que les statues nuisaient à la perspective des quais et compromettaient même la solidité du pont. On se décida donc à les retirer et, dans le but de les utiliser, on les destina à être placées

1. *Pièces justificatives* M.

où elles se trouvent encore aujourd'hui, dans la grande cour du château de Versailles, mais leur nombre était insuffisant, on ne pouvait pas d'ailleurs exclure des avenues d'un musée destiné à honorer toutes les gloires de la France les représentants de la gloire moderne; on se rappela alors qu'il existait quelque part huit statues de généraux de l'empire ayant les proportions voulues, et on en choisit quatre pour la cour du château. Mais on objecta que, tout en ayant été de fort braves soldats, Saint-Hilaire, Espagne, Lassalle et Colbert, seraient de bien minces personnages en face de Condé, Turenne, Sully etc.. En définitive on s'arrêta à un moyen terme, qui avait au moins le mérite de l'économie; on trancha la tête à quatre des statues des généraux et, on la remplaça par celle d'un guerrier plus illustre. C'est ainsi que Lassalle devint le maréchal Lannes; que le corps de Colbert reçut la tête de Mortier, que Saint-Hilaire fut transformé en Masséna et que la tête de Jourdan fut substituée à celle du général Espagne. Il y aurait peut-être bien quelques objections à faire au choix de ces personnages, il est probable que malgré sa loyauté, son honnêteté et son intrépidité, le maréchal Mortier n'eût pas figuré sur la même ligne que Turenne, Condé, Bayard, Du Guesclin, Lannes et Masséna, s'il n'avait été ministre de Louis-Philippe et s'il n'avait pas été frappé à côté de lui. On pourrait s'étonner aussi de n'y voir ni Hoche, ni Kléber, ni le maréchal Ney; mais Hoche et Kléber auraient constitué sans doute

pour Louis XIV un état-major un peu trop républicain ; quant au maréchal Ney, que le petit-fils de l'arrière-petit-fils du grand roi avait fait fusiller, il eût été peu convenable de le placer là.

La statue de Lannes a été placée également sur la façade des bâtiments du nouveau Louvre qui regarde la rue de Rivoli; les images de Kléber, de Desaix, de Lannes et de Masséna dominent les arcades qui donnent accès sur la place du Carrousel dans le prolongement de la rue de Rohan. Il était difficile de trouver quatre hommes de guerre, plus dignes d'être associés dans une gloire commune que les vainqueurs de Hohenlinden, de Sedyman, de Zurich et de Montebello. Kléber, succédant au général Bonaparte dans le commandement de l'armée d'Égypte, est mort assassiné par un musulman fanatique dans la ville du Caire, reconquise par son énergie ; Desaix est tombé, frappé à mort par une balle autrichienne dans les plaines de Marengo, en décidant la victoire qui assurait à Bonaparte, premier consul, l'empire du monde; Lannes a succombé aux blessures reçues en disputant pied à pied le champ de bataille d'Essling, où faillit sombrer la fortune de Bonaparte devenu l'empereur Napoléon. Masséna, seul des quatre, survécut à nos grandes guerres, disgracié par Napoléon... et les dernières années de sa vie furent troublées par des déboires qu'une mort tragique et prématurée épargna du moins à Kléber, à Desaix et à Lannes.

Enfin le nom du maréchal Lannes figure à une place d'honneur sous les voûtes de l'arc de triomphe de l'Étoile. Mais, avant tout, ce nom a pris place aux yeux de la postérité parmi ceux des grands hommes de guerre qui ont illustré la France. Il rappelle les batailles du Boulou, de la Montagne-Noire, de Loano, de Lodi, de Bassano, d'Arcole, des Pyramides, d'Aboukir, de Montebello, de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Pultusk, de Friedland, de Tudela, d'Abensberg, d'Eckmühl et d'Essling; les sièges de Collioure, de Port-Vendres, de Pavie, de Milan, de Mantoue, de Malte, d'Alexandrie, du Caire, de Jaffa, de Saint-Jean-d'Acre, d'Ivrée, d'Ulm, de Dantzig et de Saragosse; les combats de Villelongue, de Dego, de Fombio, de Borghetto, de Lonato, de Governolo, d'Anghiari, de Faënza, de Chebreiss, de Gaza, de Chatillon, de la Chiusella, de Belgiojoso, de Wertingen, d'Amstetten, d'Hollabrünn, de Saalfeld, de Burgos, d'Arnhoffen, de Landshutt, de Ratisbonne, de Wels, etc., etc.

Avant d'être frappé mortellement à Essling, Lannes avait été blessé à Villelongue (ou Banyuls), en 1794; à Bassano, à Governolo, à Arcole (trois fois); en 1796, à Saint-Jean-d'Acre, et devant le fort d'Aboukir en 1799. Un biscaïen lui avait rasé la poitrine à Iéna : il avait reçu une blessure légère à Pultusk. Sa bravoure, nous l'avons déjà vu, était incomparable. Quant à ses talents militaires, voici ce que Napoléon lui-même en a dit dans ses *Mémoires* dictés à Sainte-Hélène.

« Le duc de Montebello était de Lectoure. Chef de bataillon, il se fit remarquer dans les campagnes de 1796 en Italie et se couvrit de gloire en Égypte, à Montebello, à Marengo, à Austerlitz, à Iéna, à Pultusk, à Friedland, à Tudela, à Saragosse, à Eckmühl, à Essling où il trouva une mort glorieuse. Il était sage, prudent, audacieux devant l'ennemi, d'un sang-froid imperturbable. Il avait eu peu d'éducation, la nature avait tout fait pour lui.

» Napoléon, qui avait vu le progrès de son entendement, en marquait souvent sa surprise ; il était supérieur à tous les généraux de l'armée française sur un champ de bataille, pour faire manœuvrer vingt-cinq mille hommes d'infanterie. Il était encore jeune et se fut perfectionné ; peut-être fut-il même devenu habile pour la grande tactique qu'il n'entendait pas encore. »

Napoléon disait encore de lui à Sainte-Hélène :

« Lannes était un homme d'une bravoure extraordinaire. Calme au milieu du feu, il possédait un coup d'œil sûr et pénétrant ; il avait une grande expérience de la guerre, il s'était trouvé dans cinquante combats isolés et à cent batailles plus ou moins importantes. Comme général, il était infiniment au-dessus de Moreau et de Soult. »

Enfin on prête aussi à Napoléon ce mot sur le

maréchal Lannes : « Je l'ai pris pygmée et je l'ai perdu géant. »

S'il fallait choisir entre les titres de gloire du duc de Montebello pour décider quel fut le plus beau, on serait fort embarrassé. On peut dire cependant que sa résistance acharnée dans les plaines de Marengo, l'habileté de ses manœuvres à Austerlitz, son élan irrésistible à Iéna, sa fermeté à Friedland, son audace à Ratisbonne, contribuèrent puissamment aux victoires remportées par Napoléon. Lannes commanda en chef à Montebello, à Saalfeld, à Pultusk et à Tudela. Après tout, c'est peut-être au siège de Saragosse qu'il déploya au plus haut degré ses vertus guerrières, en soutenant le courage d'une armée épuisée de fatigue, décimée par les balles et les boulets, aux prises avec des difficultés en apparence insurmontables. Sur le champ de bataille, au dire des contemporains, ses qualités maîtresses furent l'élan communicatif, le sang-froid rassurant pour tous ceux qui l'entouraient dans les moments les plus critiques, mais surtout la rapidité et la justesse de son coup d'œil, la promptitude et la droiture de son jugement. « Ce qu'il fallait faire, disait un général qui avait servi longtemps et de près sous ses ordres, il le voyait immédiatement et il l'exécutait sans retard. »

Homme privé, le maréchal Lannes était bienveillant, affectueux et généreux. Il chérissait sa famille et ses enfants ; il était adoré de ses soldats et de ses compatriotes, auxquels il avait fait tout le bien pos-

sible. A côté de cela, il était jaloux dans ses affections, susceptible, ombrageux et emporté. J'ai parlé, dans le cours de cette notice, de l'empire que le maréchal Lannes était parvenu à exercer sur lui-même dans les dernières années de sa vie. Voici ce que raconte à ce sujet le général de Marbot. Dans un combat livré sous les yeux de Napoléon, le maréchal Lannes avait prescrit à un capitaine d'artillerie de se porter sur un point qu'il lui désigna. Cet officier ne comprit pas bien l'ordre et fit un faux mouvement : le maréchal s'emporta violemment et se précipita au galop sur le capitaine en criant après lui. Au moment où il quittait ainsi l'état-major impérial, il entendit l'Empereur s'écrier : « Ce diable de Lannes !... » il ne put en entendre davantage, mais, après le combat, il voulut savoir de Marbot la fin de la phrase prononcée par Napoléon et comme Marbot hésitait il lui intima l'ordre formel de ne rien lui cacher : « Eh bien, fit Marbot, l'Empereur a dit : « Ce diable de Lannes possède toutes les qualités qui font les grands capitaines; mais il ne le sera jamais parce qu'il ne maîtrise pas sa colère et s'emporte constamment contre des officiers d'un grade subalterne, ce qui est un des plus grands défauts que puisse avoir un chef d'armée. » Le maréchal Lannes avait une telle envie de devenir un grand capitaine, qu'il résolut d'acquérir la seule qualité qui lui manquât. « Depuis ce moment, dit Marbot, jamais je ne le vis s'emporter, quoique ses ordres fussent souvent mal exécutés.

Au premier abord, son naturel bouillant le poussait vers l'emportement, mais la volonté prenait le dessus ; il devenait pâle, ses mains se crispaient, mais il faisait ses observations flegmatiquement. »

J'en ai déjà cité un exemple à propos du siège de Saragosse. En voici une autre preuve, que me fournissent également les *Mémoires* du général de Marbot.

Pendant une des batailles de la campagne de 1809, il avait fait demander au parc d'artillerie des caissons de cartouches ; l'ordre fut mal transmis et un colonel lui amena des étoupilles. Réprimant la colère qui lui montait à la gorge, Lannes se borna à dire à ce colonel : « Voici une demi-heure que mes soldats se font tuer sans pouvoir répondre au feu de l'ennemi, vous êtes cause que cela va durer une demi-heure de plus. Hâtez-vous donc de réparer votre erreur le plus promptement possible ! »

Malgré toute la peine qu'il prit pour élever son savoir au niveau de sa situation, Lannes ne se forma jamais complètement aux belles manières et au langage de la cour. Le peintre Robert s'étant présenté chez lui de la part du ministre, pour faire son portrait destiné à la salle des maréchaux, il refusa d'abord de le recevoir en s'écriant : Qu'est-ce qu'il veut f... de mon portrait ce b...-là ? » Il se refusa pendant longtemps à quitter la poudre et les longs cheveux pour se coiffer à la Titus, et c'est seulement deux années avant sa mort qu'il consentit à adopter la mode générale. Son émule Bessières se montra plus

opiniâtre que lui et, le dernier de tous, il conserva la poudre jusqu'au jour où il fut emporté par un boulet dans les plaines de la Saxe. Quant à Lannes, il n'abandonna jamais vis-à-vis de l'Empereur le franc parler dont il avait contracté l'habitude. A propos du bulletin de la bataille d'Iéna qui attribuait toute la gloire à Murat, Lannes entra, dit-on, dans une vive colère et s'écria devant Napoléon : « Nous avons combattu plus que lui, Augereau et moi : croyez-vous que je sois homme à me laisser arracher une seule palme? Non! par personne, même pas par votre coq empanaché de beau-frère qui vient après la victoire chanter cocorico! »

Nous avons vu comment Lannes, dans ses lettres intimes, parlait de Napoléon et combien de fois il avait témoigné en termes presque violents le mécontentement qu'il éprouvait contre lui. « Il se répandait alors en propos si violents, dit Napoléon, que j'aurais dû le faire arrêter pour crime de haute trahison. » Mais ces moments de mécontentement étaient de courte durée. Il en avait été ainsi de tout temps; on lit dans le troisième volume des *Souvenirs* de l'illustre Desgenettes, volume resté inédit : « Lannes, grièvement blessé à l'assaut de Jean-d'Acre, criait hautement contre l'ambition sans mesure de notre chef : il se livrait, en parlant de lui à son ami Lagrange et à l'auteur de ces *Mémoires*, aux expressions les plus injurieuses, quand le général Bonaparte vint à entrer dans la tente du blessé : celui-ci changea subitement

de langage et dit au chef qu'il était consolé, quelque chose qu'il pût arriver, puisqu'il avait eu le bonheur de le voir et de recevoir des témoignages de sa bonne amitié. Ce n'était pas là le moins du monde de la fausseté, mais le résultat d'une sensibilité extrême et d'une nature propre à passer presque instantanément d'une impression à une autre. »

Tout autorise à penser que son affection pour l'Empereur était sincère. Il est permis de croire également à l'amitié de Napoléon pour lui. On est tenté de se demander quels malheurs il eût pu empêcher s'il avait vécu pendant les dernières années de l'empire ; peut-être aurait-il fait entendre la vérité à Napoléon, mais il est douteux qu'il fût parvenu à modifier ses résolutions. Peut-être aussi et plus probablement encore il eût conjuré la défaite sur certains champs de bataille, mais on peut affirmer qu'il n'aurait pas changé le cours de la destinée. Quelques jours avant sa mort, dans une conversation que j'ai déjà rappelée en partie, Lannes disait à son médecin : « N'est-ce pas que j'ai de jolis enfants? Ce petit Napoléon (son fils aîné) est plein d'intelligence. Lorsqu'il entendit que j'allais partir pour l'armée, il me dit : « Il faut donc, papa, que tu ailles toujours à la » guerre jusqu'à ce que tu sois tué. »

Tel était en effet le destin réservé à l'ancien volontaire du Gers, au héros des armées des Pyrénées-Orientales, d'Italie, d'Égypte, de Marengo, d'Autriche, de Prusse, de Pologne et d'Espagne, mais ce héros,

frappé mortellement par un boulet pendant la sanglante et glorieuse bataille d'Essling, ne fut-il pas cent fois plus heureux que Ney échappant aux boucheries de la Moskowa, de Leipzig et de Waterloo, pour tomber sous des balles françaises, ou même que Masséna survivant à sa propre gloire et voyant sombrer sa fortune militaire devant les lignes de Torrès Vedras?...

Il faut donc, tout en regrettant, au point de vue de sa réputation, que le maréchal Lannes n'ait pas vécu assez longtemps pour remporter de nouvelles et plus grandes victoires, répéter avec Masséna, son illustre frère d'armes, qu'il n'aurait pu être enlevé à la France, à l'armée et à sa famille d'une manière plus glorieuse et plus digne de lui.

Je ne saurais mieux terminer cette notice, dans laquelle j'ai essayé de tracer l'image du premier des soldats de la Grande Armée, qu'en reproduisant quelques strophes de la pièce de vers du poète Jasmin, avec le regret,de ne pouvoir donner qu'une pâle traduction de cette langue imagée du Midi :

« Malgré son grand savoir, son génie et ses oracles, l'homme des hommes sentait bien qu'il lui fallait, pour faire ces tant fameux miracles, des hommes à miracles aussi. A moi patrie ! à moi le monde ! s'écria-t-il quand, au beau milieu de l'Italie, Lannes devant lui apparut. Et le voilà plus fort que l'ange de la guerre, maintenant qu'il a son second trouvé; qu'à

la barbe des rois il jette son gant à terre ; les rois honteux l'ont relevé... Bientôt contre lui cinq peuples volent, mais il paraît : Lannes a frappé, et déjà cinq trônes s'ébranlent et déjà l'Homme tient deux couronnes sur sa tête.

» Puis viennent les rois avec d'autres armées : mais Lannes est partout, et partout le plus fort... Et l'Homme ainsi servi sent grandir son génie : bientôt l'univers devient sa patrie, et bientôt tous ces rois glorieux viennent lui demander grâce à deux genoux. Que de flatteurs alors environnent son trône ! Mais il n'a qu'un cœur d'ami ; à Lannes seul il le donne : Lannes seul a la liberté de faire toujours près de lui tonner la vérité...

» Son trépas, il le fallait pour qu'il pût s'accomplir, le mystère que seul l'avenir comprenait, et pour que le géant s'abattît, il fallait bien que la mort frappât le géant qui le soutenait... Oh ! sa mort remplit la France de tristesse ; il la laissait pourtant plus belle que jamais ; du monde elle était presque maîtresse, et même en la quittant, pour preuve de tendresse il lui donna un trône de plus. Mais cette richesse était trop cher payée : sa mort sur l'avenir laisse un grain de malheur, et la vieille armée pour la première fois vit pleurer son Empereur !... Qu'il pleure, il faudra bientôt que son aigle s'enterre, car sa foudre a perdu son éclair et son tonnerre.

» L'homme du peuple maintenant n'est plus : au temple des hommes fameux, après seize ans de gloire,

il a déjà pris sa place. Il n'est plus, mais sa tâche est remplie, elle est belle comme un beau jour; ses gerbes d'un laurier si vert et si fleuri n'ont pas une feuille flétrie.

» Oh! Lannes, regarde avec tes yeux de feu ce peuple de braves qui vient pour saluer ton berceau. Entends-le fêter ta gloire avec ton nom! Ton grand nom pour l'honneur l'enflamme; tu es tout pour le peuple, toi; tu es gravé dans son âme. C'est ton plus beau Panthéon! (*Pièces justificatives* O).

Ces strophes enflammées datent déjà de plus d'un demi-siècle. Depuis qu'elles ont été prononcées au pied de la statue de Lannes, quelques reflets de la gloire d'autrefois ont brillé sur le drapeau de la France; puis sont venus les revers et les jours de deuil. Ce que sera pour nous l'avenir, Dieu seul le sait, mais le pays qui, au sein d'une crise telle que l'histoire n'en avait pas enregistré de plus redoutable, enfanta des soldats tels que Lannes, doit avoir confiance en lui-même et en ses destinées. Il lui suffira d'entretenir pieusement le souvenir des héros d'autrefois pour en produire de nouveaux dans une nouvelle crise.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

A

Extrait du testament de l'empereur Napoléon Ier.

Je lègue au colonel Marbot 100 000 francs; je l'engage à continuer à écrire pour la défense de la gloire des armées françaises et à en confondre les calomniateurs et les apostats.

. . . . . .

Ceci est mon testament écrit tout entier de ma propre main.

NAPOLÉON.

B

BATAILLE DE LOANO.

Rapport du général en chef Schérer au Directoire.

(Extrait.)

... Le général Banel, avec un corps de deux mille cinq cents hommes emporta, avec la plus grande valeur, le village de Toirano et gagna sur-le-champ, les hauteurs escarpées auxquelles s'appuyait le flanc droit de l'ennemi; dans ce moment ce général fut blessé au cou; le chef de brigade Lannes prit le commandement et, de concert avec l'adjudant-général Rusca, ils parvinrent à emporter successivement quatre positions retranchées les unes derrière les autres et garnies de canons.

Rapport d'Augereau à Schérer.

(Extraits.)

Chargé d'attaquer l'ennemi sur toute sa ligne, depuis Toirano jusqu'à Borghetto, j'ai placé la brigade Banel dans le petit bois d'oliviers en face Toirano, la brigade Victor à la gauche de celle de Banel... la brigade Dommartin à la gauche de celle de Victor... Au signal les colonnes se mirent en mouvement, la brigade Banel se dirigea sur Toirano pour passer le pont et attaquer la batterie qui se trouvait au-dessus de la Chartreuse qui est en arrière de ce village, et qui défendait le passage du chemin qui conduit aux différents camps qui étaient à mi-côte de la montagne Sampietro. Cette redoute fut enlevée à la baïonnette et au pas de course, les deux premiers camps pour la défense de cette batterie enlevés de même, ce qui donna la facilité de s'emparer des hauteurs qui commandaient toute la ligne des camps ennemis, placés à mi-côte de la montagne Sampietro, ce qui força l'ennemi à faire sa retraite en partie dans les bois d'oliviers qui sont entre cette montagne et le mamelon dit le grand Castellaro, en partie sur le sommet de la montagne Sampietro.

Pendant que cette colonne continuait sa marche, celle de Rusca attaqua de front la ligne ennemie sur les trois mamelons en trois colonnes... Cependant la colonne Banel avançait et arriva, chassant devant elle tout ce qu'elle rencontrait sur le mont Sampietro où elle se divisa en deux ; la moitié resta sur la hauteur et l'autre redescendit pour se joindre à Rusca. Cette manœuvre intimida si fortement l'ennemi qu'il prit la déroute ; il fut se rallier sur la redoute de Gazy où étaient deux pièces de douze.

Une portion de la brigade Banel, sous les ordres du chef de brigade Lannes, descendit sous cette redoute du camp,

tandis que Rusca menaçait l'ennemi de s'emparer de la hauteur de l'Arnusia ou Torrebianca. La redoute fut enlevée à la baïonnette et l'ennemi, en pleine déroute, se replia de suite pour s'emparer du col d'Arnusia où il fit sa retraite en très mauvais ordre...

Le général Banel a été légèrement blessé au commencement de l'affaire, ce qui l'a obligé de céder le commandement au chef de brigade Lannes qui a parfaitement exécuté tous les mouvements dont était chargé le général Banel et s'est conduit avec autant d'intelligence que de bravoure. Cet officier a mérité les plus grands éloges et la reconnaissance nationale.

AUGEREAU.

C

Formation des demi-brigades de 1796.

On s'occupa sans relâche, pendant l'hiver de 1795 à 1796, de la réorganisation de l'infanterie de l'armée (d'Italie). Par suite des événements des trois premières campagnes on y comptait alors soixante-seize corps ou fractions de corps, ne présentant pas cinquante mille hommes dans cent quatre-vingts cadres de bataillons.

Il importait trop à la discipline et à la bonne administration de sortir de cette confusion. Le Directoire exécutif, dès les premiers jours de son installation, avait recommandé à la sollicitude du général en chef l'exécution de cette mesure déjà prescrite par le Comité de salut public; on n'avait pu s'en occuper que par intervalles, les corps étant presque toujours en mouvement, et le besoin du moment s'opposant à ce que l'on pût amalgamer régulièrement ceux qui étaient destinés à former les nouvelles

demi-brigades en respectant les titres de leurs officiers.

Conformément à l'arrêté du Directoire, l'armée fut composée de douze demi-brigades de bataille et de six légères qui, chacune dans sa série, conservèrent le numéro le moins élevé de celles qui s'étaient fondues dans leur nouvelle formation.

Les demi-brigades de bataille provenant de cet amalgame furent donc les 19e, 20e, 21e, 39e, 46e, 56e, 69e, 70e, 83e, 84e, 99e et 100e. Celles d'infanterie légères prirent les numéros 1, 3, 8, 15, 16, et 25.

Cette opération donna beaucoup d'occupation à tous les généraux, et fut conduite avec autant de zèle que d'équité par le général Fabrefond. Aucune réclamation ne s'éleva contre ses décisions; chacun accepta sans murmurer le rang qui lui était assigné, bien qu'un assez grand nombre d'officiers fussent mis à la retraite ou réformés. (*Mémoires de Masséna*, t. Ier, p. 254-256.)

Note sur le tirage des numéros de demi-brigades.

Conformément à l'arrêté du Directoire du 10 nivôse an IV, les cent quatre-vingt-seize demi-brigades à numéros et celles qui existaient encore sous diverses dénominations dans les sept armées de la République avaient été divisées en deux séries égales, et, pour éviter de grands mouvements dans les corps d'une même armée, amalgamées deux par deux dans les différentes séries; l'armée d'Italie, où cette opération s'était exécutée durant l'hiver par les soins du général Fabrefond, n'avait donc, comme les autres, que des numéros provisoires.

Par un nouvel arrêté du 10 germinal an IV, le Directoire ayant reconnu la nécessité de parer aux nombreux inconvénients de cet état de choses, on inscrivit sur sept colonnes différentes les noms de nos armées, auxquelles on affecta

les sept premiers numéros. Au second tour on leur donna dans le même ordre les chiffres de 8 à 14, et on recommença cette opération, en passant outre quand le nombre des numéros d'une armée égalait celui des demi-brigades qu'on lui avait affectées, jusqu'à l'entier épuisement des cent dix numéros à donner définitivement aux demi-brigades de ligne. C'est ainsi que l'armée d'Italie eut en partage les numéros 4, 11, 18, 25, 32, 39, 45, 51, 57, 63, 69, 75, 80, 85. Partant alors de ces chiffres, il fallut assigner à chaque corps son nouveau rang dans l'ordre de bataille.

Cette opération eut lieu à Soncino le 29 mai 1796, en présence d'un officier délégué pour chaque demi-brigade. De cette manière, la demi-brigade désignée sous le numéro 39 à l'ouverture de la campagne prit le numéro 4, la 20e devint la 11e, la 69e la 18e, la 84e la 25e, la 21e la 32e, la 46e la 39e, la 100e la 45e, la 99e la 51e, la 83e la 57e, la 51e la 63e, la 19e la 69e, la 70e la 75e, la 13e la 80e, la 56e enfin, la 85e.

Les mêmes principes servirent à l'embrigadement de l'infanterie légère.

D

Note relative aux brevets que le chef de brigade Lannes aurait reçus comme titulaire à la 39e, puis à la 69e demi-brigade d'infanterie de ligne (2e formation) et avant le tirage au sort des numéros à l'armée d'Italie le 7 prairial an IV, 26 mai 1796).

Au mois de ventôse an IV (février-mars 1796), Lannes, chef de brigade de la 105e, fut placé à la suite de la 99e, par l'amalgame que le général Fabrefond venait d'opérer de ces deux demi-brigades à l'armée d'Italie.

Dans le rapport du général Bonaparte au Directoire, daté du 26 germinal an IV (15 avril 1796), et publié sans notes ni rectifications, dans le grand recueil des *Lettres et ordres de Napoléon*, on lit, au dernier paragraphe de la pièce n° 165, t. I^er^ :

« Le chef de brigade de la 39^e^ ayant été tué, j'ai nommé pour le remplacer le citoyen Lannes, chef de brigade à la suite. »

Junot, secrétaire du général en chef, avait écrit 39^e^ au lieu de 69^e^; or il advint qu'à trois jours d'intervalle, ces deux demi-brigades perdirent leur chef: Riondet (69^e^) tué le 24 germinal et Bellet (39^e^) tué le 27.

Le général Augereau, en apprenant cette nomination, qui privait le chef de brigade Pourailly de son droit d'ancienneté à la 39^e^, se plaignit au général en chef. L'erreur commise fut reconnue, et si le brevet que le Directoire a pu expédier à Lannes, comme chef de brigade de la 39^e^ existe, on doit le regarder comme nul.

Lannes était donc en réalité chef provisoire de la 69^e^. En effet, on lit, à la date du 16 floréal suivant (5 mai), page n° 329 du même recueil, l'ordre ainsi conçu, du chef de l'état-major général :

« Il est ordonné au citoyen Lannes, surnuméraire de la 99^e^, et qui a reçu l'ordre de prendre provisoirement le commandement de la 69^e^ demi-brigade, de se porter sur-le-champ à Casteggio pour y commander trois bataillons de grenadiers, sous les ordres du général Dallemagne, commandant le corps d'avant-garde. »

Cependant le texte de cet ordre n'est pas une preuve que Lannes ait jamais été de fait à la tête de la 69^e^ deve-

nue 18e par le tirage au sort. L'adjudant-général chef de brigade Chabran en avait eu le commandement provisoire au moment de la mort de Riondet (27 germinal-16 avril) et cet officier paraît avoir été remplacé au même titre provisoire par l'adjudant-général Verdier, qui commandait encore cette demi-brigade le 13 prairial (1er juin), époque à laquelle le chef de brigade Fugières vint la commander titulairement sous son nouveau numéro 18.

L'ordre donné à Lannes d'aller commander provisoirement la 69e n'aurait donc pas reçu d'exécution, et ce fut à la tête du corps des grenadiers d'élite que le futur maréchal se distingua au passage du pont de Lodi, ainsi qu'au passage du Mincio à Borghetto. (Extrait d'une note fournie, le 25 août 1866, par M. Turpin, chef de section aux archives du dépôt de la guerre.)

E

Lettre autographe de Talleyrand à Lannes, ministre plénipotentiaire à Lisbonne.

Citoyen ministre, le premier consul, après avoir attentivement examiné les diverses pièces de votre correspondance avec les ministres du prince régent de Portugal, m'a donné l'ordre de vous faire connaître que, quelque graves que soient les torts que ses ministres ont eus envers le gouvernement de la république et envers vous, votre départ de Lisbonne sans son autorisation, était une infraction publique à des usages universellement observés entre les puissances. Il me charge de vous faire connaître qu'il désapprouve votre conduite dans cette circonstance. Les ministres du prince, en mêlant adroitement dans leur

conduite des marques trompeuses de déférence et des refus désobligeants, ont tendu à votre franchise un piège dont il est fâcheux que vous n'ayiez pas su vous défier. Alors, en vous déterminant à une démarche qui d'ordinaire est l'annonce d'une déclaration de guerre, vous leur avez donné l'avantage d'une récrimination fondée et vous avez fait perdre à la légation française les fruits du zèle et de l'énergie que vous aviez précédemment déployés pendant votre séjour à Lisbonne, pour assurer les droits du commerce et soutenir la dignité du gouvernement.

Le premier consul désire que vous restiez à Vitry, ne pouvant vous donner audience jusqu'à ce que votre affaire soit définitivement terminée, ce qui ne peut avoir lieu que quand il connaîtra le parti que prendra la cour de Lisbonne.

J'ai l'honneur de vous saluer,

TALLEYRAND.

Quatrième jour complémentaire de l'an X.

F

Extrait d'un manuscrit inédit de M. Méneval, secrétaire de Napoléon Ier.

Pendant un des séjours que fit le premier consul, en 1802, à la Malmaison, il fut réveillé au milieu de la nuit par un courrier arrivant d'Espagne, chargé de dépêches très pressées du général Lannes, ambassadeur de France à Lisbonne. Après qu'il en eut pris connaissance, Bonaparte donna ordre que ce courrier se tînt prêt à repartir. Pour expliquer ce qui précède, je suis obligé de reprendre les choses de plus haut.

Dans le courant de novembre 1801, le général Lannes, qui était seul commandant de la garde consulaire, fut

contraint de résigner ce commandement par suite d'une irrégularité que présentait la comptabilité de ce corps. La garde consulaire reçut une nouvelle organisation, mieux appropriée à sa destination, en passant sous les ordres de quatre colonels-généraux. Cette perturbation apportée dans l'ordre inséparable de toute comptabilité et la nécessité de mettre fin à une familiarité qui était la première cause de cette licence, forcèrent le premier consul à éloigner temporairement le général Lannes, qui fut envoyé en mission à Lisbonne. Je me souviens d'avoir dîné à cette époque avec ce général chez Joseph Bonaparte, après sa nomination en Portugal et l'avoir entendu exprimer son mécontentement par des sarcasmes où perçait son violent dépit. M. de Champagny, qui venait d'être nommé à l'ambassade de Vienne, était présent à ce dîner.

Le général Lannes, peu familier avec les formes de la diplomatie, ne réussit pas tout d'abord dans ce nouveau poste. Le ministère portugais, mais surtout le ministre des affaires étrangères, dom José d'Almeida, étaient dévoués à l'Angleterre. Tous les offices, les notes passés par le ministre de France, étaient remis à lord Fitz-Gerald, ambassadeur anglais, avec lequel les réponses étaient concertées. Le prince régent de Portugal, ou trompé ou dominé par son ministre, n'était pas plus favorable au représentant de la France. Le général Lannes sentit bientôt son orgueil militaire, sa fierté et sa patience poussés à bout. Sans prévenir personne, ni le gouvernement portugais, ni son propre gouvernement, il part à l'improviste de Lisbonne, laissant à sa maison l'ordre de le suivre. Il se présente à la première poste et demande des chevaux ; le maître de poste lui représente qu'un ordre est nécessaire, sans lequel il ne peut lui répondre que par un refus; le général Lannes lui ordonne impérieusement d'atteler, et, portant la main sur son sabre, menace de l'en frapper si

l'on tarde à obéir. A cet ordre, le maître de poste est forcé de se soumettre. Le général Lannes traverse le Portugal et l'Espagne comme un trait, et, avant d'arriver à Bayonne, dépêche son valet de chambre au premier consul pour le prévenir de son arrivée. Le valet de chambre, réexpédié avec la réponse à ladite lettre, trouve son maître à Orléans; le premier consul prescrivait à ce dernier de s'arrêter à l'endroit où le courrier le rencontrerait Il comptait que le général Lannes n'avait pas dépassé Bayonne. La proximité de Paris autorisa Lannes à s'y rendre, mais le premier consul refusa de le recevoir.

Pendant ce temps, le gouvernement portugais était dans la plus grande anxiété : il lui importait que le ressentiment de la France ne l'atteignît pas. Le général Lannes avait en outre contre lui le ministre Talleyrand, qui ne manqua pas de se rejeter sur la violation des formes diplomatiques et insista pour la révocation de notre représentant à Lisbonne. Le premier consul n'aurait pas toléré chez tout autre cette infraction aux usages reçus, mais il connaissait le général Lannes, il savait qu'il n'était pas un homme de cabinet, mais qu'en revanche il était loyal et qu'il avait trop de jugement pour se laisser prendre pour dupe; il se décida à le voir et fut satisfait de ses explications, tout en blâmant sa conduite. Dom José d'Almeida semait l'or à Paris pour empêcher le retour du général Lannes en Portugal. Le prince régent, auquel des avis étaient parvenus, envoya à Paris, à l'insu de son ministre, deux hommes qui possédaient sa confiance. L'un d'eux était un Français que j'ai connu et qui était établi depuis plusieurs années en Portugal. Tandis que le ministre Almeida assurait le prince régent que le général Lannes était tombé dans une disgrâce complète, les agents du prince l'avertissaient que la réconciliation avait eu lieu et que l'ambassadeur était tout à fait rentré dans les

bonnes grâces du premier consul. Alors le prince régent crut devoir demander son retour : il fallut enfin prendre un parti. Quand le ministre portugais se flattait de sortir heureusement du mauvais pas dans lequel il était engagé, le premier consul fit prévenir le prince régent qu'il consentirait au retour de son ministre à Lisbonne et qu'il oublierait les sujets de mécontentement que le gouvernement portugais lui avait donnés, mais qu'en faisant cette concession il en attendait une autre : le renvoi du ministre des affaires étrangères, dont la partialité pour les Anglais et la mauvaise foi avaient donné lieu à ce qui s'était passé. Le prince régent se trouva fort heureux d'accepter ce dénouement : dom José d'Almeida fut congédié et le général Lannes retourna à Lisbonne.

Son triomphe fut complet ; le prince régent l'accueillit d'abord avec une bienveillance un peu affectée, puis, le goûtant de plus en plus, il finit par être avec lui dans les termes d'une parfaite intimité. De son côté, le général Lannes, qui avait beaucoup d'esprit naturel, comprit sa position. La noblesse portugaise d'alors, fière et nécessiteuse, se tenait à l'écart, hésitant à faire les premières avances. Le général Lannes donna un bal somptueux et y invita les personnes qui s'étaient fait inscrire chez lui ; il en fit les honneurs avec toute la recherche possible : on ne parla à Lisbonne que de ce bal. Ceux des membres de l'aristocratie du cru qui n'y assistèrent pas se plaignirent de n'y avoir pas été invités ; il leur fut répondu que si l'ambassadeur avait pensé qu'une invitation leur eût été agréable, il se serait empressé de la leur envoyer et qu'il serait charmé de l'honneur qu'ils voudraient bien lui faire en venant chez lui. Tous les hidalgos affluèrent à sa porte pour s'y faire inscrire. Le général Lannes donna un autre bal auquel ils furent tous invités ; ils s'y rendirent avec empressement et furent accueillis

avec distinction. Depuis ce moment ils fréquentèrent sa maison. L'intimité du général Lannes avec le prince régent mit l'envoyé français en mesure d'aider de son crédit une partie de cette noblesse besogneuse, car ses recommandations étaient toujours accueillies. Il exerçait ainsi la juridiction de son ambassade dans une étendue illimitée, et le gouvernement portugais n'y mit jamais aucune restriction. Il ne convenait pas de cette tolérance vis-à-vis des autres ministres étrangers pour ne pas les autoriser à réclamer ou à exiger les mêmes faveurs. L'influence de notre ministre était si bien établie à Lisbonne que, lorsque le général Lannes revint en France, il était en situation de disposer du Portugal au gré de Napoléon.

On estime à quatre millions les sommes qui furent dépensées à Paris pour empêcher le retour du général Lannes à Lisbonne; on devinera facilement où la majeure partie de ces sommes a passé.

Ainsi l'impétueuse susceptibilité de notre ambassadeur servit plus à la cause de la France que la souplesse d'un diplomate consommé. Le premier consul comprit mieux que son ministre des affaires étrangères le parti qu'il pouvait en tirer: il est vrai, qu'il voyait toutes choses à travers le seul prisme de l'intérêt national.

G

Note du docteur Lanfranc pour Corvisart.

Schœenbrun, quartier général impérial, le 11 juin 1809.

Le 22 mai, à cinq heures du soir, M. le maréchal Lannes fut frappé sur les deux genoux par un boulet, que MM. les chirurgiens prirent pour un biscaïen au premier

aspect des plaies. Le genou gauche fut brisé, les muscles de la partie interne du genou droit déchirés, la capsule articulaire légèrement ouverte. Une heure après, non loin du champ de bataille, M. Larrey fit l'amputation de la jambe gauche, à quatre doigts au-dessus du genou. M. le maréchal fut transporté à Ebersdorf, distant d'une lieue de l'endroit où l'opération fut faite, MM. les chirurgiens le trouvent trop faible pour le conduire à Schœnbrunn ou à Vienne, où sans doute il eût été plus commodément.

J'étais à Schœnbrunn, à trois lieues d'Ebersdorf, lorsque j'appris le malheur de M. le maréchal. J'accourus aussitôt chez lui où je trouvai M. Paulet, chirurgien de la garde impériale. Je lui exposai mes titres et les motifs particuliers qui me conduisaient auprès de M. le maréchal. MM. Yvan et Larrey arrivèrent au même instant, et ils trouvèrent convenable que je restasse chez le malade pour me concerter avec eux sur la situation.

Le moment d'après, je fis de tout cela mon premier bulletin que je portai moi-même à Vienne chez M. Boulanger, afin d'assurer mes communications avec vous. C'est ce premier bulletin, indiquant en outre l'état du moment de M. le maréchal, qui vous manquait lorsque vous avez répondu à mon second. M. Boulanger en est surpris et tout aussi mortifié que moi.

La fièvre, la suppuration, les plaies, tout présentait un caractère favorable jusqu'au cinquième jour de la maladie. Alors survint, vers les deux heures de l'après-midi, un redoublement de fièvre, qui continua pendant une grande partie de la nuit. Le lendemain, un pareil accès se manifesta à la même heure. Il n'était point terminé lorsqu'un nouvel accès précédé d'un très léger frisson survint : Celui-ci fut marqué par le délire et l'agitation, etc... Mes bulletins vous ont dit le reste et fait connaître la marche de la maladie.

Dès les premiers redoublements, nous fûmes divisés d'opinion; cette opposition augmenta avec les accidents, de sorte que, vers la fin du septième jour, M. Paulet et moi jugeâmes qu'une fièvre subintrante pernicieuse venait compliquer la maladie primitive; MM. Yvan et Larrey furent tout à fait opposés à cette idée; ils regardèrent chaque accès de fièvre comme excitatif et un moyen favorable à l'entretien de la suppuration et le délire sans danger, parce que le visage paraissait dans un état presque naturel. Cependant ils consentirent à l'usage du quinquina, plutôt comme tonique que comme fébrifuge. L'admission du quinquina fit cesser toute discussion; il fut administré, ainsi que vous l'avez vu dans les bulletins, et chacun resta dans sa croyance. M. Paulet et moi ne quittâmes pas le malade; nous étions à portée de tout voir. M. Yvan transmettait chaque jour à l'Empereur son opinion; M. Larrey, de son côté, en faisait autant, parmi les officiers supérieurs. Tout le monde, excepté M. Paulet et moi, vivait ici dans la sécurité et l'espérance... La veille de la mort du malade, la périodicité des deux accès disparut : ils furent confondus et le malade resta dans un délire continuel. MM. Yvan et Larrey ne doutèrent plus des dangers de la maladie ; vers les trois heures de l'après-midi de ce jour, M. le maréchal me demanda de faire venir l'Empereur; qu'il voulait lui parler. Une heure après, il revint à la même demande; il la fit à ses aides de camp. Alors seul avec M. Paulet je proposai la question de savoir si la présence de l'Empereur pouvait être nuisible ou favorable à la situation de M. le maréchal. M. Paulet n'eut point de réponse décisive; j'engageai aussitôt M. Saint-Mars, premier aide de camp de M. le maréchal de faire parvenir à l'empereur la demande de M. le maréchal avec l'incertitude dans laquelle nous étions restés à cet égard.

M. Saint-Mars partit sur-le-champ, rencontra l'Empereur et lui dit tout. L'Empereur répondit qu'il allait se rendre chez le maréchal. Dans cet intervalle M. le maréchal éprouva une faiblesse de cinq ou six minutes avec perte absolue de connaissance. MM. Larrey et Yvan arrivèrent; nous nous empressâmes de ranimer ses sens, je promenais un flacon d'ammoniaque sous ses narines lorsqu'il se ranima brusquement. Il m'aperçut tenant le flacon et aussitôt il s'écria avec fureur : « Comment, drôle ! mettre sous le nez d'un maréchal d'empire des cochonneries ! Mes aides de camp, quarante grenadiers, qu'on traîne cet homme dehors par les cheveux! » A l'instant je me montrai docile, je sortis. M. le maréchal parut se calmer; une demi-heure après l'Empereur arriva. Il aborda, avec toute l'expression de la plus profonde douleur, le lit de M. le maréchal, et M. le maréchal s'écria : « Ah ! voilà l'Empereur. » Et au même moment il lui dit : « Ce drôle qui m'a empoisonné, Sire ! qu'il ne rentre plus chez moi ! » L'Empereur demanda à M. Paulet les motifs de ce propos, on les lui rapporta.

L'Empereur resta une demi-heure avec MM. Paulet, Larrey et Yvan auprès de M. le maréchal, dont le délire ne discontinua pas. Il demanda à être seul avec l'Empereur. MM. les chirurgiens se retirèrent et l'Empereur passa encore une demi-heure avec le maréchal, après quoi il sortit. MM. Larrey et Yvan retournèrent auprès du malade. L'Empereur était dans l'antichambre, avec ses aides de camp et ceux de M. le maréchal, où je me trouvais aussi avec M. Paulet. « Le maréchal, dit-il, a voulu me parler et n'a rien pu me dire de suivi. » Il s'adressa ensuite à M. Paulet en lui demandant ce qu'était cette maladie. M. Paulet lui répondit : « Sire, une fièvre pernicieuse très grave. » M'apercevant derrière M. Saint-Mars, qui me pressait pour me porter en avant, il demanda qui

j'étais. M. Paulet lui répondit que j'étais un des médecins de sa maison, celui dont se plaignait M. le maréchal. Alors il me dit : « Ce n'est rien... Que pensez-vous de cette maladie ? — Sire, c'est une fièvre pernicieuse, mortelle par sa nature. » Il manifesta un mouvement de peine et de surprise et partit au même instant.

A minuit, un officier vint nous prévenir que le docteur Franck se rendait auprès de M. le maréchal par ordre de l'Empereur. Il arriva à une heure et demie. Nous lui contâmes ce qui s'était passé ; il observa le malade et il dit que M. le maréchal périssait d'une fièvre pernicieuse contre laquelle on avait tout employé ; il passa le reste de la nuit avec nous et jusqu'après la mort de M. le maréchal.

Le 31 mai, à six heures du matin, M. le maréchal n'existait plus. Un quart d'heure après l'Empereur se présenta à cheval à la porte de l'habitation de M. le maréchal. Le général Frère accourut annoncer à l'Empereur la mort de M. le maréchal. L'Empereur resta à cheval ; il parut consterné ; quatre ou cinq minutes après il demanda à quelle heure était mort M. le maréchal, s'il avait été très agité. Le général Frère répondit qu'il avait été très agité la veille et auparavant. — L'Empereur : « Mais comment donc, Yvan ! pourquoi ne pas m'avoir averti avant son délire ? — Sire, le délire n'a paru qu'hier quelques instants avant votre arrivée auprès de M. le maréchal. » Personne n'osa démentir cette assertion. L'Empereur demanda ensuite le docteur Franck : il se présenta : « Eh bien ! de quoi est mort le maréchal ? — Sire, d'une fièvre pernicieuse contre laquelle on a tout employé... » L'Empereur parut frappé d'une profonde douleur, il ordonna que le corps de M. le maréchal fût embaumé, il resta quelques instants dans le silence, qu'il rompit ensuite en disant : Au surplus, tout finit comme ça ! » Il partit aussitôt.

H

Lettre du docteur Lanfranc à madame de Guéhéneuc.

Schœnbrunn, quartier général impérial, 24 juin 1809.

Madame,

La famille de M. le maréchal était trop affligée pour que je me permisse de lui écrire. Corvisart et le temps me parurent seuls propres à adoucir d'aussi grands maux.

J'avais, madame, pour M. le maréchal la plus haute estime. Mon dévouement à sa personne et à tout ce qui lui était cher me commandait toutes sortes d'efforts, et il n'est rien que je n'eusse entrepris pour conserver M. le maréchal à la France et à sa famille ; je ne l'ai point perdu de vue un instant pendant tout le cours de sa maladie. J'ai donné dernièrement quelques détails à Corvisart dans une lettre de plus de cinq pages, bien persuadé qu'il vous les transmettrait. Ma lettre a été remise à l'estafette ; je ne doute pas qu'elle ne soit parvenue à sa destination, mais, s'il en était autrement, je m'empresserais de vous donner les mêmes détails.

Trois ou quatre jours avant que M. le maréchal partît du quartier impérial de Schœnbrunn pour Ebersdorf, c'est-à-dire avant la fatale bataille, je le voyais tous les matins chez lui. Le dernier de ces jours il me retint auprès de lui depuis huit heures jusqu'à une heure ; il me parla constamment de sa famille, de sa maison, de l'originalité des conversations de Corvisart, des difficultés de l'art militaire bien plus grandes que celles de la médecine, malgré tout ce que Corvisart pouvait dire en faveur de la médecine. La question de la guerre fut de celles sur lesquelles il insista beaucoup et qu'il aborda à différentes reprises. « Je crains la guerre, me disait-il, je l'ai dit à l'empereur, le premier bruit de guerre me fait frissonner mais aussi-

tôt que j'ai fait le premier pas je ne songe qu'au métier. Nous perdons ici du temps. Depuis dix jours je voudrais déjà avoir rejoint les Autrichiens. Vous entendez la musique de ce régiment (elle passait en ce moment sous les croisées de l'appartement), eh bien, c'est pour étourdir les hommes et les mener à la mort sans qu'ils s'en doutent; il faut que tous les officiers paraissent sur le champ de bataille, aux yeux du soldat, comme s'ils étaient à la noce. Quand cela sera fini nous irons exterminer les lapins de Maisons... N'est-ce pas que j'ai de jolis enfants? Ce petit Napoléon est plein d'intelligence : lorsqu'il entendit que j'allais partir pour l'armée d'Allemagne il me dit : « Il faut donc, » papa, que tu ailles toujours à la guerre, jusqu'à ce que » tu sois tué ! » M. le maréchal répéta les propos de son fils dans le courant de notre entretien, toujours avec une préoccupation d'esprit toute particulière, qui resta fortement imprimée dans ma mémoire.

Le jour de la maladie de M. le maréchal, où je me rendis auprès de lui, je crus reconnaître sur sa physionomie et dans différents soupirs, les caractères d'une affection morale très profonde. L'entretien qui avait eu lieu entre nous quelques jours auparavant reparut à mon imagination, et je ne doutai pas que M. le maréchal ne fût douloureusement occupé de sa famille, dont cependant il ne disait pas un mot. Je crus pendant quatre jours devoir respecter cet état, après quoi je hasardai de lui dire que j'envoyais chaque jour le bulletin de sa santé à Corvisart. Il me répondit aussitôt : « Écrivez-lui qu'il recommande à ma femme, si elle vient, de ne point s'inquiéter... Elle viendra !... Votre bulletin est-il fait? Voulez-vous me le montrer? » Il était fait; je courus le chercher parce qu'il était rassurant; je le mis sous ses yeux, il en suivit chaque mot avec une avide attention.
« Lanfranc vous croyez que je conserverai ma jambe?»

Le lendemain il me demanda s'il y avait des lettres de sa femme ; il me fit la même question à trois ou quatre reprises pendant le reste de sa maladie ; il y en avait une, mais nous crûmes nécessaire de n'en point convenir.

Enfin la fièvre nerveuse se manifesta ; alors toute mes observations sur la situation d'esprit et de corps de M. le maréchal fixèrent plus particulièremeni mon attention et me donnèrent de grandes craintes que je m'empressai de communiquer à mes confrères. Dans l'histoire des faits que je présentai au docteur Franck, je ne manquai pas de lui citer les impressions morales que j'avais reconnues, même en santé. Le docteur Franck déclara qu'il était convaincu qu'il existait avant la maladie, c'est-à-dire les blessures, un état particulier du cerveau qui avait eu une grande part à la fièvre dont périssait M. le maréchal. Si, comme je le présume, Corvisart a reçu ma lettre, vous connaissez, madame, tout ce qui est relatif aux visites de l'Empereur ; cependant aux paroles : « Il n'a rien dit de suivi » il faut ajouter celles-ci : « Il a prononcé « ma femme, » mais il n'a rien pu dire. »

Le prince Berthier, les aides de camp de Sa Majesté, les généraux et tous les officiers supérieurs de l'armée sont venus chez M. le maréchal pendant tout le temps de sa maladie avec un extrême empressement. Je n'entreprendrai pas de vous parler de la douleur et des regrets d'aucun d'eux : tout ce que je pourrais vous dire serait insuffisant. Combien de fois ils ont répété que l'armée française perdait le général le plus dangereux pour les Autrichiens ! J'avais la plus haute idée de la bravoure de M. le maréchal, mais tout ce que j'ai entendu prononcer sur ses grands talents militaires, par le prince, les généraux Dumas, Rapp, les officiers de tous grades, ceux de la garde impériale, m'a frappé d'une étonnante admiration. Il n'y a pas eu d'instant, pendant tout le cours de la ma-

ladie de M. le maréchal, qui n'ait été marqué par tous les sentiments que le mérite le plus éminent peut seul inspirer...

M. le maréchal portait au doigt auriculaire une bague, qui est je crois un grenat de peu de valeur, mais j'ai présumé qu'il y attachait quelque prix : je l'ai recueillie. En outre, j'ai coupé une petite portion des cheveux de M. le maréchal, dans l'intention de les remettre avec la bague à madame la maréchale. Je n'ai point encore osé les exposer aux hasards d'aucun transport, et je les garderai jusqu'à ce que je puisse les remettre moi-même à madame la maréchale ou qu'elle veuille bien indiquer une occasion de les lui faire parvenir.

Agréez, madame, etc.

L

Paroles prononcées par le maréchal Davout, prince d'Eckmühl, aux funérailles du maréchal Lannes, dans la crypte du Panthéon (Sainte-Geneviève) le 6 juillet 1810.

Monseigneur[1],

Messieurs,

C'est en combattant pour la gloire de notre souverain et pour notre patrie que le guerrier dont nous déposons ici les restes a reçu la mort.

La vie du maréchal duc de Montebello a été courte, mais elle a été remplie d'actions glorieuses, et l'histoire racontera la part qu'il a eue dans toutes les batailles que notre grand Napoléon a livrées en Europe, en Asie et en Afrique.

Son courage de tous les jours lui avait mérité le surnom de brave des braves.

1. Cambacérès, prince de Parme, archichancelier, présidant la cérémonie.

Sujet fidèle et affectionné, tous ses vœux, toutes ses pensées furent pour notre souverain, et, au moment même où l'homme prêt à se séparer de tout ce qui fut l'objet de ses affections semble ne conserver de pensées que pour l'avenir qui l'attend, les dernières paroles du maréchal duc de Montebello furent une recommandation de veiller à la sûreté de l'Empereur, tant était forte en lui cette conviction que le bonheur du monde qu'il allait quitter était attaché à la conservation du monarque que la Providence, dans sa faveur, a donné à notre heureuse patrie.

Il a reçu le plus beau prix de son dévouement lorsqu'à la nouvelle de sa blessure mortelle l'Empereur, au milieu des combats, suspendit ses vastes conceptions pour aller embellir par ses regrets les derniers moments de l'ami qu'il allait perdre et prononça ces paroles mémorables que les siècles recueilleront.

« Il fallait que dans cette journée mon cœur fût frappé d'un coup aussi sensible pour que je pusse m'abandonner à d'autres soins qu'à ceux de mon armée. »

Heureux qui en mourant peut inspirer de pareils regrets et mériter de pareilles larmes.

Déjà le langage de la postérité a commencé pour le maréchal duc de Montebello. Le temple où nos vétérans adorent le dieu des combats a retenti du récit de ses actions. Les témoins, les compagnons de sa gloire ont tressailli en entendant nommer ces champs fameux où il avait guidé leur courage et où, comme lui, ils ont versé leur sang.

Les larmes de ces vieux guerriers ont honoré sa mémoire. Sa vie militaire, son dévouement, sont donnés en exemple à ceux qui lui survivent dans la carrière des armes et à cette jeunesse, l'espoir de la patrie, qui est impatiente de s'y élancer pour marcher sur ses traces et mériter un jour de pareils honneurs. Il emporte dans la

tombe les regrets et l'affection de l'armée, l'estime et l'admiration des guerriers qu'il a combattus.

Militaires de toutes les armes et de tous les grades qui représentez ici l'armée française, le plus bel éloge qu'on puisse faire de celui qui n'est plus, c'est de le prendre pour modèle. Nous suivrons les exemples que nous a laissés le maréchal duc de Montebello ; nous nous pénétrerons de son zèle, de son dévouement, de son courage, et nous serons toujours prêts à verser comme lui la dernière goutte de notre sang pour le service et la gloire de notre grand et bien-aimé Empereur !

M

Programme de la fête qui a eu lieu à Lectoure, le 25 mai 1834, pour l'inauguration de la statue du maréchal Lannes, duc de Montebello.

ARTICLE PREMIER. — La fête du 25 mai sera annoncée la veille à six heures du soir par une salve de cinq coups de canon et le son des cloches.

ART. II. — Le 25, au point du jour, il sera tiré trois coups de canon et, comme la veille, les cloches annonceront la fête. Les salves seront répétées d'heure en heure jusqu'à six heures du soir.

ART. III. — A huit heures du matin les habitants seront invités à son de trompe à pavoiser leur maisons des couleurs nationales.

ART. IV. — A dix heures, la garde nationale se réunira sur la place Saint-Gervais pour de là se rendre avec les divers corps constitués à l'église cathédrale, où il sera célébré une messe à la mémoire du duc de Montebello.

ART. V. — Au sortir de la messe, il sera fait une distribution de vivres dans la cour de l'hôtel de ville.

ART. VI. — A deux heures, la garde nationale se réunira de nouveau sur la place Saint-Gervais.

ART. VII. — A deux heures et demie, toutes les autorités administratives, judiciaires et militaires, les membres de la commission, le conseil municipal, les fonctionnaires publics et les membres de la famille Montebello se réuniront à la préfecture.

ART. VIII. — A trois heures précises, les corps constitués, accompagnés de la garde nationale, se rendront sur la promenade du Bastion, pour assister à l'inauguration de la statue.

ART. IX. — Immédiatement après l'inauguration, des réjouissances publiques auront lieu sur la même promenade. A cet effet il sera dressé un mat de cocagne, et des orchestres pour les danses seront disposés sur divers points.

ART. X. — A huit heures les promenades, tous les édifices publics, la ville et les faubourgs seront illuminés.

ART. XI. — A dix heures il sera tiré un feu d'artifice sur le Bastion.

ART. XII. — A onze heures, des bals seront ouverts dans les diverses salles de la ville.

N

Note sur la statue du maréchal Lannes, à Lectoure.

La statue du maréchal est due au ciseau de Corot, et elle est certainement une des meilleures œuvres de cet éminent statuaire. Elle s'élève à un angle de la belle promenade du Bastion, dominant le paysage qui a pour hori-

zon la cathédrale d'Auch et se termine à la chaîne des Pyrénées ; elle est en marbre et est supportée par un socle élevé sur plusieurs marches, également en marbre.

Le socle porte les inscriptions suivantes :

1° Face antérieure :

A LA MÉMOIRE
DU MARÉCHAL DE FRANCE
JEAN LANNES, DUC DE MONTEBELLO,
GRAND-CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR
COMMANDEUR DE L'ORDRE DE LA COURONNE DE FER,
CHEVALIER DE SAINT-ANDRÉ DE RUSSIE,
NÉ A LECTOURE LE 11 AVRIL MDCCLXIX,
MORT A VIENNE EN AUTRICHE,
LE 31 MAI MDCCCIX.

2° Face postérieure :

IL COMBATTIT
EN ROUSSILLON, EN LOMBARDIE,
EN ÉGYPTE, EN SYRIE,
A AUSTERLITZ, A IÉNA, A PULTUSK,
A EYLAU, FRIEDLAND, ABENSBERG,
A ECKMÜHL, RATISBONNE, ET ESSLING,
DERNIER TÉMOIN DE SES FAITS D'ARMES.

O

LE MARÉCHAL LANNES

PIÈCE COMPOSÉE PAR JASMIN POUR L'ÉRECTION DE SA STATUE A LECTOURE LE 25 MAI 1834

(Traduite du patois gascon.)

Il était du peuple et Gascon. Gascons, peuple, écoutez! poète français, silence !

A moi le double droit de dire sa naissance, sa vie et son trépas.

Sa naissance, oh! elle fut modeste, et quand au milieu du jour il vint ouvrir son œil, aucun seigneur n'ordonna de faire fête ; ni bergers ni bergères ne vinrent danser devant un grand château où le prince futur dans des chambres à franges pût recevoir l'encens de doux embrassements.

Non : dans une humble chaumière, à la voix de la nature, quelques parents vinrent sans façon lui donner deux ou trois gros baisers, et l'odeur de la teinture que l'air natal lui lançait à travers fut le seul encens qu'il respira au berceau.

Puis quand il fut grand, si vous voulez le connaître, hommes de là-haut, du lointain, jusqu'au peuple qui l'a vu grandir, pourquoi rougir pour lui? il n'en rougissait pas. Oui, consultez le peuple, et fier de son enfant le peuple répondra qu'il lui vit porter l'étoffe du village avant le grand manteau de prince étoilé d'or. Mais il essayait la vie, il ne vivait pas encore; il l'essaya longtemps, oh! bien longtemps. Un feu le minait et souvent son cœur dans son corps n'avait point de repos.

Un jour qu'il dormait sur un tas de foin et de ronces un rêve à la figure riante l'effleure de son aile : à peine l'a-t-il touché qu'une vierge en armes à ses yeux se présente ; elle est superbe, elle est éblouissante, les rayons d'un soleil lui couronnent la tête : « Homme ingrat, lui dit la guerrière, bientôt je serai ta fiancée et tu ne me connais pas encore ; je suis jolie pourtant, tout le monde le sait. La gloire c'est mon nom, mais maintenant je ne suis plus châtelaine, le peuple est mon fiancé, la France est mon autel, ma noce s'y prépare, tu y as la plus belle place ; arme-toi, il s'en va temps et regarde ce qui t'attend. » Et la Gloire, du haut de sa lance dorée, vient de signaler l'esplanade. Lannes interdit veut regarder les

ormeaux que bien jeune il aida à planter : O surprise! sous ce berceau qui verdit se dresse une statue ; un peuple l'a faite au bruit du gros canon qui retentissait. Lannes s'approche, Dieu, c'était la sienne! Percé d'une flamme subite il se réveille et tout disparaît.

Mais pour la première fois il se connaît ; pour la première fois il sent sa vie se réveiller.

Rois, despotes, tremblez! tremblez, vous êtes en péril! car Lannes sur vous court armé d'un fusil!

Il était peuple et Gascon, etc...

Oh! sa vie commence et son astre se lève. Oh! sa vie, en passant maintenant au bruit du canon, va former pour la gloire une robe d'honneur toute flambant neuve où ses six mille jours, se tressant par paires, luiront comme des soleils.

Regardez-le, regardez-le lutter dans l'esclavage, regardez-le se montrer au milieu du carnage. Homme, grand homme à son début, son bras qui tient la mort la lance sans cesse sur ce grand champ de bataille et son corps a déjà senti et reçu le baptême de la mitraille.

Alors, cependant, malgré son grand savoir, son grand génie et ses oracles, l'homme des hommes sentait bien qu'il lui fallait, pour faire ces tant fameux miracles, des hommes à miracles aussi. C'en est un, à moi Patrie! à moi le monde! s'écria-t-il, quand, au beau milieu de l'Italie, Lannes devant lui apparut.

Et le voilà plus fort que l'Ange de la guerre, maintenant qu'il a son second trouvé, qu'à la barbe des rois il jette son gant à terre ; les rois honteux l'ont relevé ; bientôt contre lui cinq peuples volent; mais il paraît, Lannes a frappé et déjà l'homme tient deux couronnes sur la tête.

Puis viennent les rois avec d'autres armées, mais Lannes est partout et partout le plus fort; à grands revers de bras dans les champs de la mort, il les étend comme de la jonchée, et plus l'Europe s'amoncelle et plus la terre en engloutit.

Et l'Homme, ainsi servi, sent grandir son génie; bientôt l'univers devient sa patrie et bientôt tous ces rois glorieux lui viennent demander grâce à deux genoux.

Que de flatteurs, alors, environnent son trône, mais il n'a qu'un cœur d'ami; à Lannes seul il le donne. Lannes seul a la liberté de faire toujours près de lui tonner la vérité.

A d'autres l'honneur de vous dire tous ces illustres guerriers qui assirent sur des lauriers la République et même l'Empire!

Pour Lannes seul je plane si haut! Que devant lui tout se taise. Aujourd'hui, nous ne voyons que lui au monde. Aujourd'hui tout est pour lui, car il est tout pour nous. D'ailleurs qui oserait, sans crainte, toiser contre son nom même le plus grand nom. Personne! Après Napoléon, Lannes le premier se présente.

Il était peuple et Gascon, etc.

Son trépas, il le fallait pour qu'il pût s'accomplir, le mystère que seul l'avenir comprenait et, pour que le Géant des Géants s'abattît, il fallait bien que la mort frappât le géant qui le soutenait. Mais Lannes, secondant la France, secondant l'univers qu'il venait d'essouffler, n'était pas un homme à mourir, comme d'autres, d'un coup de lance ni d'un coup de fusil! Non, non, il fallut un gros boulet, un gros coup de canon pour écarteler sa vie et même le reste de son corps qui, encore pour l'honneur, palpite, lutte neuf jours contre la mort,

Oh! sa mort remplit la France de tristesse; il la faisait pourtant plus belle que jamais, du monde elle était

presque maîtresse ; et, même en la quittant, pour preuve de tendresse, il lui donna un trône de plus. Mais cette richesse était trop chère payée : sa mort sur l'avenir laisse un grain de malheur, et la vieille armée, pour la première fois, vit pleurer son Empereur.

Qu'il pleure, il faudra bientôt que son aigle s'enterre, car sa foudre a perdu son éclair et son tonnerre !

L'homme du peuple maintenant n'est plus : au temple des hommes fameux, après seize ans de gloire, il a déjà pris sa place, et le siècle passé et le siècle qui passe prennent huit ans chacun et s'illustrent tous deux.

Il n'est plus, mais sa tâche est remplie, elle est belle comme un beau jour, ses gerbes, d'un laurier si vert et si fleuri, n'ont pas une feuille flétrie.

O Lannes ! perce d'en haut, avec tes grands yeux de feu, ces grands rideaux bleus, regarde ce peuple de braves qui vient pour saluer ton berceau où tu songeais. Entends-le fêter ta gloire avec ton nom ! Ton grand nom pour l'honneur l'enflamme, tu es tout pour le peuple, toi ! tu es gravé dans son âme, c'est ton plus beau Panthéon !

Il était peuple et Gascon, etc...

P

Extrait de la Clinique chirurgicale *du baron Larrey*
(tome II, page 475.)

Pendant notre première campagne d'Espagne, en 1808, Son Excellence le maréchal duc de Montebello, en suivant à franc étrier l'empereur Napoléon, fut renversé avec son cheval sur le Mont-Dragon, montagne très escarpée et

couverte de neige glacée. Cette chute lui fit éprouver une pression d'autant plus forte sur la poitrine et le bas-ventre, que le cheval, en se relevant, était retombé sur lui. Lorsque le duc fut apporté à Vittoria, il était couvert d'ecchymoses; son ventre était enflé et tendu; il ressentait de vives douleurs dans les entrailles, de la gêne dans la respiration, et il ne pouvait exécuter le moindre mouvement.

Le pouls était petit, nerveux; le visage pâle, décoloré, les yeux abattus, la voix très affaiblie et les extrémités froides; le plus léger attouchement sur le bas-ventre causait la plus vive douleur et augmentait l'oppression. Tout enfin annonçait un commencement d'inflammation grave dans les organes intérieurs.

Craignant que la saignée et les embrocations toniques résolutives ne fussent insuffisantes, et l'expérience m'ayant d'ailleurs appris que ces moyens ne préviennent pas les accidents qui accompagnent ordinairement les fortes contusions, avec commotion aux organes, je me rappelai heureusement la cure merveilleuse citée dans ce mémoire, et que firent les Esquimaux sur les matelots naufragés de la *Vigilante*. A leur exemple, et d'après plusieurs succès que j'avais moi-même obtenus depuis dans des cas à peu près semblables, je me déterminai à envelopper le corps du maréchal dans la peau d'un énorme mouton écorché tout vivant.

Au moment où je l'appliquai, immédiatement après avoir fait faire sur le ventre une embrocation d'huile de camomille camphrée, cette peau était toute fumante, et laissait transsuder, de sa surface écorchée, une rosée sanguinolente assez copieuse. Des flanelles chaudes furent appliquées sur les membres, et je fis prendre au malade quelques tasses de thé léger avec un peu de jus de citron et de sucre.

Au même instant, le maréchal éprouva un mieux sen-

sible, seulement il se plaignit d'un fourmillement douloureux et de l'attraction que la peau du mouton paraissait exercer sur tous les points avec lesquels elle était en contact. Cependant, cet effet ayant diminué graduellement, il s'endormit et resta dans un sommeil profond et tranquille l'espace de près de trois heures ; à son réveil, j'enlevai la peau dont je l'avais enveloppé, j'absorbai, au moyen d'un linge très chaud, la sueur abondante qui ruisselait sur la surface de son corps, et je fis immédiatement une embrocation chaude d'eau-de-vie camphrée; j'appliquai aussi quelques compresses imbibées de cette liqueur sur les parties les plus meurtries; je prescrivis des boissons rafraîchissantes mucilagineuses, du lait d'amandes douces et des lavements émollients camphrés.

Le lendemain matin, à huit heures, le bas-ventre était désenflé et beaucoup moins douloureux, le pouls était développé et les fonctions s'étaient rétablies. L'urine, qui d'abord avait été supprimée, était épaisse et sanguinolente. Enfin, après avoir pratiqué une saignée du bras et posé plusieurs ventouses scarifiées sur les parties ecchymosées, je fis plonger le malade dans un bain chaud. On répéta ce moyen et les embrocations aromatiques; on continua les mêmes médicaments avec des modifications relatives, et le maréchal fut en état de se mettre en route le cinquième jour.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 1

I. — PYRÉNÉES-ORIENTALES — ITALIE

La famille de Lannes. — Les volontaires du Gers. — Le camp de Miral. — L'armée des Pyrénées-Orientales. — Combat de Villelongue. — Lannes chef de brigade. — Son premier mariage. — Batailles du Boulou et de Ripoll. — La 105e demi-brigade. — Armée d'Italie. — Bataille de Loano. — Campagne de 1796. — Premières relations avec Bonaparte. — Combat de Dego. — Les grenadiers. — Passage du Pô. — Bataille de Lodi. — Prise de Pavie. — Siège de Mantoue. — Lannes général de brigade. — La journée du dévouement. — Le drapeau. — Expédition contre les États pontificaux. — Traité de Campo-Formio 1

II. — ÉGYPTE ET SYRIE

Expédition d'Égypte. — Prise de Malte. — Marche sur le Caire. — Mécontentement général de l'armée. — Faveur de Lannes. — Expédition de Syrie. — Prise de Jaffa. — Siège de Saint-Jean-d'Acre. — Assaut du 28 mars. — Assaut du 8 mai. — Mort du général Rambeaud. — Lannes blessé et général de division. — Un capitaine de grenadiers. — Le relai de poste en 1800. — Dévouement et reconnaissance. — Bataille d'Aboukir. — Siège du fort d'Aboukir. — Lannes blessé de nouveau. — Déboires et chagrins. — Départ d'Égypte avec Bonaparte 35

III. — MONTEBELLO, MARENGO, LISBONNE

Le 18 Brumaire. — Mission dans le midi de la France. — Le divorce. — Le duel. — L'armée de réserve. — Passage du mont Saint-Bernard. — Combats d'avant-garde. — Batailles de Montebello et de Marengo. — Second mariage. — La garde consulaire. — Faveur et disgrâce de Lannes. — L'ambassade à Lisbonne. — M. de Talleyrand et Almeida. — Départ et retour de Lannes. — Amitié du prince régent. — Rappel en France..... 60

IV. — L'EMPIRE — LE MARÉCHALAT — AUSTERLITZ

Lannes maréchal de l'empire. — L'armée des côtes de l'Océan et le 5e corps de la Grande Armée. — Combat de Wertingen. — Attaque d'Ulm. — Combat d'Amstetten. — Entrée à Vienne. — Passage du Danube. — Combat d'Hollabrünn. — — Bataille d'Austerlitz. — Brouille mystérieuse entre Napoléon et le maréchal Lannes. — Traité de Presbourg..... 100

V. — IÉNA ET PULTUSK

Le maréchal Lannes à Lectoure. — Sa popularité. — Campagne de Prusse. — Combat de Saalfeld. — Bataille d'Iéna. — Le curé saxon. — Bulletin de la bataille. — Mécontentement de Lannes. — Poursuite de l'armée prussienne. — Capitulations de Prenzlow et de Stettin. — Injustice de l'Empereur envers le 5e corps. — Plaintes de Lannes. — Bonnes paroles de Napoléon. — Marche sur la Pologne. — Opinion du maréchal Lannes sur le pays. — Passage de la Vistule et de l'Ukra. — Les boues de la Pologne. — Bataille de Pultusk. — Lannes tombe malade et quitte son commandement..... 142

VI. — FRIEDLAND, TILSITT, ERFURT

Offensive de l'armée russe. — Bataille d'Eylau. — Chagrin de Lannes. — Affaire des fonds de Stettin. — Vif mécontentement. — Création du corps de réserve. — Siège de Dantzig. — Combat du 15 mai 1807. — Batailles d'Heilsberg et de Friedland. — Importance du rôle de Lannes. — Nouvelle injustice du *Bulletin*. — Traité de Tilsitt. — Noblesse impé-

riale. — Principauté de Sievers. — Lannes créé duc de Montebello. — Entrevue d'Erfurt. — Lannes et l'empereur de Russie Alexandre Ier. — Commencement de la guerre d'Espagne. — Répugnance de Lannes pour cette guerre. — Il est appelé à suivre l'Empereur..... 193

VII. — TUDELA, SARAGOSSE

Entrée en Espagne. — Chute de cheval. Moyen original de guérison. — Bataille de Tuleda. — Faute du maréchal Ney. — Poursuite incomplète de l'ennemi. — Lannes rejoint l'Empereur à Madrid. — Passage du Guadarrama. — Siège de Saragosse. — Historique du premier siège. — Débuts du second siège. — Lannes investi du commandement supérieur des 3e et 4e corps. — Assaut donné à la ville. — Difficultés des attaques pied à pied par les rues. — Le général Lacoste. — Le Cosso. — Attaque du faubourg de la rive gauche. — Fanatisme des défenseurs de Saragosse. — Palafox et le moine Basile. — Activité et sang-froid de Lannes. — Négociation avec la junte. — Danger couru par l'aide de camp Saint-Mars. — Capitulation de Saragosse. — Entrée triomphale. *Te Deum*. — Retour de Lannes en France..... 227

VIII. — RATISBONNE — ESSLING

Récit fantaisiste d'une prétendue conversation de Lannes. — Vraie physionomie de ce grand homme de guerre. — Ses goûts pacifiques. — Départ pour la campagne d'Autriche. — Campagne des *Cinq Jours* : Thann, Abensberg, Landshut, Echmühl, Ratisbonne. — Assaut de Ratisbonne. — La modiste française. — Marche sur Vienne. — L'abbaye de Mölk. — Reconnaissance de la rive gauche du Danube. — Saint-Polten. — Prise de Vienne. — Attaque infructueuse de l'île de Schwarzelaken. — Passage du Danube. — L'île de Lobau. — Première journée de la bataille d'Essling. — Altercation de Lannes et de Bessières. — Deuxième journée. — Succès de l'attaque dirigée par Lannes. — Rupture du grand pont. — La retraite. — Mort des généraux Saint-Hilaire et Pouzet. — Lannes frappé d'un biscaïen. — Amputation. — Entrevue avec l'Empereur. — Lannes transporté à Ebersdorf. — L'agonie. — La mort. — Regrets de l'Empereur et de l'armée. — Lettre de Masséna..... 271

IX. — LES FUNÉRAILLES, LA POSTÉRITÉ

Le corps de Lannes déposé à Strasbourg. — Émotion de la la maréchale à la vue du corps de son mari. — Translation du corps à Paris. — Cérémonie de l'église des Invalides et des caveaux du Panthéon. — Descendants directs du maréchal Lannes. — Les trois statues de Lectoure, du palais de Versailles et du Louvre. — États de services de Lannes. — Opinion de Napoléon. — Indépendance de caractère. — Présence d'esprit et sang-froid. — Verdeur de langage. — Lannes devant la postérité. — Les vers du poète Jasmin. 332

Pièces justificatives..... 356

7974-90. — Corbeil. Imprimerie Crété.